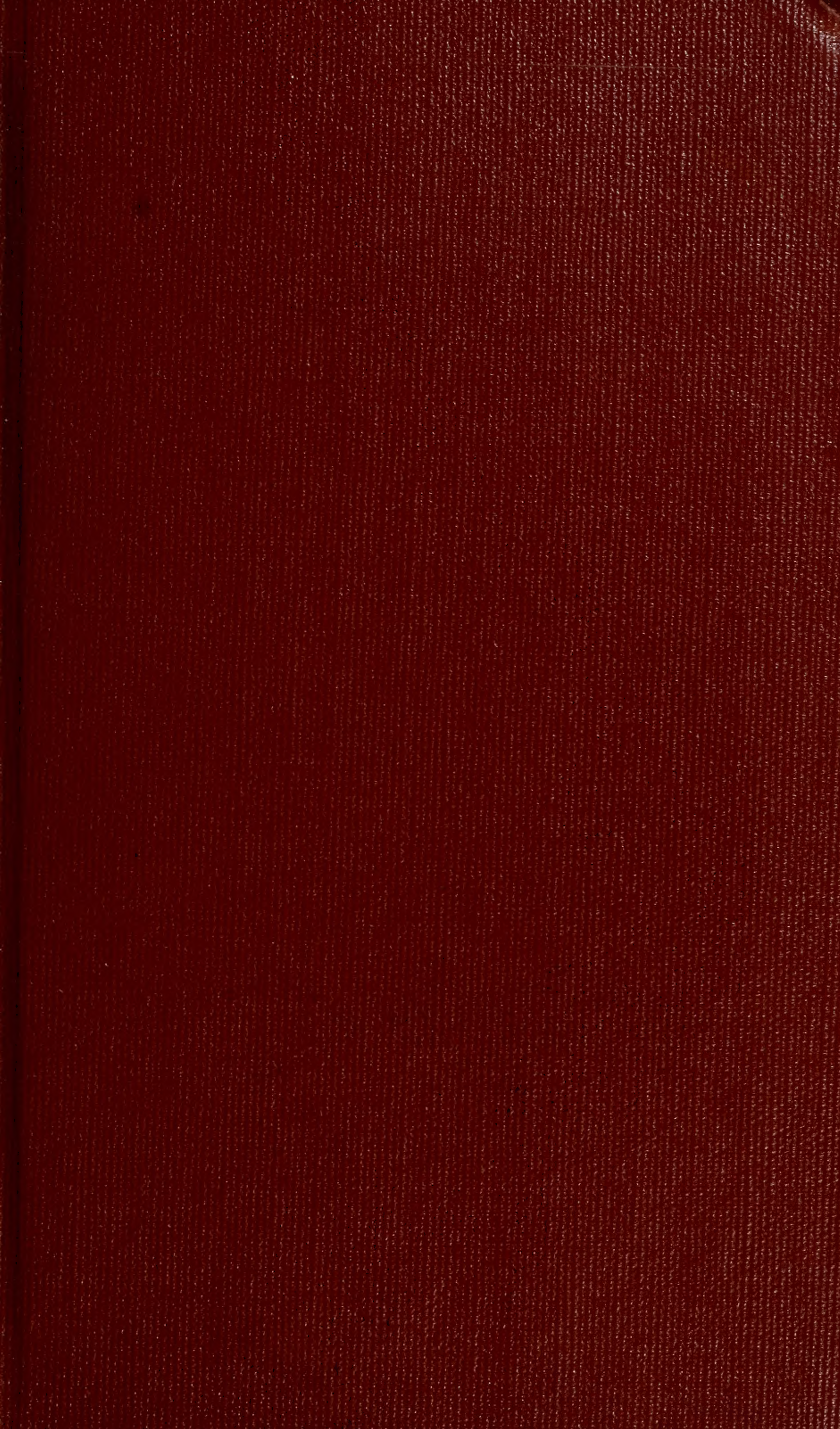
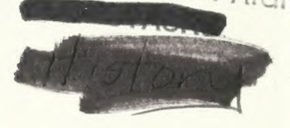
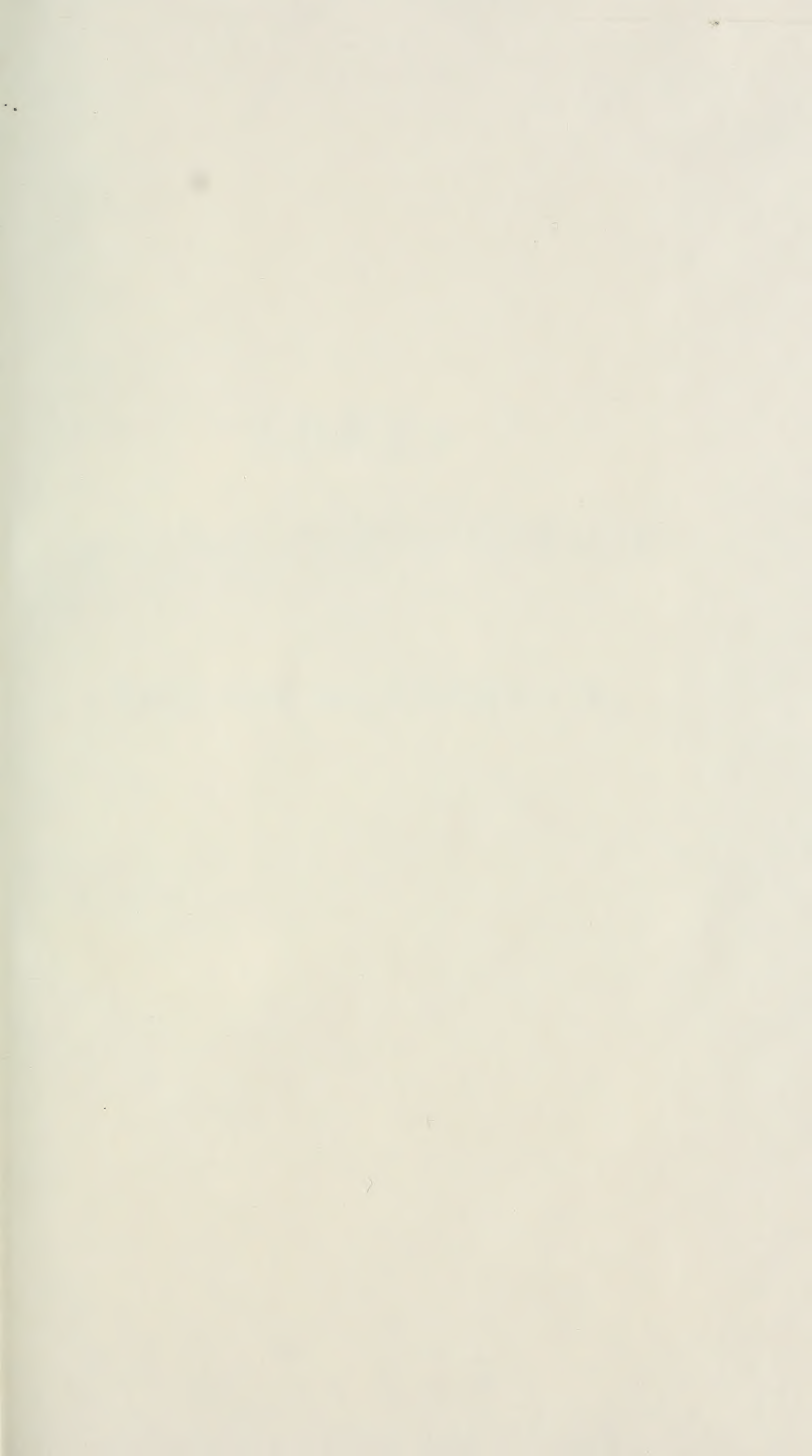










IDÉES

SUR LA PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

I

STRASBOURG, de l'imprimerie de F. G. Levrault.

IDÉES

SUR LA PHILOSOPHIE

DE

L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

PAR HERDER.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

PAR EDGAR QUINET.

. . . . Quem te deus esse
Jussit, et humana qua parte locatus es in re
Disce. . . . PERS.

TOME PREMIER.

PARIS,
Chez F. G. LEVRAULT, rue de la Harpe, n.° 81,
et rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG.
1834.

A MONSIEUR

FRÉDERIC CREUZER,

AUTEUR

DE LA SYMBOLIQUE ET DE LA MYTHOLOGIE DES PEUPLES ANCIENS,

HOMMAGE D'UNE PROFONDE RECONNAISSANCE.



INTRODUCTION.

Une grande gloire pour les peuples modernes est d'avoir conçu l'histoire universelle. Ce point de vue transcendental est resté entièrement inconnu des anciens; ils se confiaient trop fermement dans l'état présent des choses, ils avaient vu trop peu de ruines, pour penser jamais que les annales du monde eussent à révéler d'autre vérité que le maintien de la loi contemporaine. Au commencement, quand les nations, avec une énergie naissante, s'établirent sur un sol jeune comme elles, à peine si elles croyaient devoir mourir un jour; et chacune d'elles, se faisant le centre et le but de l'univers, se proposait elle-même à l'adoration du genre humain. Mais, quand chacune de ces idoles eut péri à son tour, le monde qui leur avait donné sa foi commença à s'inquiéter et à chercher au-delà le prix du sang versé et des travaux des générations qui les avaient précédées : alors, pour tout achever, apparut une croyance nouvelle, qui transporta les esprits par-delà les limites de l'espace et du temps, en sorte qu'en contemplant l'immuable et l'ab-

solu, on se mit à s'effrayer de tout ce qui n'est pas éternel. De ce jour, on fut moins avare des siècles : on comprit qu'ils pouvaient être prodigués sans danger, et les empires, qui jusque-là semblaient si permanens, remplirent les ames d'épouvante par la brièveté de leur existence et la rapidité de leur chute. La pensée ne se reposa plus sur chacun d'eux isolément. Pour combler le vide, on les ajouta les uns aux autres; on les embrassa tous d'un même regard. Ce ne furent plus des individus qui se succédèrent les uns aux autres, mais des êtres collectifs qu'on resserra dans d'étroites sphères. Puis, voyant que cela encore ne servait qu'à manifester le néant, on s'appliqua à chercher s'il n'y aurait pas du moins, au sein de cette instabilité, une idée permanente, un principe fixe autour duquel les accidens des civilisations se succéderaient dans un ordre éternel. Comme on avait ramené la vie individuelle, ou la carrière d'un peuple, à une pensée dominante, dont il était le développement, on s'étudia à coordonner la succession des empires à une seule et même loi.

Et parce que le fait qui venait de donner cette haute direction à l'histoire, près de tomber par l'influence du despotisme sous la forme incomplète et dégradée de la biographie, était d'une nature prodigieuse, l'univers resta promptement

convaincu que c'était là le but qu'il cherchait et la grande pensée qu'il avait à accomplir. On crut s'apercevoir qu'une main invisible poussait de toutes parts les hommes et les empires à servir les progrès de la loi du Christ; et qu'au-dessus des circonstances locales et des développemens individuels, une destinée commune ramenait tous les phénomènes du monde civil à ce grand œuvre de la Providence. Cette idée est la première qui ait marqué l'histoire d'un caractère philosophique, en donnant aux actions humaines une carrière, un enchaînement et un élément de fixité. On en découvre les traces dans les Méditations de S. Augustin. Déjà elle est clairement développée par Eusèbe et par Sulpice-Sévère : rien n'est plus facile que d'en suivre les grossières applications dans toute la suite du moyen âge, jusqu'à ce qu'elle vint tomber aux pieds de Bossuet. Comment il l'a recueillie, on le sait, et par quel art l'histoire du genre humaine devint une épopée qui a son commencement, ses péripéties, son unité, son merveilleux, et dont la manifestation du dieu-homme est le dénouement nécessaire.

Ainsi, la même puissance qui avait agrandi la sphère de l'histoire, se posa elle-même comme centre de toutes les activités humaines; elle proposa le problème de la nouvelle science, et la

solution qu'elle en donna, fut le fait même de son existence. Tant que la conscience admit ce fait comme une conviction primitive, essentielle, inhérente à sa nature, cette solution fut admirable. Car quelle autre destinée se peut imaginer digne de l'univers, si ce n'est de voir l'être éternel, infini, s'associer à lui par quelques points, influer sur ses formes et marcher avec lui? Aujourd'hui même que le génie de l'analyse et le scepticisme semblent avoir tout changé, nous n'avons pas d'autre croyance historique. Seulement ce qui était particulier est devenu général; ce qui avait été touché au doigt est devenu impalpable; ce qui avait paru dans tel lieu, dans tel siècle, est devenu l'œuvre de tous les lieux et de tous les siècles. Mais, nous aussi, nous croyons que les tribus de Jacob, que les anciens peuples des bords de l'Euphrate, que les Ammonites et les Moabites sont tous entraînés, par une loi unique, à la révélation de Dieu, c'est-à-dire à la raison, à la justice et à la liberté, exprimées par des formes. De plus, nous savons bien que la couronne d'épines, que l'hyssope et le fiel ne seront point épargnés; cela fait-il qu'aucun de nous se repose dans le sein de l'absolu, avec moins de confiance que le disciple bien-aimé sur l'épaule de *celui qui allait être immolé?*

De tous les êtres soumis aux pouvoirs organi-

ques, l'homme seul a la conscience des temps qui ont précédé son individualité; avec lui vivent sur la terre des millions de créatures pour qui les annales de l'univers remontent à un jour, à une heure d'antiquité. L'homme seul ne mesure pas le développement des choses sur la succession fugitive des impressions qui se sont multipliées pour lui. En vain, dans le cercle étroit de sa pensée, d'immortelles douleurs, d'infinis désirs, ont laissé dans son souvenir de longues, de brûlantes empreintes; il classe tout cela, selon ce que cela vaut, dans l'échelle immense des âges et des destinées. Dans sa nature complexe, il sent en lui, il reconnaît en lui l'œuvre combinée des siècles. Seul, il sait qu'avant qu'il soit né, des êtres semblables à lui ont préparé, à leur insçu, la place qu'il occupe aujourd'hui dans le temps. Seul, il sait qu'il meurt, et que tout lui survit, et l'univers qui le repousse, et l'humanité dont il fait partie. Quelles seront les formes et les individus qui se reproduiront après lui? il l'ignore. Mais il sait qu'au-dessus des formes qui passent s'élève la puissance de la raison, de la justice et de la liberté, qui vont se grossissant de chaque année qui s'écoule, de chaque vertu qui s'exerce en silence. Produit des âges, l'humanité, être impalpable, toujours mouvant, toujours changeant, supporte toutes les existences en les absorbant

toutes; et l'empire qui s'écroule, et le cœur qui se brise, vont l'un et l'autre se perdre dans son sein, et le modifier de leur substance. Ainsi la mort n'est plus qu'une transformation ascendante, et la vie des peuples qu'un rapide moment dans la vie universelle, une feuille d'un arbre, une page d'un livre, où nous nous efforçons de déchiffrer l'instant présent à travers les révélations du passé.

Avec cela c'était peu que d'avoir conçu l'histoire de l'humanité. Comme tout système qui n'est pas renfermé dans un fait primitif, l'histoire considérée scientifiquement, ne peut se servir à elle-même de point de départ. Tant qu'elle se présente isolée, sans connexion établie avec un point fixe, une vérité éternelle, dont elle est le développement externe, elle n'est qu'une collection de formes; pittoresque, éloquente, je le crois; mais la plus frêle, la plus variable, la plus précaire de toutes, elle ne vit que de contradiction et d'incertitudes, toujours prête à se récuser, si ses témoignages éphémères viennent à lui manquer, et à s'égarer, quoi qu'il arrive. Dans les autres classes de faits, quelque contingens qu'ils puissent être, on aperçoit du moins, dans quelque lieu de l'espace et du monde réel, des manifestations présentes, qui ont avec eux des rapports nécessaires. Mais, ici, où est le lieu des corps, où

est l'objet qu'on puisse toucher? L'homme a conservé de ses anciennes années des souvenirs qu'il raconte avec complaisance. Combien, peut-être, de faux leurres d'espérances fugitives ne prend-il pas, à son insçu, pour des événemens réels! Ce qui n'a jamais eu vie sur la terre, que sais-je, un fantôme éphémère, une image décevante, qui un jour est apparue à la pensée, cela est égal à la réalité, qui a le plus opprimé le monde de son poids; et rien dans l'histoire ne distingue l'être du non-être, et ils suivent dans l'immensité des temps des espaces égaux; ils se rapprochent, se mêlent, se confondent; tant nos passions les plus brûlantes laissent de faibles empreintes sur les objets, et si promptement les traces de l'homme sont effacées par le souffle des âges! C'est un monde qui ne m'instruit de sa présence que par le bruit de sa chute; sa loi est de changer, son essence et de n'en avoir pas. Si ce retentissement de ruines venait à s'arrêter, je ne saurais plus rien de lui; bien plus, il aurait cessé d'être : sous peine de disparaître il faut qu'il ne conserve pas même une apparence de durée; et, chose étrange, ce qui fait qu'il est, est ce qui en fait éclater l'illusion et le néant.

Il restait donc à fonder la science en introduisant dans l'histoire des élémens de fixité, et en donnant un caractère de consistance aux

phénomènes jusque-là éphémères et presque insaisissables, dont elle se composait. Or, ce n'était point du sein de l'instabilité, ni du chaos des âges, que pouvaient sortir l'immuable et l'éternel. Le désordre ne pouvait pas lui-même enseigner l'ordre universel. Il fallait sortir du cercle des vicissitudes, quitter les formes précaires des empires et des faits traditionnels, remonter par-delà les traces de la civilisation, et devancer l'expérience de l'humanité, jusqu'à ce que l'on vînt à rencontrer un être, un fait irrécusable qui eût avec elle, même avant qu'elle ne fût, les rapports que la loi conserve éternellement avec le phénomène, non encore existant, qui doit servir un jour à la manifester. Jusque-là, flottante au hasard, au milieu de la confusion des scènes historiques, et des vaines images de la tradition, à peine la pensée est-elle arrivée jusques à l'essence des formes et des mouvemens des peuples, qu'elle s'y arrête avec joie. Il ne s'agit point ici de quelques règles passagères que l'humanité peut rejeter, quand le mouvement progressif a détruit l'harmonie qui existait entre elles et la raison générale. Conséquences nécessaires d'un fait comme elles inaltérable, sans jamais ni diminuer, ni grandir, elles étaient avant que ne fussent les empires, ni les langues; par elles, les temps ont un lien, les générations une

carrière, et l'énigme du genre humain s'explique à mesure que ces phénomènes, naguère si frêles, empruntent de leur concordance avec elles une consistance et une valeur réelle. La loi qu'ils expriment dans l'univers visible, les marque de ses caractères; revêtue de leurs formes, elle pénètre au loin dans tout le système des actions humaines, pour leur donner véritablement l'être. Ce ne sont plus de purs symboles que les siècles se renvoient en passant. Brisez-les, et vous trouverez la loi; la loi qui les conserve intacts, et qui répand en eux la force, la sagesse, l'ordre et l'harmonie.

Je ne sais rien au monde des choses qui m'ont précédé dans le temps. Jamais ma pensée n'a remonté plus loin que les souvenirs de mon enfance. Ce que furent mes pères, je l'ignore complétement. Jamais les noms de Rome, d'Athènes, de Jérusalem, n'ont frappé mes oreilles : jamais mon cœur ne s'est ému pour Sydney, Jeanne Gray, Thémistocle, Philopœmen. J'ai rencontré sur mon chemin des ruines, sans m'inquiéter de demander à personne pourquoi elles sont là, et qui les y a laissées. Sans doute j'aurais perdu ainsi beaucoup de consolations dans mes misères, et d'imposantes leçons dans mes égaremens; mais enfin, si, au sein de cette ignorance, je connais la loi suprême des nations, le type

idéal de leurs diverses périodes, si je suis arrivé jusques à l'essence même des mouvemens et des formes; si, en supposant que des empires m'aient précédé dans la durée, je puis dire quelle est la pensée, l'élément rationnel qu'ils ont manifesté, cette connaissance, la seule que j'aie, mais éternelle, immuable, qui m'est coexistante, et qui sera encore quand je ne serai plus, est-elle, au fond, moins parfaite que la vôtre, vous qui avez prêté votre pensée à toutes les vicissitudes des âges, à tous les contours des images les plus fugitives, qui avez composé votre science de contingences éphémères, d'individualités toujours défaillantes que ni vous ni moi ne pouvons ni rappeler, ni prolonger un seul instant.

Ainsi tombée dans les bornes du monde, *la science nouvelle* dut en subir les lois. Jusque-là errante, indécise, plus ou moins mêlée aux questions du jour et du lendemain, il fallut que l'esprit humain la revêtît de ses formes, et que, fidèle à ses deux méthodes, il la marquât d'une double empreinte. L'éternel débat de l'académie et du lycée, du spiritualisme et de la sensation, étendit son cercle jusques à elle, et enferma dans sa querelle un nouveau concours d'objets. Deux hommes parurent alors, Vico et Herder, qui représentent chacun à sa manière les deux écoles qui venaient de naître, et qu'ils avaient

créées. Tous deux pleins de génie, zélés novateurs, puissans par l'ame et les convictions : l'un enthousiaste avec méthode, recueilli dans sa force, concis, nerveux jusqu'à la rudesse; l'autre, tout éclatant de poésie, tout brillant de jeunesse et d'illusions, paré comme la nature qui le séduit par les formes, riche, abondant, sans obscurités, sans mystères, mais non pas sans profondeur, il était permis de penser que leur cortége serait nombreux et leur influence immédiate. Mais, soit qu'ils eussent devancé le monde de quelques pas, soit que l'ancienne lutte, venant alors à se réveiller, ait tout entraîné dans sa sphère, il est certain qu'il ne leur resta qu'un petit nombre de disciples, et qu'aujourd'hui même leur gloire est loin d'être égale à leur génie.

Qu'a-t-il donc fait le Napolitain Giambatista Vico ? Le premier, il a posé les lois universelles de l'humanité. De la représentation il s'est élevé jusqu'à l'idée, des phénomènes jusqu'à l'essence. Frappé du principe de la nature identique de toutes les nations, il a rassemblé en un seul tout les phénomènes qui sont communs à chacune d'elles, dans les diverses périodes de leur durée ; et, leur ôtant leur couleur et leur individualité, il a composé de leur ensemble une histoire abstraite, une forme idéale, qui tient à tous les

temps, qui se reproduit chez tous les peuples sans en rappeler spécialement aucun. Ce qui nous apparaît de la succession des nations, de leur naissance, de leurs développemens, de leur grandeur et de leur chute, n'est que l'expression du rapport du monde avec cette indestructible cité. Elle s'abaisse vers lui et le marque de son empreinte; de là, une suite indéfinie de ruines, d'empires naissans, de trônes brisés, de changemens et de débris qui tous ont leurs représentations dans l'absolu. Les peuples, à mesure qu'ils se succèdent dans l'ordre des âges, entrent en rapport avec elle, et s'établissent dans son enceinte; ils la parent de leurs couleurs, et, pendant qu'ils existent par elle et en elle, ils lui communiquent en retour un mouvement apparent; ils la revêtent de tous les emblèmes que les temps leur ont apportés: ils promènent quelque temps leur gloire ou leur misère, dans ses immuables détours; ils font entendre en passant leurs voix sous ses voûtes silencieuses; et quand ils périssent, elle ne périt point : elle se dégage de leurs ruines, et reparaît toute radieuse dans la région des idées.

Cependant, où trouver ces annales impérissables qu'aucune main n'a écrites, qu'aucune tradition n'a portées jusqu'à vous? — Dans le fait de la Providence, manifesté sur la terre par les lois de la pensée humaine. C'est dans ce sys-

tème intelligent, partout identique à lui-même dans son essence, que reposent les règles qui donnent aux nations leurs formes et leur mode d'existence. Livrés tout au présent, que les peuples et les civilisations s'agitent, se heurtent, se précipitent dans le temps; pour elles, elles restent immuables dans un inaltérable repos. Quand tout disparaîtrait sur la terre, les empires, les monumens, quelques noms épars, quelques traces de sang, elles n'en existeraient pas moins; et cette histoire qui les renferme toutes ne serait pas pour cela, ou moins remplie, ou plus impossible à tracer; car si les faits et l'expérience s'y introduisent, ce n'est que comme de purs symboles, qui la confirment sans lui servir de fondement.[1]

Imaginez quelque méthode contraire en tout à celle qui a été suivie par Vico, ce sera celle de Herder. Si le premier donne pour point d'appui à la série des actions humaines, la pensée dans sa plus sublime essence, le second s'élève de la manifestation la plus grossière de l'être matériel; il enchaîne dans une seule idée, partout présente et partout modifiée, l'espace qui renferme les forces de la création, et le temps qui les per-

---

1. Vico. *Scienza nuova intorno alla commune natura delle nazioni*, 1725.

fectionne en les développant. Depuis la plante qui végète, depuis l'oiseau qui fait son nid, jusqu'au phénomène le plus élevé du corps social, il vit tout procéder à *l'épanouissement de la fleur de l'humanité,* les mondes se débrouiller du chaos, et l'être organique préparer, par des modifications successives, la substance dont les siècles s'emparent pour l'élaborer à leur tour. Par quel enchaînement merveilleux toutes les formes se préparent l'une l'autre! Dans cette série immense, tous les intervalles sont remplis, et des êtres mixtes servent de transition entre des natures entièrement dissemblables. Chacun y remplit sa mission en développant ses germes, en produisant ce qu'il peut produire. D'ailleurs, ce mouvement des choses n'est pas un vain conflit de forces, qui se limitent et s'altèrent sans que de là ne ressorte une idée dominante, que chaque être accomplit dans sa sphère. Si aucune activité n'est en repos, aucune n'est rétrograde. Par une identité admirable elles s'avancent toutes d'une forme inférieure à une forme supérieure, de la pierre à la plante, de la plante à l'animal. En suivant ainsi la marche des choses, il recueille en passant toutes les analogies que lui présentent les divers degrés de la création; et quand, enfin, il arrive sans secousse, par une voie uniforme, jusqu'à l'homme, il n'a point à s'étonner de ses

merveilles : il reconnaît en lui l'être que préparait et qu'annonçait le concours des formes et des instincts qui se sont succédé devant lui.

A peine s'est-on élevé jusqu'au premier élément de l'humanité, que le système prend un caractère singulièrement neuf et hardi. La création se divise dès-lors en deux mondes. Immobile comme l'espace où il déploie ses pouvoirs, l'un a beau changer ses saisons, ses climats, ses fléaux et ses bienfaits ; identique à lui-même, ce mouvement apparent n'est rien autre qu'un éternel repos. L'autre, qui se meut dans le temps, n'est pas moins changeant que lui. Il fuit sur son aile, il s'égare, il se brise, il se recompose, il grandit, il diminue. Variable à l'infini, le suivez-vous dans sa course, il vous épuise en vains détours, sans que vous sembliez approcher d'aucun but ; détournez-vous les yeux, bientôt vous avez peine à le reconnaître, tant ses forces progressives ont reçu de développemens. Herder fait naître ces deux mondes l'un de l'autre, ou plutôt il n'en fait qu'un seul et même être. Si les lois physiques ont construit l'univers, les lois de l'humanité ont construit le monde de l'histoire. Or, comme l'homme n'est dans sa nature multiple que l'abrégé le plus complet, et, pour ainsi dire, le point central de toutes les forces organiques, les lois de son espèce ne sont autres que

celles de la création inerte, qui vont de toutes parts se réunir en lui, pour se manifester sous des formes correspondantes. Si la nature s'efforce à travers mille modifications, d'élever son ouvrage jusqu'à la puissance de la pensée, celle-ci poursuit la voie du perfectionnement à travers les vicissitudes des siècles et des civilisations; et il y a dans cette chaîne non interrompue, à la fois correspondance dans les phénomènes et unité dans la loi.

De là il n'arrive point brusquement au milieu des mouvemens de l'histoire. Il commence par étudier la scène avant qu'elle soit remplie, et que le tumulte des événemens l'empêche de marquer avec précision les accidens du sol. La demeure de l'homme détermine déjà, par les circonstances du voisinage, des habitudes qui deviennent des lois. Avant qu'aucune action humaine eût paru dans le monde, les chaînes des montagnes, les replis de terrain, les sinuosités des rivières et des fleuves, marquaient déjà en traits ineffaçables la physionomie future de l'histoire. Cest avec un art prodigieux qu'il suit le contour des rochers et des fleuves, qu'il s'égare dans les déserts, qu'il pénètre d'un regard tout l'intérieur d'une contrée, pour retrouver dans la nature externe le premier mobile des penchans et des déterminations des

peuples. Au milieu de cette nature toute nouvelle, où aucun sentier n'est encore tracé, sa marche est si bien assurée, ses couleurs sont si vives, si pénétrantes, que cela rappelle les premiers jours du monde naissant, quand l'Éternel montrait à l'homme sa demeure, et lui apprenait les noms des animaux qui l'entouraient et des fleurs qu'aucun souffle n'avait encore flétries. Un de nos plus illustres voyageurs[1] cite ses descriptions des zones comme des chefs-d'œuvre inimitables de vérité et d'éloquence pittoresque. On comprend, en effet, qu'il doit y avoir plus d'un rapport entre le génie qui pénètre la physionomie morale des peuples qui ne sont plus, et celui qui pressent les convenances naturelles et l'aspect d'une contrée qu'il n'a point visitée.

Mais où est-il, le personnage qui doit remplir ce théâtre? La terre est encore nue et désolée; il faut qu'il sorte du sein des forces qu'elle renferme, et cela sans que nous perdions de vue un seul instant la chaîne qui le précède et qui nous sert d'appui. Sans doute, il a en lui des principes spéciaux, des lois propres qui expliquent d'avance le long drame qu'il est appelé à représenter. Je ne puis dire quel intérêt le tableau physiologique des capacités humaines emprunte d'un

1. M. de Humboldt.

pareil point de vue : les puissances de l'humanité sont encore oisives, il est vrai ; mais déjà on aperçoit de loin le mouvement confus et la scène agitée qu'elles présagent ; l'anatomie s'élève par là à la plus haute philosophie et aux plus grands effets d'éloquence. C'est avec une attention extrême que l'on écoute les battemens du cœur, que l'on suit la direction des fibres et tous les détails de l'organisme, quand la correspondance a été marquée entre ces faits, en apparence si restreints, et les lois suprêmes qui ont présidé aux révolutions des âges. Souvent, avant Herder, on avait fait la description générale des facultés natives de l'Homme. L'œuvre de génie, la pensée à jamais originale qui survivra à toutes les variations des sciences, a été de l'unir intimement aux développemens de l'histoire pour leur servir de base. C'est de là qu'il part pour déterminer les limites de l'humanité et la sphère de ses actions ; il l'environne de caractères fixes, il la protège de lois générales qui doivent répondre à tous les cas ; il lui trace l'itinéraire de son long voyage, puis il la suit des yeux sur un sol ferme dont il connaît d'avance les accidens et les détours.

Quelle que soit la hardiesse de ces méthodes, comme déjà elles sont vaguement répandues dans les esprits, et que le siècle est près de les pro-

clamer, nous nous étonnons moins aujourd'hui de leur résultat que du peu de gloire qu'ont acquis parmi nous les génies qui les ont aperçues. Car telle est la marche des choses, quand le temps est venu pour une grande idée : il se trouve en avant des siècles comme égaré dans sa rêverie, un homme qui la recueille dans sa pensée, qui lui marque ses limites, qui lui élève un monument dans le désert; après quoi, il faut qu'il meure. Mais après lui, au-dessous de lui, arrive le monde, qui poursuit sa carrière avec sérénité jusqu'à ce que, venant à rencontrer des empreintes inconnues là où il ne croyait laisser que les siennes, il commence à s'étonner et à se demander comment de telles puissances ont pu passer au milieu de lui sans qu'aucun bruit l'ait averti; et là-dessus il se livre à diverses conjectures, semblable au voyageur qui, perdu dans une île déserte, se met à tressaillir s'il aperçoit sur le sable d'autres traces que les traces de ses pas.

Si le point de départ de Vico est plus solide que celui de Herder, c'est une question qui rentre dans le domaine de l'ontologie. Qu'il nous suffise ici de montrer que le philosophe allemand n'a pu, dans son système, résoudre pleinement le problème de l'histoire, et que ce génie consciencieux a été obligé de dévier, à son insçu, de ses propres principes.

Quand, sorti des préparations successives de la nature créatrice, le genre humain, semblable à la statue de Pygmalion, commença à s'animer et à respirer, au sein des pouvoirs organiques, il n'eut d'abord, comme elle, qu'un sentiment confus de son être, qu'il confondit avec tous les objets environnans, se soumettant à leurs lois comme à sa loi, prenant leur destinée pour sa destinée, leur essence pour son essence, sans que son regard encore troublé pût déterminer les limites de sa nature. Ne s'étant point encore distingué du reste des êtres, il n'avait pas d'histoire, ou plutôt elle faisait partie de celle du monde physique; tout se réduisait à une description de l'individu, dans laquelle n'entraient pour rien, ni la différence des temps, ni la succession des générations, ni divers accidens de la vie primitive, des arts que le hasard faisait découvrir, et que le hasard faisait naître, des luttes sanglantes, des associations fortuites. Or, pour sortir de ces bornes, quelle est la loi que Herder a établie? *L'humanité n'est et ne fut partout, conformément aux circonstances du temps et du lieu, que ce qu'elle pouvait être, et rien que ce qu'elle pouvait être.* Avec cette loi, réduite à elle seule, le mouvement semble impossible.

On conçoit, en effet, qu'à peine la destinée

de l'homme eut été séparée de celle de l'univers, par un acte, une pensée, non-seulement il se trouva sorti d'une sphère où il ne devait plus rentrer, mais jusqu'à un certain point il renferma en lui la succession entière des tribus et des empires. Arrivée sur ses traces, la génération qui le suivit, empressée de recueillir son œuvre, signala un système différent de ceux qui l'avaient précédée; il y avait entre elle et ce qui n'était pas elle une relation que ses prédécesseurs n'ayant point connue n'avaient pu exprimer. Ce rapport suffisait pour qu'elle fût nécessairement autre que ce qui avait été avant elle. Du mélange de ses forces propres avec la tradition, sortit un résultat nouveau, qu'elle légua à ses descendans; ceux-ci modifièrent à leur tour la combinaison qui s'était présentée à eux, et la trace qu'ils laissèrent ne fut ni la tradition primitive, ni l'héritage de leurs pères, mais un troisième résultat, qui se composa des deux précédens.

Au contraire, avant que ce premier pas eût été fait, quand l'humanité, sous la forme la plus abjecte, n'existait pas encore, et que, captive et enchaînée sous le règne des sens, elle n'avait fait aucun effort pour sortir de cette sujétion, l'homme, sans langage, sans religion, sans société, avait pour toute tradition l'éternelle loi de la création inerte qu'il reproduisait incessamment,

sans avancer d'un seul degré. Produit nécessaire du monde matériel, son action se bornait à en réfléchir l'image : comme lui, immobile au sein d'un changement apparent, elle croissait ou décroissait, s'animait ou languissait avec lui. Sans lui rien ajouter, sans lui rien retrancher, elle était lui sous une autre forme. Qu'elle apparût ou non, il n'y avait pas un seul système de plus ou de moins dans le système général des choses. En la rencontrant, les générations suivantes rencontraient le monde; ainsi, roulant dans la même sphère, réduites à se multiplier incessamment sans que la valeur augmentât jamais, leurs obscures annales ne faisaient qu'exprimer un rapport toujours identique.

Cette première impulsion ne vint pas de la nature extérieure, elle ne vint pas de l'homme qui lui était asservi ; force est donc qu'elle sortît d'une puissance étrangère à l'un et à l'autre. Telle est, en effet, la conséquence où Herder a été conduit.. Dans l'impossibilité de donner le mouvement à cet être qu'il a si profondément lié à l'organisme, partout où il aperçoit un élément de progrès, la parole encore grossière, des rites religieux, un premier degré de civilisation, il prononce que la tradition a fait ces prodiges; non pas une tradition locale que chaque peuple voit naître et se développer dans son sein, qui lui

appartient en propre et n'appartient qu'à lui; mais une révélation première, fondamentale, qui, donnée dans tel lieu, dans tel temps, s'est répandue de là, sous mille formes différentes, chez toutes les nations cultivées. Les peuples même les plus grossiers en ont quelque connaissance, dès qu'ils sont parvenus à une loi morale, à une sorte de langage et de culture : jusque-là leurs capacités, quelque grandes qu'elles puissent être, ne sont point éveillées, et l'image de la pensée divine, vaguement répandue dans leur être, s'efforcerait en vain de se dégager et de se manifester au dehors par une série d'actes perfectibles.

Ainsi, il faut qu'il y ait eu un point dans l'espace, un moment dans le temps, où Dieu se soit communiqué à l'homme, pour apprendre à cet enfant égaré le chemin qu'il devait suivre : le trouvant confondu avec le reste des choses, il l'a ramené dans ses voies, il l'a muni d'un langage, d'une forme de religion ; il l'a élevé au premier degré de perfectionnement, laissant aux facultés dont il l'avait anciennement doué, le soin de faire le reste.

Or, voyez l'enchaînement des choses ! Si cette première tradition est insuffisante, faudra-t-il que la toute-puissance revienne incessamment répandre un nouvel esprit de vie sur sa créature toujours prête à languir, et l'humanité, rejetée

de nouveau dans la lice, perdra-t-elle chaque fois le souvenir de son contact avec l'être suprême, sans qu'elle ait pour excuse, comme dans les temps primitifs, l'imbécillité de l'enfance ? dans tous les cas, que devient le système des pouvoirs progressifs, qui s'élevaient, sans concours étrangers, de la forme la plus grossière à la manifestation la plus haute ? Il n'est, disiez-vous, qu'une loi, qu'une pensée, qu'un être qui va, en se perfectionnant, par des voies successives; pourtant vient le moment où il faut déclarer que le monde ne se suffit pas. Après une série de transformations qui aboutissent à de sublimes capacités, son impuissance est mise au jour; il s'arrête et réclame un pouvoir qui, ne venant pas de son sein, qui n'y retournant pas, le tire de l'inertie et supplée à ses forces épuisées; et quel pouvoir ! sans bornes, sans vicissitude, sans défaillance, qui n'a pas d'expression dans nos langues, qui confond et épouvante notre intelligence. Voilà ce qui s'est interposé entre l'univers organique et les premières apparitions de l'humanité ! et ce milieu ne suffirait pas à faire de la création inerte et de la création progressive deux mondes distincts ! Comment naîtraient-ils l'un de l'autre ? il y a l'infini entre eux.

Au contraire, qu'embrassant l'ordre entier

des faits, sans exclusion, on se confie dans cette métaphysique qui est écrite sur les tombeaux des peuples, et qu'on écoute jusqu'à la fin de la lente argumentation des siècles, tout s'explique sans mystères. Ce premier affranchissement qui semble si inexplicable, reparaît sous mille faces diverses dans toute la succession des âges. Loin d'être une merveille dans l'humanité, c'est parce qu'il n'a pas cessé, parce qu'il se répétait hier, parce qu'il se répète aujourd'hui, que nous avons des monumens, des traditions, des annales, qui ont une suite et un sens. A cette heure, par quel enchantement ne vivons-nous pas sous la loi du moyen âge, ou sous celle du grand roi de Macédoine? si ce n'est parce qu'à différentes périodes, le genre humain a déclaré que les établissemens qui s'offraient à lui, il voulait ou les modifier, ou les renverser, et se faire à son gré, à ses risques et périls, une destinée nouvelle. Toujours conforme à lui-même, ce n'est pas autrement qu'il a consommé la première révolution, alors qu'il avait à lutter contre l'univers extérieur qui l'opprimait tout entier de son poids. Il brisa le joug de la nature sensible comme il a brisé depuis celui des Nemrod, des Antiochus, des Hippias, des Denys, des Césars, de tous ceux dont j'oublie le nom. Quand, pour se soustraire à un monde qui n'était pas le sien, Caton déchi-

rait ses entrailles; quand Thomas Morus, lord Russel et tous les autres montaient sur l'échafaud pour une cause qu'ils croyaient bonne et du prix de leur sang, il y avait sans doute plus d'héroïsme dans ces actions que dans celle du premier homme, qui, par sa volonté, affronta, hors du mouvement aveugle de la création externe, un avenir qui n'appartînt qu'à lui. Mais sous des formes diverses, ces deux ordres de faits dérivaient d'un principe commun. L'un et l'autre ils révèlent une activité qui ne relève que de soi ; et cette activité, nous la connaissons, nous la sentons, nous savons comment on la nomme, et si c'est un prodige que le ciel fait un jour et ne renouvelle plus.

En un mot, l'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'ame : le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait. Poussé par une main invisible, non-seulement le genre humain a brisé le sceau de l'univers et tenté une carrière inconnue jusque-là, mais il triomphe de lui-même, se dérobe à ses propres voies, et changeant incessamment de formes et d'idoles, chaque effort atteste que

l'univers l'embarrasse et le gêne. En vain l'Orient, qui s'endort sur la foi de ses symboles, croit-il l'avoir enchaîné de tant de mystérieuses entraves; sur le rivage opposé s'élève un peuple enfant qui se fera un jouet de ses énigmes et l'étouffera à son réveil. En vain la personnalité romaine a-t-elle tout absorbé pour tout dévorer; au milieu du silence de l'empire, est-ce une illusion décevante, un leurre poétique, que ce bruit sorti des forêts du Nord, et qui n'est ni le frémissement des feuilles, ni le cri de l'aigle, ni le mugissement des bêtes sauvages? Ainsi, captif dans les bornes du monde, l'infini s'agite pour en sortir; et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines, sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui, loin de ses foyers: parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone, qu'il brise Babylone, et, restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les Mèdes, dans la terre d'Égypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane et Memphis, et toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Étrusques, les Étrusques pour les Romains, les Romains pour les Gètes, les Gètes.... Mais que sais-je ce qui va suivre?

quelle aveugle précipitation! qui le presse? comment ne craint-il pas de défaillir avant l'arrivée? Ah! si dans l'antique Épopée nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur, et quand il verra de loin fumer les toits de son Ithaque?

Ainsi, nous touchons aux premières limites de l'histoire; nous quittons les phénomènes physiques pour entrer dans le dédale des révolutions qui marquent la vie de l'humanité. Adieu ces douces et paisibles retraites, ce repos immuable, cette fraîcheur et cette innocence dans les tableaux; l'air que nous allons respirer est dévorant, le terrain que nous foulons aux pieds est souillé de sang; les objets y vacillent dans une éternelle instabilité : où reposer mes yeux? Le moindre grain de sable battu des vents a en lui plus d'élémens de durée, que la fortune de Rome ou de Sparte. Dans tel réduit solitaire je connais tel petit ruisseau, dont le doux murmure, le cours sinueux et les vivantes harmonies surpassent en antiquité les souvenirs de Nestor et les annales de Babylone. Aujourd'hui, comme aux jours de Pline et de Columelle, la jacinthe se plaît dans les Gaules, la pervenche en Illyrie, la marguerite sur les ruines de Numance, et pen-

dant qu'autour d'elles les villes ont changé de maîtres et de nom, que plusieurs sont rentrées dans le néant, que les civilisations se sont choquées et brisées, leurs paisibles générations ont traversé les âges, et se sont succédé l'une à l'autre jusqu'à nous, fraîches et riantes comme aux jours des batailles.

Cette permanence du monde matériel, ne doit-elle donc ici qu'exciter de vains regrets, et cette masse imposante n'est-elle là que pour mieux faire sentir ce qu'il y a d'éphémère et de tumultueux dans la succession des civilisations? A Dieu ne plaise! tout au contraire, elle se réfléchit dans le système entier des actions humaines, et les marques d'un profond caractère de paix et de sérénité. Quand il a été établi que les vicissitudes de l'histoire ne naissent pas d'un vain caprice des volontés, mais qu'elles ont leurs fondemens dans les entrailles mêmes de l'univers, qu'elles en sont le résultat le plus élevé, et que c'était une condition du monde que nous voyons, de faire naître à telle époque, telle forme de civilisation, tel mouvement de progression; que ces divers phénomènes entrent en rapport avec le domaine entier de la nature et participent de son caractère, ainsi que toute autre espèce de production terrestre; les actions humaines se présentent alors comme un nou-

veau règne, qui a ses harmonies, ses contrastes et sa sphère déterminée. Le mouvement y est si heureusement ménagé, les phénomènes sont si fortement liés entre eux, qu'en passant de la science des choses à la science des volontés, vous ne faites que revoir sous des formes analogues et plus épurées le même ordre, la même stabilité qui s'étaient offerts à vous dans la contemplation du monde physique. De plus, il faut dire que les souvenirs de la nature, transportés au milieu du trouble des âges; ces accidens de la vie des fleurs qui servent à expliquer des phénomènes correspondans dans l'existence des corps politiques; tant de paisibles objets, de suaves images, en portant le repos des champs au milieu des scènes de l'histoire, lui donnent une physionomie entièrement originale et un charme indicible. Ils pénètrent toute la série des âges, répandant sur les vieux siècles la fraîcheur de la rosée, faisant circuler autour des groupes historiques l'air matinal des montagnes. C'est le bouclier de l'impitoyable Achille, sur lequel on voyait gravé le tableau des moissons et les joyeux apprêts des vendanges.

Vous rencontrez çà et là ces peuples, ces révolutions, ces accidens des âges dont on a depuis si long-temps bercé votre souvenir; mais tous, par la puissance des rapports, ils ont grandi,

ils sont renouvelés pour la science. Arrêtés ou détruits dans leur marche par une force supérieure, quelques-uns d'eux n'ont point accompli le cours entier de leur destinée. Comme il y a dans la nature organique des mouches éphémères qui ne voient qu'un soleil, il y a aussi des peuples qui ne vivent qu'un jour; assez pour laisser des urnes funéraires et des lampes où l'on recueille des larmes! D'autres ont rempli le cercle entier de leur mission : avec quelle gloire! on le sait; avec quel profit pour les âges suivans! voilà la question. Tout est bien, quand tout est conforme à sa loi; ce qui peut être, est; ce qui doit périr, périt. Les royaumes se brisent, mais la justice et la raison s'enrichissent de leurs débris et dominent leurs formes passagères. Quand l'histoire semblait être la propriété absolue de l'homme, le seul système de choses qui lui appartînt en propre et n'appartînt qu'à lui, c'est une conception hardie de l'en avoir dépossédé, et de l'avoir fait descendre ainsi du premier rang qu'il s'était arrogé, pour mettre à sa place la pensée universelle, dont il n'est plus que l'expression docile. Une fois que c'est entre les idées, et non plus entre les personnalités des peuples que la lutte est engagée, il se fait autour de vous un grand calme; ni l'amour ni la haine n'ont plus aucune prise; à peine si à cette hauteur vous entendez

le fracas des empires, et si le bruit de la gloire individuelle arrive jusqu'à vous.

Lorsque nous suivions, avec le génie sévère de Machiavel[1] les puissances occultes, les voix cachées, les éclats de la foudre, et les oiseaux de nuit, qui annoncent, avant le temps, la chute des villes et des institutions, nous étions loin de sourire de sa méprise, et nous nous effrayions à bon droit de la destinée qui trouble une raison si austère, et qui échappe à tous ses efforts pour y porter la lumière. Mais ici il y a de quoi se rassurer, tant la part faite à la fortune et aux agens mystérieux est diminuée. L'homme a pour compagnon, dans sa carrière, l'univers entier; et quand je vois se dérouler à mes yeux, comme une déduction non interrompue, toutes les vicissitudes de son histoire passée, non-seulement je m'égare avec ravissement dans la contemplation des lois qui ont été celles de tous mes frères, non-seulement je m'enchante à mon gré de la sévère harmonie des siècles; mais je me confie moi-même dans l'ordre majestueux des temps; et je me berce de cet espoir, que la puissance qui a su peser et balancer les siècles et les empires, qui a compté les jours de la vieille Chaldée, de l'Égypte, de la Phénicie, de

1. Liv. 1, chap. 56.

Thèbes aux cent portes, de l'héroïque Sagonte, de l'implacable Rome, saura bien aussi coordonner ce peu d'instans qui m'ont été réservés, et ces mouvemens éphémères qui en remplissent la durée.

Mais peut-être que cette manière d'envisager le passé lui ôte le mouvement, la vie, et n'en fait plus qu'une froide abstraction. Il est remarquable que l'homme qui a fondé si sévèrement les lois organiques de l'humanité, soit aussi un des premiers qui aient commencé la réforme dans l'histoire, en rendant aux siècles qui ne sont plus, leur couleur naturelle, leur allure et leur individualité. Sans doute dans un ouvrage consacré au développement entier d'une période historique, comme le chef-d'œuvre de son admirateur Muller, quand l'auteur a un champ vaste pour rassembler et coordonner les détails, quand la description d'une nature encore présente fixe la scène, quand il peut s'arrêter dans la grotte de Rutli pour écouter le serment héroïque des bergers, dans les métairies de Sempach pour dépeindre l'innocence, la foi du peuple, profonde comme ses lacs, quand le son de la clochette des troupeaux retentit dans les montagnes, et que toute la rudesse du moyen âge s'unit aux images les plus douces, les plus attendrissantes qui aient ému les entrailles de l'homme; il faut

bien qu'il y ait là une étonnante force de vérité, une illusion, une sympathie toute vivante. Au lieu de cela, quand les peuples se pressent en foule, qu'ils se hâtent vers leur déclin, et que l'on n'a qu'un instant pour saisir d'un regard le caractère de chacun d'eux, quel heureux génie que celui à qui ce court intervalle suffit pour les faire revivre avec tous leurs traits, de telle sorte qu'ils sont réellement présens, et que chaque point de la durée vous laisse l'impression animée et palpable d'une couleur, d'une forme, d'un ensemble de tons harmonieux que vous n'avez vu, que vous n'avez senti que là ! Herder est, en suivant le cours des siècles historiques, ce que nous sommes avec les souvenirs de notre propre vie; plus il est séparé d'eux par un long intervalle, plus ils sont empreints dans sa pensée de couleurs vives, et marqués par des images distinctes; il nous intéresse à leurs destins comme à une affection individuelle, et quand ils disparaissent de l'histoire, vous sentez en vous un profond ennui, sachant bien que dans ce drame nul personnage ne revient une seconde fois, et qu'il s'agit ici d'un éternel adieu. Or, cette puissance qui évoque devant vous les images du passé, est une langue qui emprunte sa marche, ses effets, sa physionomie au lieu, au temps pour les faire revivre avec tous leurs attributs. Soit qu'il revête le

coloris vague, les symboles changeans des religions de l'Inde, soit qu'il marche avec pesanteur et circonspection au milieu des obélisques et des énigmes de l'Égypte, soit qu'il roule, avec les sables de la Messénie, un or pur, heureux reflet de l'astre de Platon, jusqu'à ce que ses formes sveltes, hardies, se voilent peu à peu de tristesse et de mélancolie, quand il faut remuer le fond des urnes et déchiffrer les inscriptions tumulaires de l'Étrurie; partout sa nature flexible s'unit intimement à l'objet qu'elle contemple comme la draperie légère qui entoure la Vénus-Uranie, et qui palpite avec son sein harmonieux de toute l'harmonie des mondes.

Une des parties les plus remarquables de l'ouvrage est incontestablement celle où l'auteur, près de quitter les civilisations antiques pour entrer dans le labyrinthe du moyen âge, s'arrête au milieu des ruines qui l'entourent pour recueillir ce que les siècles ont développé d'idées générales et de principes éternels. Ces intérêts gigantesques des empires qui s'écroulent, des corps politiques qui se brisent comme l'argile, consument promptement les puissances de notre imagination, faite pour des malheurs moins grands et des tristesses plus circonscrites. Après ce mouvement prodigieux, cette scène si remplie, c'est véritablement une impression de bonheur, que de rentrer

dans l'immuable. De tant de cités qui ont brillé sur la terre, de tant de nobles pensées qui ont ébranlé les peuples, de tant d'agitation et de bruit, voilà qu'il reste quelques vérités abstraites que les empires ont révélées dans la rapide succession de leur existence ; mais, sans rapport visible avec les événemens qui les recélaient, elles survivent sans rappeler ni la couleur, ni le lieu, ni le temps, ni rien de ce qui touche au monde réel. C'est la voix des âges, sans aucun des attributs de la vie, sans accent, sans passion, et pourtant l'éloquence ne lui manque pas, parce que sous ces formules scientifiques on sait que se cachent tous les intérêts qui ont ému l'univers, la gloire que l'on a conquise et le sang que l'on a versé.

C'est une noble pensée que d'avoir raffermi nos croyances philosophiques au moment même où le trouble apparent du moyen âge eût pu facilement les ébranler. Époque véritablement unique, que celle qui réunissait tous les défauts et tous les charmes de l'inexpérience avec quelques-uns des tristes avantages d'une société vieillie ; époque étrange, où il y avait de la naïveté dans les esprits et de la profondeur dans les affections, de la grâce dans les pensées, et je ne sais quoi de contrefait dans les formes ; à la fois ignorante et pédantesque, pleine de rudesse et d'émo-

tion, quand les caractères étaient inébranlables, les cœurs soumis et le dévouement facile. La plupart des idées qui ont illustré les siècles suivans, erraient déjà vaguement dans les esprits; mais elles n'apportaient alors, au lieu du repos et de l'espérance, que de l'inquiétude et de l'effroi; comme toutes les inspirations qui se réveillent en nous sans trouver d'expressions. Il y avait un fond de tristesse qui se répandait sur toutes les relations de la vie; jetait sur les coutumes, sur les traditions, sur les monumens, sur la physionomie des hommes, la marque d'une inextinguible douleur. On accueillait de toutes parts les paroles le mort, les présages funestes; l'ordre social, tou-ours défaillant, inspirait tant de défiance et l'alarme, qu'au retour de chaque année l'univers emblait arrivé à son terme et près de retomber lans le chaos.

Au milieu de la foule de mobiles qui semblent oriser l'unité historique de ces siècles, l'influence lu christianisme est le fait que Herder s'est sur-out attaché à reproduire sous son véritable jour. Avant lui, Lessing avait traité le même sujet dans un petit écrit étincelant de verve et plein d'ori-inalité; malgré quelque ressemblance avec la héologie mystique du deuxième siècle, la révé-ation n'est plus considérée dans cet essai comme e dernier terme de la progression universelle.

Lessing[1] ne la range point non plus dans le pur domaine de l'histoire; mais il cherche un milieu qui satisfasse également au besoin de croire et aux exigences de la nouvelle science. Selon lui, la révélation est l'instrument mobile dont Dieu se sert et se servira à jamais pour développer l'éducation de l'humanité; comme la colonne de feu des Israélites, elle précède la marche des nations : à de longs intervalles, quand l'esprit général s'est élevé jusqu'à elle, elle subit une métamorphose et brille sur le genre humain d'une lumière toute nouvelle. Dans l'origine des choses, l'Éternel choisit, entre tous, un peuple pour servir de type aux autres; les croyances et les vérités qu'il lui révéla, étaient enveloppées de formes grossières, telles que l'enfance de l'humanité pouvait les percevoir et les retenir. Mais sous ces symboles était caché le christianisme, qui se dégagea de ses liens, et apparut au monde quand le temps en fut venu. L'univers le recueillit, et s'éleva avec lui à de plus hautes destinées; dans l'adolescence du genre humain toutes les passions devaient aller se briser avec une foi aveugle devant l'autorité du maître; il fallait que le jeune homme s'accoutumât à regarder son livre élémentaire comme la limite des connaissances

1. De l'éducation du genre humain.

possibles. Mais enfin, quand la jeunesse aura perdu sa première candeur et que l'âge mûr réclamera son indépendance, ce livre élémentaire suffira-t-il à ses nouveaux besoins ? Non, répond Lessing. De même que la loi de Moïse renfermait implicitement la loi du Christ, celle-ci à son tour renferme de hautes vérités philosophiques, qui resteront des mystères pour nous jusqu'à ce que la raison vienne à les déduire de celles qui sont déjà en notre pouvoir. L'évangile que nous connaissons cache dans ses profondeurs un nouvel évangile, où les dogmes seront changés en vérités rationnelles : ces dogmes n'étaient point, à l'apparition de la loi, ce qu'ils seront un jour; ils n'ont été révélés que pour se transformer.

Herder est plus sévère, son génie répugne étrangement à toute espèce d'exception; la connaissance précise des faits et des mœurs lui suffit pour porter une immense lumière sur les progrès et l'influence de la révélation. Si le vicaire savoyard eût pensé jamais à écrire l'histoire du christianisme, c'est ainsi qu'il l'aurait conçue, et le ministre protestant a avec lui plus d'un rapport par l'élévation constante de son ame, le ton d'inspiration; le charme, la douce magie de son langage, qui, tour à tour véhément, réfléchi, plein d'onction et de tendresse, parle à tous nos souvenirs et nous transporte d'aise en réveillant jus-

qu'aux sympathies qui nous semblaient s'être éteintes pour jamais.

Cherchez quelque part un livre qui parcoure une plus grande carrière dans la sphère de l'expérience, vous n'en trouverez aucun; aucun qui soit marqué d'un caractère plus frappant de grandeur, de majesté et d'universalité. Où est celui qui a établi l'harmonie dans le corps gigantesque de l'histoire? qui a manifesté l'ordre et la sagesse au sein du chaos apparent des âges? Le monde progressif ne déroulant que successivement ses plans et ses aspects divers, la plupart des hommes s'arrêtaient avant lui à quelques accidens particuliers sans en saisir l'ensemble, et ainsi ils lui contestaient cette sage ordonnance, cette unité de destination et ces voies providentielles qui les frappaient dans le spectacle de l'univers physique, dont les masses toujours présentes s'offraient instantanément à leur admiration.

Sans doute, il ne faut chercher ici ni l'impassibilité de Machiavel, ni la netteté de Montesquieu; quand l'esprit seul fait d'immenses progrès, et que l'ame reste jeune avec toute sa fraîcheur et quelques-unes de ses illusions, on a beau choisir un sujet, un système qui semble n'appartenir qu'aux combinaisons positives de l'intelligence; vos sentimens, vos souvenirs affluent malgré vous, et ils vous importunent au milieu de

ces abstractions, presque autant qu'au milieu de la froide contrainte du monde. Pourtant il faut leur donner place sous des formes plus ou moins générales, et cela ne se fait qu'aux dépens de la régularité du plan et de la parfaite harmonie des tons. C'est un spectacle singulièrement inattendu que celui d'un homme qui pénètre au loin dans les lois de l'organisme, pour y découvrir les plus étonnantes merveilles de l'être moral, sa conscience et son immortalité, joignant ainsi à la verve austère de Lucrèce les saintes inspirations de Platon. Il faut voir le soin qu'il met à éviter tout rapprochement avec la métaphysique, comme une mésalliance qu'aucune concession à l'univers visible ne pourrait racheter. Vous diriez qu'il n'y a que le présent et le palpable pour un esprit si lent à s'émouvoir, si rebelle à la conviction; et voilà que l'instant d'après ce génie tout positif vous entraîne au-delà des mondes et des formes connus, dans des sphères de beauté, de justice et de perfection, auxquelles nous tous aussi nous nous sommes élevés un jour, quand une émotion sincère exaltait nos cœurs, et les éclairait peut-être. Ainsi c'est un de ses caractères principaux que, reposant sur le sensualisme le plus rigoureux, le premier développement de ses doctrines morales nous conduise, non point à l'égoïsme d'Helvétius, non à la raillerie si fine

et si désespérante de Voltaire, pas même au principe d'utilité d'Hutcheson ; mais à cette noble théorie du devoir, plus absolue encore que celle du philosophe de Kœnigsberg. Placé entre le scepticisme du dix-huitième siècle, dont il adoptait en partie la métaphysique et dont il repoussait la morale, et l'école de Kant, dont il aimait la tendance et dont il réfutait le principe, Herder, avec la solennité de ses paroles pleines d'onction, semble avoir reçu d'en haut la mission d'adoucir des discordes qu'une entière réconciliation ne peut pas terminer.

On a dû voir que sa doctrine est l'idéalisme dans la sensation, une sorte de panthéisme déguisé. En général, cette philosophie a pour caractère de substituer des présomptions à la science, et de faire succéder par degrés à la certitude l'espérance, et enfin le doute absolu. Elle explique d'une manière satisfaisante un certain nombre de faits d'un ordre inférieur ; et comme elle s'environne d'un grand appareil d'évidence, comme elle ne quitte pas l'être matériel, qu'elle embrasse de toutes parts, et que de plus elle a grand soin d'avertir qu'elle est ennemie de toute abstraction métaphysique, elle a pour elle un air de circonspection qui gagne promptement les esprits. En même temps, parce qu'en se jouant elle fait alliance avec la poésie, comme elle prête des cou-

leurs animées aux formes les plus insaisissables, comme l'imagination la devance dans le champ illimité des inductions, elle séduit par son abandon autant que par sa méthode. Pourtant, à mesure que l'ordre des phénomènes s'élève, elle a plus de peine à les saisir; son point d'appui vacille, et son langage devient de plus en plus indécis, si bien que, lorsqu'il s'agit de fonder les grandes lois de la destinée, ces étonnans problèmes qui épouvantent et glacent le cœur d'effroi, s'il est encore à en chercher la solution, elle abandonne l'homme qui s'était reposé sur elle. La poésie, qui n'était d'abord qu'un luxe, devient le fondement auquel il faut se confier. Des allégories, des analogies, des pressentimens secrets, des prodiges de divination, voilà ce qui nous reste. Mais cet éclat éphémère, ces fêtes de l'imagination, ne sont plus qu'un leurre décevant et sans empire, quand l'abîme de Pascal est devant nous, et que nous en sommes avertis.

Or, que l'on m'explique comment il se fait que dans Herder cette philosophie n'a point ce caractère effrayant d'instabilité? Pourquoi, au contraire, on s'y arrête sans trouble, comme sur la science éternelle? Eh quoi! dans cet ensemble de choses et d'idées, je reconnais des formes indécises, des parties qui se refusent, qui se retirent dans l'ombre; d'autres qui se limitent ou s'ex-

cluent; et pourtant ma pensée se repose ici avec sérénité! Sans être troublée par ce concours d'objets toujours flottans, elle trouve où s'arrêter et se reconnaître! C'est qu'il y a véritablement sous ce terrain mobile un point fixe, un refuge inviolable. La conscience de l'être, le sentiment religieux, pur, universel comme la conviction spontanée du génie, sont ici tellement inhérens à toute connaissance, ils ont pénétré si avant, si intimement dans la profondeur et la substance du sujet, ils se présentent avec des caractères si irrécusables, qu'ils suppléent partout au point de départ du *moi* philosophique qui se proclame par eux. C'est là l'élément scientifique qui soutient tous les autres. Partout il est présent pour rassurer sur la solidité de l'édifice, et, si ce dernier s'écroule, pour nous recueillir avant l'abîme.

Il est une chose que je ne peux pas oublier. Quand Herder mourut, ses amis trouvèrent, en approchant de son lit, sa main froide arrêtée sur quelques lignes qu'il venait de tracer. On lut ce qui suit :

« . . . . . . Transporté dans de nouvelles ré-
« gions, je jette autour de moi un regard ins-
« piré. Je vois le monde réfléchissant l'éclat de
« l'être sublime qui l'a créé ; le ciel formant
« comme le tabernacle de l'éternel : . . . . . ma
« faible intelligence, courbée vers la poussière,

« ne peut soutenir le spectacle de ces augustes
« merveilles ; elle s'arrête dans le silence. . . . »

C'était un hymne à Dieu par lequel cet excellent génie achevait sa carrière. Le sentiment qui avait vivifié ses écrits, et répandu sur chacun d'eux un air de fête et de solennité, devait être le dernier à s'éteindre dans son ame.

Et cet homme est presque inconnu parmi nous ! et son nom n'y réveille ni souvenirs, ni sympathie !

Pour moi, je puis dire que depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie, et à souffrir par son cœur et par celui des autres, ce livre a été pour moi une source intarissable de consolations et de joie. Il a suppléé pour moi aux affections réelles, qui sont si semées d'amertume cuisante et qui remuent si tôt cette inguérissable plaie que vous apportez avec vous en naissant. Dans les maladies, dans la détresse de l'absence, plus cruelle que les maladies, dans les lents déchiremens de l'ame, et l'isolement qui les suit, il a soutenu mes forces. Jamais, non jamais, il ne m'est arrivé de le quitter sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre ; jamais sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison ; jamais sans me sentir plus dévoué à la liberté, à mon pays, et en tout plus capable d'une bonne action. Que de fois ne

me suis-je pas écrié, en déposant ce livre, le cœur tout ému de joie : voilà l'homme que je voudrais pour mon ami! Mais il n'est pas si facile de rencontrer dès sa jeunesse celui à qui on a voué d'avance une secrète admiration. Il faut se contenter de ses paroles glacées, à travers la tombe. Surtout, il faut attendre le jour qui doit réunir toutes les intelligences grandes et petites; car je ne puis croire qu'il en soit alors de même que de nos temps, où l'amour et l'admiration, qui ne sont pas mutuels, restent sans récompense, quelquefois dédaignés, plus souvent ignorés de celui qui les a fait naître.

Prenons donc garde de perdre la chaîne qui nous lie aux siècles passés, de peur que par ce moyen nous ne nous trouvions entièrement égarés sur la terre. C'est un assez grand mystère que la vie en elle-même; malheur à qui le sonde! Ne laissons pas dans une égale obscurité ce concours d'êtres traditionnels qui la modifient; ne sachant pas ce que nous sommes, sachons du moins ce qu'ils sont, d'où ils viennent, et par quelle succession de phénomènes ils sont arrivés jusqu'à notre obscur réduit. Sur cette idée, il reste ici à indiquer çà et là quelques rapports entre l'histoire du genre humain et la philosophie morale : comment les souvenirs de l'espèce se reflètent-ils dans l'individu? comment se coordonnent-ils avec

ses impressions propres? quelle loi imposent-ils à son activité personnelle? en un mot, quelles vérités sont contenues pour lui dans les harmonies du spectacle de la durée? Grandes questions, qu'il faudrait de longs livres pour résoudre; ici tous les monumens restent impuissans et muets, si l'on ne consent à descendre en soi, pleinement, franchement. Ce n'est plus l'histoire telle que chacun peut la lire dans les ouvrages des hommes, ou sur les pierres, ou sur le sol; mais telle qu'elle est réfléchie et écrite dans le fond de nos ames, en sorte que celui qui se rendrait véritablement attentif à ses mouvemens intérieurs, retrouverait la série entière des siècles comme ensevelie dans sa pensée. Si véritablement il voulait donner une base à sa science historique, il partirait de l'enceinte étroite de son moi individuel, pour remonter de là, par des conséquences nécessaires, à travers la suite des empires et des peuples, jusqu'à la chaumière d'Évandre, jusqu'à la tente de Jacob, jusqu'au palmier de Zoroastre.

En effet, plus je m'interroge, plus je m'assure que rien n'a égalé pour moi le jour où, las de recueillir quelques images éparses qui me semblaient flotter dans la durée, mais sans suite et sans ordre apparent, venant enfin à reconnaître le lien qui les rassemble, j'aperçus, pour la première fois, comme d'un lieu élevé, le nombre

presque infini d'êtres semblables à moi, qui m'avaient précédé.

A la vue de cet immense assemblage de siècles et de peuples divers, je sentis avec joie que je n'étais pas seul dans le temps. Une merveilleuse sympathie m'attirait vers chacun de mes frères, qui, distribués dans toute l'étendue des âges, ont reçu la même vie, ont joui avant moi de ce même soleil, de cette même terre; se sont assis aux bords de ces mêmes fleuves; et, faits comme moi pour le jour et pour le lendemain, ont connu les mêmes vicissitudes de joie et de douleur, d'amour et de haine. Je ne pouvais dire quels ont été leurs figures et leurs traits, ni les appeler par leur nom; mais je savais qu'ils ont été, et que lorsqu'ils s'inquiétaient de la postérité, indirectement compris dans leur pensée, je vivais en eux comme ils vivent en moi. En même temps je découvrais que, si telle forme de l'humanité eût manqué au monde, mon être, quelque frêle et circonscrit qu'il soit, n'eût point été ce qu'il est. De tous les points de la durée, chaque empire avait envoyé jusqu'à moi la loi, l'idée, l'essence des phénomènes dont s'est composé sa destinée. A mon insçu, la vieille Chaldée, la Phénicie, Babylone, Memphis, la Judée, l'Égypte, l'Étrurie, s'étaient résumées dans l'éducation de ma pensée et se mouvaient en moi. Ce m'était un

spectacle étrange d'y retrouver leurs ruines vivantes, et de sentir s'agiter dans mon sein, au lieu d'un souffle errant, éphémère, que chaque soupir consume, l'ame de l'humanité, que mon être a recueilli comme un son lointain apporté d'échos en échos jusqu'à lui.

A mesure que se développait cette longue suite d'aventures, je recueillais épars les élémens dont se compose mon individualité; pour comprendre le secret de mon être, il me fallait aller interroger les débris de l'Orient, les oracles muets de la Grèce, les bruyères des Gaules, les forêts silencieuses de la Germanie. Ainsi, je m'arrêtais pour écouter au fond de mon ame le sourd retentissement des siècles passés. Je vivais, non plus en moi, mais dans cette masse confuse de nations et d'existences diverses qui m'ont précédé; et je me livrais si bien à elles, que je crus quelque temps que ma personnalité allait être absorbée dans la conscience universelle du genre humain.

Mais voici un autre phénomène qui m'attendait. Ni tant de ruines amoncelées, ni tant d'empires croulans, de noms épars, de sang, de gloire, de siècles réunis, n'avaient rempli le vide de mon ame : une immense place y restait pour d'éphémères images, de longs combats qu'aucune mémoire ne recueille. En vain mon cœur s'était-il gonflé des larmes que le genre humain a lente-

ment versées; souvent j'avais à m'étonner que, fait pour renfermer les souvenirs de tant de siècles, il ne pût contenir un souvenir né d'hier, qui le brisait sans retour. Moi, qui, pour amuser la rapide succession de mes jours, avais à conter la chute de tant de Babylones, la captivité de tant de Judas, je m'en allais çà et là, prêtant l'oreille à de vains récits que répètent les femmes et les enfans, et je cherchais encore autour de moi je ne sais quels jouets, quand mes yeux étaient attachés au spectacle immense de la durée. Les noms de tant de héros inconnus que j'avais surpris dans l'intérieur d'une vie vulgaire, habitaient et fraternisaient dans ma pensée, avec les noms glorieux des Possidonius, des d'Assas, des Vincent de Paule; et elle pesait plus sur ma poitrine que les obélisques de l'Égypte, que les tombeaux de l'Italie, que les urnes des Étrusques, que les monceaux de pierre des Gallois et des Calédoniens, la pierre, la pierre étroite qui couvre les restes de celui dont moi seul, sur terre, je sais l'histoire.

Tout ce qui est soumis à des pouvoirs humains, subit les grandes lois du changement, et notre être isolé, sans appui et sans liens avec le monde, y obéit plus que tout le reste. Ne nous étonnons plus de l'inconstance de nos vœux et de l'instabilité de nos impressions, depuis que les empires se fanent comme des fleurs, et que les institutions

les plus solides sont si promptement renversées. Au milieu de cette tempête qui précipite les uns sur les autres ces immenses corps politiques, il nous a été donné un jour pour aimer, pour oublier et pour suivre en tout, par la fragilité de notre être, leurs lois suprêmes. La même puissance qui renverse l'Asie sur l'Égypte, l'Égypte sur la Grèce, la Grèce sur l'Italie, étend ses ravages jusqu'au fond de notre ame, en brisant une espérance par une autre espérance, un désir par un autre désir, une douleur par une autre douleur.

Et toutefois il faut croire que dans la lente expérience de cette foule d'êtres qui nous ont précédés, avec des affections et des passions en tout semblables aux nôtres, il est des trésors de force où l'homme n'a point encore suffisamment puisé. La destinée individuelle, si obscure quand on la renferme dans un cercle d'objets limités, se révèle à nous par l'enchaînement successif des corps politiques; et ce peu de jours que nous avons à passer sur la terre, quelque arides qu'ils nous paraissent, ne sortent pas tellement de l'harmonie universelle des siècles, qu'ils ne s'expliquent par elle, et ne lui dérobent quelque charme. Ou l'histoire raconte la vie d'un individu, ou celle d'un peuple, ou celle de l'humanité, dans laquelle les peuples et les individus vont se perdre:

or, ces trois modes d'être, quelque différens de grandeur qu'ils soient, ont entre eux la même similitude que le tout et la partie qui le représente; ils comprennent un espace plus ou moins étendu dans l'universalité des choses; mais dans chacun des cercles qu'ils parcourent, sont des identités et des points correspondans; ce que l'on affirme de l'un, on peut l'affirmer de l'autre; ils se reproduisent mutuellement, et, soumis aux mêmes lois, ils présentent dans leur développement des phénomènes tout semblables. C'est de cette unité que naît la beauté harmonique de l'histoire, dans ses plus vastes proportions. Ainsi, la même série progressive qui se manifeste dans la marche des corps politiques, se reproduit dans la succession de nos pouvoirs individuels, et c'est en y obéissant que nous nous rendons conformes à l'humanité. Nous n'avons, pour atteindre le bien, ni la longévité des nations, ni leurs traditions antiques : nous avons quelques souvenirs nés d'hier; mais cela suffit pour remplir la destinée, et l'homme qui, dans son étroite sphère, poursuit avec constance l'être idéal qu'il enferme en lui, est égal devant l'Éternel à l'empire qui dans sa longue durée manifeste les lois saintes de la raison et de la liberté. A peine a-t-on fait de la loi de l'humanité la loi de son être, que l'on commence à vivre de la vie universelle, et à

jouir de toute la plénitude du *moi.* Le cœur qui ne savait où se reposer, partout repoussé par les choses, a son rôle et son importance dans l'ordre des temps; et pendant qu'il le remplit, il jouit d'une sympathie toujours renaissante et qui jamais n'est déçue de son objet. Si l'heure présente et ce peu d'objets qui se sont offerts à lui, l'ont laissé vide et chancelant, il trouve dans la pensée des siècles avec lesquels il est en rapport, de quoi se nourrir et se fortifier. Ne croyez pas qu'arrivé à ce point, l'être individuel soit séparé par aucun intervalle de l'humanité dont il s'est approprié la loi; elle s'est concentrée en lui, elle se prolonge en lui avec toute la série de ses destinées futures: le voilà conforme à elle, identique à elle; il la porte en lui, il la continue, et tant que dure cette union, il est fort, il est puissant, invincible au monde; il a le repos et le bien suprême.

Et de là dérive une belle conséquence : chaque être poursuit sa carrière de perfectionnement avec une rapidité proportionnée à la brièveté de sa vie. Le genre humain compte par siècles les diverses périodes de son éducation; pour nous, nous avons des jours et des heures pour exprimer un intervalle correspondant dans le développement de nos pouvoirs particuliers. Au bout de quelques années, nous arrivons au degré où l'humanité n'est parvenue qu'après sa longue et pé-

nible carrière; alors, il faut que nous mourions: quant à elle, elle poursuit son chemin et s'avance vers des contrées que nous n'avons pu atteindre dans le cours passager de notre existence. Or, dès ce moment, la chaîne qui nous liait à elle, est-elle brisée? l'unité, le rapport commun de destination ont-ils disparu? n'était-ce qu'une vaine contingence que cette représentation du tout dans la partie, que cette identité dans la loi, que cette marche harmonique de deux êtres vers un centre commun? l'un a-t-il été brisé dans sa course, pendant que l'autre est ainsi condamné à une éternelle solitude? Non, Dieu infini! je ne puis le croire. J'en conclus que, pendant que le genre humain poursuit sur cette terre sa carrière de perfectionnement, l'être individuel continue sa marche parallèle dans quelque séjour et sous quelque forme que la Providence lui a préparés de sa main.

Si de la loi de l'humanité nous passons à l'humanité elle-même, et si, après l'avoir suivie dans toutes ses vicissitudes, on demande à la fin quel sentiment doit inspirer un être ballotté ainsi au gré de tant de hasards; je réponds: un respect profond et pour ainsi dire religieux. De toutes les volontés intelligentes l'Être des êtres lui seul n'a point d'histoire. Un seul âge, une seule langue, un seul monument. Que l'humanité soit un jour

immuable, elle n'est plus, ou plutôt elle est tout, perdue et confondue dans la pensée divine. L'ordre des choses la condamnait au changement; mais ces changemens sont des progrès, et le même signe exprime sa faiblesse et sa force. Que dès l'origine elle eût possédé l'empire qu'elle acquiert par degrés sur le monde, aveugle et sans expérience, qui peut dire ce qu'elle eût fait de sa puissance, et jusqu'à quel point elle l'eût tournée contre elle-même? En voyant brusquement par combien de larmes il fallait l'acheter, qui sait si elle n'eût pas refusé d'entrer dans la voie où elle est aujourd'hui et dont nul ne pressent l'issue.

Au contraire, par quelle lente éducation la nature a voulu qu'elle s'accoutumât à la force créatrice qui lui a été départie! Il est telle parole de l'homme qui embrasse l'histoire entière des empires. Quand tout ce qui l'entoure, l'astre qui l'éclaire, le flot qui le porte au rivage, connaît dès l'origine son œuvre de chaque jour, sa carrière et son but, lui seul il ne sait pas ce qu'il sera demain; il marche à l'aventure, et chaque siècle lui révèle de nouveaux secrets de son être. Or, cette sublime ignorance où il est de lui-même, et que quelques-uns ont apportée en témoignage de son néant, est ce qui atteste à l'univers sa gloire et son impérissable puissance; de nos temps même il faut croire par tout ce qu'il

y a d'obscur et d'indéterminé dans le fond de nos ames, que le développement de l'homme moral est loin d'être achevé. Un jour viendra, peut-être, où ces mystères qui nous troublent à cette heure, et que nous pressentons sans pouvoir les circonscrire par la parole, deviendront une source générale de vertus et de beautés morales, dont nous ne pouvons avoir aucune idée, pas plus que Sapho n'avait l'idée de l'amour d'Héloïse, pas plus que Zénon ou ses disciples n'avaient l'idée de la philosophie de Saint-Vincent de Paule. Mais, quelles qu'elles puissent être, elles auront leurs fondemens dans les temps qui auront précédé; et sans qu'il nous soit donné de déterminer leurs formes, ce jour que nous voyons, ces mœurs, ces lois qui sont les nôtres, y entreront pour quelque chose. Être véritablement étrange! Quand un seul de sa race survivrait à une destruction générale, il porterait l'empreinte des âges passés, et rappellerait le monde qui ne serait plus; car la nature a fait de chacun des membres de l'humanité à la fois le produit et l'image du tout.

Enfin, près de sortir du conflit des choses terrestres, persuadé que les mêmes vérités que l'on a déduites du spectacle et des lois du monde physique, se reproduisent dans les consonnances et les harmonies de l'histoire, quand je cherchais dans le chaos apparent des âges la pensée divine,

je trouvais avec ravissement que celui qui a revêtu d'or les genêts des prairies et parsemé d'azur l'aîle du colibri, n'a point trop négligé la gloire de Babylone, et qu'il a paré d'assez riches habits l'antique Persépolis, Thèbes aux cent portes, Tyr, Memphis et Sidon : elles ne fatiguent pas plus sa main que le nid du rouge-gorge et qu'une palme de fougère, les cités des Chaldéens, des Assyriens, des Mèdes et des Hébreux, et il a pris soin de leurs destinées comme il veillait sur la famille de l'oiseau et qu'il déployait sous le chêne les rameaux de l'arbuste. S'il a penché selon de justes lois l'urne des fleuves, s'il a distribué avec ordre les rochers et les vallées, les déserts et les lieux fertiles; s'il a varié jusqu'à l'infini les attitudes des plantes, la voix des animaux et les harmonies qui en résultent, il a de même répandu avec sagesse, dans le temps, les générations et les familles, les nations et les langues; chaque cité apparaît quand son jour est venu, sous la forme que le monde réclame. A toutes il a donné une forme particulière, une physionomie propre; et certes, si l'on a pu dire, sans paraître insensé, que la voûte des cieux, que l'écho des montagnes, que ce bassin des mers, que ce mélange de couleurs, de bruits, de parfums qui vivifient l'espace et amusent nos sens d'une vaine et inconstante joie, sont les expres-

sions de ses idées; c'est, je le jure, une autre poésie, une autre éloquence, qui s'échappent toutes vivantes des harmonies des âges; pour celui qui les a écoutées un seul jour, tous les autres discours semblent frivoles et passagers. Chaque peuple qui tombe dans l'abîme est un accent de sa voix; chaque cité n'est elle-même qu'un mot interrompu, qu'une image brisée, qu'un vers inachevé de cet éternel poëme que le temps est chargé de dérouler. Entendez-vous cet immense discours qui roule et s'accroît avec les siècles, et qui, toujours repris et toujours suspendu, laisse chaque génération incertaine de la parole qui va suivre? Il a, comme les discours humains, ses circonlocutions, ses exclamations de colère, ses mouvemens et ses repos, pendant lesquels on n'entend que les soupirs des peuples haletans, et le sourd craquement des empires vieillis.

Au reste, si jamais cette philosophie de l'histoire devient un recours dans la détresse ou publique ou privée, ce doit être surtout dans ces temps où, tout flottant au gré des serviles convoitises de quelques-uns et de la lâche incurie du plus grand nombre, ceux qui ont conservé au moins le souvenir d'une patrie, la cherchent vainement au milieu d'un débordement de paroles traîtresses, sans plus savoir que penser de l'heure présente. Rien ne rassure alors comme le témoi-

gnage des siècles passés, rien ne calme dans la lutte, rien ne fortifie, rien ne cause une joie sainte, inépuisable, comme de se sentir protégé de l'autorité de tout le genre humain. Il est vrai que, voyant notre vie qui s'épuise avec chaque heure qui s'écoule, et que, si près de mourir, le spectacle des choses humaines va bientôt nous échapper, nous voudrions hâter le dénouement pour y assister encore; il faudrait que les progrès de l'humanité se succédassent aussi vîte que les battemens de nos cœurs. Mais tel n'est pas l'ordre des choses; ce n'est pas à ces heures rapides qui nous ont été données, que sont coordonnés les générations et les empires, et l'aveugle empressement de nos ames ne réglera pas la marche lente et majestueuse des siècles. Nous, qui nous étonnons si fort de l'épuisement où semblent réduits nos pères, et qui tirons tant d'orgueil de notre jeunesse, nous mourrons aujourd'hui ou demain, ou le jour qui suivra, et cette œuvre, où se sont consumées avant nous tant de générations, ne sera point accomplie. Sans nous plaindre du poids du jour, et sans nous inquiéter de notre salaire, travaillons donc selon nos forces à vivre et à mourir dans la place que le genre humain nous a donnée.

Paris, Juin 1825.



ÉTUDE

SUR

LE CARACTÈRE ET LES OUVRAGES DE HERDER.

Comme étude morale, les premiers ouvrages de Herder mériteraient seuls une haute attention par leur étonnant constraste avec ceux qui les ont suivis et avec l'âge où ils ont été écrits. Au lieu de cette ame expansive, qui plus tard ne songera qu'à se prodiguer, un cœur aigri, fermé, mécontent de lui-même et des autres; au lieu de ce calme antique qu'il répandra plus tard sur tous les objets, une ardente polémique qui cherche à se produire, mais pleine de force et d'énergie; peu d'ornemens, peu de poésie, le mépris du succès, des formes âpres qui rappellent l'humeur souffrante de Rousseau fugitif et vieilli. C'est que la jeunesse dans ses plus brillantes années n'est pas toujours l'âge où l'ame a le plus de fraîcheur et d'éclat; ou elle succombe sous ses propres richesses, ou ses immenses désirs l'oppressent jusqu'à l'étouffer, quand dans le

monde entier elle ne possède qu'une couronne de fleurs; ou elle s'épuise à embrasser l'univers, ou elle languit et se fane d'elle-même. Si à cela s'ajoute la détresse, une vie errante, un pain amer et mouillé de larmes, plus elle se sent ornée de mille charmes, plus son abandon la navre. Dans cette première lutte, où le faible succombe, où le fort reçoit une force nouvelle, le génie adolescent cache autant qu'il peut son cœur saignant sous la guirlande d'immortelles. Mais, quoi qu'il fasse, son accent le trahit et prouve qu'il est blessé jusqu'à l'ame.

Sous cette expression imparfaite et voilée se découvre pourtant le germe des grandes pensées qu'il développa plus tard. Spectateur passionné d'une littérature naissante [1], il cherche comment ces premiers essais ont été modifiés par l'imitation de l'Orient, de la Grèce, de Rome, des temps modernes, et rassemblant tout dans cette première vue, poésie, beaux-arts, philosophie, il presse le génie national de se livrer avec indépendance à ses propres voies. S'il assiste à une époque de renaissance ou de déclin, il ne le sait; et de là un mélange unique de plaintes amères et d'espérances exaltées. Ne rencontrant nulle

---

1 Fragmens sur la littérature allemande, 1767. Feuilles critiques, 1769.

part ni monumens consacrés par un respect héréditaire, ni aucune des entraves du passé, sa critique peut être à son gré large, fière, indomptée, comme les pensées de son âge. Déjà même le grand artiste se trahit tout entier dans son Examen du génie de la langue allemande. Le sentiment inné du beau dans la parole, et qui se découvre pour la première fois, ses jugemens inspirés, le ton du discours plus élevé, l'ame qui enfin s'émeut et s'attendrit, tout annonce un homme qui vient de reconnaître sa mission. En comparant avec orgueil sa langue à d'autres langues, il leur cherche à toutes une règle commune, et l'instinct de l'écrivain devient en lui le premier guide du philosophe.

Une fois sur cette voie, il ne l'abandonne plus; et puisque l'humanité vit tout entière une et indivisible dans chacune de ses œuvres, il la rencontre avec toutes ses lois fondamentales là où il ne croyait trouver que la théorie d'un fait isolé. A cette époque appartient son premier discours sur l'origine de la parole. Monument simple et sévère, dont les principes et l'ame de l'histoire font la seule beauté; là se trouvent entourés d'une éclatante lumière, chaque fait primitif du monde civil, la puissance créatrice de l'activité libre opposée à l'œuvre morte de la sensation, l'unité, la progression, le rapport

avec l'espace et la durée; tout cela, il est vrai, circonscrit à la sphère de la parole, n'est point encore dégagé de son lien et formellement élevé à l'idée d'essence génératrice des choses humaines. Mais le moment n'est pas loin où cette séparation se fera d'une manière éclatante [1]. Comme un peintre, avant d'entreprendre le chef-d'œuvre auquel il consacre sa vie, dépose sa première inspiration dans une esquisse, qui elle-même est une œuvre immortelle, de même il fera bientôt l'essai de ces aperceptions synthétiques sur toute l'étendue des siècles. Accord vivant de lumière et d'ombre, de silence et de bruit, d'action et de repos, l'aspect pittoresque de l'unité historique voilera tous les autres de son éclat dans cette soudaine intuition. De chaque point de la durée s'élève un mélange de cris de guerre, d'hymnes, de chants; un sourd retentissement de ruines, triste, confus, inégal pour ceux qui y sont ensevelis; mais plus harmonieux pour celui qui le domine, que le chant matinal de l'alouette, que le frémissement de l'onde, que le souffle du vent dans la profondeur des forêts. Il se représentera à lui-même ce spectacle du tout organique du monde civil; il en tracera à grands traits les contours et les oppositions; il

---

1 Encore une philosophie de l'histoire de l'humanité.

le divisera en groupes, ou plutôt il fera le dénombrement épique des peuples; et si, à ce début, la vue est encore mal assurée; si une ardeur passionnée, qui mêle et confond tous les tons, trouble la sévère ordonnance des sociétés humaines; si l'enthousiasme tumultueux de la jeunesse brise et précipite la marche solennelle des siècles; malgré cela, heureux génie, jouis en paix de ta première contemplation; qu'elle oppresse lentement ton ame et s'y imprime à jamais; qu'elle la fatigue et l'épuise. C'est le prix de ta détresse passée et le gage de ta gloire à venir.

En effet, depuis ce jour, quoique le tissu entier de ses idées laisse voir encore des nuances variées, il ne fait plus qu'un tout indivisible, une pensée, une œuvre. Un livre explique l'autre, et ce qui a été pressenti dans l'adolescence est confirmé par l'âge mur. Non-seulement cela, mais la loi même de son esprit se confond avec la progression historique de l'humanité qu'il vient de reconnaître. On s'étonne de la puissance avec laquelle cette ame se laisse subjuguer et absorber par le génie des temps passés, au point d'oublier avec eux ses professions de foi les plus chères, et de passer à leur gré du sensualisme au spiritualisme, de la croyance au doute et du doute à la foi, sans commotion,

sans révolte, sans presque aucune impression de changement. Tout au présent, toujours changeant, toujours imprévoyant, les uns l'appellent épicurien, les autres platonicien; la vérité est qu'il cède au cours des âges. A l'extrémité des temps, il reprend seul patiemment et lentement la carrière entière du genre humain, et dans sa marche séculaire, changeant de contrées, de patrie, d'images et de cultes, à mesure que lui-même il change d'âge, l'ordre qui nous est imposé dans l'examen de ses œuvres, est le même dont la nature a marqué dans l'univers la succession des temps. Au sein de ces formes colossales, oubliant le jour et les saisons, ne réglant plus sa vie que sur les périodes de la vie universelle, sa rêverie se prolonge, se berce, se renouvelle au bruit monotone et permanent du pendule des siècles. Aussi, retenu imprudemment en Orient, était-il trop tard lorsqu'il arriva chez les peuples modernes. Il fallut se hâter vers le terme, et laisser son œuvre inaccomplie.

En rentrant dans la philosophie de l'histoire, la première question qui se présente à nous, est celle des origines humaines; et si nous avons essayé autre part[1] de montrer combien la solution de notre auteur était ailleurs incomplète, nous le retrouvons ici laborieusement occupé à

---

[1] Voyez l'introduction, p. 26.

combler cet abîme. Non une fois, non cent fois, en portant nos regards vers ces premiers âges, alors que la vie enfantait de toutes parts de nouveaux prodiges, si nous demandions où était alors le roi de la création, il nous semblait merveilleux qu'on nous le montrât retiré dans les ténèbres au fond de quelque antre inaccessible, dans toute l'abjection de la misère, sans nul pressentiment de sa destinée future. Plus nous considérions, sur son lit de roseau, ce roi tel qu'ils l'ont fait, sans voix, sans ame, sans mémoire, ni désir, moins nous concevions comment, sans changer ni de forme, ni d'être, sans nul intervalle appréciable dont il ait conservé le souvenir, nous le trouvions, l'instant d'après, plongé dans ce ravissement de l'infini qui éclate dans tout l'Orient, aussi loin, aussi tôt que la vue peut y atteindre. Lui que je viens de laisser dans le sommeil de l'imbécillité, qui lui a donné ces vastes dieux qu'il trace sur le sable, et dont ma pensée, après tant de milliers d'années, a peine à mesurer l'immensité? Quelle vision l'a sorti de son sommeil et l'a jeté dans ce délire? Ajoutez à cela que l'histoire, dans son ensemble ainsi que dans ses parties, nous apparaissait tout entière comme une vaste et éternelle déduction du général au particulier; c'est le travail du *moi* qui se fait jour peu à peu, se dégage par degrés

de ce qui lui est étranger, et aspire à se produire sous sa forme la plus libre. Semblable au statuaire qui dépouille son bloc de marbre jusqu'à ce qu'il reconnaisse à la lumière les traits qu'il contemple en lui-même, la personnalité de l'homme au sein de l'univers tend à se circonscrire pour se fortifier, brisant avec les siècles un assemblage qui renaît avec eux, toujours divisé et toujours indestructible. D'abord plongé au sein du monde cosmique, il étend son être sur l'espace et la durée sans bornes. De son souffle de vie il anime les cieux errans, les vastes mers. C'est Empédocle qui agite des mouvemens précipités de son sein la cime des monts, les voûtes des forêts, le cours des fleuves. Dans ce premier culte, embrassant tout, adorant tout, n'oubliant que lui-même, il a une cosmogonie, une théogonie, et point d'histoire. C'est l'Inde et l'Orient, sitôt qu'il apparaît. De l'univers il descend aux empires, auxquels son être est si bien attaché qu'il n'est rien que par eux ; sans force, sans valeur, presque sans nom, soit que de vastes générations se confondent sous une seule personne, soit que lui-même il ne puisse se distinguer dans ses prières aux dieux. C'est la Médie, la Perse, l'Égypte et l'Assyrie. Des empires il retombe par degrés sur lui-même, quoique son moi, encore à demi confondu avec

la cité, n'emprunte encore que d'elle sa valeur et son indépendance. La cité se brise avec la Grèce, avec Rome, et son moi restant seul, dépouillé du signe qui en cachait la grandeur absolue, découvre en lui-même un infini plus vaste que le premier qu'il vient de parcourir. C'est l'univers chrétien. Cet infini, il le divise encore, aspirant après des siècles à ne relever que de soi. C'est la réforme, c'est le cartésianisme et ce qui en est la suite, c'est l'héritage de la féodalité et l'avenir que j'ignore.

Ne pouvant donc concilier dans l'humanité cette marche synthétique dont l'histoire fait foi, avec cette étroite et presque imperceptible origine qu'ils assignent gratuitement à son cours, ne trouvant entre ces choses aucun rapport logique, également incapable de les accorder et de les nier, je flottais dans une amère perplexité; et si l'homme me troublait parce qu'il meurt, il ne me troublait pas moins parce qu'il naît, ne me laissant de lui par-delà le berceau et par-delà la tombe qu'une ombre fugitive dont je ne puis même assurer qu'elle est, ni où elle est.

Tel était mon état d'ignorance, lorsque je lus pour la première fois l'un des écrits[1] de Herder

---

[1] Archives primitives de l'espèce humaine (*Aelteste Urkunde des Menschengeschlechts*), 1773.

les plus importans à tous égards, et peut-être faut-il s'y replacer pour apprécier dignement la hardiesse et la grandeur de cet essai. Du centre de l'Orient, il étend son regard sur toute cette terre de prodige et cherche à travers les débris des traditions nationales les vestiges du premier fait psychologique de l'humanité naissante. Des doctrines du sabéisme, du mosaïsme, des religions de la Perse et de l'Égypte, des traditions éparses de la Phénicie, de la Thrace, et des souvenirs des écoles d'Ionie, il recompose le premier moi du genre humain. Impression de poésie et de génie, enthousiasme du premier né, puissance sublime dans son apparent délire, et que ne peut retracer que celui qui de nos temps est encore sous son joug. Tout dort dans les ténèbres primitives. Au bord du chaos, sur l'arbre qui vient de naître, l'oiseau repose encore la tête pliée sous son aile, pendant que le monde civil demeure enseveli au fond de l'abîme éternel. Enfin il paraît, l'esprit de vie, et nous assistons à la première leçon que Dieu fait entendre à l'homme par le langage de l'univers. Sa voix retentit par l'organe de la nature entière, et le premier rayon de lumière est la première révélation. De même que dans les déserts d'Égypte la statue de Memnon résonne aux premières heures du jour, ainsi la pensée de l'homme, atteinte et ébranlée par

l'apparition de l'univers visible, y répond par une soudaine harmonie de symboles et d'idées, de cultes et d'images, fidèle écho du Dieu cosmique. Or, nul écrivain n'a représenté plus au vif cette intuition de l'homme sur le monde naissant. Je ne sais quel nom donner à cette psychologie qui découvre l'univers entier, l'espace et la durée sans bornes cachés et renfermés sous chacune des aperceptions primitives du genre humain. Cette unité sans limites, qui s'appelle Infini, apparaît successivement à l'homme sous des faces diverses; mais toujours entière, toujours indivisible, c'est d'elle que naît toute foi, toute science. D'abord elle est son Dieu, d'où sortiront avec les âges tous les dieux qu'il connaît. Bientôt il réfléchit dans ses actes l'œuvre de la création, qui devient le premier type d'institution civile. Puis il veut la peindre aux yeux, et ce symbole devient son premier signe; il veut la faire retentir à son oreille, et voilà le premier accent de sa parole, l'origine de toute langue, de toute écriture, de tout monument. J'ai même tort de distinguer ainsi dans cette rapide contemplation ce qui fut en soi-même indivisible comme le tout qui lui servit d'objet; car telle fut cette première intuition qui précède et contient toutes les autres. De l'Orient à l'Occident, celles qui l'ont suivie n'en sont que des fragmens épars,

des ruines mutilées. Et nous, qui voyons dans son enfance le genre humain se peindre sous mille formes, l'univers qui l'entoure, s'en faire des emblèmes, de puériles images qu'il suspend à son cou, qu'il grave sur son tombeau, quand même nous ne saurions rien de ce qui a suivi, nous nous informons de sa destinée; nous demandons comment ont fini de tels jeux, et ce qu'est devenu l'élève du Centaure!

A cette question répond le livre de la *poésie hébraïque*, puisqu'il comprend dans son ensemble tout le développement du génie oriental. Avant Herder, quand le sage Lowth veut pénétrer dans la pensée du peuple de Moïse, il commence par s'entourer d'une bibliothèque de livres grecs, puis à rechercher dans quelle catégorie d'Aristote il placera les lamentations de Jérémie, où sont les trois unités du drame de Job, si les psaumes sont des idylles ou des dithyrambes. Voilà l'érudit, voyons le poète.

Deux jeunes amis se réunissent avant le lever du soleil sur le sommet d'une montagne. L'obscurité qui les enveloppe encore à demi, mais qui fuit par degrés, ce souffle frais, pénétrant des heures qui précèdent le jour, cette renaissance graduée de tous les objets, éveille malgré eux dans leurs ames la pensée des premiers jours du monde. Eux-mêmes, en sentant dans leurs

cœurs ce doux réveil de toutes choses, croient retrouver avec l'aube les premières impressions de l'humanité à son berceau. Lorsqu'enfin la dernière étoile a disparu, et que la chaleur, comme le souffle de vie, commence à pénétrer à travers les feuilles humides des bois, il s'élève du fond de leurs ames un cantique de grâces à l'Auteur des choses. Au milieu du ravissement où les plongent ces premières heures d'innocence et d'inspiration, ils commencent à s'entretenir de la poésie hébraïque. Mais alors, intimement unie au spectacle du lever du jour, elle en est le dernier acte. C'est l'hymne de l'humanité naissante qui célèbre à son tour l'Auteur de la création, après que, pour l'adorer, les arbres ont incliné leurs cimes et que la fleur des champs s'est penchée sur sa tige. Ainsi l'écrivain tire la critique littéraire de la poussière des livres et des académies, pour l'étendre sur les herbes odorantes des vallées, sur le rideau des forêts, sur l'azur des lacs, sur les eaux, sur la terre, dans le ciel. Il appelle tout l'univers, pour commenter quelques paroles échappées au cœur des hommes, et nous, qui pensions lire la dissertation d'un rhéteur, nous ne rencontrons le plus souvent qu'un chant de Milton, qu'un dialogue de nos premiers pères sous les berceaux d'Éden.

L'ouvrage commence par des observations sur

la langue hébraïque; mais la philologie considérée sous cet aspect est en effet l'histoire de la première famille, de la première émotion de joie et de douleur. Sur ses traces on remonte vers ces âges où l'homme, entrevoyant à peine la succession des temps, et se croyant une stabilité qu'il n'a pas, confond encore à demi dans sa pensée et appelle presque du même nom le passé et le présent, le présent et l'avenir. Il n'a point d'annales à raconter, et tous ses souvenirs se concentrent dans son impression actuelle. De là, il y revient incessamment, il l'étend sans la changer, et ce retour alternatif d'une même pensée, cet écho que l'on nomme parallélisme, détermine la forme dominante de sa poésie. Refluant ainsi sur elle-même, elle imite les battemens d'un cœur qui, jeune encore, plein de sentimens vivaces, déborde flots à flots par un mouvement continu, toujours varié et toujours semblable. Si dans ses élémens elle apparaît sous la forme de deux chœurs de voix qui se répondent l'un à l'autre, si ses chants didactiques donnent l'idée d'une leçon faite tour à tour à l'enfant par le père et par la mère, si ses cantiques d'amour sont l'écho de deux ames qui se réfléchissent mutuellement; sous une vue plus haute, elle est l'opposition, l'écho, le parallélisme du ciel et de la terre. A l'un est attachée l'idée

d'immensité, à l'autre celle de petitesse, d'impuissance. Sur ce fondement, l'infini et le fini, le tout et le néant, se répondent alternativement comme la strophe et l'anti-strophe des Grecs. L'homme unit en lui ces deux termes opposés. De l'un il tient son souffle de vie, de l'autre son corps et ses sens. Comme le grain de sable qu'il habite est entouré des vagues espaces du firmament, le cercle de son intelligence est enveloppé de l'infini, de l'éternel. Au-dessus de cette double sphère il établit une puissance qui la comprend et la règle; c'est-à-dire l'unité du créateur, d'où se révèle, avec l'unité de plan dans les choses, la loi naturelle de la sagesse, de l'amour, de la beauté; en sorte que cette première poésie fut le premier hymne à Dieu, le premier acte de foi en sa volonté.

Ces principes posés, ce livre, tout à coup agrandi, prend un essor si rapide, une figure si extraordinaire, si étincelante, que peu de drames offrent dans leur ensemble une scène plus pittoresque que ce genre de critique. Pour recomposer eux-mêmes les principaux élémens du génie des David et des Isaïe, les deux amis s'abandonnent passivement aux impressions que l'univers fait sur eux. Ils écoutent le langage mystérieux de la nature, et le traduisent immédiatement dans le langage des hommes. Deux

harpes éoliennes suspendues dans une forêt ne répètent pas plus fidèlement les sons que le vent leur apporte. Sans presque aucun concours actif de leurs ames, ils réfléchissent, non pas seulement les scènes imposantes de la création, mais tout ce qui arrive jusqu'à eux, le bruit d'une eau lointaine, les derniers rayons d'une étoile, la fleur qui s'entr'ouvre au matin, la rosée que leurs pas ont foulée; et tout cela devient aussitôt, sans effort, sans artifice, sans réflexion, comme par l'essence seule de la pensée humaine, autant de symboles ou d'images du sentiment religieux. Cette poétique d'une forme nouvelle imite ainsi le mouvement de la rêverie. Le vent qui souffle dans les arbres, la pluie qui tombe au fond de la vallée, le tonnerre qui roule au loin, retentissent dans la pensée des deux contemplateurs, traversent avec elle toute l'étendue des âges, et vont expirer par degrés sous les tentes de la Mésopotamie et sur les tombeaux des patriarches. L'objet qui frappe le sens, le retour personnel sur une affection privée, l'ébranlement qui se communique au fond de l'ame et y réveille l'homme primitif, et avec lui les anciens jours, les anciens peuples, le premier culte, le premier hymne, se confondent dans une seule et même impression prolongée à l'infini. Il en résulte que les antiques traditions

d'Abraham, de Moïse, de David, d'Isaïe semblent jaillir pour la première fois du cœur de l'homme avec toute la fraîcheur d'une création soudaine. Incroyable puissance de l'ame, qui n'a besoin que de se recueillir en elle-même pour retrouver dans ses profondeurs, par-delà ces vagues chimères et ce secret ennui qui en effleurent la surface, les trésors et les ruines des anciens âges; je ne connais que ce livre qui l'ait, non pas observée ou mesurée, mais aperçue de loin et par instinct.

Dans toute la poésie orientale, le paradis est l'idéal du bonheur de l'homme. Premier rêve de la jeunesse, terre des fables, où les peuples de l'ancien monde ont placé leurs chimères et l'accomplissement de leurs désirs, là sont leurs puits d'espérance illimitée et leurs premiers regrets. Mais tout ce charme, n'est-ce qu'un songe, et l'histoire entière de l'humanité n'est-elle pas cachée sous ces mythes? Outre cette terre d'illusion, il en était une autre plus particulièrement propre au génie hébraïque, et dont les peuples de l'Europe ne semblent avoir eu aucune idée. Règne sans forme, sans lumière et sans vie, ce n'est pas le néant, ce n'est pas encore l'Être. Région des ténèbres, que les créatures habitent avant de naître, les ames des enfans y flottent endormies jusqu'à ce que le souffle

de Dieu les appelle sur terre. Là repose l'éternelle nuit en attendant le matin, et les jours se réjouissent quand ils sont évoqués pour faire partie du cercle de l'année. Cet empire a son roi, et dans ses insaisissables limites il ne présente pas à l'imagination moins de merveilles que les nuages des Scandinaves, ou que les mystiques visions du moyen âge; c'est-à-dire que le monde poétique des Hébreux s'étend par-delà la naissance, comme celui des autres peuples par-delà la mort, dans l'idée de la survivance de l'ame. D'ailleurs un chapitre entier de ce livre est destiné à démontrer qu'il n'est pas vrai que cette tribu du genre humain ait méconnu la croyance de l'immortalité. Cachée sous les idiotismes de l'Orient, elle est seulement plus circonscrite. L'essence de l'homme vient de l'Éternel et y retourne. Le souffle de Dieu qui l'anime est le *Fils de Dieu*, mais un fils déchu, fait pour souffrir et défaillir sans cesse. Victime du monde, il ne revient pas sur terre; il vit dans le tombeau, sans voix et sans figure. Quelques favoris du ciel, Hénoch, Élie, Abraham, vont seuls dans l'habitation de leur ami céleste, chercher un meilleur pays de Canaan.

Enfin, de la même manière que nous avons vu l'idée de Jéhovah personnifiée dans toutes les scènes de la nature visible, il faudrait re-

chercher comment cette même croyance, réfléchie dans le champ des actions humaines, a fait de chaque événement de l'histoire, de chaque détermination individuelle, un mythe de la Providence, un symbole de l'Éternel, non moins frappant, non moins vivant que l'arc-en-ciel dans le déluge, que le buisson ardent de Moïse, ou que les cimes déchirées du mont Thabor. L'histoire d'Abel, cette humble fleur teinte de sang, est la manifestation de sa justice; la ruine de Babel, le symbole de sa puissance; le sacrifice d'Abraham, le type de toute l'alliance, le gage d'une amitié pesante; la lutte mystérieuse de Jacob, le signe de la domination de sa race qui n'aura rien à redouter d'Ésaü, puisque son chef a vaincu Élohim par son bras, Jéhovah par ses prières.

Mais, moi-même, je me lasse d'analyser ce qui ne peut pas l'être. Quand j'aurais suivi les mille détours de cette marche inégale et cent fois interrompue, quand j'aurais recueilli le souvenir de tous les objets, de tous les faits, de leurs formes, de leurs couleurs; quand je n'aurais pas oublié une seule de cette foule d'observations sur les institutions publiques et privées du peuple, sur le caractère de ses chefs, sur la vie et la mission de ses prophètes, une seule des explications de ses mythes, que serait-ce que

tout cela, qu'une œuvre fausse, une œuvre morte? Ce qu'il faudrait montrer, c'est un homme de l'Occident, dont la pensée ne se développe en liberté que sous le ciel de l'Orient. Échappé à ces tristes régions où il ne respira jamais à l'aise, il s'en va de l'Égypte à la Judée sans but bien apparent, s'arrêtant où il lui plaît, jouissant avec extase de respirer après une longue absence le souffle de sa terre natale. Il va dérouler sa bible sur le mont Oreb, ou près d'une citerne de l'Idumée, ou sur les fleuves de Babylone; il va dans le désert chercher les cendres de Job. Avec cela, il est remarquable que ce n'est point une ame solitaire. Il ne s'enfuit pas à l'écart pour mieux jouir de son culte: et nous qui sommes mal préparés à de tels flots de lumière, nous trouverons toujours qu'il ne connaît point assez des secrets de l'homme intérieur. Mais en y mieux pensant, voilà pourquoi il paraît parmi nous comme un envoyé de l'antique Orient, apportant, avec le parfum des temps passés, l'encens de la Perse, l'or de l'Indus et la myrrhe de l'Arabie. Une marche irrégulière, quoique majestueuse et grave, une éternelle jeunesse, un petit nombre d'idées simples, sur lesquelles il revient incessamment avec un éclat toujours nouveau, rendent ce rapport plus frappant. Quand nos écrivains orientalistes, à la

tête desquels est Bossuet, sont le mieux inspirés, ils ne peuvent, quoi qu'ils fassent, se dépouiller des sombres pensées des temps modernes, et sous la tente des patriarches ils portent tous les soucis des sociétés vieillies. Au contraire, s'il est un spectacle à la fois doux et ravissant, c'est un homme qui a cent fois recueilli dans son ame le souvenir des siècles passés, sans qu'ils aient seulement effleuré de leurs tristes atteintes le premier rêve de sa jeunesse. Cent fois les ruines des empires, les harpes des peuples exilés se sont réfléchies dans l'azur de ce fleuve limpide où ne paraissent plus que le ciel solitaire d'Abraham, le palmier de la Mésopotamie et la cruche de Rebecca.

Ajoutons néanmoins une considération qui nous a toujours frappé. Herder excelle à peindre les peuples dans leurs rapports extérieurs. Nul ne décrira mieux l'influence sur eux de la nature visible ; il n'y aura pas dans le lieu une circonstance, une image, dans le temps une tradition, un souvenir qui ne soient heureusement placés pour éclairer le passé de sa lumière véritable. Est-ce là tout ? il y a peu d'espoir qu'il soit jamais surpassé dans telles parties qu'il nous serait facile d'indiquer. Mais cette méthode, la seule convenable pour l'univers des Pline et des Buffon, se trouve singulièrement incomplète

quand il s'agit de l'humanité. Outre ce ciel qui s'étend autour d'elle, outre ce chaos d'événemens étrangers qui s'en détachent avec les âges, il est un autre objet qu'elle contemple incessamment, qui réagit sur elle d'une manière plus continue, plus immédiate; car cet objet, c'est elle-même. Or, ce rapport réfléchi, cette attitude des peuples qui se prennent eux-mêmes pour objet de leurs pensées, à la fois acteurs et spectateurs, dans ce long monologue où l'univers reste muet, sont autant d'aspects auxquels il ne s'est point attaché. A travers ces formes éclatantes, sous lesquelles il fait revivre les nations, rarement arrive-t-il jusqu'au moi intime et permanent du genre humain. Même lorsqu'il examine ce qui semble appartenir de plus près à son essence, ses institutions, son génie et ses diverses créations, c'est encore comme autant d'influences étrangères, déjà tombées dans le domaine de la nature, et seulement, pour parler avec l'école, sous le point de vue objectif. Ainsi, pour mieux préciser notre idée, nous demanderons si, pour le peuple hébreux, il était, il pouvait être un spectacle plus poétique que le peuple hébreux lui-même? L'humanité n'a présenté qu'une fois l'image étrange de ce rêve prolongé de tout un peuple, qui, les yeux ouverts, et que l'on croirait dans la veille, mais au reste sans rien voir, sans rien entendre,

sans que les pierres aiguës qui ensanglantent ses pieds puissent le tirer de son profond sommeil, est entraîné à chaque pas dans un abîme et croit monter les degrés d'un trône. Pendant que la Perse triomphe, que la Grèce ivre de joie court à ses olympiques, et que Rome naissante laboure en paix les champs du Latium, où va-t-il, ce favori du ciel, qui lui-même s'appelle le roi des peuples? Les mains liées, comme un vil criminel, il traverse le désert sous la garde de quelques archers du Taurus. Or, ce long rêve avait ses intervalles; quand, s'arrêtant près des citernes, ou sur les fleuves de Babylone, le peuple élu apercevait son image qui se lamentait au fond de l'eau; au lieu de la mitre et du sceptre, sa tête courbée sous le poids du jour, ses membres meurtris par la verge et les fers. Alors, jusqu'à ce que le charme revint, s'élevait un cri de détresse, tel que jamais l'Orient ni l'antiquité tout entière n'en firent entendre de semblable. De là dans cette poésie deux caractères frappans, dont le monde extérieur ne peut expliquer qu'un seul. Les illusions, la foi du premier âge, ses innocentes fables, sa douce paix, ses naïfs récits; et avec cela une connaissance précoce du malheur, une profondeur de regrets, qu'ont à peine reproduites au milieu des sociétés modernes le Dante, Shakespeare et Bossuet. Ce sont les traits

de l'adolescence et presque de l'enfance; mais où est restée l'empreinte d'une douleur trop poignante pour cet âge? Encore si jeune, la poésie hébraïque en a été mortellement atteinte; et quoiqu'elle ait les mêmes goûts que ses sœurs d'Orient, quoiqu'elle fasse partie d'un même chœur, passionnée comme elles pour les fables, les contes, les chants et les danses, il reste dans son accent et sa démarche une ineffaçable marque de souffrance et de deuil.

Le génie de l'Orient ainsi étudié dans ses traditions et sa poésie, vient le moment de l'examiner dans les ruines de ses édifices, et l'archéologie de Herder pourrait nous arrêter longtemps[1]. Sans se laisser préoccuper d'aucune idée particulière, avec toute l'imprévoyance du poète, il va s'asseoir sur les débris d'un monument et le laisse agir sur son intelligence et s'expliquer lui-même. Comme si son moi était réellement confondu avec celui du genre humain, ce spectacle n'éveille en lui que des idées, des formes propres à tel lieu, à tel temps; et pendant que l'histoire des Achéménides, des Parthes, des Sassanides, de leurs cultes, de leurs symboles, jaillit de sa pensée, vous diriez le récit d'un vieillard qui revoit les lieux où il est né. Non-seulement

---

1 Lettres sur Persépolis.

ce fut lui qui le premier en Allemagne appela l'attention des archéologues sur les ruines de Persépolis, mais il en donna une explication historique que la science semble avoir adoptée. Appuyé sur le prophète Daniel et l'Homère persan, Ferdousi, il pénètre à travers ces colonnes, rend la vie à ces bas-reliefs, aux animaux fabuleux leur sens moral, aux personnages leur caractère traditionnel, et découvre sur ces tombeaux le symbole des institutions primitives de la Perse, et l'apothéose de son roi idéal, Dschemschid. Peu d'écrivains ont dévoilé avec plus de hardiesse les rapports des mythes de la Judée et de la Perse; en retrouvant dans les visions des prophètes, confuses et mutilées, ces mêmes figures qui sont gravées çà et là sur le marbre, on croit entendre un interprète expliquer les images incohérentes d'un songe par les apparitions de la veille. A mesure que le passé se révèle à lui sous de nouveaux aspects, il donne l'éveil à la science, il lui trace sa tâche de chaque jour, il trouble la paix des érudits par une foule de problèmes où l'Orient et l'Occident sont renfermés. Depuis ce temps, histoire, mythologie, beaux-arts, pas un livre remarquable sur ces sujets ne l'a suivi et dépassé où l'on ne sente plus ou moins immédiatement son influence créatrice. Pour parler sa langue, il ressemble à

ce lotus sacré des védas qui, balancé çà et là sur les eaux primitives, porte au loin dans son frèle calice tout un univers naissant.

Outre ses nombreuses imitations de l'anthologie orientale et classique dans lesquelles éclate au plus haut degré le sentiment de ce qu'il y a de plus délicat et de plus insaisissable dans l'existence poétique des peuples, ses études sur la Grèce embrassent tout le cercle de l'antiquité. Sans suite, répandues çà et là au gré de chaque besoin, dans chacun de ses livres, elles en font néanmoins le lien. Tandis que les formes de l'histoire se succèdent et varient, le chœur grec, toujours présent, souvent interrompu sur la scène du genre humain, tôt ou tard reprend ses droits, et, expliquant son génie et ses œuvres, fournit à chaque période des temps un type immuable de comparaison. Ou c'est le monde d'Homère mis en opposition avec le monde d'Ossian, ou celui de Phidias et de Xeuxis avec celui de Michel-Ange et de Raphaël, ou le Laocoon de Lessing, commenté par le Philoctète de Sophocle. En transportant ainsi ce même type à des époques éloignées l'une de l'autre, il observe sa convenance ou sa disconvenance avec chaque point de la durée. Lorsqu'ensuite il recueille ces résultats dans une suite de discours sur la théorie des arts, le sentiment du beau, l'influence

de la poésie, aucune critique n'est plus large et plus féconde.

De l'antiquité au moyen âge, le passage est marqué par une suite nombreuse d'ouvrages sur les sources et l'esprit du mosaïsme et du christianisme, dans lesquels les mythes de l'Orient se laissent peu à peu pénétrer par le sens réfléchi du monde moderne. Les premières idées de l'auteur sur ce sujet furent développées dans son *Prédicateur*. C'est alors un jeune ministre dans la première ferveur du zèle évangélique, et que la majesté de sa mission trouble encore d'une émotion confuse. Il faut qu'il retrace au monde la dignité du sacerdoce dont son ame est remplie. Lui qui vient d'être indissolublement uni aux patriarches, aux prophètes, aux premiers législateurs, aux premiers poètes de l'antiquité, quels projets de doctrine ne fait-il pas, quel idéal de vertu, quels rêves d'éloquence! Sans doute c'est la chimère de sa jeunesse sur laquelle il veut régler sa vie. Pourtant il est encore dans la lutte, flottant entre la tradition et la nature, sans pouvoir s'expliquer ni sa foi ni ses doutes. Il cherche et ne peut découvrir la loi qui doit concilier sa croyance et sa philosophie. Où elle lui manque, il s'abandonne à la tradition révélée; il se couvre de son ombre, et attend des jours meilleurs sans inquiétude, comme sans empressement.

Déjà la scène a bien changé dans les *Lettres sur l'étude de la théologie.* Le jeune prédicateur est alors un homme dans toute la maturité de l'âge, qui aide de ses conseils paternels l'inexpérience d'un néophyte. Déjà il est terminé, ce combat si paisible, qui agitait son ame sans la troubler. La science et la croyance, l'écriture et la nature se balancent et s'interprètent l'une l'autre; la science de l'ange est devenue la science de l'homme.

Toute la discussion repose sur ces mots de *nature*, de *raison*, de *grâce*, d'*écritures*, de *révélation.* S'ils sont des présens du même Dieu, probablement ils sont loin de s'exclure et se contiennent l'un l'autre. A la nature semble s'opposer la lettre écrite; mais la nature est elle-même un livre assez vaste, qui existait quand rien n'avait encore été gravé ni sur la pierre, ni sur le bronze; et la tradition peut-elle être autre chose que le commentaire de ces premières archives? Reste donc à considérer la révélation, sous un point de vue plus large, comme l'institutrice de la raison humaine. Pour cela, est-ce à dire que nous n'aurons ici que l'éternelle logomachie de ceux qui s'en vont renverser la raison pour fonder sur la raison je ne sais quel arbre mystique sans racine et sans séve! Loin de là, la première loi de la révélation sera de

se plier, ainsi que le langage d'une mère, à l'intelligence de son enfant. Elle n'émanera d'en haut, elle ne sera juste, elle ne sera vraie qu'autant qu'elle sera promptement et complétement comprise, non par le ciel, mais par la terre, par l'homme tel qu'il est, ou tel qu'il fut avant ce jour. Si ses facultés se développent ou varient, elle en suivra les changemens, grandira et défaillera avec elles. Tout ce que l'humanité peut voir à chaque époque de sa vie, elle le verra comme elle, sans aller au-delà. Puissance véritablement incarnée dès l'origine, et qui se meut dans toute l'étendue des siècles, avec toutes les formes de l'existence humaine, parlant, voyant, entendant par la bouche, les yeux et les oreilles des peuples, sans jamais rien produire qui ne naisse nécessairement de la direction des forces contemporaines, c'est ce rapport exact qui constituera sa beauté, sa vérité, son divin caractère. Ces deux termes changeront, quoique sans jamais se désunir l'un l'autre; plus leur conformité sera manifeste, plus ils seront remplis d'une céleste vertu.

Telle est en soi-même la nature des choses. Mais pour nous, qui voulons la connaître et n'occupons qu'un point au sein de cet éternel changement, par lequel de ces deux termes commencer notre étude? Par la révélation dans son type

absolu, ou par l'intelligence dans son mouvement progressif, par la doctrine ou par l'histoire? Il s'agit pour nous de l'univers entier dans cette classification. Heureusement elle est déterminée par les réflexions qui précèdent. Admettre que, s'il y a eu une révélation, elle a été faite pour la raison humaine, c'est prononcer en d'autres termes que pour savoir ce qu'elle fut, il faut savoir ce qu'elle dut être, ou ce que l'homme a pu comprendre. Nous ne connaîtrons les limites de la parole qu'en connaissant les limites de l'intelligence; et si nous suivions une marche inverse, débutant par la tradition et finissant par la nature, nous courrions risque de nier ou d'affirmer de la première, des choses sur lesquelles la seconde a porté avant nous des jugemens contraires. Avec cela, nous n'aurons rien fait encore, si nous nous arrêtons à l'examen de l'état actuel de la pensée. Comme le psychologue, en vain aurions-nous à grand'peine constaté, comparé, classé les faits dont l'homme intérieur compose aujourd'hui sa science, nous n'aurions encore le droit que de juger d'aujourd'hui. Il faut que nous répétions incessamment ce même examen, sous des formes diverses, depuis Moïse jusqu'aux tribus conduites à Babylone, jusqu'au prophète du Jourdain, jusqu'au Dieu-Homme, sans oublier les temps qui ont

suivi jusqu'à cette heure. Plus nous serons près du simple, c'est-à-dire de la nature des choses, plus nous serons près de Dieu. Nous ne le toucherons vraiment que si, remontant, descendant, traversant en tous sens la suite entière des siècles, et nous asseyant au foyer de chaque peuple, notre ame est assez grande pour vivre, souffrir, aimer, croire, espérer avec chacun d'eux, dans toutes les contrées et tous les âges. D'où il suit que toute question de théologie se résoudra dans une question d'histoire. Notre polémique sera de l'archéologie, et nous ne saurons sur les dogmes que ce que nous en apprendra l'étude comparée des langues et des traditions populaires.

Quoi! tant d'efforts n'aboutiront qu'à retrouver sur les croyances hébraïques la science du jeune Tobie ou des moissonneurs de Booz? En effet, nous n'avons rien en France qui donne l'idée de cette critique calme et ferme, appliquée sans amour et sans haine aux livres sur lesquels repose la croyance nationale; ceux qui l'ont sérieusement tenté ont subi l'amer supplice de Pascal, et, sentant leur chimère s'échapper, ils n'ont pu achever. Tous les peuples modernes pouvaient concourir à la philosophie; je ne connais que l'Allemagne où put naître la véritable Exégèse. Là seulement le sentiment religieux s'est

trouvé assez fort, assez confiant en lui-même pour consentir à s'examiner au grand jour, non par le besoin de s'éprouver, mais par celui de se connaître, de savoir d'où il vient, où il va, ce qu'il fut, ce qu'il doit être. Là seulement il a été assez riche pour consentir, sans crainte de s'appauvrir, à perdre ce que ne confirmerait pas la science. Or, en s'éclairant, il est arrivé qu'il n'a fait que se retremper. Moins il doute de lui-même, moins il craint de se mésallier; plus il s'étend, plus son univers devient libre et spacieux. Véritablement, quand on a lu ces lettres, il semble qu'on connaissait mal auparavant sa puissance créatrice. A peine l'histoire et la philosophie ont-elles comblé un de ses abîmes, qu'il s'en creuse un second et invoque une autre solution. A mesure que la lumière augmente, la pensée se replie, se crée une chimère nouvelle; et ces vains efforts de la science pour atteindre le cœur de l'homme, et du cœur de l'homme pour s'en laisser pénétrer, ces deux puissances qui se cherchent et s'enfuient à l'infini, sans pouvoir jamais se confondre, ni s'absorber l'une l'autre, sont le plus vivant témoignage d'une vérité éternellement impalpable, éternellement insondable, éternellement la source et la fin de toutes les autres.

De tous les ouvrages de Herder les moins

brillans et les plus touchans, ceux qui ont le plus de charmes, et le charme le plus vrai, le plus pénétrant, ceux que l'on voudrait relire le plus souvent, sont ses *écrits chrétiens*. L'élan poétique y est presque nul; adieu les larges digressions, le mouvement épique, l'abandon de l'improvisation; il procède avec une sorte d'exactitude qui tiendrait plutôt de la sécheresse de la chronique; et cependant rien ne vous ravive, rien ne rafraîchit votre sang comme ce simple commentaire. Pourquoi cela? uniquement parce que vous avez vécu quelques heures sous le ciel de la Judée, aux bords des lacs de la Galilée, à l'ombre des figuiers de Béthanie, de la vie de ces pêcheurs qui quittaient leurs filets pour suivre le Messie. Vous sentez comme eux la curiosité qui vous attire, un secret ascendant qui vous retient, l'admiration qui naît, puis l'amitié, l'amour, la charité fraternelle qui vous enivrent de leurs charmes; enfin, la conviction, l'ardente conviction qui a soif de se répandre et cherche à s'immoler. Aujourd'hui que nos cœurs glacés et notre imagination tarissante ne conçoivent plus, ne produisent plus que de tièdes amitiés, des transports raisonnés, mais plus de vrai enthousiasme, plus de fraternité, plus de liberté, plus de convictions, parce que nous ignorons la force du ressort moral, nous appelons miracle

tout ce qui échappe à nos chétives et languissantes étreintes. Pour lui, il interroge chacun des sentimens naturels, afin de savoir quels prodiges ils peuvent enfanter, et il trouve que le cœur de l'homme est encore assez grand pour expliquer toutes les merveilles du christianisme. Considérée sous cet aspect, je ne sais si la puissance visible de l'Auteur des choses ne paraît plus assez; ce que je sais, c'est que nulle part la puissance de l'ame n'éclate à un si haut degré. Si la divinité se manifeste avec moins de pompe au milieu des élémens et de la nature extérieure, elle se retire et jette plus d'éclat dans la conscience de l'homme. Moins il se fait de miracles sur les bords de la Tibériade, plus il y a de miracles d'amitié, d'amour, d'admiration, d'héroïsme. Il y a moins de tempêtes apaisées sur les lacs de la Galilée, mais au fond des ames plus de douleurs consolées; un éclat moins merveilleux sur le sommet de la montagne, mais dans les cœurs plus d'espérance, plus d'avenir, un culte plus profond, un rayon plus céleste.

Le commentaire sur S. Jean appelle surtout notre attention. Peu avant sa mort, un vieillard rassemble dans l'exil les souvenirs de sa jeunesse. Il les embellit de ses regrets, et fidèle à l'ami dont il a reçu le dernier souffle, il oublie ce qu'il y avait en lui de terrestre; il n'en voit

plus que l'immortel et le divin. Né dans l'Égypte des Ptolémées, placé entre le culte de la Perse et la Grèce platonicienne, il les unit dans sa pensée et fait le lien du christianisme naissant avec ces antiques doctrines du genre humain. C'est à la fois une profonde étude morale, et un spectacle étrange de voir ainsi se réfléchir et s'ordonner peu à peu les souvenirs individuels du disciple bien-aimé, sous les formes inspirées des mythes de Zoroastre et de Platon. Il recueille dans son ame ces traditions philosophiques, déjà près de s'évanouir, pour les ranimer du souffle saint de l'amitié, de l'espérance, de l'éternelle jeunesse; et son Évangile devient ainsi un vaste symbolisme, où se concentrent de toutes parts les vagues pressentimens de l'univers. Trop éloigné du temps dont il raconte l'histoire, pour en suivre servilement le fil, il le brise et le recompose à son gré. D'ailleurs, ces scènes qui se succèdent dans son livre divin sont des faits allégoriques, des formes animées, sous lesquels il enferme la doctrine de son maître. Inséparables l'une de l'autre, toutes elles se tiennent, elles s'enchaînent, elles se préparent, elles se confirment mutuellement; chaque miracle est un mythe qui a en lui son sens et sa vertu intérieure. Le prodige explique le précepte; le précepte explique le prodige; et il n'est pas dans

ce tableau un groupe, une figure, un personnage, qui ne soit un type, une image agissante de l'éternelle et impalpable vérité. La colombe qui descend du ciel n'est-elle pas dès l'origine des siècles l'emblême de l'esprit de douceur et de paix? Le prodige de l'eau changée en vin, n'est-ce pas la pensée renouvelée, la force où était la faiblesse, la sainteté où était la corruption? La multiplication des pains, n'est-ce pas la parole qui se répand sans s'épuiser, l'esprit du genre humain dont le moi du Christ fait l'aliment éternel. Vous demandez s'il est le Fils de Dieu? Et comment la vérité ne serait-elle pas Fille de Dieu, comment la parole de vie ne sortirait-elle pas de l'Auteur de toute vie. Oui, il a fait des signes, il a paru éclatant de lumière sur le mont Thabor, puisque l'Évangile tout entier est une sublime transfiguration de sa vie; et, en vérité, il a mieux fait encore que de ressusciter le Lazare; il a tiré du sépulcre l'humanité, déjà à demi corrompue depuis plus de trois jours; il l'a délivrée de ses bandelettes; il a déchiré son linceuil; il l'a éveillée à une vie qui ne doit plus finir.

Une pensée vous vient en lisant ces écrits. Soit misère, soit grandeur, l'humanité s'ignore si bien qu'outre son culte légitime, elle est toujours près de s'adorer comme un être au-dessus d'elle et

de s'incliner devant son ombre. Mais le Dieu qu'elle sert n'est pas moins généreux qu'elle; et tôt ou tard il rend à l'homme ce qui appartient à l'homme. Le fini se contemple au sein des temps comme l'infini au sein de l'éternité; mais, loin de s'apercevoir comme lui d'un seul et même regard, parce qu'il ne vient à se connaître que par parties, à mesure qu'il commence à découvrir en soi de nouveaux abîmes, il y fait descendre un Dieu pour les combler. Pendant de longs siècles il y plonge des coupes d'or, des trépieds d'airain, et l'écho lui répond en se rapprochant chaque fois. Lorsqu'enfin la lumière éclate, il aperçoit avec orgueil que ces vagues espaces tout remplis de ses temples ruinés, de ses symboles, de ses idoles, de ses faucilles sacrées, de ses guirlandes de verveine et de gui, font partie de lui-même et se meuvent avec lui.

Le moyen âge a fourni à Herder une série de poëmes sous le nom de *légendes*, dans lesquels il fait quelquefois effort pour descendre à la naïveté des traditions des monastères; mais en ce qui touche à ces temps, son œuvre véritable a été d'associer au génie de l'histoire, des monumens qui en étaient jusque-là exclus chez les modernes. Frêles archives, et cependant immortelles, que le vent emporte au loin avec les

feuilles des bois, nous ne pouvons ici qu'en indiquer rapidement le caractère.[1]

Comme autant de moissonneuses qui cherchent à alléger le poids du jour, les nations haletantes et courbées sous la main qui les presse, s'en vont en chantant dans leur longue carrière. Chaque période nouvelle de croissance ou de déclin fait naître un chant nouveau; et, frivoles et légères, elles oublient plus promptement que ces monumens si frêles en apparence, l'émotion des révolutions et le nom de leurs oppresseurs. Il ne faut pas long-temps pour que le bruit des batailles s'éteigne et que les marguerites des champs couvrent les tombes des chevaliers; mais après de longs siècles, les jeunes filles viennent encore sous les voûtes de l'Alhambra répéter les romances d'Abénamar, du roi Juan et des guerres civiles de Grenade; le montagnard d'Écosse prolonge ses soirées en entonnant les ballades d'Édouard, de Robin Hood, des querelles des Percy et des Douglas; les enfans du nord de l'Allemagne grossissent leurs voix pour redire les accens rudes et surannés des Meistersängers du moyen âge; et tous ceux qui passent près de là, sentant la puissance des vieux

---

1 Voix des peuples dans les chants. Le Cid, d'après les romances espagnoles.

siècles, disent en eux-mêmes : « En vérité, jamais
« je n'entendis ces chants sans être plus ému
« que par le bruit du clairon ; et pourtant ceux
« qui les psalmodient sont des enfans et des
« mendians aveugles. »

Le rare mérite de Herder est d'avoir reproduit dans le rhythme original [1] les plus remarquables de ces poëmes, convaincu que le ton, la cadence, l'accent musical en font véritablement l'essence, et que, détachés de ce fond nécessaire, il en reste à peine l'ombre. Ainsi réunis, ils forment une sorte d'histoire universelle, où le retentissement des empires, réduit à une impression fugitive, à un soupir de l'ame, se prolonge sous une forme irréfléchie de générations en générations, dans la conscience des peuples. Non-seulement l'historien y retrouve les grands rapports des races, les haines et les affections nationales ; mais ils répandent sur les classes inférieures l'intérêt des longs souvenirs. Du fond des vallées et des forêts, du bord des haies et des ruisseaux, de naïfs rhapsodes font entendre des stances épiques, qui à chaque point de la durée forment le lien du peuple avec le passé, attachent au

---

1 La traduction que Herder a faite du Romancier du Cid s'éloigne beaucoup trop encore du texte original. C'est une critique qui s'applique aussi à son recueil intitulé : *Voix du genre humain.*

pays où l'on est né, et associent à l'honneur des temps antiques ceux qui en ont supporté tout le fardeau. Poursuis ta complainte dans tes bruyères, heureux enfant, et que cette guirlande de verveine te soit une auréole de gloire. Ton ancêtre fut un des Bardes de Fingal, et c'est sur le tombeau du roi de Morwen que commença ce triste chant d'adieu qu'il t'a légué. Repose-toi sur ton sillon, vieillard rempli d'années; que tes gerbes soient dorées, que tes troupeaux soient abondans : il portait le même nom que toi et mourut près de ton champ, celui qui sauva dans Alcocer la bannière du Cid et atteignit de sa dague le chef des mécréans. Bénie soit cette tour à demi ruinée; que le lilas et le chèvre-feuille l'ombragent de toutes parts; que l'oiseau le plus aimé du Ciel y fasse chaque année son nid. Berceau d'une Iliade nouvelle, dans ce manoir vécurent, plus renommés que les Héraclides des Grecs, les quatre fils Aymond; leur histoire, née des chants et répétée sous le chaume, étend l'horizon du berger de la vallée par-delà la cour tudesque de Charlemagne, jusqu'au tombeau du prophète de l'Arabie et aux palais des Péris de l'Iran.

Dans l'impossibilité d'analyser isolément la foule des fragmens de notre auteur sur la civilisation féodale et chrétienne, si nous cherchons

à les comprendre sous une seule pensée et à les résumer dans une vue psychologique de l'univers civil et de l'individu qui s'en fit l'image, nous trouvons que tant que l'activité spontanée domine dans le genre humain, il est son historien fidèle. La haute antiquité tout entière, étant comme lui-même poésie, il en occupe le centre. A peine la réflexion philosophique commence à se développer, l'alliance est moins parfaite; et déjà Rome lui est moins familière que la Grèce, la Grèce moins que l'Orient. L'élément rationnel dont il a pu négliger dans la Judée le faible germe, continuant à grandir dans l'histoire, son horizon de poète se circonscrit chaque jour. De là, au moyen âge, il poursuit un à un les derniers rayons de lumière primitive, qui, émanés de l'astre naissant de l'humanité, après avoir effleuré sans se refléter les cendres du passé, se révèlent encore, quoique pâles et peu nombreux, non plus dans les institutions et les cultes, mais dans de rares stances lyriques et dans quelques fragmens d'épopée. A mesure que, la poésie cédant à la science, la religion à la philosophie, l'existence des sociétés s'approfondit davantage, porté par une direction constante vers leurs sommités idéales, il se trouve, presque soustrait à leur sphère, planer sur elles de la région où se forment les mythes et l'histoire des symboles.

Enfin, de ces hauteurs que, sous les théories du Phèdre et de la république platonicienne, on se représente tantôt nettes et précises, tantôt confuses comme la vision d'un prophète, les scènes du monde moderne, que la narration soit fréquemment et brusquement coupée par le dithyrambe, et que de chaque point de l'histoire les peuples soient appelés à juger dans les dernières générations le produit de toutes les autres, on aura conçu le plan qu'il appliqua presque à son insçu à l'étude des temps les plus voisins de nous, et qu'il réalisa dans l'Adrastée.

Cet ouvrage est en effet le spectacle de la lutte de deux principes distincts, le génie de l'Europe moderne qui comprend son siècle et qui l'admire, et une ame sortie de l'Orient qui souffre et se trouve à l'étroit au milieu des formes circonscrites du monde de Louis XIV. De là ces dialogues fréquens qui interrompent le récit et où l'Occident et l'Orient sont aux prises. Vous diriez un Brame transporté dans les jardins de Versailles, à la cour de la reine Anne, dans les chantiers de Pierre le Grand, parmi les armées de Charles XII, dans les sociétés polies des poètes et des philosophes. Il les juge avec un merveilleux bon sens; quoique souvent, fatigué d'un monde qui n'est pas le sien, il ait besoin de se recueillir à l'écart, et de revenir à ses contem-

plations habituelles et aux souvenirs de l'Inde et de la Perse. C'est ainsi qu'en présentant des vues très-étendues sur l'influence morale des découvertes des Leibnitz, des Keppler, des Newton, il s'interrompt au milieu d'une nuit d'été pour rêver, à la clarté des étoiles, sur l'éternelle métempsycose et le rapport de la lumière à la pensée. On entend des voix invisibles chanter des hymnes, des chœurs antiques. D'autres fois, après avoir exposé quelques idées propres à la philosophie du dix-huitième siècle, lorsqu'il semble le mieux appliqué à les réfuter, une harpe éolienne retentit tout à coup, et avec elle un des chants enivrans du Midi. A peine a-t-il cessé, qu'une jeune Néri arrive d'Orient, et sous la fable qu'elle raconte, il y a à la fois tant de sagesse, de vérité, de grandeur, qu'en dépit du sophisme de Mandeville, il se répand sur tout cet âge un céleste parfum de poésie et de vertu. L'histoire des missions étrangères le ramène au bord du Gange, dans l'Archipel indien, et tout le génie de l'Orient est dans le peu de paroles qu'il place dans la bouche des indigènes pour défendre les traditions de leurs pères. Lui-même ne s'intéresserait à l'établissement du christianisme dans ces lieux que s'il pouvait y descendre comme la rosée, sans changer la figure des objets. Les formes nationales sont pour lui des

vases sacrés sortis de la main de Dieu avec l'univers qui les maintient; le spectacle varié qu'elles présentent, lui semble le seul culte extérieur digne de l'Auteur des choses. On conçoit ce qu'il doit y avoir de fécond dans cette opposition constante des deux extrémités opposées de l'humanité. Ramenée pour quelque temps aux lieux où elle est née, elle raconte avec orgueil après ce long voyage quelles ont été ses œuvres et quels fruits elle rapporte. Mais la sagesse antique qui avait mis plus haut ses destinées, la réprimande avec autorité, ou elle s'abandonne à ses prophétiques rêveries, et décrit pour l'avenir une nouvelle Atlantide. C'est l'histoire qui se compare à sa loi primitive, et qui, malgré ses changemens, s'y trouve encore conforme.

Ayant ainsi parcouru à grands pas toute l'étendue des temps et des lieux, il veut revoir les mêmes objets, mais d'une manière plus familière, plus intime. Au lieu d'une marche épique, ce ne sera plus qu'un pélerinage. Plus de longs traités, plus de monumens, plus de livres; de simples lettres familières [1], et encore à quelques amis, auxquels il pourra décrire son impression la plus secrète et faire librement sa profession de foi sur chaque culte, sur chaque illusion du

---

[1] Lettres sur les progrès de l'humanité, 3 vol., 1795.

genre humain; éloquente chronique de l'humanité, ce livre réunit ainsi le charme de l'intimité et des sentimens individuels à la puissance des vastes siècles. Quelques écrivains, dans leurs mémoires privés, ont répandu un charme étonnant sur certains lieux où ils ont long-temps vécu. Ces lettres causent une impression semblable, avec cette différence qu'au lieu d'une retraite au pied des Alpes, qu'au lieu de l'ombrage d'une forêt, de la fraîcheur d'un lac, c'est telle forme, tel âge de l'humanité où l'écrivain aurait voulu se circonscrire. Plus souvent, sa marche errante est celle d'un homme qui se décide à briser le fil chronologique sur lequel il s'est dirigé jusque-là, et, sans autre guide qu'une synthèse inspirée, s'en va à l'aventure tenter des voies nouvelles. Cette entière liberté donne une incroyable activité à sa pensée. Il suit tous ses pressentimens, accourt à tous les bruits, quitte Homère pour Franklin, Franklin pour Luther, Luther pour Fréderic; il va, il revient, il s'égare; tantôt il arrive à de vagues bruyères, tantôt à des lieux inconnus où il a devancé la science. A l'appui de tout cela, quelle preuve que le cinquième livre! L'auteur est à Rome, enfermé dans les salles du Vatican. Libre, sans témoin, d'abord il se livre à l'impression poétique des objets, et Winkelmann seul égale

ce premier et soudain enthousiasme de l'artiste. Peu à peu naît une rapide réflexion, qui enfin se fixe et se développe. De la contemplation de ces groupes épars, il s'élève avec une admirable puissance à la pensée religieuse et sociale de l'antiquité. Il erre au milieu de ces marbres comme parmi des êtres animés; il leur parle, il les interroge, il les fait descendre jusqu'à lui, il apprend de chacun d'eux d'où ils viennent, quelle pensée les a fait naître: C'est le monologue passionné de Pygmalion; il sent peu à peu s'animer et respirer sous le marbre le génie de la Grèce primitive lorsqu'elle inventa ses dieux. La mythologie étant pour lui un symbole de l'humanité idéale, il part d'un point supérieur à l'homme pour retrouver et expliquer l'homme. Difficilement croirait-on tout ce que cette méthode, qui lui est étrangère, lui inspire ici de grand, de hardi, d'éternellement vrai. Ces innombrables mythes, pour lesquels tout l'univers cosmique semble à peine assez vaste, réfléchis dans le cœur de l'homme, y portent une étonnante lumière; ils en font apercevoir la grandeur infinie. Cette voie où Herder s'était engagé par hasard, menait à mille secrets. Conduit par les statues, par les groupes des dieux, par les pierres funéraires, pourquoi s'est-il arrêté sur le seuil de ces abîmes intérieurs? A présent, je saurais

peut-être ce que j'ignore et que je cherche, et que nul ne peut me dire, s'il n'est entré dans ce chemin.

Sous un autre aspect, ces lettres se distinguent par l'expression vive et pure de l'amour du pays. Plus il a vécu loin de lui, plus il revient avec joie s'associer à la gloire naissante de ses amis, de ses maîtres, de ses frères d'armes. Il y a quelque chose d'antique dans les conseils qu'il donne à son pays au retour de ses voyages à travers les siècles. Il semble que tant de travaux n'ont été entrepris que pour lui léguer ce tribut de l'expérience d'un de ses fils. Pendant que l'Allemagne, encore incertaine, doute de son génie, comme il relève avec orgueil ses longues espérances! lui qui vient de parcourir toutes les phases de l'humanité, sa voix a bien quelque autorité, quand il assure que nulle part il n'a trouvé une seule forme stable où la pensée puisse remonter et se circonscrire. Au milieu de cette société d'hommes, tous nouveaux, presque du même âge, Herder exerce un véritable sacerdoce; il va incessamment bénir leurs travaux, il les encourage, il les ranime; il leur distribue des couronnes, des étendards; il élève des pierres funéraires à ceux qui succombent avant l'âge. C'est un ami qui met sa gloire dans son ami, un frère dans son frère, un disciple dans son

maître. Tous ont leur juste place, la chanson populaire de Gleim, l'hymne de Klopstock, le génie mâle et ferme de Lessing, les oracles de Hamann, la verve mesurée d'Uz et de Kleist, et l'humeur indomptée, les imaginations colossales de Jean-Paul, les controverses de Jacobi et les drames de Schiller et de Gœthe : nous choisissons, pour les citer, quelques traits du portrait suivant.

« J'ai eu le bonheur de connaître un philo-
« sophe dont j'ai été l'élève. Dans ses plus bril-
« lantes années, il avait la franche gaieté d'un
« jeune homme, et elle l'accompagna jusque dans
« sa dernière vieillesse. Sur son front ouvert et
« fait pour la méditation brillait une sérénité,
« une joie inaltérable; la grâce, une élégance
« naturelle ne l'abandonnait jamais, et rien
« n'attachait comme ses savantes leçons. Le
« même génie qui soumettait à son examen
« Leibnitz, Wolf, Baumgarten, Crusius, Hume;
« qui développait les lois naturelles de Keppler,
« de Newton et de la physique générale, re-
« cueillait avidement les ouvrages alors nou-
« veaux de Rousseau, son Émile, sa Julie, toutes
« les découvertes des sciences naturelles, sans
« jamais perdre de vue les lois de l'homme mo-
« ral. Histoires des peuples, de la nature, sciences
« positives, mathématiques, expérience, il ré-

« pandait dans son enseignement toutes ces sour-
« ces de vie. Rien ne lui était indifférent. Point
« de cabale, point de sectes, point de préjugés.
« Jamais l'ambition d'un nom n'eut pour lui la
« moindre valeur, mis en balance avec les inté-
« rêts de la vérité. Les joies de la pensée étaient
« tout le fruit de ses travaux, et rien ne de-
« meura plus étranger que le despotisme à son
« esprit tolérant. Cet homme, que je nomme
« ici avec la plus profonde reconnaissance et
« le plus haut respect, est Emmanuel Kant. Son
« image restera précieusement dans mon cœur.
« Je ne graverai pas sur sa tombe l'inscription
« barbare que lui a consacrée autrefois un phi-
« losophe très-peu digne de ce nom; il m'est
« plus doux de l'appeler un Socrate et d'espérer
« avec lui, qu'après que les épines des sophistes
« auront été arrachées, sa philosophie accélérera
« de nouveau le progrès de la raison, de l'in-
« telligence, de la loi morale dans son auguste
« pureté; non point par l'oppression d'une doc-
« trine absolue, mais par le principe de la liberté
« intérieure. »

Après le drame du genre humain vient son épilogue [1]. Comme si l'écrivain était étonné de

---

1 *Postscenien.*

sentir les formes des peuples lui échapper si vîte, il en poursuit encore quelque temps l'image dans l'Élysée. Cette paisible histoire des ombres, qui s'éteint par degrés; ces vagues murmures qui se prolongent, sans se confondre, sous le tertre des Celtes, sous le marbre des Grecs, sous le dattier du Sauvage, achèvent l'histoire politique; et il y a un mélange inexprimable de philosophie, de repos et d'abandon, lorsque de l'immense mausolée, où sont ensevelis l'Orient et l'Occident, s'élève le chant d'adieu d'une jeune indienne, à ses fleurs, à son ruisseau qui fuit, à sa cabane de roseau. A ces traditions nationales il mêle çà et là ses méditations à lui sur la survivance de l'ame et la palingénésie des formes. Mais cette sérénité dans le doute, cet éclat de fête là où vous vous attendez à trouver le deuil, vous étonne sans vous imposer. Ce chant de Sirène ne peut endormir l'ame. En vain, pour apaiser sa soif de l'infini, il lui jette comme un leurre l'immortalité historique, dont le genre humain est le principe et la fin : on ne peut s'arrêter dans ces jardins d'Armide; lui-même il faudra bientôt qu'il cherche ailleurs un meilleur refuge.

En effet, si l'univers visible privé de Dieu, semble s'égarer à l'aventure, si dans ce dénuement il se fait dans les cieux, sur les eaux, sur

la terre un silence de mort, de loin à loin un cri de détresse, mais au reste plus d'harmonie, plus d'écho, plus de sympathie, plus d'être; un songe, une fable, une insaisissable chimère, qu'est-ce à dire, et dans le spectacle de la durée, nous laissons-nous imposer par le bruit des ruines? Qu'une pierre se détache de l'édifice des générations humaines et tombe avec fracas, est-ce le Néant ou l'Être? Encore dans le monde naturel j'aperçois une sorte de permanence où ma pensée peut s'arrêter un jour. Pour être éphémères, ces vastes cieux, ces astres immobiles, ces rochers, ces lacs, ces grottes, ne périssent pas d'une seule fois et sans retour. Le vent qui gronde au loin ne comblera pas la vallée du soir au matin; cette pluie, qui refroidit mon cœur, ne changera pas le cours du fleuve. Tels que mes pères les ont vus, tels je les verrai demain, après-demain, toute ma vie; et mon égarement se conçoit, si, trompé par cette immutabilité feinte, je m'y confie sans m'effrayer, et sans rien chercher au-delà.

Sur ce fondement, loin que cet éternel changement de peuples, de langues, de destinées soit pour moi un vain amusement à ma curiosité, il ferait l'effroi de ma vie, s'il n'en faisait la force. Mais de ce concours de choses incertaines et flottantes, je tire avec une irrésistible foi l'idée

d'une cause première, immuable autant que supérieure à la durée. Quand, flétrie par l'habitude, ou resserrée par les ennuis, mon ame se fermerait au langage de la nature, je ne pourrais du moins me soustraire pleinement aux souvenirs que m'a laissés le genre humain. Je ne pourrais tout-à-fait effacer de ma pensée les noms de ces peuples qui remplissent toutes les bouches; et ma démonstration de Dieu la plus frappante, la plus imminente, se tirerait encore de ce spectacle du passé, où tout vacille et semble se confondre. Je me dirais : où tout périt ne cherchons pas l'être; ne nous faisons pas notre idole de Babylone, de Ninive, de Memphis, ni de Rome. Mais l'ombre suppose l'objet, l'accident suppose la substance, et je ne vois rien, je n'entends rien à ces empires épars, à ces colosses, à ces tombeaux, si je n'aperçois au-dessus d'eux, différente d'eux, une cause suprême et permanente qui les renferme dans son sein pour en faire un seul tout.

Si donc l'histoire est la plus haute puissance de la nature, elle n'est pourtant, comme elle, que la science des modifications. Dans le même torrent, dont elles ne peuvent ni comprendre, ni suspendre la fuite, également ignorantes, également imprévoyantes, l'une laisse tomber ses générations de peuples et d'idées, l'autre ses

globes d'or et ses feuilles de saule. Mais leur parenté vient de plus loin, et toutes deux ne se ressemblent tant que parce qu'elles sont la figure changeante d'une indivisible unité. Soit qu'elles entrelacent dans le même univers leurs attributs mutuels, l'espace et la durée, le corps et la pensée, soit qu'elles mêlent les pleurs des hommes et la rosée des fleurs, la vieillesse des empires et la jeunesse des forêts, elles forment de leur concours la ceinture de l'éternelle beauté, qui du sein de l'infini parcourt, vivifie et soutient toutes choses.

Comment cette unité substantielle est-elle apparue à notre auteur? il est facile de le pressentir; et sa métaphysique est aussi bien que sa poésie d'origine orientale. Pendant que l'être gigantesque de Spinosa, violemment altéré dans son cours, dépouillé par Berkeley et Leibnitz de la réalité de ses représentations extérieures, par Hume du fondement absolu de ses connaissances, puis brusquement enlevé à l'univers et réduit par Fichte à l'étroite enceinte de la pensée de l'homme, y perdait jusqu'à la vérité de son moi intellectuel, et, privé de sens et de pensée, expirait aux derniers confins du néant, Herder, sans s'inquiéter de ces changemens, comme un artiste tout à l'objet de sa contemplation, s'en faisait une image perma-

nente[1], qu'il ornait à son gré de tout l'éclat du monde organique. A la place de ce Dieu abstrait, solitaire, insaisissable aux sens, il substitue l'éblouissante image de la nature vivante. Il embellit des couleurs de l'arc-en-ciel, des perles du matin, les cercles et les lignes géométriques du maître; perdu sur un vague Océan, qui, roulant sur lui-même et prolongé à l'infini, n'atteint aucun rivage, il se laisse encore enchanter de je ne sais quelles naïades et d'une illusoire beauté qui naît au loin de l'écume des flots. Plus son art est merveilleux, plus on cherche à y échapper, car l'ame est moins attristée de l'effroyable profondeur et de la vérité nue des théorèmes du géomètre, que des fêtes du poète dans le désert. Dans Spinosa, l'admirable puissance de cette intelligence vous étonne, vous subjugue. Loin du spectacle des choses sensibles, il vous entraîne aux entrailles de l'univers pour vous en révéler le secret; là, tandis que tout le monde extérieur pèse sur vous, autour de vous, la pensée abstraite, dépouillée de symbole et de corps, joue un si grand rôle, il y a tant de stoïcisme dans les formes, partout au loin un si grand silence de l'univers visible, que vous touchez à la fois aux deux limites du matérialisme et du

---

1 Dialogue sur Dieu et l'ame, 1799.

spiritualisme. Ce caractère disparaît dans le panthéisme de Herder. Au reste, que ce système brise ou confonde nos ames, la question n'est pas là; et la vérité est qu'il était indispensable au premier développement de la philosophie de l'histoire. Long-temps confondue avec les traditions religieuses et populaires, lorsqu'elle voulut s'en dégager, elle se trouva si bien enlacée du lien arbitraire des causes finales, qu'elle ne put y échapper que par un violent effort. Comme le principe de liberté providentielle était allé se perdre dans une succession flottante de caprices éphémères, l'idée de loi fut poussée jusqu'au fatalisme; et la science de l'humanité, menacée d'être étouffée en naissant, dut naturellement se réfugier et grandir sous l'armure long-temps impénétrable de Spinosa.

De ce qui précède, il résulte que l'œuvre intellectuelle de Herder fut une opposition constante et quelquefois irréfléchie au spiritualisme de l'Allemagne moderne. Par une conséquence nécessaire, restait tôt ou tard à l'attaquer corps à corps dans tout l'appareil de sa puissance. Le règne absolu de Kant et l'oppression qui en fut la suite, décidèrent cette réaction. Entre la critique de la raison pure et sa violente réfutation[1],

1 Métacritique, 1 vol., 1800.

si le choix n'est pas douteux, ce fut néanmoins l'acte d'une noble indépendance et d'un philosophe pratique, que cette insurrection contre la tyrannie, l'aveugle vandalisme des faux disciples. L'expérience était proscrite; il osa la rappeler et la célébrer. La nature, voilée sous les intuitions du moi, semblait se décolorer et s'évanouir; menacé dans son culte, il en releva fidèlement la magnificence. Un appareil exagéré de logique tendait au dénigrement des beaux-arts; il les rétablit[1] en triomphe dans leurs droits. L'infini solitaire et muet du monde intérieur lui resta, ce nous semble, toujours plus ou moins étranger; il lui opposa, du moins, non pas le frêle édifice de la sensation, mais un autre infini aussi vaste que le premier. Si l'ardeur de la controverse ne l'eût pas aveuglé, sans doute il aurait le premier reconnu que cette philosophie, dans ses vastes et obscurs développemens, est l'expression historique d'une condition de la conscience du genre humain, et que c'est à lui qui l'a créée qu'il faut en rapporter ou l'honneur ou le blâme. Comme dans l'Orient l'homme naissant lui avait apparu caché sous les liens de l'univers, l'univers à l'extrémité des temps lui aurait apparu voilé et presque enseveli sous l'œuvre et la pensée de

---

1 Calligone, 1 vol., 1800.

l'homme. En effet, le jour où la personnalité libre eut tout envahi et tout dompté, ne cherchant que soi et ne trouvant que soi, dans ce silence de toutes choses n'entendant plus que l'harmonie de ses invisibles sphères, elle se prit à s'adorer. Ces généalogies de dieux créateurs, dont elle avait autrefois à son berceau peuplé les abîmes de l'espace, il lui sembla les reconnaître en elle sous des noms différens; et la chaîne symbolique des êtres qu'elle avait jadis suspendue aux mains de son Jupiter, elle se crut alors la force d'en dépouiller son idole, et de la soutenir seule par sa propre puissance. Si ce fut là une tentative ou vaine ou glorieuse de la philosophie, elle ne fit d'ailleurs que mettre en lumière et pousser à ses extrêmes conséquences le principe qu'exprimait à son insçu toute l'humanité moderne dans ses actes, ses arts, ses cultes, et le système entier de sa régénération civile. Mais alors ainsi réduite à son essence, les peuples ne reconnurent plus leur œuvre, et passèrent sans pouvoir lire l'inscription du temple qu'ils venaient d'élever.

Arrivés au terme de l'étude que nous nous sommes proposée, nous n'avons parlé ni des sermons du ministre évangélique, où brille tout l'éclat qui manque à son culte, ni de ses poésies qui, nées çà et là de chaque impression pré-

sente, composent la paisible histoire de sa vie intérieure. Partout nous y retrouverions pour trait dominant cette sérénité native, caractère suprême et distinctif de sa pensée, de laquelle il ne s'est départi qu'une fois, et dont nous n'avons point jusqu'ici à notre gré assez relevé le beau moral. Dans la première jeunesse, dans ces jours si tristes où nos facultés naissantes comme sortant du chaos, nous troublent sans nous éclairer, nous comprenons mal ces livres où tout sert à l'harmonie, et parce qu'ils répondent mal à l'agitation de nos ames, ils nous semblent manquer de profondeur ou d'émotion. De même qu'on appelle alors des dangers qu'on ignore, on cherche avec anxiété cette éloquence qui nous peint le désordre dans le ciel et dans le sein de l'homme. Enfin, quand ce qu'on voulait est arrivé, et que notre vie, quoique courte, nous a déjà lassés, il est un mot que la bouche répète, et dont le sens, mal compris jusque-là, est lui seul un bienfait : le repos, le doux repos, en nous et hors de nous, la paisible harmonie du soir. Ah! s'il est quelque part une poésie, une langue, une science qui rétablisse en nous cet accord universel, qu'elle soit un baume sur nos cœurs haletans. Dans ces temps arides, dépouillés de vertus et de gloire, certes, nous n'avons que trop bien répondu aux cris de détresse que les poètes

ont partout fait échapper, et l'ennui a saisi nos ames jusqu'à les énerver. Mais, Dieu soit loué, au milieu des accens troublés des peuples modernes, quelques rares génies ont su se conserver calmes et confians. Pendant que, courbée sous le faix des âges, l'humanité se nourrit de regrets, la longueur du chemin ne les a point encore lassés. Angéliques séraphins, doués d'une éternelle adolescence, jamais le souffle des âges n'a laissé sur leurs traits son empreinte empoisonnée. Aujourd'hui brillans d'espérance, comme ils auraient pu l'être aux jours d'Évandre et d'Homère, vous ne savez où ils puisent cette joie intérieure qu'ils répandent tout autour d'eux; plus le cœur de l'homme, lentement éprouvé et rongé par les siècles, se consume, se replie, se dévore lui-même, plus leur paix semble douce, pareils à ces hirondelles de bonne augure qui s'en vont chaque année remplir de leurs chants d'alégresse l'enceinte croulante de Palmyre et les temples ensablés des Pharaons.

Avec cela, malgré cette étonnante sérénité dans un temps dont Faust est resté le chef-d'œuvre et le type, malgré cette opposition naturelle à des théories que l'Allemagne ne pourrait entièrement abdiquer sans cesser d'être, l'influence de Herder ne se sépare pas de celle de son siècle. Le génie germanique, qui avait été

jusque-là comprimé ou détourné de ses voies, produisit alors, dans un même moment, sa poésie et sa philosophie. Dans cette époque d'une féconde jeunesse, où les ardentes intuitions de la pensée devancèrent les lents progrès de la science, Herder fut l'Hérodote de la philosophie de l'histoire. Comme dans le cercle de ses contemplations, je rencontre, il est vrai, dans tout cet âge des plans immenses qui enveloppent l'univers entier, de vastes sentiers qui me guident dans le désert où s'agite ma vie, des voix amies plus touchantes, plus pénétrantes que celles de mes proches; mais un monument achevé où je puisse me recueillir et y mourir en paix, je n'en découvre aucun. Science impuissante et vaine, si elle s'arrête là. En suivant ses traces pour la première fois, mon étonnement fut grand de parvenir à une profonde solitude, là où j'imaginais trouver la nation tout entière. C'est qu'un autre âge était venu; à la place de ces vides prodigieux que l'homme a découverts en lui sans pouvoir les mesurer ni les combler, déjà est arrivé le temps où les faits sont appelés à jeter leur lumière. Pendant que le reste de l'univers moral remonte par degrés de l'expérience à la spéculation [1], l'Allemagne incline de la spé-

---

[1] Voyez cette observation développée dans une brochure, intitulée : *De l'Allemagne et de la révolution*; Janvier, 1832.

culation à l'expérience. Plus d'extase, plus d'éloquence, plus de sublimes contemplations. Pour quelque temps toutes les fêtes de l'imagination sont suspendues, tant est pressant le besoin de connaître le monde réel. Le même génie, qui s'était nourri auparavant de poésie, se nourrit à cette heure de faits et de science. Il promène ses regards sur la terre où il avait peu vécu, s'arrêtant à chaque objet, voulant tout voir, tout décrire, tout analyser, se promettant surtout que cette adoration de tout ce qui est fini ne s'éteindra jamais; mais cette carrière de l'univers réel sera tôt épuisée pour lui; et avant cela, elle ne lui suffira plus. Car si, pour nous, qui ne vivons qu'un jour, elle est amère, l'heure où le monde que nous nous étions créé, échappe à nos atteintes, il n'en est point ainsi des idoles que se forment les peuples. Leurs chimères, qui leur survivent, ont plus d'être qu'eux-mêmes; et tandis que nous poursuivons en défaillant notre rêve, à nous, ils n'ont sous mille formes qu'un même but; pour eux, le réel confirme l'idéal, l'idéal explique le réel. Ballottés entre l'un et l'autre, toute leur destinée est de les unir, l'un et l'autre, dans un droit, un culte et un art national.

Adieu, terre hospitalière, terre paisible! que puis-je te rendre pour tout ce que j'ai reçu de

toi? Tu n'as ni le doux climat de la France ni la liberté plus douce de l'Angleterre, ni les sites agrestes de l'Écosse, ni les ruines antiques de l'Italie, ni l'air embaumé des myrthes de la Provence. Mais au fond de tes silencieuses vallées jaillit encore, sous les chênes d'Arminius, la source pure du beau moral, où tôt ou tard viendront se désaltérer les peuples qui t'entourent. Ils sont morts ou vieillissent, les hommes qui ont fait ta gloire, et tu t'appuies sur leurs tombeaux, déjà fatiguée de l'agitation du génie. Le délire de son inspiration est passé; comme le rameau chargé de fruits, tu t'inclines vers le sol, et pourtant tu es encore le pays de l'ame et de l'espérance.

Heidelberg, Mai 1827.

QUINET.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Quand je publiai, il y a dix ans, le petit traité intitulé : *Encore une philosophie de l'histoire pour l'éducation du genre humain*, ce titre n'était point destiné à remplacer pour moi le *anch' io son pittore*, et moi aussi je suis peintre. C'était plutôt un supplément à plusieurs supplémens de ce siècle, et l'épigraphe qui l'accompagnait n'était qu'une expression d'humilité, indiquant que l'auteur, loin de le présenter comme une philosophie complète de l'histoire de notre espèce, marquait seulement, près des grandes routes battues que les hommes foulent incessamment, un petit sentier qui a été négligé, et qui pourtant paraissait digne d'être exploré. Les ouvrages cités çà et là suffisaient à montrer les passages bien connus dont l'auteur cherchait à éloigner ses pas, et ainsi cet essai n'était considéré que comme une feuille dépareillée, un supplément à des sup-

plémens, comme sa forme elle-même le prouvait.

Toute l'édition fut bientôt épuisée, et l'on m'encourageait à en publier une nouvelle; mais il était impossible que ce traité parût dans son premier état. J'avais remarqué que quelques-unes des idées qu'il renferme, avaient été insérées dans d'autres ouvrages, sans que mon nom même y parût, et appliquées dans un sens auquel je n'avais jamais songé. Cet essai, qui fournit à quelques emprunts, finit par être oublié; pourtant il faut dire qu'en employant quelques expressions figurées, telles que l'*enfance*, la *jeunesse*, l'*âge mûr* et la *vieillesse* de notre espèce, et en appliquant ces termes seulement à quelques nations auxquelles ils sont réellement applicables, il n'était jamais entré dans mon esprit de vouloir tracer une méthode générale pour apprécier, sans crainte d'erreur, l'histoire de la culture, et moins encore la philosophie de l'histoire entière de l'humanité. Y a-t-il un peuple sur la terre sans aucune culture? et combien le plan de la Providence ne serait-il pas rétréci si chaque individu de l'espèce humaine devait être formé pour ce que nous appelons civilisation, quand une élégante faiblesse serait souvent un terme beaucoup

plus convenable! Rien ne peut être plus vague que le terme lui-même, rien de plus propre à nous égarer que son application à l'ensemble des nations et des âges. Dans un peuple civilisé, quel est le nombre de ceux qui ont part à la culture? en quoi consiste leur prééminence? et comment contribue-t-elle à leur bonheur? Je parle du bonheur des individus; car, que l'être abstrait, que l'État puisse être heureux, quand tous les membres qui le composent, souffrent, c'est une contradiction, ou plutôt un jeu de paroles, qui s'aperçoit à la première vue.

Ainsi, pour que l'ouvrage réponde en quelque sorte à son titre, il faut qu'il parte de plus loin, et qu'il embrasse une beaucoup plus vaste étendue d'idées. Qu'est-ce que le bonheur de l'homme? jusqu'où va-t-il dans ce monde? et à considérer l'extrême diversité des êtres sur la terre, et particulièrement de l'homme, jusqu'à quel point peut-on le trouver dans chaque forme de gouvernement, dans chaque climat, dans chaque variété de circonstances, d'âges et de temps? est-il quelque type de ces états divers? et la Providence a-t-elle calculé le bien-être de ses créatures, dans toutes ces situations, comme son dernier et grand

objet? Il faut que toutes ces questions soient sondées et débrouillées à travers le tourbillon immense des âges, avant que l'on puisse arriver à un résultat général pour l'humanité en masse. J'ai lu presque tout ce qui a été écrit sur ce sujet; et, depuis ma jeunesse, il n'est pas de livre nouveau sur l'histoire de l'homme, dans lequel je pouvais espérer trouver des matériaux pour mon grand ouvrage, qui n'ait été pour moi un véritable trésor. Je me suis félicité que cette philosophie ait obtenu plus de vogue dans ces dernières années, et je n'ai négligé aucun des secours que la fortune a placés sur mon chemin.

L'auteur qui publie un ouvrage, bon ou mauvais, dévoile jusqu'à un certain point son propre cœur au monde, pourvu que ce livre contienne des vérités qui, s'il ne les a pas trouvées (et de nos jours il reste peu de découvertes à faire), ont été du moins établies par lui; que d'ailleurs il s'est rendues propres, et dont il a joui pendant des années comme de la propriété de son cœur et de son ame. Non-seulement il révèle les sujets qui ont occupé sa pensée à certaines époques, les doutes qui se sont disputé son être dans son voyage de la vie, et les solutions par lesquelles il

en a triomphé; mais encore il compte sur quelques ames à l'unisson de la sienne, bien qu'elles soient rares, pour lesquelles de telles idées auront de l'importance au milieu du labyrinthe de la vie. Car, quelle autre espérance pourrait l'exciter à devenir auteur et à dévoiler aux yeux d'une grossière multitude ce qui se passe dans son cœur? Il converse avec ces nobles intelligences sans en être vu, et il leur communique ses sentimens; attendant en retour leurs observations les plus remarquables, quand elles auront été plus loin que lui. Ce commerce invisible des cœurs et des ames est le plus grand bienfait de l'imprimerie, qui sans cela apporterait autant de maux que d'avantages à une nation littéraire. L'auteur de cet ouvrage s'est considéré lui-même comme faisant partie du cercle de ceux qui se sentent réellement intéressés au sujet dont il s'occupe, et sur lequel il désire provoquer leurs meilleures pensées, afin d'en profiter. Voilà la plus douce récompense de l'écrivain, et un homme distingué par l'ame sentira toujours beaucoup moins de plaisir de ce qu'il dit que de ce qu'il inspire. Celui qui se rappelle combien tel ou tel livre, ou simplement tel ou tel passage d'un livre, a eu quel-

quefois d'influence sur le reste de sa vie; quelle douceur il a sentie, en apercevant, distante de la sienne, une ame qui en est proche par la pensée, et qui suit sa propre trace, ou une meilleure; et combien tel passage l'a souvent occupé pendant des années, et a servi à ses progrès; celui-là considérera un auteur qui converse avec lui et lui communique ses pensées les plus secrètes, non pas comme quelqu'un qui travaille pour son salaire, mais comme un ami qui lui dévoile en confidence ses idées imparfaites, afin que le lecteur plus expérimenté puisse méditer de concert avec lui, et porter ses essais plus près de la perfection.

Dans un sujet comme le mien, l'*histoire de l'Humanité, la philosophie de son histoire,* il me semble surtout qu'une telle disposition est un devoir indispensable autant que doux à remplir. Celui qui l'a écrit est un homme, et toi qui le lis, tu es un homme aussi; il était accessible à l'erreur, et probablement il a erré; tu as acquis des connaissances qu'il n'avait pas et qu'il ne pouvait avoir : uses-en donc, selon ce que tu peux; reçois sa bonne volonté, ne le repousse pas avec des reproches; mais perfectionne son œuvre.

Il a posé d'une faible main quelques pierres de fondation d'un édifice, qu'il faudra des siècles pour achever : heureux si, quand ces pierres seront couvertes de terre, et que celui qui les a placées sera oublié, le plus sublime des édifices s'élève appuyé sur elles ou sur quelque autre fondement.

Mais, sans m'en apercevoir, je me suis beaucoup trop éloigné du dessein que j'avais en commençant, de donner une idée de la manière dont j'ai rencontré ce sujet, y revenant incessamment au milieu d'autres occupations et de devoirs d'une nature très-différente. Dans un premier âge, quand l'aurore de la science apparut à ma vue dans toute cette beauté qui diminue beaucoup vers le soir de la vie, la pensée me vint fréquemment que, comme chaque chose dans le monde a sa philosophie et sa science, il doit exister aussi une philosophie et une science de ce qui nous concerne plus particulièrement, de l'histoire de l'humanité en général. Toutes choses me confirmèrent dans cette idée, la métaphysique et la morale; la physique et l'histoire naturelle, et enfin la religion par-dessus tout le reste. Celui qui a tout ordonné dans la nature, me disais-je

à moi-même, par nombre, poids et mesure, qui a réglé l'essence des choses, leurs formes et leur enchaînement, leur cours et leur conservation, afin qu'une seule sagesse, une seule bonté, un seul pouvoir, prévalent depuis le palais de l'univers jusqu'au grain de sable, depuis la puissance qui soutient les mondes et les soleils, jusqu'au tissu de la toile de l'araignée ; celui qui a distribué avec un art si merveilleux et si divin les organes de nos corps et les facultés de nos ames, qu'en essayant de réfléchir sur le seul sage dans des espaces si vastes, nous nous perdons dans l'abîme de ses desseins; ce Dieu s'écarterait-il de sa sagesse et de sa bonté, dans la destinée générale et dans la disposition de notre espèce, et serait-ce là qu'il procéderait sans plan? ou plutôt nous aurait-il portés à l'ignorer, pendant qu'il nous a dévoilé une si grande partie de ses desseins éternels dans les êtres inférieurs de la création, qui nous importent à des degrés si différens? Que sont les races humaines dans le tout, si ce n'est un troupeau sans berger? Dans les paroles de deuil du prophète, ne sont-elles pas laissées à leurs propres voies, comme les poissons de la mer, comme les reptiles, qui n'ont point de chefs

au-dessus d'eux? ou leur est-il inutile de connaître ce plan? c'est ce que j'incline à penser. Car où est l'homme qui distingue seulement le petit dessein de sa propre vie, quoiqu'il voie aussi loin qu'il ait à voir, et qu'il connaisse tout ce qu'il lui faut connaître pour diriger ses propres pas?

En même temps, cette même ignorance ne sert-elle pas de prétexte à de grands abus? Combien en est-il qui, parce qu'ils n'aperçoivent pas de plan, nient péremptoirement qu'il y en ait un, ou qui, toujours tremblans de frayeur, restent flottans entre la foi et le doute! Ils se refusent de toutes leurs forces à considérer la race humaine comme un nid de fourmis, où le pied d'un étranger, qui n'est lui-même qu'une fourmi gigantesque, en écrase des milliers au milieu de leurs superbes entreprises, pendant que les deux grand tyrans de la terre, le temps et le h sard, dispersent au loin le nid entier, effaçant jusqu'à la moindre trace de son existence, et laissant la place vide pour quelque autre communauté industrieuse, qui sera détruite à son tour. L'homme, dans sa fierté, se refuse à considérer son espèce comme de tels insectes de terre, comme une proie de la corruption dévorante : pourtant l'histoire

et l'expérience n'impriment-elles pas de force cette image dans son ame? quel tout est complet sur la terre? qu'est-ce qui est un tout sur elle? le temps n'est-il pas ordonné aussi bien que l'espace? ne sont-ils pas les rejetons coexistans d'un pouvoir régulateur? L'un est plein de sagesse; l'autre, d'un désordre apparent : mais l'homme est évidemment formé pour poursuivre l'ordre, pour regarder au-delà d'un point du temps, et pour bâtir sur le passé; car c'est pour cette fin que lui ont été données la mémoire et la réflexion; et cet édifice d'un âge élevé sur celui d'un autre âge, ne fait-il pas de l'ensemble de notre espèce une masse informe et gigantesque, où l'un renverse ce que l'autre a élevé, où ce qui n'aurait jamais dû s'élever est conservé intact, et où, dans le cours du temps, tout devient un monceau de ruines, sous lequel les timides mortels demeurent avec une confiance égale à sa fragilité?

Je ne suivrai pas plus loin cette chaîne de doutes, ni la contradiction de l'homme avec lui-même, avec ses semblables et avec tout le reste de la création; qu'il suffise que j'aie cherché dans une philosophie de l'histoire tout ce que je pouvais y chercher.

Si je l'ai trouvé, c'est à cet ouvrage à en déci-
ler; mais non pas à son premier volume, qui
n'en renferme que la base, en partie dans un
examen général du lieu de notre demeure, en par-
tie dans des considérations sur les différens genres
l'êtres organisés qui jouissent avec nous de la lu-
nière de notre soleil. Personne, je l'espère, ne re-
gardera cette carrière comme trop longue, ou
commençant à une distance trop éloignée; car,
puisqu'il ne peut y avoir d'autre méthode pour
ire le destin de l'homme dans le livre de la créa-
ion, on ne peut l'envisager avec trop de soin ou
rop d'étendue. Celui qui demande des spécula-
ions purement métaphysiques, peut les obtenir
l'une manière plus expéditive; mais détachées de
expérience et de l'analogie de la nature, elles ne
ne semblent que des leurres aériens, qui rare-
nent conduisent à quelque résultat. Les voies de
Dieu dans la nature, les intentions que l'Éternel
actuellement déployées pour nous dans la
chaîne de ses ouvrages, forment le livre sacré
dont je me suis efforcé d'épeler les lettres; et
c'est ce que je continuerai de faire, avec une ha-
bileté inférieure à celle d'un enfant, il est vrai,
mais au moins avec zèle et sincérité. Puissé-je

être assez heureux pour communiquer à un seul de mes lecteurs quelque chose de cette douce impression de la sagesse éternelle et de la bonté du Créateur dans ses opérations, telle que je l'ai sentie dans mon cœur avec une confiance pour laquelle je ne connais pas de nom! Ce sentiment de repos serait un fil avec lequel nous pourrions, dans la partie suivante de l'ouvrage, nous aventurer dans le dédale de l'histoire humaine. Partout les grandes analogies de la nature m'ont conduit à des vérités religieuses, que je dois supprimer, bien qu'il m'en coûte, puisque je ne voudrais pas anticiper sur ce qui doit suivre, mais obéir pas à pas à cette lumière qui partout rayonne sur moi par la présence cachée du créateur dans ses ouvrages. Ce serait aussi, pour mon lecteur et pour moi, la plus douce satisfaction, si, à mesure que nous avançons dans notre chemin, cette lumière, qui d'abord commence à poindre obscurément, s'élevait enfin sur nous avec la splendeur d'un soleil sans nuages.

Que l'on ne se méprenne donc pas, si j'emploie çà et là le terme de *nature*, en la personnifiant. La nature n'est pas un être réel; Dieu seul est tout dans ses ouvrages : et pourtant ce nom sacré,

qu'aucune créature, dont nos sens nous donnent connaissance, ne devrait prononcer sans le plus profond respect, je désirais au moins ne pas en abuser en l'employant trop fréquemment, puisque je ne pouvais pas l'introduire avec une solennité suffisante dans toutes les occasions. Que celui qui, dans son esprit, trouve que le terme nature a été usé et dégradé par plusieurs écrivains de nos jours, conçoive à sa place le *pouvoir suprême*, la bonté et la sagesse, et nomme dans sa pensée cet être invisible, pour lequel aucune langue sur la terre ne peut trouver d'expression.

Il en est de même quand je parle des pouvoirs organiques de la création : je n'imagine pas qu'on veuille les considérer comme des qualités occultes, puisque leurs opérations sont apparentes pour nous, et je ne sais quel nom leur donner plus précis et plus déterminé. Je pense à quelque époque future entrer plus avant dans ces sujets et d'autres semblables, sur lesquels je ne dois jeter ici qu'un coup d'œil rapide.

En même temps je me réjouis que cet essai d'enfant ait été fait dans un âge où les mains des maîtres ont rassemblé tant de matériaux, et travaillé à tant de sciences particulières et de

branches de connaissances auxquelles je devais nécessairement avoir recours. Ils ne dédaigneront point, j'en suis sûr, les ébauches imparfaites de quelqu'un qui n'est pas initié à leur art; mais ils les perfectionneront : car j'ai constamment observé que, plus les fondemens d'une science sont réels et solides, plus les controverses sont rares entre ceux qui l'aiment et qui la cultivent. On laisse les disputes de mots à ceux qui ne sont instruits que des mots. La plus grande partie de mon livre montre qu'une philosophie de l'histoire de l'homme ne pouvait être écrite avant notre époque, et qu'elle le sera probablement, sinon dans ce siècle-ci, du moins avant la fin de ce millénaire.

Ainsi, grand Être, suprême et invisible dispensateur de nos destinées, je dépose à tes pieds l'ouvrage le plus imparfait qu'un mortel ait jamais écrit, bien qu'il ait osé marquer et suivre la trace de tes pas. Ses paroles peuvent s'évanouir, et ses lignes s'effacer; de même, les formes dans lesquelles je me suis efforcé de discerner tes traces afin de les montrer à mes frères, peuvent tomber en poussière : mais tes desseins resteront, et peu à peu tu les dévoileras à tes créatures, et tu les

ontreras sous les manifestations les plus nobles. eureux si alors ces feuilles sont jetées dans le euve d'oubli, et si à leur place des idées plus icides s'élèvent dans la pensée de l'homme.

Weimar, le 23 Avril 1784.

HERDER.



IDÉES SUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Notre terre est un astre parmi des astres.

Si notre philosophie de l'histoire de l'homme veut en quelque manière mériter ce nom, il faut qu'elle commence par le ciel. Car, comme cette place que nous occupons dans l'espace, comme cette terre n'est rien par elle-même, mais doit aux pouvoirs célestes, qui s'étendent à tout l'univers, sa figure, sa constitution et la faculté qu'elle a de former des êtres organisés et de les conserver quand ils ont été formés, nous devons la considérer, non pas seulement en elle-même, mais comme une partie de ce système de mondes dans lequel elle est ordonnée. Elle est unie par des liens invisibles à son centre, le soleil, qui lui communique la lumière, la chaleur, la vie et la durée; sans ce soleil, nous

ne pouvons pas plus concevoir le système planétaire qu'un cercle sans un centre. Avec lui, et le pouvoir bienfaisant de l'attraction dont l'être éternel l'a doué, ainsi que toute la matière, nous voyons les planètes formées dans son domaine d'après une loi simple et toute-puissante, tourner incessamment et avec magnificence sur leurs axes, et autour d'un centre commun, dans des espaces proportionnés à leur grandeur et à leur densité; et en vertu des mêmes lois, des satellites sont instruits à tourner autour d'elles. Rien n'exalte plus la pensée que cette contemplation de l'immense structure de l'univers; et jamais peut-être l'intelligence humaine n'atteignit un but avec tant de hardiesse et en partie avec tant de bonheur que lorsqu'un Copernic, un Kepler, un Newton, un Huyghens et un Kant[1] conçurent et démontrèrent la loi simple et éternelle de la formation et du mouvement des planètes.

C'est Hemsterhuis, si je me le rappelle bien, qui se plaint que ce système sublime n'ait point exercé, sur le cercle de nos idées, l'influence qu'il eût répandue sur l'intelligence humaine en général, s'il

---

1. Histoire naturelle de l'univers et Théorie des cieux. Kœnigsberg et Leipsig; 1755 : ouvrage beaucoup moins répandu qu'il ne mérite. Lambert, sans le connaître, a exprimé quelques idées semblables dans ses Lettres cosmologiques; et Bode, dans sa Connaissance des cieux, cite avec honneur les conjectures de Kant.

eût été établi avec toute l'exactitude mathématique dès le temps des Grecs. Pour l'ordinaire, nous nous contentons de considérer la terre telle qu'un grain de sable qui se meut dans cet abîme immense, où elle accomplit son cours autour du soleil, ce soleil avec des milliers d'autres autour de leur centre commun, et probablement plusieurs autres systèmes pareils de soleils dans des espaces définis des cieux, jusqu'à ce qu'à la fin l'intelligence et l'imagination se perdent à la fois dans cette mer d'immensité et d'éternelle grandeur, sans trouver ni fin ni issue.

Mais il ne faut pas s'arrêter à cet étonnement stérile, comme si c'était là le but de la contemplation de l'univers : pour la nature, qui se suffit en entier à elle-même, le grain de sable n'est pas de moindre valeur qu'un tout incommensurable; elle détermine les points de l'espace et de l'existence où des mondes seront formés, et dans chacun de ces points elle est comme un tout dans la plénitude indivisible de ses pouvoirs, de sa sagesse et de sa bonté, comme s'il n'existait pas un autre point de la création, pas un autre atôme terrestre. Quand j'ouvre le grand livre de l'univers, et que je vois devant moi ce palais immense que la divinité seule peut remplir de toutes parts, je réfléchis aussi profondément que je le puis sur les rapports du tout aux parties et des parties au tout. Ce fut une seule et même puissance qui créa le soleil resplen-

dissant, et qui maintient dans son orbite le grain de sable ; la même puissance qui contraignit des millions de soleils à tourner, comme il est vraisemblable, autour de l'étoile de Sirius, et qui étend à cette boule de terre les lois de la gravitation. Quand je considère que la place occupée par notre terre dans ce temple de soleils, que la ligne décrite par elle dans sa course; que sa grandeur, sa masse et toutes les choses qui en dépendent, sont déterminées par des lois qui agissent à travers l'infini, je dois non-seulement être content de la place qui m'a été destinée, et me réjouir d'être si bien formé pour accomplir mon rôle dans le chœur harmonieux des êtres, à moins toutefois que je ne veuille me révolter follement contre la Toute-puissance; mais encore ma plus noble occupation sera de rechercher ce que je dois être dans la place qui m'a été réservée, et ce que, selon toutes les probabilités, je ne peux être que là seulement.

Si dans ce qui me paraît avoir le plus de bornes et le moins de consistance, je découvre non-seulement des traces d'un grand pouvoir créateur, mais encore une connexion évidente entre les plus petites choses et le plan du créateur dans l'immensité, la meilleure fonction de ma raison sera, en s'efforçant de prendre Dieu pour modèle, de suivre ce plan et de se conformer elle-même à la pensée divine. Je ne chercherai donc pas sur la terre un

ange du ciel, une créature que mon œil n'a jamais vue; mais j'y trouverai des habitans de la terre, des êtres humains, et j'accepterai avec un plaisir suprême tout ce que notre mère commune produit, conserve, nourrit, souffre et reçoit à la fin dans son sein bienveillant. D'autres terres, ses sœurs, se vantent et jouissent probablement de créatures supérieures : il suffit que tout ce qui peut vivre par elles, vive réellement. Mon œil est fait pour soutenir les rayons du soleil à cette distance, et non pas à une autre; mon oreille, pour cette atmosphère; mon corps, pour la densité de ce globe; tous mes sens, auxquels sont pareillement appropriées les actions de mes facultés morales, dérivent de l'organisation de cette terre, et sont combinés pour elle. Ainsi, toute l'étendue et toute la sphère d'action de mon espèce sont déterminées et prescrites avec autant de précision que la masse et le cours de la terre sur laquelle doit s'étendre ma vie; et par là aussi l'homme, dans plusieurs idiomes, tient son nom de sa terre maternelle.

Plus grande est la sphère d'harmonie, de bonté et de sagesse à laquelle appartient notre globe; plus sublimes et plus fixes sont les lois desquelles dépendent son être et celui de tous les autres mondes; plus j'aperçois que tout en eux procède d'un seul, et qu'un seul conserve tout, et plus aussi je me persuade que mon destin est enchaîné, non pas à la

poussière de cette terre, mais aux lois invisibles par lesquelles cette terre est gouvernée. La puissance qui pense et agit en moi, est, de sa nature, aussi éternelle que celle qui unit ensemble le soleil et les étoiles : ses organes peuvent s'épuiser, la sphère de son action peut changer, comme la terre qui subit des modifications, et les étoiles qui changent de place. Mais les lois par lesquelles ce qui est, est où il est, puis revêtira d'autres formes, ne s'altèreront jamais : leur nature est aussi éternelle que la pensée de Dieu; et les fondemens de mon être (non pas de mon organisme matériel) sont aussi immuables que ceux de l'univers. Car tout être est, comme une idée indivisible, fondé sur la même loi, aussi bien dans le plus grand que dans le plus petit. Ainsi, la structure de l'univers confirme l'éternité du principe de mon être, de ma vie interne. Partout où je puisse être, et quel que je puisse être, je serai, comme je le suis maintenant, un pouvoir dans le système universel des pouvoirs, un être dans la divine harmonie des mondes.

CHAPITRE II.

Notre terre est une des planètes moyennes.

La terre a au-dessous d'elle deux planètes, Mercure et Vénus; au-dessus d'elle sont Mars, qui peut-être en cache une à nos yeux derrière son disque,

Jupiter, Saturne et Uranus; et les autres, quelles qu'elles puissent être, se perdent au-delà de la sphère régulière d'action du soleil, et l'orbite excentrique de la dernière approche de l'ellipse immense des comètes. Comme elle est dans la place qu'elle occupe un être d'un genre moyen, elle l'est aussi dans sa grandeur, et dans la proportion et la durée de ses révolutions sur son axe et autour du soleil; en tout, elle repose entre deux extrêmes, entre le plus grand et le plus petit, le plus rapide et le plus lent. Bien que la situation de notre terre soit plus favorable que celle des autres planètes, au point de vue astronomique de tout l'ensemble[1], il n'en serait pas moins avantageux de posséder un examen plus précis de quelques-uns des membres de cette magnifique famille d'étoiles. Un voyage dans les planètes de Jupiter et de Vénus, ou seulement dans notre propre lune, nous éclairerait sur le principe de la formation de notre terre, sur ses lois qui sont les leurs, sur les rapports qu'ont entre eux les peuples qui l'habitent et les êtres organisés des autres mondes, et peut-être aussi sur notre destinée future; de telle sorte que, de la construction de deux ou trois anneaux, nous pourrions déduire plus sûrement la progression de toute la chaîne.

---

1. Éloge de l'astronomie par Kæstner, dans le *Hamb. Magaz.*, vol. 1, pag. 206.

Mais la nature, qui a fixé les limites que nous ne devons pas dépasser, nous a refusé une inspection si rapprochée. Nous voyons la lune, nous contemplons ses vastes montagnes et ses cavernes; nous considérons Jupiter, ses révolutions excentriques, et ses ceintures; nous observons l'anneau de Saturne, la lumière rougeâtre de Mars, les rayons plus doux de Vénus, et de là nous conjecturons hardiment ce qu'à tort ou avec raison nous croyons apercevoir. Nous établissons un rapport entre les distances des planètes ; et nous avons déduit sur la densité de leurs masses des conséquences probables avec lesquelles nous avons cherché à faire accorder leurs mouvemens et leurs révolutions. Tout cela, au demeurant, nous l'avons fait par les mathématiques pures, non point par la philosophie naturelle; car nous n'avons aucun moyen terme de comparaison entre notre terre et eux. Les rapports de leurs volumes, de leur rotation, de leurs orbites, etc., à leur distance du soleil, n'ont pas conduit à une formule qui pût expliquer leurs natures par une seule et même loi de cosmogonie. Encore moins connaissons-nous à quel degré de formation est arrivée chaque planète; et moins que cela encore, pouvons-nous dire quelles sont les organisations et les circonstances de ses habitans. Les rêves de Kircher et de Swedenborg, les plaisanteries de Fontenelle, les conjectures de Huyghens,

de Lambert et de Kant, prouvent de différentes manières que nous ne pouvons rien connaître de ces choses, que nous ne devons rien en connaître. Soit que nous fassions notre échelle ascendante ou descendante, soit que nous placions le plus près du soleil les êtres les plus parfaits, ou que nous les en éloignions : tout cela n'est qu'un rêve, que notre inaptitude à entrer dans les variétés des planètes détruira pas à pas, et qui nous amènera enfin à cette conséquence : que partout, comme ici, prévalent la simplicité et la variété ; mais que les limites de notre intelligence et que notre point de vue ne nous fournissent pas de mesures pour apprécier leurs mouvemens progressifs ou rétrogrades. Nous ne sommes pas au centre, mais dans la foule ; nous suivons le flot, comme d'autres mondes, sans avoir de types de comparaison.

Si, cependant, nous nous hasardions à former une échelle ascendante et descendante depuis le lieu de notre séjour jusques au soleil, notre terre obtiendrait le lot incertain de la *médiocrité dorée*, que pour notre consolation nous pouvons au moins considérer comme un heureux milieu. Pendant que Mercure tourne autour de son axe et subit en six heures les vicissitudes du jour et de la nuit ; qu'il accomplit son année en quatre-vingt-huit jours et est éclairé par le soleil six fois autant que notre terre : pendant que Jupiter, d'une autre part, met

onze années et trois cent treize jours pour achever son long cours autour du soleil, bien que son jour et sa nuit ne durent que dix heures : pendant que le vieux Saturne, pour qui la lumière solaire est cent fois plus faible, finit à peine son voyage autour du soleil en trente années, en tournant sur son axe dans l'espace de sept heures : nous, planètes moyennes, Mars, Vénus et la terre, nous sommes d'une nature moyenne. Nos révolutions diurnes sont presque égales, quoique nous différions des autres globes célestes, autant par la longueur des jours que par celle de l'année. Le jour de Vénus est de vingt-quatre heures environ ; celui de Mars n'est pas de vingt-cinq. L'année du premier dure deux cent vingt-quatre jours ; celle du second, six cent quatre-vingt-sept, quoiqu'il soit trois fois et demie plus petit que la terre, et de moitié plus distant du soleil. Quand nous en venons aux autres, les rapports de leurs masses, de leurs révolutions et de leurs distances, diffèrent beaucoup entre eux.

Ainsi la nature nous a placés sur une des trois planètes moyennes, dans laquelle on peut supposer que règne un système d'êtres moyens, comme il semble qu'un moyen terme, et qu'une proportion plus tempérée, dans ce qui a rapport à l'espace et à la durée, y prévalent. Il est probable que le rapport de la matière à la pensée est proportionné en nous à la longueur des jours et des nuits. Selon

toute vraisemblance il y a dans la succession et la rapidité des idées le même rapport de vîtesse qu'entre les révolutions de notre planète sur elle-même et autour du soleil, et celles de tel autre astre; car nos sens sont évidemment appropriés à l'organisation de notre terre. Nous pouvons présumer que loin du centre où nous sommes, les pouvoirs de la création vont en divergeant jusques à l'infini. Mais, tant que nous vivons sur la terre, ne comptons que sur un moyen terme dans les intelligences terrestres, et encore plus dans les vertus si incertaines de l'humanité. Si nous pouvions contempler le soleil avec les yeux de Mercure et fuir sur ses ailes; si nous avions en partage le pas tardif et l'orbite immense de Saturne ou de Jupiter avec une égale vîtesse de révolution; si nous étions capables de supporter les derniers excès de la chaleur et du froid, et de nous élever sur la chevelure d'une comète à travers les régions indéfinies du ciel, nous pourrions parler d'autres ames et d'autres puissances que de celles qui ont été proportionnées au cours moyen de l'humanité. Mais à présent, étant où nous sommes et ce que nous sommes, restons inébranlables à ce terme moyen; il est probable qu'il a été approprié avec précision à la durée de notre vie. Il est une chose qui doit enflammer la pensée du mortel le plus indolent; c'est de concevoir qu'il peut jouir un jour des richesses d'une

nature créatrice qui nous sont refusées maintenant; c'est d'imaginer que probablement, après que nous aurons atteint le sommet de l'organisation de notre planète, ce peut être notre lot, ce peut être le progrès de notre nature que de traverser d'autres astres; ou que notre destinée suprême est peut-être de nous associer avec les créatures parfaites de mondes si nombreux et si divers. Comme nos pensées et nos facultés ne viennent évidemment que de notre organisme terrestre, et tendent à se modifier et à se développer elles-mêmes, il y a lieu de croire, d'après les inductions de l'analogie, qu'il en arrive de même dans les autres astres; et qui peut concevoir une si glorieuse harmonie, quand des êtres si diversement formés, tendent tous à un seul point [1], et se communiquent l'un à l'autre leurs expériences et leurs impressions? Notre intelligence est une intelligence terrestre, modifiée successivement par les objets environnans, qui se rendent eux-mêmes accessibles à nos sens. Ainsi en est-il des impulsions et des penchans de nos cœurs. Il est probable qu'un autre monde ne connaît point les secours et les obstacles qu'ils rencontrent ici au sein des circonstances externes. Mais les résultats seront-ils aussi

1. Est-il probable que le soleil soit un astre habitable? Voyez à ce sujet les pensées de Bode sur la nature du soleil dans les Transactions de la Société physique de Berlin, vol. 11, pag. 225.

inconnus? Non certainement! tous les rayons tendent au centre. L'intelligence pure doit être partout l'intelligence de tout ce qui lui a été révélé par les objets sensibles : les puissances du cœur auront partout la même énergie, c'est-à-dire la même vertu, sur quelques objets qu'elles aient été exercées. Ainsi donc il est probable aussi, que la plus grande variété tend à l'uniformité, et que la nature partout répandue aura un point où elle réunira les plus nobles développemens de tant de belles créatures; et les fleurs de tous les mondes seront rassemblées dans un seul jardin. Pourquoi ce qui est physiquement uni, ne le serait-il pas aussi spirituellement et moralement? puisque les esprits et les intelligences ont aussi leurs relations, et obéissent seulement dans une sphère supérieure aux mêmes lois, dont, en dernière analyse, tout dépend dans le système solaire. S'il m'était permis de comparer les constitutions générales de plusieurs planètes dans leurs rapports avec les organisations, et les vies de leurs habitans, avec les diverses couleurs d'un rayon de lumière, ou les diverses notes de l'échelle diatonique, je dirais que probablement la lumière d'un soleil unique de vérité et de bonté frappe différemment chaque planète. Mais pendant qu'un seul soleil les éclaire toutes, et qu'elles se meuvent toutes dans un même plan de la création, il est à espérer que chacune, à sa manière, approchera de plus en

plus de la perfection, jusqu'à ce qu'à la fin, après divers changemens, elles aillent toutes se réunir dans une même école de bien et de beauté. A présent, soyons seulement des hommes, c'est-à-dire, une couleur, une note, dans l'harmonie de nos astres. Si la lumière dont nous jouissons peut être comparée à la couleur moyenne du vert, ne nous considérons pas nous-mêmes comme la pure lumière du soleil, et ne prenons pas nos intelligences et nos volontés pour les fondemens de l'univers; car nous, avec notre terre, et toutes les choses qui s'y rapportent, ne formons évidemment qu'une petite partie du grand tout.

CHAPITRE III.

Notre terre a subi plusieurs révolutions avant de devenir ce qu'elle est maintenant.

La vérité de cette proposition se confirme par ce qui apparaît au-dessus et au-dessous de la surface du globe, aussi loin que les hommes ont pu pénétrer : il a été submergé par les eaux, qui y ont formé des couches de terre, des montagnes et des vallées. Le feu en a ravagé, en a dévoré le noyau; il s'est élevé avec les montagnes et a dispersé les entrailles liquéfiées de la terre. Enfermé dans son sein, l'air l'a entr'ouverte, et a aidé à l'éruption

de l'élément puissant du feu : les vents ont exercé leur furie sur sa surface, et une cause plus puissante encore a changé ses zônes. Une grande partie de ces choses sont arrivées, quand déjà existaient des êtres organisés et vivans; et cela plus d'une fois, dans des lieux différens, à de plus longs ou de plus courts intervalles, comme l'attestent de toutes parts les animaux et les plantes pétrifiés que l'on découvre presque partout, sur les hauteurs les plus élevées, et dans les abîmes les plus profonds.

Plusieurs de ces révolutions supposent une terre déjà formée, et peuvent passer avec raison pour accidentelles; d'autres paraissent essentielles à la terre et elles ont été les causes premières de sa forme. Nous n'avons pourtant aucune théorie complète ni des unes ni des autres, et il est assez difficile de tirer entre elles une ligne de démarcation. Nous n'avons que de faibles motifs d'espérer une théorie de celles que j'ai nommées accidentelles; car elles appartiennent dans leur ensemble à une nature historique et dépendent d'un trop grand nombre de causes locales et contingentes. Quant aux révolutions essentielles et primitives de notre terre, qu'il me soit permis de souhaiter que leur théorie soit découverte, avant que je ne meure. J'espère même qu'il en sera ainsi; car, bien que les observations faites dans les différentes parties du globe soient loin d'être suffisamment exactes et étendues, cependant les principes

établis et les observations des naturalistes, les expériences des chimistes et des minéralogistes, semblent avoir amené les choses au point où quelque heureux aperçu peut unir différentes sciences et les éclairer l'une par l'autre. Buffon, avec ses hypothèses hardies, n'est certainement que le Descartes de cette branche de connaissances, et bientôt un Kepler ou un Newton renversera à jamais ses théories systématiques, à l'aide de quelques faits qui s'accorderont sans effort. Les nouvelles découvertes qui ont été faites sur la chaleur, la lumière, le feu, les divers effets de ces agens sur la composition, la dissolution et les parties constituantes des substances terrestres; les principes simples auxquels ont été ramenés l'électricité, et aussi, jusques à un certain point, le fluide magnétique, me paraissent, sinon des approximations suffisantes, du moins des progrès éminens qui, avec le temps, porteront quelque heureux génie à expliquer, à l'aide de certaines idées de connexité, notre géologie par des principes aussi simples que ceux auxquels Kepler et Newton ont ramené le système solaire. Ce serait faire un grand pas, que de rapporter à des propriétés physiques, susceptibles de démonstrations, plusieurs pouvoirs de la nature, jusqu'ici considérés comme qualités occultes. Quoi qu'il en soit, encore est-il incontestable que la nature poursuit ici son long cours, et fait naître la plus grande variété au sein

d'une simplicité progressive à l'infini. Avant que notre air, nos eaux, notre terre aient été produits, plusieurs composés ont dû se précipiter et se dissoudre les uns les autres. Et combien ces espèces nombreuses de terres, de pierres et de cristallisations, et toutes ces formes d'organisation, depuis le coquillage jusques à la plante, jusques à l'animal, et enfin jusques à l'homme, ne font-elles pas supposer de systèmes différens de dissolution et de transmutation! Comme de nos jours encore la nature fait sortir tous les êtres de l'être le plus petit et le plus insaisissable, qu'elle ne compte point d'après notre estimation du temps, et qu'elle distribue la plus grande abondance avec l'économie la plus stricte; ainsi il paraît, même conformément à la tradition de Moïse, que tel fut son cours quand elle posa les premiers fondemens de la création, ou plutôt de la formation, et des phases des créatures. La masse des pouvoirs et des élémens actifs dont fut formée la terre, contenait probablement comme un chaos tout ce qui devait y être et pouvait y être. A divers périodes, l'air, le feu, la terre, sortirent de cette préparation morale et matérielle. Diverses combinaisons d'eau, d'air et de lumière, ont sans doute paru avant que le germe de la première organisation végétale, d'une mousse peut-être, ait pu se manifester. Plusieurs plantes sans doute naquirent et moururent avant que des animaux

organisés eussent reçu l'être; et parmi ceux-ci les insectes et les oiseaux, les animaux aquatiques et nocturnes doivent avoir précédé les animaux les plus parfaits de la terre et du jour, jusqu'à ce qu'enfin, pour couronner l'organisation de notre terre, l'homme, le *microcosme*, s'éleva; lui, le fils de tous les élémens et de tous les êtres, leur abrégé le plus complet, et la fleur de la création, ne pouvait être que le dernier enfant chéri de la nature; et sa forme et sa réception devaient être précédées par divers phénomènes et divers changemens.

D'ailleurs, il était inévitable qu'il en vît plusieurs; car, comme la nature ne se repose point sur son ouvrage, et qu'elle ne le néglige ni ne le délaisse point pour son favori, la terre continua à se dégager du sein des eaux et à se former par degrés; les flammes en ravagèrent encore l'intérieur, et les inondations avec tous les phénomènes qui en résultent, ne cessèrent point d'en ébranler la surface, long-temps même après que l'homme eut commencé d'exister. Bien plus, nos traditions les plus anciennement écrites font mention de semblables révolutions; et nous verrons par la suite les effets puissans que ces effroyables phénomènes des vieux âges ont exercés sur la destinée de presque toute la race humaine. De si étonnantes commotions sont plus rares aujourd'hui que la terre est perfectionnée, ou plutôt qu'elle a vieilli; mais jamais

nous ou notre asile ne pouvons en être entièrement exempts. Voltaire fut désavoué par la philosophie, quand, en gémissant sur le désastre de Lisbonne, il outragea par une sorte de blasphème la divinité même. Nous, et tout ce qui nous appartient, en y comprenant même la terre, notre demeure, ne sommes-nous pas soumis aux élémens? et quand ceux-ci, conformément aux lois toujours actives de la nature, s'éveillent périodiquement et réclament leurs droits; quand le feu et l'eau, l'air et le vent, qui ont rendu notre terre habitable et fertile, suivent leur cours et la bouleversent; quand le soleil, après l'avoir long-temps échauffée avec un soin paternel, après avoir nourri tous les êtres vivans et les avoir enchaînés à son char triomphal par des liens dorés, finit par attirer dans son sein cruel les pouvoirs surannés de la terre qu'elle ne peut plus ni renouveler ni conserver; qu'arrive-t-il qui ne soit en harmonie avec l'ordre et la sagesse? Dans un système de choses variables, s'il y a progrès, il doit y avoir destruction; destruction apparente, c'est-à-dire changement de figures et de formes. Mais elle n'atteint pas l'intérieur de la nature, qui, dominant toute destruction, renaît incessamment comme le phénix de ses cendres et fleurit avec une vigueur toujours rajeunie. La formation de notre demeure, et de toutes les substances qu'elle peut produire, doit nous avoir préparés à la fragi-

lité et à l'instabilité de l'histoire de l'homme; et plus nous réfléchissons attentivement à ces choses, plus elles se présentent avec clarté à notre intelligence.

CHAPITRE IV.

Notre terre est un globe qui tourne sur son axe dans une direction oblique au soleil.

Comme la sphère est la figure la plus parfaite, celle qui comporte la plus grande surface sous le plus petit volume, et qui unit la plus grande variété à la simplicité la plus belle; notre terre, toutes les planètes et tous les soleils, ont été jetés par la main de la nature dans des formes sphériques, où l'abondance et la richesse n'excluent pas une sage économie. On s'étonne de la variété qui existe actuellement sur notre planète; mais plus étonnante encore est l'unité qui domine au sein de cette inconcevable variété. C'est une preuve de la profonde barbarie dans laquelle nous élevons nos enfans, que de négliger de leur donner, dès leur bas âge, une profonde impression de la beauté, de l'uniformité et de la variété que présente notre terre. Puisse mon livre hâter le développement de ce grand point de vue, qui me frappa pour jamais, du moment où je commençai à penser par moi-même, et où je me hasardai pour la première fois

sur l'immense océan d'une libre investigation. Il sera sacré pour moi, aussi long-temps que je verrai le ciel se déployer au-dessus de ma tête, et se dérouler à mes pieds cette terre qui enferme toutes choses dans le cercle qu'elle se donne à elle-même pour limite.

Il est inconcevable que les hommes aient pu voir si long-temps l'ombre de la terre projetée sur la lune, sans qu'ils aient reconnu que tous les objets changent et tournent sur sa circonférence. Quel est celui qui, s'il eût sérieusement considéré cette forme, se fût présenté pour convertir le monde entier à un seul et même système de philosophie et de religion, ou eût immolé pour cela des hommes par un zèle aveugle, quoique pieux? Sur notre terre, tous les objets varient comme les points d'une sphère; pas un lieu n'est semblable à un autre, pas un hémisphère à celui qui lui correspond : l'est et l'ouest sont aussi opposés que le nord et le midi. Il n'appartient qu'à un esprit étroit de considérer cette variété seulement par rapport à la latitude, parce qu'elle est peut-être moins évidente par rapport à la longitude, et de diviser en climats l'histoire de l'homme, suivant le système suranné de Ptolomée. Les anciens n'avaient que d'imparfaites connaissances de la terre; mais, après tout ce que nous avons appris de sa configuration, on ne peut plus se borner à un aperçu géné-

ral de ses lois, seulement d'après les parallèles du nord et du sud.

Tout est changement sur notre terre; elle ne comporte point les sections ni les divisions nécessaires d'un globe ou d'une carte. Pendant que la sphère tourne, les peuples tournent avec elle, comme les climats, les habitudes, les religions, comme les goûts et la forme des vêtemens. Il y a en cela une inexprimable sagesse; non pas que mon admiration se porte tout entière sur l'inépuisable diversité des choses, mais bien plutôt sur l'unité harmonique qui en résulte. Le chef-d'œuvre de la beauté repose dans cette loi : produire beaucoup de choses avec une seule, et combiner la plus grande variété avec une libre uniformité.

Pour nous donner cette uniformité et cette stabilité, la nature a attaché un heureux poids à nos pieds : dans le monde matériel on le nomme gravité; dans le monde immatériel, indolence. Si tous les corps tendent à un centre, et qu'aucun d'eux ne peut quitter la terre (car il ne dépend pas même de notre volonté, de ne pas y vivre et de ne pas y mourir), la nature attire aussi nos cœurs depuis l'enfance par des chaînes puissantes, chacun dans sa direction, c'est-à-dire, vers sa terre natale. Car, ôtez ce sentiment, que reste-t-il qui nous appartienne véritablement en propre? Chacun aime son pays, ses coutumes, son langage, sa femme,

ses enfans; non pas qu'ils soient les meilleurs du monde, mais parce qu'ils lui sont entièrement propres, et c'est lui-même et son œuvre qu'il aime en eux. Ainsi les hommes s'accoutument à la nourriture la moins savoureuse, au mode de vie le plus difficile, aux coutumes les plus rudes du plus rude climat, et ils y trouvent plaisir et jouissance. Il n'est pas jusqu'aux oiseaux de passage qui ne bâtissent leurs nids dans les lieux où ils sont nés; et la contrée la plus sauvage a souvent les charmes les plus séduisans pour la race d'hommes qui l'habitent.

Demandons-nous donc où est le pays de l'homme? où est le point central de la terre? Partout, pouvons nous répondre : là, où tu es, que ce soit près des glaces du pôle, ou précisément sous le soleil dévorant de l'équateur; partout où des hommes peuvent vivre, et ils peuvent vivre presque partout, là vivent des hommes. L'auteur des choses ne pouvait pas produire une éternelle uniformité sur notre terre; il ne restait donc qu'à créer la plus grande variété et à former l'homme de manière à ce qu'il pût s'y plier. Nous apercevrons plus loin une belle échelle, suivant laquelle, à mesure que l'organisation de la créature est plus achevée, sa capacité de supporter des états divers et de se conformer à chacun d'eux, croît porportionnellement. De toutes ces créatures va-

riables, susceptibles de modifications et de flexibilité, nulle n'en est plus susceptible que l'homme. Toute la terre est faite pour lui, il est fait pour toute la terre.

Si donc nous voulons établir une philosophie de l'histoire de notre espèce, rejetons aussi loin que possible toutes ces manières étroites de penser, tirées de la constitution d'une seule contrée de la terre, toutes ces doctrines d'une école spéciale. Considérons comme le but de la nature, non pas ce que l'homme est parmi nous, ni ce qu'il devrait être, selon les idées de quelques rêveurs, mais ce qu'il est sur la terre en général, et en même temps dans chaque pays en particulier, ou ce qu'il peut devenir dans la main de la nature, par l'extrême variété des circonstances. Nous ne lui chercherons point quelque forme, quelques contrées favorites : partout où il est, il est le maître et l'esclave de la nature; son enfant bien aimé, et en même temps peut-être l'esclave qu'elle tient enchaîné avec le plus de rigueur. Les avantages et les désavantages, les biens et les maux, aussi bien que tous les genres de jouissance et de bonheur, l'attendent en tous lieux, et il est ce que le font être les circonstances et les conditions que le jour ramène avec lui.

La nature, par un moyen facile, quoique inexplicable pour nous, non-seulement a établi sur la terre cette variété de créatures, mais encore elle

en a fixé et limité l'étendue. Ce moyen est l'obliquité de l'axe de la terre à l'équateur du soleil, et ce n'est pas là un résultat des lois du mouvement de rotation; car il manque à Jupiter, qui a son axe perpendiculaire à son orbite : Mars ne l'a qu'à un très-petit degré; pendant que Vénus y obéit suivant un angle très-aigu, et que Saturne, avec son anneau et ses lunes, reste parallèle au soleil. Et de là, quelle variété infinie de saisons et d'influences solaires se succèdent dans notre système! Ici aussi notre terre est un enfant favorisé, un des membres moyens de la famille céleste. L'angle suivant lequel elle est inclinée, n'est pas de vingt-quatre degrés. Ce n'est pas le moment d'examiner s'il en fut toujours ainsi, qu'il nous suffise que cela soit ainsi maintenant. Cet angle merveilleux, ou au moins inexplicable pour nous, lui est devenu propre, et n'a pas changé depuis des milliers d'années [1]. Ainsi il paraît nécessaire à la constitution présente de la terre et de l'espèce humaine; car de cette obliquité de l'écliptique naissent les changemens des zones qui rendent toute la terre habitable, depuis le pôle jusqu'à l'équateur, depuis l'équateur jus-

---

1. On sait que les observations astronomiques ont prouvé que l'obliquité de l'écliptique décroît régulièrement, au moins depuis le temps de Ptolémée, d'environ deux minutes et demie par siècle. (*Note du traducteur.*)

qu'au pôle. Il fallait que la terre eût une inclinaison réglée, afin que des contrées qui autrement seraient restées dans des ténèbres glacées, pussent contempler les rayons du soleil et devenir propres à l'organisation. L'histoire de la terre, depuis les temps les plus reculés, nous apprend que la différence des zones a eu une puissante influence sur toutes les révolutions de la pensée humaine, et que ni la zone torride ni la zone glacée n'ont pu donner naissance à aucun de ces effets qui sont produits dans les zones tempérées; aussi, voyez comment le Tout-puissant a marqué de son doigt et enveloppé d'un réseau tous les accidens et toutes les ombres du globe! Que l'inclinaison de l'écliptique eût différé même faiblement de ce qu'elle est, et la face de la terre eût été presque entièrement changée.

Ainsi donc, la variété convenable est là aussi la loi de l'art plastique du Créateur du monde. Il ne lui suffisait pas que la terre fût partagée en lumière et en ombre, la vie humaine entre le jour et la nuit; l'année de notre espèce dut aussi varier, et quelques jours seulement nous ont été laissés de son automne et de son hiver. Par là furent déterminés la longueur ou la brièveté de la vie humaine, la mesure de nos facultés, les révolutions de nos âges, la succession de nos occupations, celle des phénomènes et des idées, le néant ou la

durée de nos projets et de nos actions; car tout cela, nous devons le reconnaître, est lié en dernière analyse à la loi simple de la vicissitude du jour et des saisons. Si l'homme devait vivre plus long-temps, les pouvoirs, le but, les jouissances de sa vie seraient moins variables et moins disséminés; la nature ne le presserait pas par des retours si fréquens des phénomènes périodiques des saisons. L'empire de l'homme sur la terre ne serait pas si étendu, et encore moins les scènes compliquées que l'histoire développe maintenant, se seraient-elles présentées; mais probablement que, dans une habitation plus circonscrite, nos puissances vitales agiraient avec des forces plus intimes, plus énergiques et plus durables. A présent les paroles de l'apôtre sont le symbole de notre terre : il y a un temps pour toutes choses, pour l'hiver et pour le printemps, pour la naissance et pour la mort, pour la jeunesse et pour la vieillesse, pour le travail et pour le repos; sous notre soleil oblique les actions de l'homme sont en rapport avec les révolutions des saisons.

CHAPITRE V.

Notre terre est enveloppée d'une atmosphère et est en conflit avec plusieurs corps célestes.

Avec une structure si compliquée, nous sommes un abrégé de presque toutes les espèces d'organisations de la terre ; et comme il est probable que leurs parties premières et constituantes furent toutes précipitées de l'éther, pour passer de l'invisible à un monde visible, nous sommes incapables de respirer l'air pur. Quand notre terre commença à paraître, selon toute apparence, l'air fut le réceptacle des pouvoirs et des matériaux qui concoururent à sa formation ; et n'en est-il pas encore de même ? Que de choses, jusque-là inconnues, ont été découvertes dans ces derniers temps, qui toutes agissent à travers le milieu de l'air ! La matière électrique et le fluide magnétique, le phlogistique et le principe acidifiant, les sels qui développent le froid, et peut-être les particules de lumière que le soleil ne fait que mettre en mouvement, toutes ces choses sont les instrumens des opérations de la nature sur la terre : et combien plus encore en reste-t-il à découvrir ! L'air féconde et dissout l'être matériel ; il l'absorbe, il le précipite, il le met en fermentation. Ainsi il semble qu'il est le père des créatures terrestres, aussi bien que de la

terre elle-même; le moyen général de communication entre les êtres qu'il reçoit dans son sein et qu'il repousse ensuite de ses embrassemens.

Il est inutile de démontrer que l'atmosphère coopère par son action aux déterminations intelligentes de toutes les créatures de la terre; elle partage avec le soleil le gouvernement de ce globe qu'elle créa autrefois. Combien les choses eussent été différentes, si notre air eût possédé un degré différent d'élasticité, de pesanteur, de pureté et de densité; s'il eût précipité d'autres eaux, une autre terre, et s'il eût influé d'une autre manière sur l'organisation des corps! Sans doute qu'il en est de même des autres planètes, formées dans d'autres régions de l'air; et de là toutes les notions que nous pouvons établir sur leurs substances et sur leurs phénomènes, d'après celles que nous avons sur notre terre, sont également incertaines. Prométhée fut ici-bas un véritable créateur; il forma des corps d'une argile doucement précipitée, et tira du ciel autant d'étincelles de lumière et de pouvoir intellectuel qu'il en put recueillir à une telle distance du soleil et d'une masse de cette pesanteur spécifique.

De même, la différence qui existe entre les hommes, aussi bien qu'entre toutes les autres productions du globe terrestre, doit être mesurée par la différence spécifique du milieu dans lequel nous vivons,

comme dans l'organe de la divinité : et par là il faut entendre non-seulement la division des zones d'après la chaleur et le froid, non-seulement la légèreté ou la pesanteur de l'atmosphère qui nous presse; mais bien plus encore les pouvoirs variés, actifs et immatériels qui opèrent dans son sein, et qui même constituent probablement toutes ses qualités et tous ses phénomènes. Comment les flots électriques et magnétiques [1] se succèdent-ils autour de notre terre? Quelles vapeurs et quelles exhalaisons s'élèvent dans tel ou tel lieu? où tendent-elles? que deviennent-elles? quelles organisations

---

1. Je profite avec empressement de cette occasion pour annoncer au lecteur une Théorie du magnétisme terrestre, considéré tant en lui-même que dans ses rapports généraux avec les grandes opérations de la nature. L'auteur, suivant le Mémoire que nous avons sous les yeux, et qui a été adressé à la Société de géographie au mois de Mars 1825 (*), aurait posé l'équation du rapport de l'inclinaison magnétique avec la longitude et la latitude terrestres; il aurait découvert et démontré que la cause magnétique, qui a été reléguée si long-temps dans l'intérieur du globe, a sa place dans l'espace, où elle forme une grande atmosphère excentrique à la terre; que les variations de l'aiguille aimantée s'exécutent suivant une longue période de temps, dont il aurait déterminé la durée; qu'elles consistent en un mouvement de tout le système magnétique d'orient en occident; que, dans ce mouvement, l'ordre des différens degrés de l'inclinaison n'est pas dérangé et qu'il s'avance à l'ouest, toujours parallèlement aux latitudes; que l'obliquité des plans de déclinaison obéit à des lois aussi

(*) Chez Levrault.

produisent-elles? combien de temps les conservent-elles? et comment les dissolvent-elles? Ces questions rentrent évidemment dans le domaine de l'histoire physique et morale de chaque race d'hommes; car l'homme, comme toute autre créature, est un nourrisson de l'air, et dans le cercle entier de son existence il est le frère de tous les êtres organisés de la terre.

Il me semble que nous approcherions d'un nouveau monde de connaissances, si les observations qui ont été faites par Bayle, Boerhaave, Hales, S'Gravesande, Franklin, Priestley, Black, Craw-

simples; que la même période de temps gouverne une variation correspondante dans la température, dans la pesanteur de l'atmosphère, la hauteur du flux maritime, et, en général, les phénomènes météorologiques. Ainsi, la grande question de la déclinaison et de l'inclinaison magnétique serait résolue sous un point de vue universel. Déjà la table de l'inclinaison est construite pour toute la surface terrestre, de manière à s'appliquer à toutes les époques; et l'auteur est sur le point de la publier avec le développement de sa théorie. Depuis plusieurs années nous avons été témoin de l'incroyable persévérance avec laquelle il a suivi ce long travail; et, si nous nous livrons ici à un penchant bien personnel en lui consacrant ces lignes, si nous croyons remplir un devoir envers la science, en indiquant à ceux qui la cultivent un ouvrage qui nous paraît si digne de leur attention, nous cédons aussi à l'importance que nous sommes accoutumé à donner à une pensée désintéressée qui a rempli la destinée entière d'un homme, quel qu'il puisse être. (*Note du traducteur.*)

ford, Wilson, Achard, etc., sur la chaleur et sur le froid, sur l'électricité, sur différentes espèces d'air et d'autres agens chimiques, et sur l'influence que ces principes exercent sur le règne minéral et le règne végétal, sur les hommes et les animaux, étaient rassemblées en un seul système. Si jamais ces observations devenaient aussi nombreuses et aussi générales que le permettront les connaissances que nous acquerrons sur diverses contrées et sur diverses productions de la terre, et si l'étude perfectionnée de la nature établissait, sous une forme quelconque, une académie libre et universellement répandue, qui observât avec une attention divisée, mais avec un esprit de vérité, de certitude, d'utilité et d'élévation, l'influence de ces principes dans tel et tel lieu, sur tel et tel sujet, nous obtiendrions à la fin une aérologie géographique, et nous verrions dans l'immense creuset de la nature s'opérer des milliers de changemens par les mêmes lois fondamentales.

Mais la terre n'est pas seule dans l'univers. D'autres êtres célestes opèrent donc sur son atmosphère, sur ce grand réservoir des pouvoirs actifs. Le foyer éternel du soleil la gouverne par ses rayons; dans sa marche pesante, la lune, qui probablement se balance aussi dans son atmosphère propre, la presse tantôt de sa surface froide et ténébreuse, et tantôt de sa face échauf-

fée par la lumière solaire; tantôt en avant, tantôt en arrière de notre globe; aujourd'hui elle se rapproche, demain elle s'éloigne du soleil. D'autres corps célestes avoisinent la terre, pressent son orbite et modifient ses pouvoirs. Tout le système des cieux est une lutte entre des globes semblables ou dissemblables, chassés avec force l'un vers l'autre, et il n'y a que l'idée simple et sublime de la Toute-puissance qui pouvait ainsi balancer ces forces contraires et les préserver du choc. Là aussi, dans le labyrinthe immense de ces pouvoirs opposés, l'intelligence humaine a trouvé un fil, et presque consommé des miracles, guidée surtout par la lune irrégulière que sollicitent deux forces contraires, et que le Créateur a heureusement placée si près de nous. Si toutes ces observations et leurs résultats étaient jamais appliqués à notre orbe aérien, comme ils l'ont été au flux et au reflux de notre Océan; si, aidés d'instrumens ingénieux dont la plupart sont déjà inventés, on faisait servir l'expérience de plusieurs années dans différens lieux de la terre, à ordonner et unir en un seul tout, eu égard au lieu et au temps, les révolutions de cette mer céleste, il me semble que l'*astrologie* apparaîtrait de nouveau parmi nos sciences, sous la forme la plus utile et la plus respectable; et, ce que Toaldo a commencé, ce que Deluc, Lambert, Mayer, Beckmann et d'autres ont préparé en posant des

principes et des matériaux accessoires, il est probable qu'un Gatterer l'achèverait : ce qu'il y a de certain, du moins, c'est qu'il mêlerait à son ouvrage des vues étendues sur la géographie et l'histoire de l'homme.

Quoi qu'il en soit, nous vivons et nous mourons, errans et souffrans au sein d'une foule de pouvoirs célestes, dont quelques-uns ont été observés, et les autres livrés à nos conjectures. Puisque l'air et la température ont une si grande influence sur nous et sur toute la terre, selon toute apparence, ce fut tantôt une étincelle électrique qui brilla plus pure dans tel homme; tantôt une partie de matière inflammable plus fortement comprimée; ici une masse plus froide et plus intense; là une essence douce, molle et expansive : voilà ce qui détermina et produisit les plus grandes époques et les plus importantes révolutions du genre humain. L'œil, partout présent, qui voit cette argile se combiner suivant les lois éternelles, peut seul, dans ce chaos de pouvoirs physiques, marquer à chaque atôme élémentaire, à chaque étincelle qui s'échappe, à chaque rayon de l'espace éthéré, sa place, son temps et sa sphère d'action, afin de les modifier par des pouvoirs contraires.

CHAPITRE VI.

La planète que nous habitons est une sphère montagneuse qui s'élève au-dessus de la surface des eaux.

Il ne faut, pour confirmer cette proposition, que jeter un coup d'œil sur une mappemonde. On voit des chaînes de montagnes qui non-seulement traversent la terre ferme, mais qui paraissent évidemment former, pour ainsi dire, le squelette sur lequel la terre a été construite. Dans l'Amérique, les montagnes se dirigent à travers l'isthme le long de la côte occidentale. Elles s'avancent obliquement, dans la direction du sol. Là où elles pénètrent plus avant dans l'intérieur, le continent a plus de largeur, jusqu'à ce qu'enfin elles aillent se perdre dans les contrées inconnues du Nouveau-Mexique. Il est vraisemblable que là, non-seulement elles s'élèvent plus haut que le mont Élias, mais qu'elles sont encore unies latéralement à d'autres chaînes, particulièrement aux montagnes Bleues, comme dans l'Amérique méridionale, où la terre ferme a plus de largeur, et où les montagnes se dirigent au nord et à l'est. Ainsi, même par sa figure, l'Amérique est une bande de terre appuyée à des montagnes, et, selon leurs pentes, ou plus unie ou plus escarpée.

Les trois autres parties du globe présentent un aspect plus compliqué; car, bien que l'espace qu'elles comprennent soit beaucoup plus étendu, elles ne forment dans le fait qu'un seul tout. Pourtant, il ne faut pas beaucoup d'application pour reconnaître que l'arête protubérante de l'Asie est la même souche de montagnes qui s'étend sur cette partie du globe, sur l'Europe, et probablement aussi sur l'Afrique, au moins dans la partie supérieure. L'Atlas n'est que la continuation des montagnes de l'Asie, qui atteignent une plus grande élévation dans le milieu de la contrée, et, selon toute apparence, se joignent aux montagnes de la lune, par le moyen de la chaîne qui est dans le voisinage du Nil. Si ces montagnes de la lune sont assez hautes et assez étendues pour être considérées réellement comme une des arêtes de la terre, c'est ce que l'avenir doit déterminer. L'étendue de la contrée et quelques données imparfaites permettent de telles conjectures; mais le petit nombre et le cours étroit des rivières de cette partie du globe, nous empêchent de voir en elles une véritable ceinture de la terre, comme dans l'Ural de l'Asie ou les Cordillières de l'Amérique. Mais il nous suffit que dans ces contrées aussi, la terre reçoive évidemment sa configuration des montagnes; partout elle leur est parallèle; et là où les montagnes étendent leurs branches, là aussi s'étend la terre ferme.

Cette remarque s'applique également au promontoire, à l'île et à la péninsule. La terre déploie ses bras et ses membres partout où se déploie le squelette des montagnes; ce n'est donc qu'une masse variée, qui, disposée sur la charpente en couches et en degrés différens, devint peu à peu habitable.

Ainsi, les premières montagnes déterminèrent comment le globe devait exister, en tant que terre ferme; il paraît qu'elles furent l'ancien noyau, l'antique voûte de la terre, sur lesquels l'air et les eaux ne firent que déposer leurs fardeaux, jusqu'à ce qu'à la fin il se formât une surface où devait s'étendre et se développer l'organisation végétale. Ces antiques chaînes de montagnes ne peuvent point être expliquées par la rotation du globe; elles ne sont point dans la région de l'équateur où le mouvement orbiculaire est le plus puissant; elles ne lui sont pas même parallèles, et la chaîne d'Amérique passe précisément à travers l'équateur. Ainsi nous ne pouvons espérer aucune lumière de nos cercles mathématiques; surtout parce que les montagnes et les chaînes de montagnes les plus élevées n'ont, en comparaison de la masse mouvante du globe, qu'une valeur presque nulle. Je crois donc qu'il n'y a aucun fondement à supposer ici quelque analogie entre l'équateur, les méridiens et la formation des chaînes de montagnes, parce qu'il n'y a aucune connexion entre ces choses, et que

l'on ne ferait qu'introduire par là des idées fausses. C'est par leur forme primitive, par leur génération, c'est par leur étendue, par leur hauteur et par leur largeur; en un mot, c'est par une loi physique de la nature, qu'il faut expliquer leur formation, et avec elle celle de la terre ferme. Mais cette loi physique de la nature peut-elle être découverte? Les montagnes ne sont-elles que des rayons d'un centre, que des branches d'une seule arête, que des couches angulaires? Et, dans tous les cas, quel fut leur mode de formation quand elles apparurent avec leurs sommets dépouillés comme le squelette de la terre? Voilà des questions importantes qu'il reste à résoudre, et dont je désire ardemment voir une solution satisfaisante. Je n'entends point parler ici des hauteurs formées par alluvions, mais des montagnes primitives et fondamentales du globe.

Qu'il suffise que les couches de terre se soient répandues à mesure que les montagnes se sont élevées. L'Asie fut de toutes les parties du monde la première habitable, parce qu'elle avait les plus hautes et les plus larges chaînes de montagnes et que sur leurs sommets s'étendait une plaine que la mer n'a jamais submergée. Ce fut donc là, suivant toute apparence, dans quelque heureuse vallée, au pied des montagnes qui le reçurent dans leur sein, que l'homme choisit son premier asile. De là sa pos-

térité descendit au Midi, dans les plaines riantes et fertiles qui bordaient les fleuves, pendant que des races plus hardies reçurent le jour dans le Nord, suivirent la direction des fleuves et des montagnes, et se répandirent avec le temps à l'Occident jusqu'en Europe. Des hordes furent suivies d'autres hordes; un peuple en poussa un autre en avant, jusqu'à ce qu'à la fin ils arrivèrent tous à une mer, notre Baltique, qu'une partie traversa, pendant qu'une autre tourna brusquement pour occuper le midi de l'Europe. Mais d'autres colonies, d'autres amas de peuples, s'avançant de l'Asie au Midi, avaient déjà établi leurs demeures dans cette même contrée; et ainsi ce coin du monde fut peuplé comme nous le voyons maintenant, par des flots de nations diverses et quelquefois opposées l'une à l'autre. A la longue, plus d'un peuple vivement pressé se retira dans les montagnes et abandonna les plaines et les campagnes ouvertes aux conquérans; de là vient que nous rencontrons sur presque tout le globe d'anciens restes de nations et d'idiomes, soit dans les montagnes, soit dans les réduits cachés ou sur les langues de terre. A peine est-il une île, un pays, où les plaines n'aient été occupées par un peuple étranger d'une date plus récente, pendant que les nations les plus anciennes et les moins civilisées se sont retirées sur les hauteurs. De ces hauteurs, où elles ont conservé toute

la rudesse de leurs mœurs, elles ont souvent, dans des temps postérieurs, consommé des révolutions qui ont enveloppé les habitans des plaines, dans une plus ou moins grande étendue de territoire. L'Inde, la Perse, la Chine, et même les contrées occidentales de l'Asie, et l'Europe elle-même, protégée comme elle l'était par ses arts et la division de son sol, ont senti plus d'une fois le fléau accablant des armées qui descendaient des montagnes, et ce qui a eu lieu sur le grand théâtre du monde, n'a pas été moins fréquent dans de plus petits cercles. Les Marattes, dans le midi de l'Asie, les sauvages montagnards dans diverses îles, et çà et là dans l'Europe les restes antiques de ces braves habitans des pays de montagnes, ont fait dans les plaines diverses incursions, et ils ont pillé quand ils n'ont pu conquérir. En un mot, il semble que ce soit sur ces mêmes plateaux qui ont été jadis la première demeure de la race humaine, que se préparent les instrumens de ses révolutions et de sa conservation. Comme ils répandent l'eau sur la terre, c'est de même qu'ils répandent les peuples. Comme c'est d'eux que jaillissent les fontaines, aussi est-ce d'eux que jaillit l'esprit de liberté et de bravoure, pendant que les plaines les plus riantes languissent sous le joug des lois, des arts et des vices. Les hauteurs de l'Asie sont même encore le rendez-vous de peuples pour la plupart sans culture : et

qui peut dire quelles sont les parties qu'ils sont destinés à bouleverser ou à renouveler dans les âges futurs?

Nous ne connaissons l'Afrique que trop imparfaitement pour établir une opinion sur l'histoire de ses peuples : à en juger par les races qui les habitent, les contrées les plus élevées ont tiré leur population de l'Asie, et il est probable que c'est de la même partie du monde, et non pas des plus hauts plateaux de son territoire, que l'Égypte a reçu sa civilisation. Toutefois elle a été envahie par les Éthiopiens; et sur plusieurs de ses côtes que n'ont pas dépassées nos connaissances géographiques, nous entendons parler d'irruptions de peuples sauvages qui appartiennent à un pays de montagnes. Les Giagues passent communément pour des cannibales dans l'acception la plus stricte du mot; on dit que les Cafres et les peuples qui habitent au-delà du Monomotapa ne leur cèdent point en barbarie; et là aussi, conformément à ce que nous avons observé jusqu'à présent, il paraît que les races primitives de sauvages habitent les montagnes de la lune, qui occupent le plus grand espace de l'intérieur de la contrée.

Quelque antique ou récente que puisse être la population de l'Amérique, le Pérou, l'état le plus civilisé de cette partie du globe, repose précisément aux pieds de la plus haute des Cordillières;

mais seulement à ses pieds, dans la vallée riante et fertile de Quito. Les nations sauvages s'étendent le long des montagnes du Chili jusqu'à la Patagonie. Les autres chaînes de montagnes, et les parties intérieures du pays, nous sont en général peu connues; assez cependant pour confirmer que c'est sur ces hautes montagnes que se conservent les coutumes antiques, la barbarie originelle et la liberté. Plusieurs de ces peuples n'ont même pas été conquis par les Espagnols, qui sont forcés de leur donner le titre de *los bravos*. Les régions glacées du nord de l'Amérique et de l'Asie, doivent être considérées comme d'immenses branches de montagnes, soit que l'on ait égard aux climats ou aux coutumes des habitans.

La nature a tracé d'une main rude, mais ferme, le dessin de l'histoire de l'homme et de ses révolutions, dans les lignes de montagnes qu'elle a tirées et dans les fleuves qu'elle fait descendre de leurs sommets. Comment les peuples purent-ils se répandre çà et là et découvrir des terres lointaines, s'étendre le long des fleuves et élever des huttes, des villages et des villes dans les lieux fertiles ? Comment se retranchèrent-ils, selon l'occasion, sur les bords d'un fleuve, entre des montagnes et des déserts ? comment en vinrent-ils à établir le droit de propriété sur un asile, déterminé par la nature et par l'occupation ? com-

ıent de là, suivant les circonstances du lieu, vit-
n naître diverses coutumes et enfin des royaumes,
omment enfin les hommes qui avaient atteint les
ôtes de la mer, quittèrent-ils ces lieux en gé-
éral stériles, pour s'élancer sur les flots, où ils
pprirent à trouver leur nourriture? Tout cela
ppartient aussi essentiellement à la progression
aturelle de l'histoire de l'homme, qu'à l'histoire
hysique de la terre. Telle colline produisit des
ations de chasseurs, qui aimèrent et rendirent
écessaire l'état sauvage. Telle autre, plus étendue
t moins escarpée, offrit un champ à des bergers,
t leur associa de paisibles animaux. Une troisième
t de l'agriculture un art aisé et nécessaire, pen-
ant qu'une quatrième donna l'idée de la pêche,
e la navigation, et enfin du commerce. La con-
guration de notre terre rendit inévitables ces di-
ersités dans les périodes et les états de l'huma-
ité. Ainsi, dans plusieurs parties de la terre, les
œurs et les coutumes sont restées invariables
endant des milliers d'années. Dans d'autres, elles
nt été altérées en général par des causes externes,
ıais toujours suivant le territoire d'où vint l'altéra-
on, suivant le milieu dans lequel le changement
rriva, et l'objet sur lequel il opéra. Les mers, les
ıontagnes et les rivières sont les limites les plus
aturelles des nations, des coutumes, des langues,
es royaumes, aussi bien que des territoires, et

même dans les plus grandes révolutions des affaires humaines, elles ont été les lignes de direction ou les confins de l'histoire du monde. Donnez aux fleuves un autre cours, aux chaînes de montagnes une autre direction, aux rivages de la mer d'autres contours : cela seul ne suffit-il pas pour changer entièrement et à jamais les formes du développement de l'humanité sur ce sol vacillant où les nations se succèdent ?

Je ne dirai que peu de mots des rivages de la mer : ils forment une scène aussi vaste que l'aspect de la terre ferme est grand et diversifié. Qu'est-ce qui a rendu l'Asie si uniforme dans ses coutumes et ses préjugés ? Pourquoi a-t-elle été la première école des nations, le lieu où elles ont commencé à se former ? D'abord c'est qu'elle présente à elle seule une immense étendue de terre ferme, et qu'ainsi les peuples, qu'ils le voulussent ou non, devaient non-seulement se répandre avec facilité sur sa surface, mais encore rester long-temps unis les uns aux autres. L'Asie septentrionale et méridionale est divisée par de grandes montagnes ; mais aucune mer ne partage son immense étendue. Reste de l'Océan primitif, la mer Caspienne s'étend seule au pied du Caucase. C'est là surtout que les traditions laissent voir de quelle source elles descendent, et elles pourraient être expliquées par des traditions plus récentes, tirées de cette contrée ou d'une autre. Là, tout a

poussé de profondes racines : la religion, le respect filial, le despotisme! Plus nous approchons de l'Asie, plus ces trois puissances remontent à une haute antiquité, plus elles sont fortement empreintes dans les coutumes locales; et malgré toutes les variétés que présentent plusieurs de ces contrées, elles sont répandues dans tout le midi de l'Asie. Le nord, qui en est séparé par de hautes montagnes comme par un mur, a donné à ses nations des formes différentes; mais, quelle que puisse être la variété des nuances, l'ensemble est marqué d'un caractère uniforme. La Tartarie, la contrée la plus étendue de la terre, fourmille de nations de races différentes qui toutes approchent d'un même degré de culture; car aucune mer ne les sépare, elles roulent toutes sur un grand plan incliné au Nord.

D'une autre part, voyez quelle diversité a été produite par la mer Rouge, quelque petite qu'elle soit? Les Abyssiniens sont une race arabe, les Égyptiens une nation asiatique; cependant rien ne se ressemble sur les deux rivages, ni les mœurs ni les croyances. Il en est de même dans la partie la plus basse de l'Asie. Quelle différence le golfe de Bassora ne met-il pas entre les Persans et les Arabes? Combien les Malais sont faciles à distinguer des peuples de Camboja, dont ils ne sont séparés que par le petit golfe de Siam! Les coutumes des habitans de l'Afrique ne diffèrent évidemment que très-peu les unes des

autres, car ils ne sont séparés par aucune mer, et par des déserts seulement, selon toute apparence. Par là aussi les nations étrangères ont été moins capables de faire impression sur eux ; et pour nous, qui nous sommes introduits dans presque chaque réduit, cette vaste partie du monde nous est un peu moins qu'inconnue; précisément parce qu'elle n'est point profondément morcelée par la mer, et qu'elle s'étend à travers des espaces immenses comme une terre inaccessible.

Si l'Amérique est peuplée de petites nations, c'est probablement parce qu'elle est brisée et coupée, au Nord et au Midi, par des rivières, des lacs et des montagnes. D'ailleurs, comme elle est composée de deux péninsules, unies seulement par un petit isthme, près duquel une baie profonde forme un archipel; elle est, par sa situation même, de toutes les terres la plus accessible à l'intérieur : ce n'est pour ainsi dire qu'un rivage qui s'étend d'un pôle à l'autre, et par là elle devint la proie de toutes les puissances maritimes de l'Europe, et dans la guerre elle fut l'élément de discorde. Cette situation nous fut favorable à nous autres pirates européens; mais ce fut précisément ce sol divisé et morcelé qui s'opposa au développement de ses anciens habitans. Ils vécurent trop séparés les uns des autres par des lacs et des rivières, par des hauteurs escarpées et par des précipices, pour que

la civilisation d'une contrée, ou le *vieux monde* de la tradition de leurs pères, pût s'établir et s'étendre sans obstacle comme dans l'Asie.

Pourquoi l'Europe se distingue-t-elle par la variété de ses nations, de ses coutumes, de ses arts, et plus encore par l'influence qu'elle a exercée sur toutes les parties du monde? Je sais bien qu'il y a une combinaison de causes que nous ne pouvons tracer ici séparément; mais il est physiquement incontestable que son territoire, coupé et brisé dans ses formes, a été une des causes accidentelles qui y a contribué. A mesure que les peuples de l'Asie s'avancèrent par des chemins et en des temps différens, que de baies et de golfes, que de rivières dont le cours était varié, que de collines dont les chaînes se contrariaient l'une l'autre, se présentèrent à leurs regards! Ils purent être réunis et vivre séparés; ils purent agir les uns sur les autres, sans que la paix fût troublée. Ainsi, dans la variété de ses formes, cette partie du monde représenta en abrégé le lieu d'assemblée de tous les peuples de la terre. La Méditerranée seule a tant influé sur le caractère de toute l'Europe, que nous pouvons voir en elle le milieu par lequel se sont propagées toutes les civilisations depuis l'antiquité jusqu'au moyen âge. Bien loin après elle, vient la mer Baltique, qui, s'étendant beaucoup plus au Nord, entre des nations grossières et des

terres stériles, est comme un défilé où se presse le commerce du monde : c'est elle qui donne la vie à tout le nord de l'Europe ; sans elle, plusieurs des terres adjacentes seraient barbares, glacées et inhabitables. Les mêmes effets sont produits par l'échancrure du sol entre l'Espagne et la France, par le canal qui sépare la France de l'Angleterre, et par la configuration de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de l'ancienne Grèce. Changez la forme de ces contrées, prolongez ici un détroit, là faites circuler un canal; les progrès et la dévastation du monde, le destin de tous les pays et de tous les peuples suivront pendant des siècles un cours entièrement différent.

En second lieu, si l'on demande pourquoi, outre les quatre parties du monde, il n'y en a pas une cinquième au sein de ce vaste Océan dans lequel on en a supposé une, avec un espoir long-temps prolongé, la réponse est bien déterminée par les faits : il n'y a pas dans cette mer profonde de montagnes primitives assez élevées pour former une terre ferme assez étendue. Les montagnes de l'Asie sont terminées à Ceylan par le pic d'Adam, et dans les îles de Sumatra et de Bornéo, par les plateaux de Malaca et de Siam, comme le sont les montagnes de l'Afrique au cap de Bonne-Espérance et celles d'Amérique dans la Terre de feu. Depuis là, le granit, la colonne fon-

damentale de la terre ferme, disparaît dans les abîmes, et cesse de se montrer en pics élevés au-dessus de la surface de la mer. Dans toute l'étendue de la Nouvelle-Hollande il n'y a pas une seule chaîne de montagnes de première classe. Les Philippines, les Moluques, et le reste des îles çà et là répandues, sont toutes du genre volcanique seulement, et plusieurs d'entre elles ont encore des volcans. Là, les sulfures métalliques peuvent avoir développé leurs actions et contribué à la formation de ces jardins embaumés du monde, qui par leur chaleur souterraine sont peut-être comme des espèces de serres chaudes de la nature. Le corail [1] fait aussi ce qu'il peut, et cet insecte met probablement des milliers d'années à produire ces petites îles qui apparaissent comme des points sur l'Océan. Mais les pouvoirs de cette région méridionale ne s'étendent pas plus loin. La nature a marqué les limites de ce grand espace, et les eaux y ont creusé un vaste abîme, qui était nécessaire pour rendre la terre habitable. Si un jour la loi physique de la formation des montagnes primitives est découverte, et avec elle, celle de la forme de notre terre, nous saurons pourquoi le pôle méridional ne comporte point des montagnes de ce genre, non plus qu'une cinquième partie du monde; et à sup-

1. Voyez les Observations de Forster, page 126.

poser qu'il y en eût une, ne doit-elle pas, d'après la constitution présente de notre atmosphère, rester inhabitable, et être, comme les îles Sandwich et les glaces polaires, le domaine héréditaire des pingoins et des veaux marins?

Troisièmement, puisque nous considérons ici la terre comme le théâtre de l'histoire de l'homme, on voit qu'il est heureux pour les destinées de notre espèce, que le Créateur ait établi quelque loi encore cachée de la formation des montagnes, au lieu de l'avoir fait dépendre du mouvement de rotation de la terre. Si l'équateur et l'augmentation de vîtesse sous la ligne, eussent été les vraies causes de la formation des montagnes, la terre ferme aurait déployé ses masses dans cette même région, et elle eût occupé la zone torride, que la mer couvre maintenant en grande partie. Là aussi eût été le point central de l'espèce humaine, précisément dans les contrées qui affaiblissent le plus à la fois les facultés morales et physiques; si toutefois la constitution présente des choses en général n'eût pas été entièrement changée, l'intensité de la chaleur du soleil, les explosions les plus violentes de la matière électrique, les vents et toutes les vicissitudes de la température, auraient chassé les hommes du lieu de leur naissance et les auraient obligés de se retirer vers les zones froides de l'hémisphère austral, près des régions brûlantes de la terre, ou au milieu des glaces du Nord. Mais

l'auteur des choses choisit un lieu plus favorable pour en faire le berceau de l'humanité : il plaça la souche des montagnes du vieux monde dans la zone tempérée, et c'est à leurs pieds qu'ont vécu la plupart des nations les plus civilisées; c'est là qu'il offrit aux hommes un climat plus doux, avec une nature plus riante, où se multiplièrent les formes de l'éducation : de là, il les laissa errer par degrés, aidés de la force et de l'expérience, dans des régions ou plus froides ou plus chaudes. Les races primitives purent d'abord y vivre en paix, puis elles s'étendirent successivement le long des montagnes et des rivières, et s'accoutumèrent aux plus rudes climats. Chacun cultiva son petit cercle et en jouit comme de l'univers. Le bonheur et le malheur se répandirent avec moins d'obstacles que si une chaîne de montagnes, qui probablement eussent été plus élevées que celles que nous connaissons, eût dominé, depuis l'équateur, à la fois et le Nord et le Midi du monde. Ainsi, le Créateur a partout ordonné les choses mieux que nous ne pourrions l'avoir fait, et la forme irrégulière de notre terre a produit des effets qu'une plus grande régularité eût rendus impossibles.

CHAPITRE VII.

La direction de nos montagnes fait de nos deux hémisphères le théâtre des variétés et des changemens les plus remarquables.

Je continue ici à poursuivre l'examen général de la mappemonde. Les montagnes de l'Asie s'étendent dans la direction de la plus grande largeur du sol, et leur souche est à proprement parler au centre de cette partie du monde. Comment supposer que, dans l'hémisphère opposé, elles s'étendent précisément dans une direction contraire, suivant la plus grande longueur? et cependant c'est ce qui a lieu. Cela seul établit déjà une énorme différence entre les deux continens. Non-seulement exposée aux vents froids du nord et du nord-est, mais séparée du Midi par des montagnes primitives couvertes d'une neige éternelle, la Sibérie doit être, surtout si l'on considère la nature saline de son sol, telle qu'elle nous est connue par des descriptions, d'un froid glacial, excepté dans les lieux où les branches de montagnes peuvent la préserver des vents les plus violens et former des vallées mieux tempérées. Mais aussi, voyez les belles contrées qui s'étendent aux pieds de ces montagnes précisément au milieu

de l'Asie! Protégées par ces murailles contre les vents glacés du nord, il ne leur reste que la brise rafraîchissante. Dans ce but, la nature a changé la direction des montagnes vers le Midi, et elle les déploie longitudinalement à travers les péninsules de l'Indostan, de Malaca, de Ceylan, etc. En donnant aux deux extrémités de cette contrée des températures opposées et des phases alternatives, elle en a fait le plus heureux pays de la terre. Nous ne connaissons qu'imparfaitement les chaînes de montagnes de la partie intérieure de l'Afrique; nous savons pourtant qu'elles coupent cette partie du monde à la fois dans sa longueur et sa largeur, et qu'elles contribuent probablement beaucoup à en rafraîchir le centre.

En Amérique au contraire, quelle différence! Au Nord, les vents froids du nord et du nord-ouest soufflent au loin dans les terres, sans que leur cours soit brisé par une seule montagne. Ils descendent de ces immenses régions polaires qui jusqu'à présent ont rendu inutiles tous les efforts que l'on a faits pour les traverser, et que l'on peut regarder comme des vallées de glace encore inconnues du monde. De là ils se répandent sur un vaste espace de terre gelée, jusqu'à ce que le climat devienne plus tempéré sur les montagnes Bleues, mais pourtant avec des transitions du froid au chaud et du chaud au froid, telles qu'aucun

autre pays n'en présente de semblables; c'est probablement parce qu'à travers toute cette péninsule du Nord, il n'y a pas de chaînes de montagnes assez contiguës les unes aux autres pour repousser les vents et les orages, et pour limiter leur domaine. D'une autre part, dans l'Amérique méridionale les vents partent des glaces du pôle sud, et trouvent, au lieu d'un obstacle qui arrête leur impétuosité, une chaîne de montagnes qui les conduit depuis le Midi jusqu'au Nord. Douces et riantes, comme le sont naturellement les régions moyennes, leurs habitans languiraient bientôt sous le poids de la chaleur et de l'humidité que produisent deux forces opposées, si la brise salutaire ne venait pas soit des montagnes, soit de la mer, rafraîchir et amollir leur sol.

Si maintenant nous considérons l'élévation rapide du sol et ses plateaux uniformes, la différence des deux hémisphères deviendra encore plus frappante. Les Cordillières sont les plus hautes montagnes du monde; à peine si les Alpes de la Suisse atteignent un peu plus de la moitié de leur hauteur. A leurs pieds, les sommets de la Sierre-Madre, assez hauts, si on les compare à la surface de la mer, ou aux abîmes profonds des vallées, s'étendent en longues chaînes [1]. On éprouve, seulement à les

1. Voyez l'ouvrage d'Ulloa, intitulé *Nachrichten von Amerika*, Leipsic, 1780; avec des additions de J. G. Schneider, qui en augmentent beaucoup la valeur.

traverser, des symptômes de nausées et des prostrations soudaines de forces, que les animaux ressentent aussi, et qui sont inconnues dans les plus hautes montagnes du vieux monde. Elles sont véritablement les confins même du continent, et l'on n'ignore pas combien dans différens lieux le sol uni se détache brusquement de leurs masses. Au pied oriental des Cordillières s'étend la grande plaine que fertilise le fleuve des Amazones, unique dans son genre, comme les chaînes des montagnes péruviennes, qui restent aussi sans égales. Ce fleuve, qui peu à peu devient une mer, n'a pas une inclinaison de deux cinquièmes de pouce dans la longueur de mille pas, et on peut traverser une étendue égale à la plus grande largeur de l'Allemagne, sans s'élever d'un seul pas au-dessus du niveau de la mer [1]. Comparées à celles des Cordillières, les montagnes de Maldonado, sur le fleuve de Rio de la Plata, n'ont aucune importance; de telle sorte que toute la partie orientale de l'Amérique du Sud doit être considérée comme une vaste plaine qui pendant des milliers d'années a été exposée aux inondations, à tous les inconvéniens des terres basses et marécageuses, et qui n'en est pas encore entièrement exempte. Ici aussi le géant et le nain demeurent près l'un de l'autre, les montagnes les plus

1. Voyez Leiste, Description de l'Amérique portugaise.

élevées et les abîmes les plus profonds de la terre. Il en est absolument de même dans la partie méridionale de l'Amérique du nord. La Louisiane est aussi basse que la mer qui la borde; et cette plaine unie s'étend au loin dans la contrée. Les grands lacs, les étonnantes cataractes, le froid perçant du Canada et d'autres lieux, prouvent que les régions septentrionales ont une grande élévation, et que là aussi les extrêmes se touchent, quoique dans un moindre degré. La suite montrera quels effets toutes ces circonstances ont produits sur les plantes, les animaux et les hommes.

Dans notre hémisphère, où elle se préparait à placer le berceau de l'homme et des animaux, la nature disposa autrement son ouvrage : elle déploya les montagnes l'une après l'autre en long et en large, et les développa en diverses branches, afin que les trois parties du monde fussent réunies, et que, malgré la différence des régions et des pays, la transition de l'un à l'autre fût douce et facile. Aucune de ces contrées ne pouvait être inondée pendant des siècles : ces essaims d'insectes, d'amphibies, de reptiles, tous ces produits des eaux qui peuplaient l'Amérique ne pouvaient point y être formés : et si l'on excepte le désert de Cobi, car nous ne connaissons point les montagnes de la lune, elles ne présentent presque aucun de ces sommets entièrement arides et déserts qui, pénétrant

jusqu'au-dessus des nuages, ne produisent que des monstres dans le fond de leurs cavernes. Ici le soleil électrique pouvait tirer d'une terre plus sèche et d'une plus douce composition, de plus parfaits aromates, des alimens plus savoureux, et une organisation plus complète tout à la fois pour l'homme et pour les animaux.

Il serait à désirer que nous eussions une carte des montagnes ou un atlas dans lequel ces colonnes de la terre seraient tracées et dépeintes avec toutes les circonstances que comprend l'histoire de l'homme. La direction et la hauteur des montagnes de plusieurs pays sont déterminées déjà avec beaucoup de précision. L'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, l'état du terrain à la surface, le cours des rivières, la direction des vents, les variations de la boussole, et les degrés de la chaleur et du froid, ont été observés dans d'autres, et en partie notés sur des cartes particulières. Si plusieurs de ces observations, dispersées aujourd'hui dans les ouvrages des voyageurs et dans d'autres publications, étaient soigneusement réunies sur une mappemonde, quelle belle et instructive *géographie physique de la terre* ne pourrait-on pas offrir à celui qui étudie l'histoire de la philosophie naturelle de l'homme ! ce serait le commentaire le plus précieux que l'on pût ajouter aux ouvrages estimables de Varennius, Lulof et Bergmann. Mais ici nous

ne sommes encore que sur le seuil; les précieux documens que Ferber, Pallas, Saussure, Soulavie et d'autres, ont déposés dans des recueils particuliers, seront probablement dans la suite des temps ramenés à un principe clair et méthodique; et quand on les aura comparés aux observations que fournissent les montagnes du Pérou, ils composeront peut-être le traité le plus intéressant qu'il soit possible d'écrire sur les branches les plus élevées de l'histoire naturelle.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Notre terre est un immense laboratoire où se prépare l'organisation d'êtres très-différens les uns des autres.

Quoique nous n'apercevions que le chaos et des ruines dans les entrailles de la terre, par l'impossibilité où nous sommes de considérer la construction primitive du tout, nous reconnaissons pourtant, même dans les choses que nous supposons les plus petites et les plus inachevées, un être véritablement déterminé, une *forme* et une *configuration* qui relèvent des lois éternelles, que la volonté humaine ne peut altérer. Ces lois et ces formes nous les observons, mais sans connaître leurs pouvoirs intrinsèques; et ce que nous exprimons par certains termes généraux, tels que cohésion, extension, affinité et gravitation, se rapporte à des idées de relations extérieures seulement, sans nous avancer d'un seul pas vers l'essence interne des choses.

Mais ce qui est commun à toute espèce de terre et de pierre, est certainement une loi générale pour toutes les créatures de notre globe; et par là j'entends:

une *forme*, une *figure déterminée*, une *existence distincte*. Puisque c'est de ces choses que dépendent ses propriétés et ses opérations, aucun être ne peut ou se les assimiler ou les emprunter d'un autre être semblable à lui. La chaîne incommensurable descend depuis le Créateur jusqu'au germe d'un grain de sable; car même ce dernier a sa figure déterminée, qui approche souvent des plus belles cristallisations. Les êtres les plus compliqués suivent aussi de leur côté la même loi; mais tant de pouvoirs différens opèrent sur eux pour composer enfin un tout, et pour établir une unité générale au sein de la composition la plus variée, qu'il doit résulter de là une foule de transitions, d'intervalles et de formes divergentes.

A peine le granit, le noyau de la terre, eut-il paru, qu'il fut accompagné de la lumière, dont l'action, au sein des vapeurs épaisses du chaos, était probablement semblable à celle du feu. Il fallut, pour opérer sur cette masse inerte, un air plus dense et plus puissant que celui que nous connaissons maintenant, des eaux plus composées et plus pesantes. Les acides la pénétrèrent pour la dissoudre, et la transformèrent en pierres de tous les genres: peut-être que les sables de notre terre ne sont que les cendres de cette substance broyée. La matière inflammable de l'air convertit probablement le silex en terre calcaire, et ce fut là que les

premières créatures vivantes de la mer, les coquillages, furent formés; car dans toute l'étendue de la nature la matière brute paraît avant la structure organique des animaux. Il fallut une action du feu et du froid plus puissante et plus pure encore pour la cristallisation, qui ne se modèle point sur la forme des coquillages, telle que la présentent les fractures du silex, mais plutôt sur les angles géométriques : ceux-ci varient aussi suivant les parties qui concourent à la composition de chaque individu, et ils s'élèvent peu à peu jusqu'aux demi-métaux, aux métaux, et, enfin, aux germes des plantes. La chimie, étudiée avec tant de zèle dans ces dernières années, ouvre au philosophe, dans les règnes souterrains de la nature, une seconde et abondante création; peut-être ne renferment-ils pas seulement les matériaux, mais encore les principes fondamentaux et comme le secret de toutes les choses qui reçoivent leur forme sur la terre. Partout nous apercevons que la nature doit détruire puisqu'elle reconstruit; qu'elle doit diviser pour réunir. Des lois les plus simples, comme des formes les plus grossières, elle s'élève aux plus complètes, aux plus savantes et aux plus délicates; et si nous avions un sens pour apercevoir les formes primitives et les premiers germes des choses, peut-être découvririons-nous dans le plus petit point la série progressive de toute la création.

Mais des considérations de ce genre n'appartiennent pas à notre sujet; examinons donc seulement la combinaison qui appropria notre terre à l'organisation de nos plantes, des animaux et de l'homme. Si tels autres métaux que l'on peut désigner avaient été répandus sur la terre autant que le fer, que nous trouvons partout, même dans les eaux, dans les terres, dans les plantes, dans les animaux et dans l'homme; si le pétrole, le soufre, avaient été distribués sur la surface du globe en aussi grande abondance que le sable, l'argile et la terre végétale, combien les créatures que nous voyons seraient différentes de ce qu'elles sont, puisque leur tempérament serait plus âcre. Au lieu de cela, le père du monde a composé de sels plus doux et de sucs plus onctueux les parties constituantes des végétaux qui nous fournissent notre nourriture; elles sont graduellement préparées, depuis un sable délayé, une argile tenace et une tourbe malléable : il n'est pas jusqu'au grossier minérai de fer, aux roches brutes, qui ne doivent graduellement s'élever jusqu'à elles; ils changent de formes avec le temps, et ils donnent naissance à des arbres sans fruits, ou au moins à des mousses sans séves, le fer étant non-seulement le plus salubre des métaux, mais aussi celui qui se prête le plus aisément aux divers phénomènes de la végétation et de la nutrition. L'air et la rosée, la pluie et la neige, l'eau et le

vent, fertilisent naturellement la terre. Mêlées par l'art à sa substance, les chaux alcalines multiplient naturellement ses produits, et la mort des plantes et des animaux y contribue également. Mère attentive; combien ta main est économe et bienfaisante! Toute mort est une vie nouvelle; la corruption putréfiée elle-même prépare la santé et rajeunit les pouvoirs qui s'épuisent.

Il y a long-temps que l'on se plaint que l'homme, au lieu d'avoir cultivé la surface de la terre, soit descendu dans ses abîmes, et que là il ait cherché, pour la destruction de sa santé et de sa paix, parmi des vapeurs pestiférées, les métaux qui servent son orgueil et sa vanité, son avarice et son ambition. Qu'il y ait beaucoup de vérité dans ces reproches, les abus qui se sont succédé sur la terre, le prouvent suffisamment, et plus encore les pâles apparitions de ces espèces de momies emprisonnées au sein des royaumes de Pluton. Pourquoi l'air des mines, pendant qu'il nourrit les métaux, est-il mortel aux animaux et à l'homme? pourquoi le Créateur n'a-t-il pas pavé la terre d'or et de diamans, au lieu de donner pour loi à ses créatures de s'enrichir de la fertilité du sol. Sans doute, c'est parce que nous ne pouvons pas manger l'or, et parce que la plus petite plante digestible non-seulement nous est plus utile, mais est encore plus parfaitement organisée, et plus noble dans son

genre, que la pierre la plus précieuse, soit que nous l'appelions améthyste ou saphir, émeraude ou diamant.

Cependant ne poussons pas les choses plus loin. Dans le nombre des formes de l'humanité que le Créateur a prévues, et que par la structure même du globe il semble avoir provoquées lui-même, sont compris ces états dans lesquels l'homme devait apprendre à descendre dans les entrailles de la terre et à flotter sur sa surface. Ainsi le Créateur a placé divers métaux, dans leur plus pur état, presque sous les yeux de l'homme: ainsi les rivières furent destinées à délayer le sol de la terre et à lui montrer ses trésors. Il n'est pas jusqu'aux nations les plus sauvages qui n'aient découvert l'utilité du cuivre et l'usage du fer, qui, avec son pouvoir magnétique, semble gouverner le globe entier, et a presque à lui seul élevé notre espèce d'un degré de civilisation à un autre. Pour que l'homme fasse le meilleur usage possible de son habitation, il faut qu'il la connaisse, et son maître lui a marqué des limites suffisamment étroites pour y faire ses investigations, pour la disposer, la préparer et la changer.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes surtout destinés à ramper comme des vers sur la surface de notre terre, à nous y développer nous-mêmes et à y dépenser notre courte vie. Quelque

grand que l'on fasse l'homme, la couche légère de terre végétale qui s'étend à ses pieds, nous montre combien son empire a de bornes. Quelques pas plus loin, il découvre des masses sans aucune trace de végétation, ou qui du moins demandent des années et des siècles pour produire seulement une herbe chétive. Plus loin encore, il trouve de nouveau, là où il ne le cherchait pas, le sol fertile qui fut un jour la surface de la terre, mais que la nature inconstante n'a point épargné dans ses périodes progressives. Des moules et des coquillages sont entassés sur des montagnes. On trouve des pétrifications d'animaux aquatiques et terrestres, des bois fossiles et des impressions de fleurs à près de quinze cents pieds de profondeur. Pauvre mortel! tes pieds ne laissent pas une puissante empreinte sur la terre, tu ne fais qu'effleurer le seuil de ta maison, qui sans doute a éprouvé plusieurs déluges, avant de devenir ce qu'elle est. Là croissent pour toi quelques brins d'herbes, quelque peu d'arbres; le Créateur t'a entouré de choses périssables dont il te fait vivre, toi, vermisseau d'un jour.

CHAPITRE II.

Le règne végétal de notre terre, considéré dans ses rapports avec l'histoire de l'humanité.

Le règne végétal a une sorte d'organisation plus élevée qu'aucune production minérale, et il remplit un si grand espace dans la création que, pendant qu'il rentre d'un côté dans le domaine de la minéralogie, de l'autre, il se rapproche du règne animal. Les plantes ont une sorte de vie et des successions d'âges; elles ont des sexes et des pouvoirs générateurs; elles naissent et elles meurent. La surface de la terre leur fut appropriée avant de l'être à l'homme ou aux animaux; partout elles se hâtèrent avant ces derniers, et sous la forme d'une herbe, d'une mousse, elles couvrirent les rochers bruts, que le pied d'aucune créature vivante n'avait encore foulés. Partout où un atome de terre légère put recevoir un germe, partout où un rayon de soleil put l'échauffer, naquit une plante pour mourir d'une mort féconde, puisque ses cendres devaient fournir un sol plus fertile à d'autres plantes. Ainsi les rochers furent couverts d'herbes et de fleurs; ainsi avec le temps les marais se remplirent de plantes et d'arbrisseaux. La putréfaction de la création vé-

gétale est dans la nature l'agent infatigable de l'organisation et le moyen de culture de la terre.

Il est évident que la vie humaine, autant qu'elle est une végétation, a la destinée des plantes. Comme elles, l'homme et les animaux sont produits d'un germe qui, de même que le germe d'un arbre futur, a besoin d'une place préparée pour son développement. Semblable à une plante, ses premières formes se déploient dans le sein qui le porte, et après cela, la structure de nos fibres, dans leurs premières fonctions et leur première efflorescence, ne ressemble-t-elle pas à celle des fibres de la sensitive? Nos âges aussi sont comme les âges d'une plante; naître, croître, fleurir, se faner et mourir! Nous venons au jour sans notre consentement; il n'est demandé à aucun de nous de quel sexe il voudra être, de quels parens il veut descendre, ou par quelle cause interne ou externe il veut arriver à sa fin. Dans tout cela, il faut que l'homme obéisse à des lois supérieures, sur lesquelles il n'a pas plus de pouvoir qu'une plante, et que même ses penchans les plus impérieux subissent presque contre sa volonté. Aussi long-temps que l'homme croît et que la séve s'élève en lui, combien le monde lui paraît spacieux et riant! il étend ses branches, et il s'imagine que sa tête touchera les cieux. C'est ainsi que la nature l'introduit dans la vie, jusqu'à ce qu'avec des pouvoirs agrandis

et des efforts plus efficaces il ait acquis dans ce champ, où il a été planté de sa main, tout le développement qu'elle lui avait assigné. A peine a-t-il accompli ses desseins, qu'elle l'abandonne. Dans la fleur de l'enfance et de la jeunesse, de quelles richesses la nature n'abonde-t-elle pas en tous lieux! L'homme croit que ce monde de fleurs produira le germe d'une création nouvelle, cependant, après quelques mois, combien la scène est changée! Presque toutes les fleurs sont tombées, et quelques fruits, encore verts, leur succèdent. L'arbre s'efforce de les porter à leur maturité, et aussitôt après les feuilles se fanent; il jette ses tristes regards sur ces enfans chéris qui l'ont quitté; il reste défeuillé. L'orage le sépare de ses branches mortes, jusqu'à ce qu'à la fin il tombe sur le sol et rende à l'ame de la nature le peu de phlogistique qu'il contenait.

En est-il autrement de l'homme, considéré comme plante? Quelles vastes espérances, quels spectacles, quels motifs d'action frappent par des impressions ou distinctes ou obscures, son ame pleine de jeunesse! Il se confie en chaque chose, et pendant qu'il se confie, il réussit; car le succès est le compagnon de la jeunesse. Après quelques années tout est changé autour de lui, uniquement parce qu'il n'est plus le même; il n'a achevé que la moindre partie des choses qu'il se proposait de faire, et il faut se

réjouir s'il ne désire plus accomplir ce que le temps ne permet plus d'exécuter, mais s'il se résigne à vieillir en paix. Aux yeux d'un être supérieur, les superbes entreprises de l'homme sur la terre n'ont peut-être pas une valeur plus réelle, ou au moins, sans aucun doute, sont-elles aussi déterminées et aussi circonscrites que les actions et que les entreprises d'un arbre. Il développe tout ce qu'il peut développer, et se rend maître de tout ce qu'il est en son pouvoir de posséder. Il pousse des boutons et des feuilles; il produit des fruits et donne l'être à de jeunes arbres : mais jamais il ne quitte la place que la nature lui a assignée; jamais il n'acquiert un seul pouvoir dont la nature ne lui ait fourni le germe.

Selon moi, il est surtout humiliant pour l'homme que, dans la douce impulsion qu'il nomme amour et dans laquelle il met tant de spontanéité, il obéisse aux lois de la nature presque aussi aveuglément qu'une plante. Le chardon même, d'après ce que l'on a observé, a une sorte de beauté quand il est en fleur, et nous savons que dans les plantes la saison de la floraison est la saison de l'amour. Le calice est la couche, la corolle sert de rideaux; les autres parties de la fleur sont les organes de la génération, que la nature a exposés à la vue dans ces êtres innocens et qu'elle a ornés avec magnificence : elle a découpé la fleur d'amour comme la couche nuptiale de Salomon, et elle en a fait

une coupe de plaisir, même pour d'autres créatures. Pourquoi cela, pourquoi avoir entrelacé dans la ceinture de l'amour humain les charmes les plus enivrans, ceux qui embellissaient sa propre ceinture? C'est pour accomplir sa grande fin et non pas seulement celle d'une créature frèle et sensuelle qu'elle a si élégamment ornée : or, cette fin est la propagation, la continuation de l'espèce.

La nature emploie des germes; elle emploie un nombre infini de germes, parce que dans son immense progression elle se propose mille fins à la fois. Il faut aussi qu'elle calcule sur quelques pertes; puisque chaque chose est comprimée, et que rien ne trouve place pour se développer complétement; mais, afin qu'au milieu de cette prodigalité apparente les pouvoirs de la vie, ces pouvoirs essentiels, primitifs et toujours rajeunis, par lesquels elle doit nécessairement prévenir tous les accidens dans cette foule d'êtres ainsi pressés, ne vinssent pas à lui manquer, elle a fait de la jeunesse la saison de l'amour, et a allumé son flambeau au feu le plus subtil et le plus actif du ciel et de la terre. Des désirs innocens s'éveillent, auxquels l'enfance était entièrement insensible : l'œil du jeune homme s'anime; sa voix change; la joue de la jeune fille se couvre de rougeur. Deux créatures soupirent l'une pour l'autre, sans savoir pourquoi elles sou-

pirent; elles languissent et se consument pour confondre leurs êtres que la nature a séparés, et elles errent sur une mer de déceptions. Créatures doucement déçues, jouissez de votre heure; mais sachez que vous accomplissez, non pas vos rêves décevans, mais le grand dessein de la nature, auquel elle vous invite par tant de séductions. Elle voulut tout déposer dans le premier couple d'une espèce, des générations dans des générations; c'est pourquoi elle choisit les germes naissans aux momens les plus animés de la vie, dans l'enchantement d'un plaisir mutuel; et si elle dérobait à un être vivant quelque chose de son existence, elle voulait au moins le lui dérober par les charmes les plus enivrans. Aussitôt qu'elle a assuré l'espèce, elle laisse l'individu périr par degrés. A peine la saison des amours est-elle passée, que le cerf perd son bois, l'oiseau ses chants et une grande partie de sa beauté, le poisson son parfum délicat et la plante ses plus belles couleurs; le papillon perd ses ailes, et le souffle de la vie s'éteint en lui, tandis que, restant seul, sans affaiblir ses forces, il pourrait vivre la moitié de l'année. Tant que la jeune plante n'a point produit de fleurs, elle peut résister au froid de l'hiver; mais celle qui est précoce à fleurir, est la plus précoce à mourir. L'aloès d'Amérique vit souvent un siècle; mais, quand une fois il a porté ses fruits, aucun procédé, aucun art ne

une coupe de plaisir, même pour d'autres créatures. Pourquoi cela, pourquoi avoir entrelacé dans la ceinture de l'amour humain les charmes les plus enivrans, ceux qui embellissaient sa propre ceinture? C'est pour accomplir sa grande fin et non pas seulement celle d'une créature frèle et sensuelle qu'elle a si élégamment ornée : or, cette fin est la propagation, la continuation de l'espèce.

La nature emploie des germes; elle emploie un nombre infini de germes, parce que dans son immense progression elle se propose mille fins à la fois. Il faut aussi qu'elle calcule sur quelques pertes; puisque chaque chose est comprimée, et que rien ne trouve place pour se développer complétement; mais, afin qu'au milieu de cette prodigalité apparente les pouvoirs de la vie, ces pouvoirs essentiels, primitifs et toujours rajeunis, par lesquels elle doit nécessairement prévenir tous les accidens dans cette foule d'êtres ainsi pressés, ne vinssent pas à lui manquer, elle a fait de la jeunesse la saison de l'amour, et a allumé son flambeau au feu le plus subtil et le plus actif du ciel et de la terre. Des désirs innocens s'éveillent, auxquels l'enfance était entièrement insensible : l'œil du jeune homme s'anime; sa voix change; la joue de la jeune fille se couvre de rougeur. Deux créatures soupirent l'une pour l'autre, sans savoir pourquoi elles sou-

pirent; elles languissent et se consument pour confondre leurs êtres que la nature a séparés, et elles errent sur une mer de déceptions. Créatures doucement déçues, jouissez de votre heure; mais sachez que vous accomplissez, non pas vos rêves décevans, mais le grand dessein de la nature, auquel elle vous invite par tant de séductions. Elle voulut tout déposer dans le premier couple d'une espèce, des générations dans des générations; c'est pourquoi elle choisit les germes naissans aux momens les plus animés de la vie, dans l'enchantement d'un plaisir mutuel; et si elle dérobait à un être vivant quelque chose de son existence, elle voulait au moins le lui dérober par les charmes les plus enivrans. Aussitôt qu'elle a assuré l'espèce, elle laisse l'individu périr par degrés. A peine la saison des amours est-elle passée, que le cerf perd son bois, l'oiseau ses chants et une grande partie de sa beauté, le poisson son parfum délicat et la plante ses plus belles couleurs; le papillon perd ses ailes, et le souffle de la vie s'éteint en lui, tandis que, restant seul, sans affaiblir ses forces, il pourrait vivre la moitié de l'année. Tant que la jeune plante n'a point produit de fleurs, elle peut résister au froid de l'hiver; mais celle qui est précoce à fleurir, est la plus précoce à mourir. L'aloès d'Amérique vit souvent un siècle; mais, quand une fois il a porté ses fruits, aucun procédé, aucun art ne

trionale et les immenses plateaux de la Tartarie produisent les mêmes rejetons. A la vérité, dans ces lieux élevés, où les plantes sont fortement agitées par le vent, et où l'été est de courte durée, elles n'ont qu'une petite stature, mais un nombre prodigieux de graines. Quand elles sont transportées dans nos jardins, elles s'élèvent davantage et poussent de plus larges feuilles, tandis qu'elles portent moins de fruits. Chacun aperçoit ici une ressemblance frappante avec ce qui arrive dans les animaux et les hommes. Toutes les plantes aiment l'air libre; dans les serres chaudes elles cherchent la région de la lumière, même quand elles sont obligées, pour la trouver, de se glisser à travers une crevasse. Dans une chaleur renfermée, elles s'alongent et s'étendent davantage, mais plus pâles, moins fécondes; si elles sont soudainement exposées au soleil, leurs feuilles se flétrissent. Une éducation fausse et efféminée ne produit-elle pas des effets semblables sur l'homme et sur les animaux? La différence de pays et de température fait naître des variétés dans les plantes aussi bien que dans les animaux et dans l'homme; et ce qu'elles gagnent en beauté par le développement de leurs feuilles et le nombre de leurs fleurs, elles le perdent en fécondité. En est-il autrement de l'homme ou des animaux, si nous considérons la force plus puissante de leur nature multiple? Des plantes qui dans des pays chauds

atteignent la hauteur des arbres, deviennent des nains rabougris dans les pays froids. Telle plante est faite pour la mer, telle autre pour les marais, une troisième pour les rivières et les lacs; l'une aime la neige, l'autre les pluies qui inondent la zone torride; et tout cela est indiqué par leur forme et leur figure. Ne devons-nous pas nous attendre par là à de semblables variétés dans la structure organique de l'homme, en tant du moins qu'il est une plante?

Il est surtout intéressant d'observer par quels moyens singuliers les plantes se conforment elles-mêmes à la saison de l'année, et même à l'heure du jour, et s'accoutument par degrés à un climat étranger. Près du pôle, elles sont plus lentes à croître, et fleurissent d'autant plus promptement que l'été arrive plus tard et agit avec plus de puissance : transportées en Europe, les plantes qui croissent dans des contrées méridionales fleurissent plus tard la première année, parce qu'elles ont besoin du soleil de leur propre climat; les étés suivans, elles arrivent plus promptement à leur maturité, à mesure qu'elles sont plus habituées à leur nouvelle position. Dans la chaleur artificielle d'une serre, chacune obéit à sa saison natale, même quand elle est depuis cinquante ans en Europe. Les plantes du Cap fleurissent en hiver, parce que c'est alors l'été dans leur contrée natale. La mer-

veille du Pérou s'épanouit pendant la nuit, probablement, observe Linnée, parce qu'il est alors jour en Amérique, d'où elle tire son origine. Ainsi, chacune tient au temps et même à l'heure auxquels elle avait coutume de s'ouvrir et de se fermer. « Ces circonstances, dit le philosophe botaniste [1], paraissent indiquer qu'il faut pour leur développement quelque chose de plus que la chaleur et que l'eau; » et apparemment, dans les variétés organiques de l'homme, et dans la puissance de se naturaliser au milieu de climats étrangers, il faut considérer, surtout quand il s'agit d'un autre hémisphère, quelque chose de plus, quelque chose autre que la chaleur et que le froid.

Enfin, si nous voulions y entrer, quel champ d'observations nous est ouvert dans l'association des plantes avec l'homme! Déjà [2] a été faite cette intéressante découverte que les plantes ne peuvent, pas plus que nous, vivre dans l'air pur; mais que l'air qu'elles absorbent est précisément cette partie phlogistique qui détruit la vie et provoque la putréfaction dans toutes les substances animales. On a reconnu qu'elles remplissent l'utile mission de purifier l'air, non pas par le secours de la chaleur,

---

1. Voyez les Transactions de l'Académie suédoise, vol. 1, pag. 6.

2, Ingenhousz's *Versuche mit den Pflanzen* (Expériences sur les plantes); Leipsic, 1780, pag. 49.

mais par celui de la lumière; car les froids rayons de la lune suffisent à accomplir ce dessein. Heureux enfans de la terre! ce qui nous détruit, ce que nous exhalons infecté, vous le respirez, et c'est par le milieu le plus délicat que cet air doit se combiner à vous, et que vous devez nous le rendre, purifié par vos soins. Vous conservez la santé de ces créatures qui vous détruisent, et il n'est pas jusqu'à votre mort qui ne soit un bienfait; car vous améliorez la terre, et vous la fertilisez pour de nouveaux êtres de votre propre espèce.

Quand les plantes ne serviraient qu'à cela seul, leur silencieuse existence serait encore un bel enchaînement pour arriver aux animaux et à l'homme; mais puisqu'elles sont en même temps la nourriture la plus abondante de la création animale, et qu'il est d'une extrême importance dans l'histoire des modes de vie de l'humanité, d'observer quels sont les plantes et les animaux que chaque peuple a trouvés dans son pays natal pour se nourrir, sous combien d'aspects nouveaux ne se présentent-elles pas à nous dans l'étude des règnes de la nature!

Les animaux les plus paisibles et, si nous pouvons hasarder l'expression, les plus humains, se nourrissent de végétaux. Les nations qui emploient principalement le même genre d'alimens, se sont fait remarquer comme eux par un calme et une sérénité inaltérables. Tous les carnassiers sont natu-

rellement plus sauvages. L'homme, placé entre deux, ne peut être un animal carnassier, à en juger par la conformation de ses dents. Il est des nations qui ne vivent que de lait et de végétaux. Dans les premiers temps elles étaient plus nombreuses; et quelle richesse la nature leur offrait dans les pulpes, dans les sucs, dans les fruits, dans les écorces et les rejetons de la création végétale, quand souvent un seul arbre pouvait fournir à la nourriture de toute une famille! Chaque contrée est admirablement disposée de manière à se suffire à elle-même, tant pour les choses qu'elle produit, que pour celles qu'elle attire à elle ou qu'elle repousse de son sein. Ainsi, pendant que les plantes se nourrissent de la partie phlogistique de l'atmosphère, et jusqu'à un certain point des vapeurs qui nous sont les plus pernicieuses, leurs antidotes sont appropriés aux circonstances de chaque pays, et partout elles préparent pour les corps animaux, toujours enclins à la corruption, les remèdes qui conviennent aux maladies de la contrée. C'est donc à tort que l'homme accuse la nature d'avoir produit des plantes nuisibles; car c'est par elles que se font les sécrétions des poisons, de sorte qu'elles contribuent beaucoup à la salubrité du pays, en même temps qu'elles sont dans ses mains, aussi bien que dans celles de la nature, les remèdes les plus efficaces. Rarement l'homme a-t-il détruit

dans une contrée quelque espèce de plantes ou d'animaux, sans s'être aperçu bientôt de quelques résultats désavantageux au lieu qu'il habite : et la nature n'a-t-elle pas fourni à chaque animal, aussi bien qu'à l'homme, des sens et des organes suffisans pour découvrir les plantes qui lui sont utiles, et repousser celles qui lui sont pernicieuses ?

Quelle intéressante carrière ne fournirait-on pas au milieu des arbres et des plantes, si l'on poursuivait, à travers les diverses régions de la terre, ces grandes lois naturelles dans leurs rapports avec le règne animal et l'humanité ! Nous devons nous contenter d'aller ainsi cueillir au hasard quelques fleurs dans ce champ immense, et de recommander à quelqu'un qui soit spécialement instruit dans cette science, le désir que nous avons de posséder une *géographie universelle de botanique pour l'histoire de l'homme.*

CHAPITRE III.

Du règne animal dans ses rapports avec l'histoire de l'homme.

Les animaux sont les frères aînés de l'homme; ils étaient avant qu'il ne fût. Étranger sur la terre, l'homme trouva à son arrivée chaque contrée déjà occupée, au moins dans quelques-uns de ses élé-

mens; car, si vous exceptez les végétaux, de quoi le nouveau-venu aurait-il pu se nourrir? Ainsi toute histoire de l'homme qui le considère sans cette relation, est nécessairement partielle et incomplète. Le monde, il est vrai, fut donné à l'homme; mais non pas à lui seul, non pas à lui pour la première fois. Il n'est pas d'élément où les animaux ne lui disputent le pouvoir suprême. Il faut qu'il apprivoise telle espèce, qu'il lutte long-temps contre telle autre; quelques-unes échappent à son empire, d'autres engagent avec lui une guerre éternelle; en un mot, toutes les espèces étendent leur domaine sur la terre à proportion de leur capacité, de leur adresse, de leur force ou de leur courage.

Il ne s'agit pas ici de savoir si l'homme a la raison en partage, et si elle est refusée aux animaux. Dans ce dernier cas, ils ont quelque autre avantage; car assurément la nature n'a laissé sans protection aucune de ses créatures; si une seule était négligée d'elle, de qui pourrait-elle être secourue, puisque toute la création n'est qu'une guerre, et que les pouvoirs les plus contraires se touchent et se limitent l'un l'autre? Ici l'homme, ce demi-dieu, est tourmenté par les serpens, là par des insectes; ici un requin le dévore, là un tigre : c'est une lutte générale entre des êtres qui se font obstacle l'un à l'autre; chacun pourvoit à sa propre subsistance et défend sa propre vie.

Pourquoi la nature en agit-elle ainsi? et pourquoi limite-t-elle ses créatures l'une par l'autre? C'est afin de produire dans le moindre espace le plus grand nombre et la plus grande variété possible d'êtres vivans, de sorte que l'un balance l'autre, et que l'équilibre des pouvoirs établisse la paix dans la création. Chaque espèce prend soin d'elle seule, comme si elle était seule à l'existence. Mais à côté d'elle une autre s'élève, qui la confine entre deux limites : et par cet équilibre de pouvoirs opposés, la nature créatrice a trouvé le vrai moyen de maintenir le tout; elle a pesé les pouvoirs, elle a compté les membres, elle a déterminé les instincts des espèces et leurs penchans mutuels, et a laissé la terre produire ce qu'elle était capable de produire.

Je ne m'inquiète donc point de savoir si des espèces entières d'animaux ont disparu de dessus la surface de la terre. Les *nains* ont-ils disparu? Il en a été de même des géans; pendant qu'ils existaient, les rapports des créatures entre elles étaient différens. Dans les choses, telles qu'elles sont maintenant, nous apercevons un équilibre évident, non-seulement sur la surface du globe en général, mais dans des contrées et des régions déterminées. L'agriculture peut aisément enfermer les animaux dans des limites plus étroites; mais il ne lui est pas facile de les exterminer, au moins n'a-t-elle pu le faire dans une

grande étendue de pays, et elle a multiplié le nombre des animaux domestiques à la place des animaux sauvages, qu'elle a rendus plus rares. Ainsi, dans la constitution présente de notre terre, aucune espèce n'a été perdue, quoique je ne mette pas en doute que d'autres aient pu exister quand sa constitution était différente ; et si à quelque époque future, l'art ou la nature devaient la changer complétement, il s'établirait entre les créatures vivantes un rapport différent.

En un mot, l'homme est entré dans un monde habité; tous les élémens, les rivières et les marais, la terre et l'air, étaient remplis ou se remplissaient de créatures vivantes; aidé de ses qualités presque divines, de son habileté et de sa puissance, il fallut qu'il fît lui-même la conquête de son empire. Comment y parvint-il? c'est là ce qui constitue l'histoire de la civilisation, partie la plus intéressante de l'histoire de l'homme, et qui embrasse jusqu'aux nations les plus grossières. Je dois remarquer ici, une fois pour toutes, que l'homme reçut uniquement des animaux cette première instruction qui lui fit étendre par degrés son domaine sur tous; ce furent les étincelles vivantes de l'intelligence divine[1], dont l'homme condensa en lui les rayons

---

1. Il faut se garder de confondre cette manifestation universelle de la pensée divine avec cette éducation spéciale que l'auteur réclame plus loin. C'est ici une de ces propositions

dans une sphère plus ou moins grande, pour les réfléchir dans ses arts, ses instincts, ses moyens de se nourrir et de se vêtir, son industrie et ses coutumes; plus il mit en cela de persévérance et d'adresse, plus les animaux qui l'entouraient étaient industrieux, plus il se familiarisa avec eux, plus il vécut avec eux, soit en paix soit en guerre, plus aussi il se perfectionna, de telle sorte que l'histoire de sa culture est en grande partie *zoologique* et *géographique*.

Secondement, quelles que soient sur notre terre les variétés du sol et du climat, des pierres et des plantes, combien les variétés des êtres animés sont plus nombreuses! Ne les confinons pas toutefois à la terre; car, dans l'air, dans l'eau, même dans les parties internes des plantes et des animaux, partout fourmille la vie. Multitudes innombrables, pour qui le monde a été créé aussi bien que pour l'homme! Surface mouvante de la terre, sur laquelle, aussi loin que s'étendent les rayons du soleil, s'étendent la jouissance, la vie et l'activité!

Je ne veux point ici entrer dans cette proposition générale, que chaque animal a son élément, son climat et son lieu propre; que quelques espèces sont peu répandues, d'autres davantage, et quelques-unes

---

indécises par lesquelles il se prépare à tomber du général dans le particulier, sans qu'aucune secousse avertisse de la chute. (*Note du traducteur.*)

presque autant que l'homme lui-même; car nous avons sur ce sujet un ouvrage profond, écrit avec un génie vraiment philosophique, par Zimmermann, sur l'histoire géographique de l'homme et sur les quadrupèdes universellement répandus [1]. Il me suffira d'indiquer ici quelques observations particulières, que nous trouverons confirmées par l'histoire de l'homme.

1. Les espèces qui habitent à proprement parler toutes les parties du globe, reçoivent des formes différentes dans presque chaque climat. En Laponie, le chien est petit et laid; en Sibérie, il est mieux formé, il a les oreilles droites et une taille médiocre. Dans les pays, dit Buffon, où nous trouvons les plus belles races d'hommes, nous voyons aussi les chiens les plus beaux et les plus grands: dans les cercles arctique et antarctique le chien perd sa voix, et dans l'état sauvage il ressemble au chacal. A Madagascar, le bœuf a sur le dos une bosse du poids de cinquante livres, qui disparaît peu à peu à mesure que l'on s'éloigne de ce climat d'ailleurs, cet animal diffère beaucoup de couleur de grandeur, de force et de courage dans presque tous les lieux de la terre. Le mouton d'Europe traîne, au cap de Bonne-Espérance, une queue de

---

1. *Geographische Geschichte des Menschen und der allgemein verbreiteten vierfüssigen Thiere*; Leipsic, 1778-1783; en trois volumes, avec une belle mappemonde zoologique.

dix-neuf livres pesant; en Islande, ses cornes vont jusqu'à cinq; dans le comté d'Oxford, en Angleterre, il a la taille d'un âne; et en Turquie, la laine est tachetée comme la peau du tigre. Ainsi varient tous les animaux; comment donc l'homme, qui est aussi, par la structure de ses nerfs et de ses muscles, un animal, ne changerait-il pas avec le climat! D'après l'analogie de la nature ce serait un miracle s'il demeurait invariable.

2. Tous les animaux domestiques que nous avons, ont commencé par être sauvages : bien plus, on trouve encore les races sauvages dont ils descendent, surtout dans les montagnes de l'Asie, qui furent probablement le pays natal de l'homme, au moins dans notre hémisphère, et le berceau de la civilisation. Plus on s'éloigne de cette contrée, particulièrement dans les lieux où les communications avec elle sont difficiles, plus le nombre des espèces d'animaux domestiques va en diminuant, jusqu'à ce qu'à la fin le chien, le cochon et le chat soient les seuls animaux de ce genre que possèdent la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande et les îles de l'Océan pacifique.

3. L'Amérique a un grand nombre d'animaux qui lui sont propres; parfaitement appropriés à son climat, ils sont tels qu'ils doivent naturellement être produits sur ses hauteurs immenses et dans ses vallées long-temps inondées. Peu ou point de grands

animaux, et moins encore qui soient apprivoisés ou capables de l'être : mais elle a porportionnellement plus d'espèces de chauve-souris, de tatous, de rats et de souris; le unau, le aï, une foule d'insectes, d'amphibies, de crapauds, de lézards, etc. On peut concevoir quelles conséquences ont dû résulter de là pour l'histoire de l'homme.

4. Dans les contrées où les pouvoirs de la nature sont plus actifs, où la chaleur du soleil se combine avec des vents réguliers, de grandes inondations, de violentes explosions du fluide électrique, et, en un mot, avec tout ce qui dans la nature produit la vie et reçoit la dénomination de vivifiant, nous trouvons les animaux les plus forts, les plus grands, les plus hardis, les plus parfaits, aussi bien que les plantes les plus aromatiques. L'Afrique a ses troupeaux d'éléphans, de zèbres, de daims, de sangliers et de buffles; c'est là que le lion, le tigre, le crocodile, l'hippopotame paraissent dans toute leur force; c'est là que les plus grands arbres du monde s'élèvent dans les airs, chargés des fruits les plus nourrissans et les plus savoureux. Tout le monde sait que l'Asie possède une quantité prodigieuse de plantes et d'animaux, et qu'ils sont plus nombreux là où les pouvoirs électriques du soleil, de l'air et de la terre sont en plus grande abondance. Au contraire, là où ces agens sont plus faibles et plus irréguliers, repoussés

et confinés dans les eaux, dans des sels dissolvans ou dans des bois humides, là ne se développent point ces créatures qui ont besoin pour se former du jeu libre de l'électricité. Combinée avec l'humidité, une chaleur lourde produit des essaims d'insectes et d'amphibies; mais non pas les formes admirables de l'ancien monde, qui sont animées de la chaleur d'un feu vivifiant. La force musculaire du lion, l'œil perçant et l'élasticité du tigre, l'adroite sagacité de l'éléphant, la souplesse de la gazelle, la méchanceté insidieuse du sanglier d'Afrique et d'Asie, ne se retrouvent dans aucun des animaux du nouveau continent. Parmi ceux-ci l'un semble s'être dégagé avec difficulté d'une glaire échauffée; l'autre n'a point de dents; celui-ci n'a ni pattes, ni griffes; celui-là n'a point de queue, et la plupart manquent de force, de courage et d'adresse. Ceux qui habitent les montagnes sont plus intelligens, mais ils n'égalent pas les animaux de l'ancien monde; et dans la conformation coriace et écailleuse du plus grand nombre, on aperçoit que l'élément électrique leur manque essentiellement.

5. Enfin, il est probable qu'en ce qui concerne les animaux, il y a encore de plus grandes singularités à observer que celles que nous avons remarquées dans les plantes, en parlant des qualités qu'elles empruntent et de la lenteur qu'elles mettent

à se familiariser avec un climat étranger ou antipode. L'ours d'Amérique, décrit par Linnée [1], observait même en Suède le jour et la nuit d'Amérique. Il dormait depuis minuit jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'à minuit il errait, comme si c'eût été son jour d'Amérique : il conservait ainsi avec ses autres instincts, les divisions du temps, telles qu'il les avait apprises dans sa patrie. Cette remarque ne s'applique-t-elle pas à d'autres contrées de la terre et aux deux hémisphères oriental et méridional? et si cette variété d'effets a lieu parmi les animaux, l'homme, malgré son caractère particulier, devra-t-il en être exempt?

CHAPITRE IV.

L'homme est une créature centrale au milieu des animaux terrestres.

1. Quand Linnée comptait deux cent trente espèces d'animaux vivipares, parmi lesquels il comprenait ceux qui sont aquatiques, il distinguait neuf cent quarante-six espèces d'oiseaux, deux cent quatre-vingt-douze d'amphibies, quatre cent quatre de poissons, trois mille soixante d'insectes et douze cent cinq de vers. Les mammifères étaient donc en plus petit nombre, et les amphibies qui leur res-

---

1. Transactions de l'Académie suédoise, vol. IX, p. 300.

semblent le plus, venaient immédiatement après. Dans l'air, dans l'eau, dans les marais, et dans les déserts sablonneux, les genres et les espèces augmentent, et je suis persuadé qu'à mesure que nous étendrons nos découvertes, nous les verrons s'augmenter dans une égale proportion; car, après la mort de Linnée, les animaux vivipares furent portés au nombre de quatre cent cinquante. Buffon compta deux mille oiseaux, et Forster découvrit à lui seul, pendant un court séjour dans quelques-unes des îles de la mer du Sud, cent neuf espèces nouvelles, sans rencontrer une seule espèce nouvelle de quadrupèdes. Si la même proportion subsiste, et que dans les temps à venir on découvre plus d'insectes, d'oiseaux et de reptiles, que d'espèces entièrement nouvelles de quadrupèdes, bien qu'il y en ait sans doute plusieurs dans les contrées encore inconnues de l'Afrique, nous pouvons, selon toute probabilité, établir comme un fait : *que les classes des créatures s'étendent à mesure qu'elles diffèrent plus de l'homme; que, plus elles se rapprochent de lui, plus le nombre des espèces d'animaux les plus parfaits, comme on a coutume de les appeler, va en diminuant.*

2. Maintenant il est incontestable que, dans toute la création animée, on voit dominer parmi tant d'êtres différens une certaine uniformité d'organisation, et pour ainsi dire un *type exemplaire*,

qui se modifie au sein de la plus abondante *variété*. On voit au premier coup d'œil combien il y a de ressemblance dans la structure osseuse de tous les animaux terrestres. Les parties principales dans tous sont : la tête, le corps, les mains et les pieds, et même leurs membres principaux sont configurés d'après un seul prototype, diversifié à l'infini. La structure interne des animaux rend cette proposition encore plus évidente, et plusieurs formes grossières à l'extérieur ressemblent beaucoup à celles de l'homme dans leurs parties internes. L'amphibie s'éloigne davantage de ce modèle, moins pourtant que les oiseaux, les poissons, les insectes et les animaux aquatiques, qui vont à la fin se perdre dans le monde végétal ou fossile. Nos yeux ne peuvent pas pénétrer plus avant ; mais ces transitions n'empêchent pas de conjecturer que dans les productions marines, dans les plantes et dans les objets inanimés, comme on les appelle, il ne se trouve un seul et même type d'organisation, quoique infiniment plus grossier et plus confus. A l'œil de l'Être éternel, qui voit toutes choses dans un seul tout indivisible, peut-être que la forme d'une parcelle de glace, telle qu'elle est engendrée, et que le flocon de neige qui se développe par elle, ont quelque analogie avec l'embryon dans le sein qui le nourrit. Nous pouvons donc encore admettre cette grande proposition : *plus les créatures se rap-*

prochent de l'homme, plus elles ont de ressemblance avec lui dans leur forme générale; et la nature, dans la variété infinie qu'elle aime, semble avoir construit toutes les créatures vivantes sur notre terre d'après un seul et même type d'organisation.

3. Ainsi il est évident que, comme ce type doit varier nécessairement avec la race, l'espèce, la destination et les élémens, *une copie est expliquée par une autre copie.* Ce que la nature a donné à un animal comme accessoire, elle l'a fait fondamental dans un autre, soit qu'elle le produise au jour, qu'elle l'agrandisse ou qu'elle y fasse concourir les autres parties, toujours dans une harmonie parfaite. Ailleurs, ce sont ces parties dépendantes qui prédominent; ainsi tous les êtres de la création organique apparaissent comme *disjecti membra poetæ.* Celui qui veut les étudier, doit les étudier l'un dans l'autre. Une partie semble-t-elle négligée ou cachée, il a recours à une autre créature, dans laquelle elle a été achevée et développée par la nature. Cette vérité se confirme par tous les phénomènes qui résultent de l'extrême divergence des êtres.

4. Pour conclure, l'homme semble être parmi les animaux cette parfaite créature centrale qui, sans briser l'individualité de sa destinée, réunit en elle le plus grand nombre possible de rayons et de formes. Il ne pouvait pas tout enfermer en

lui à un même degré : ainsi, tel animal le surpasse par la finesse d'un sens particulier, tel autre par la force de ses muscles, un troisième par l'élasticité de ses fibres; mais il réunit tout ce qui pouvait réellement s'unir en lui. Il a les membres, les instincts, les sens, les facultés et les industries qui sont communs à tous les quadrupèdes; s'il n'en a pas hérité, il les a acquis, sinon dans leur perfection, au moins dans leurs élémens. Si nous lui comparions les animaux qui se rapprochent le plus de lui, nous pourrions presque nous hasarder à dire qu'ils sont des rayons divergens de son image, réfractés par un miroir catoptrique; et ainsi nous pouvons admettre pour quatrième proposition : *que l'homme est une créature centrale entre les animaux, c'est-à-dire, la forme la plus parfaite, qui réunit les traits de tous dans l'abrégé le plus complet.*

J'espère que la similitude dont je parle entre l'homme et les animaux, ne sera confondue par personne avec ce jeu de l'imagination qui a fait découvrir des images de la figure humaine dans les plantes, dans les pierres, et qui d'après cela a bâti des systèmes. Tout homme raisonnable sourit de ces chimères; car la nature créatrice couvre et cache la similitude interne de structure sous la différence des formes externes. Combien d'animaux, quoique différens de l'homme dans leur conformation exté-

rieure, sont intérieurement, dans la structure du squelette, dans les parties principales de la sensation et de la vitalité, et même dans les fonctions vitales, entièrement semblables à lui! C'est ce qui sera évident pour celui qui aura étudié les dissections de Daubenton, de Pallas, de Perrault et d'autres académiciens; car l'enfance et la première jeunesse peuvent seules se contenter, dans l'histoire naturelle, de quelques distinctions de formes extérieures, pour aider l'œil et la mémoire : l'homme et le philosophe observent à la fois la structure externe et interne de l'animal, pour les comparer avec son mode de vie, et découvrir son caractère et le degré qu'il occupe dans l'échelle; c'est ce que l'on a appelé, par rapport aux plantes, la *méthode naturelle:* l'anatomie comparée est le guide qui doit nous y conduire pas à pas dans l'étude des animaux. L'homme trouve ainsi naturellement un fil pour se diriger à travers le grand labyrinthe de la création vivante; et si nous pouvons dire de quelque méthode que notre intelligence peut par son secours se hasarder à scruter l'ame profonde et immense de Dieu, assurément c'est de celle-là. A chaque déviation de la loi, que le suprême artisan nous présente comme *la règle de Polyclète* [1], nous sommes ramenés à une cause : Pourquoi a-t-il dévié ici? dans

1. Pline.

quel but a-t-il formé d'autres êtres avec une méthode différente? Ainsi la terre, l'air et l'eau, et même les abîmes les plus profonds de la création animée, sont pour nous autant d'expressions de ses pensées et de ses inventions, conformément *à un type suprême d'art et de sagesse.*

Quel grand spectacle ce point de vue ne nous présente-t-il pas dans l'histoire des êtres, tant de ceux qui nous ressemblent, que de ceux qui sont différens de nous! Il divise les règnes de la nature, il classe les êtres d'après leurs élémens, et il les unit l'un à l'autre. Dans une perspective éloignée on peut apercevoir le rayon prolongé à l'infini, tendre à un seul et même centre. Dans l'air et au fond des eaux, sur les hauteurs et dans les abîmes, je vois les animaux s'avancer vers l'homme, comme ils s'avançaient vers le premier père de notre race, et s'approcher pas à pas de sa forme. L'oiseau fuit dans les airs: on peut expliquer par l'élément où il vit, toutes ses déviations de la conformation du quadrupède; et aussitôt qu'il se rapproche de la terre dans un genre hideux et équivoque, comme dans la chauve-souris et le vampire, il ressemble au squelette de l'homme. Le poisson nage au milieu des flots: ses pieds et ses mains sont des queues et des nageoires; ses membres n'ont que peu d'articulations. Si, comme il arrive dans le lamantin, il rase la terre, ses pieds de devant sont libres et la

femelle a des mamelles. L'ours et le lion de mer ont les quatre pieds bien distincts; quoiqu'ils ne puissent pas se servir séparément de ceux de derrière, et que leurs orteils traînent après eux comme des portions de nageoires, ils se glissent pourtant aussi promptement que possible pour se réchauffer aux rayons du soleil, et ils s'élèvent au moins d'un degré au-dessus de l'informe et stupide chien de mer. Ainsi, depuis la glaire du ver, depuis l'asile calcaire du mollusque testacé, depuis la toile de l'insecte, s'élève graduellement une organisation plus complète. De l'amphibie nous montons au quadrupède; et parmi ceux-ci, depuis le unau dégoûtant avec ses trois doigts et ses deux mamelles pectorales, on aperçoit déjà l'analogie la plus frappante avec notre forme propre. Alors la nature se joue de son œuvre, et avant d'arriver à l'homme, elle essaie ses pouvoirs sur une immense variété d'ébauches et d'organisations : elle divise les modes de vie et les instincts, et forme des espèces ennemies les unes des autres; mais toutes ces contradictions apparentes conduisent à la même fin. Ainsi il est anatomiquement et physiologiquement vrai, que toutes les inductions nous ramènent à un seul et même mode d'organisation, qui comprend sous sa dépendance le système entier de la création vivante. Seulement, plus l'animal s'éloigne de l'homme, plus la différence entre l'élément vital de l'un et de l'autre

augmente; c'est dans la même proportion que la nature, toujours conforme à elle-même, dévie de son type général d'organisation : plus les êtres se rapprochent des formes humaines, plus elle resserre étroitement les classes et les rayons, jusqu'à ce qu'elle finisse par enfermer toutes les combinaisons possibles dans le centre divin de la création terrestre. Réjouis-toi de ton état, ô homme! et étudie-toi, noble créature centrale, dans tout ce qui vit autour de toi!

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

De la structure des plantes et de celle des animaux, considérées dans leurs rapports avec l'organisation de l'homme.

La première chose qui distingue un animal à nos yeux, c'est la bouche; or, la plante, si je peux m'exprimer ainsi, n'est que bouche. Elle suce par ses racines, par ses feuilles et par ses pores : comme un enfant qui vient de naître, elle repose sur le sein et sur les genoux de sa mère. Aussitôt que la créature a atteint l'organisation animale, on peut apercevoir en elle une bouche, même avant de distinguer une tête. Les bras du polype sont des espèces de bouches : dans les vers, où il n'y a que peu de parties distinctes, on peut voir un canal de nutrition; et dans la plupart des animaux à coquilles, ce canal, à son ouverture inférieure, est situé comme si c'était une racine de la créature. Ainsi la nature forme d'abord ce canal dans les êtres animés, et elle le conserve dans ceux qui ont l'organisation la plus parfaite. A l'état de larve, les insectes ne sont qu'un composé de bouches, d'esto-

macs et d'intestins; c'est ce qui a lieu aussi dans les amphibies et les poissons, dans les oiseaux et les animaux terrestres, du moins à la partie horizontale de leurs corps. Toutefois, à mesure que l'on s'élève, les parties se compliquent; l'ouverture diminue, l'estomac et les intestins occupent une région plus profonde; enfin, dans la station droite de l'homme, la bouche, qui est à l'extérieur la partie toujours la plus proéminente de la tête de l'animal, se retire sous la protubérance du front. Les parties les plus nobles remplissent la poitrine, et les organes de la nutrition s'établissent dans les régions les plus basses: la créature souveraine n'est pas faite pour être l'esclave de son ventre, qui tient une si grande place dans l'économie des animaux, soit que l'on considère les fonctions vitales, soit que l'on n'ait égard qu'à la configuration externe.

Ainsi, la première loi à laquelle obéit l'instinct d'une créature vivante, c'est la nutrition: elle est commune aux animaux et aux plantes; car, les parties de leur être qui recueillent et élaborent la nourriture, préparent des sucs et ressemblent par leur structure aux appareils de la végétation. Toute la différence est dans l'organisation, qui est plus ou moins limitée, selon la place qu'elle occupe dans l'échelle de la création. Plus délicate, elle concourt, à l'aide de l'épuration, de la combinai-

son et de l'élaboration des sucs vitaux, à former une rosée plus pure, pour humecter des parties plus nobles. Homme superbe, jette tes regards sur les premiers besoins des créatures qui te suivent; tu les portes aussi en toi, et, comme tes frères inférieurs, tu commences par être un canal de nutrition.

Toutefois la nature nous a élevés infiniment au-dessus d'eux : les dents qui, dans les insectes et dans d'autres animaux, doivent tenir lieu de mains pour saisir et déchirer leurs proies; les mâchoires qui ont une force étonnante dans les poissons et dans les carnassiers, sont heureusement repoussés en arrière dans l'homme, et elles n'ont qu'une force médiocre [1]. Les estomacs multiples des créatures inférieures se réunissent en un seul, dans son organisation, et dans celle de quelques autres animaux qui approchent intérieurement de sa forme; et ce qui achève de consacrer sa bouche, c'est le langage, ce don précieux de la divinité. Les vers, les insectes, les poissons et la plupart des amphibies sont entièrement muets. L'oiseau ne chante que du gosier : chaque animal n'a qu'un petit nombre de sons particuliers, qui suffisent à la conservation de l'espèce; l'homme seul possède réellement l'or-

---

1. Pour la force de ces parties, voyez les Élémens physiologiques de Haller, vol. VI, pag. 14 et 15.

gane de la parole, combiné avec ceux du goût et de la nutrition : de sorte que le plus noble de tous est uni en lui aux marques extérieures des besoins les plus bas. Ce qui prépare la nourriture du corps, est aussi ce qui prépare par la parole l'aliment de la pensée.

La seconde mission de la créature est la *propagation de l'espèce.* Cette destinée se montre évidemment jusque dans la structure des plantes : à quoi servent les racines, la tige, la feuille et les branches? Quelle est la partie qui a été placée dans le lieu le plus élevé et le plus sûr? c'est la fleur, la couronne de la plante. Nous avons déjà vu que là sont les organes de la génération; c'est donc là la partie principale et la plus belle de la créature; là que se développent la vie, les fonctions, le plaisir; et jusqu'à cet unique ébranlement qui est en apparence volontaire, et que nous appelons le sommeil des plantes : celles dont les graines trouvent un abri suffisant au fond de leurs capsules, ne s'endorment pas; après la fructification la plante ne dort plus. Elle ne se ferme donc avec un soin maternel que pour protéger contre les rigueurs de l'hiver les parties intérieures de la fleur. Ainsi, tout en elle est calculé, aussi bien que la fécondation et la propagation, que pour la croissance et la nutrition : quant à un autre résultat d'action, elle n'en était pas susceptible.

Il n'en est pas ainsi des animaux : les organes génitaux ne sont point la partie principale et l'ornement de leur être; ils sont plutôt, conformément à la destination de la créature, subordonnés aux membres les plus nobles. Ce n'est que dans un petit nombre des plus basses classes, qu'ils se rapprochent de la tête; le cœur et les poumons occupent la poitrine. La tête est appropriée aux sens les plus exquis; et en général, dans tout l'organisme la structure des fibres, avec le système entier de leurs pouvoirs, est subordonnée à l'élasticité irritable des muscles et à la susceptibilité du système nerveux. L'économie vitale des animaux suit évidemment l'esprit de leur conformation. Un mouvement volontaire, une activité puissante, des perceptions et des penchans, voilà ce qui constitue l'œuvre principale d'un animal, à proportion que son organisation est plus développée. Dans plusieurs genres, les appétits sexuels sont limités à une courte période de temps; d'autres vivent plus indépendans de ce penchant que beaucoup d'hommes flétris, qui s'efforcent de tomber dans la condition des plantes; aussi n'ont-ils à vrai dire pas d'autres destinées que celles des plantes : les plus nobles inclinations, la force musculaire et nerveuse, la volonté et l'intelligence sont affaiblis en eux : ils vivent d'une vie végétale, et meurent d'une mort végétale et prématurée.

Les animaux qui se rapprochent le plus des plantes, restent conformes, à la fois dans l'économie de leur structure et dans le but de leur destination, au principe de formation expliqué ci-dessus; tels sont les zoophytes et les insectes : par sa structure, le polype n'est rien autre qu'une tige vivante et organique de jeunes polypes; la plante du corail est l'habitation organique des animaux marins qui lui sont propres. Enfin, dans une classe très-élevée au-dessus d'eux, l'insecte, en vivant dans un milieu plus subtil, montre à la fois, par sa vie et sa structure, combien il approche de la destination des plantes : sa tête n'a point de cerveau; trop petite pour pouvoir contenir les organes des sens, elle les porte en avant dans des antennes. Sa poitrine est resserrée; elle manque de poumons, et dans plusieurs cas, rien en elle ne présente la moindre analogie avec un cœur; mais aussi, voyez la grosseur de son abdomen avec ses anneaux *phytomorphiques !* c'est la partie principale de l'animal [1]; car la nutrition et la multiplication abondante de l'espèce composent à elles seules presque toute sa destinée.

Dans les animaux d'un plus noble genre, la nature, ainsi qu'il a été dit, place plus bas les organes de la génération, comme par un sentiment de pu-

---

1. C'est par là que respirent plusieurs de ces animaux.

deur naissante; elle donne à une seule et même partie les fonctions les plus dissemblables, et réserve ainsi les capacités de la poitrine pour de plus nobles parties. De plus, les nerfs qui conduisent à ces parties, elles les fait naître des branches inférieures et très-loin de la tête, afin de les soustraire, pour la plupart, avec leurs muscles et leurs fibres, à l'empire de l'ame. Ici le fluide séminal s'élabore à la manière des sucs végétaux, et le jeune fruit est nourri comme une plante. Comme dans une plante, les pouvoirs de ces organes et de ces instincts commencent à se développer, quand le cœur commence à battre plus vîte, et la tête à penser plus solidement. La croissance du corps humain, selon ce que Martinet [1] a attentivement remarqué, est moindre dans la partie supérieure que dans la partie inférieure, comme si l'homme était un arbre qui se déploie par le pied. En un mot, quelque compliquée que soit la structure de nos corps, il est toutefois évident que les parties qui servent uniquement à la nutrition et à la propagation de l'espèce, ne devaient et ne pouvaient être, même par rapport à l'organisation, les parties prédominantes qui marquent la destination, je ne dis pas de l'homme, mais de l'animal.

---

1. Voyez *Katechismus der Natur*, par Martinet, vol. I, pag. 316.

Quelles sont donc celles que la nature à choisies pour cela? Il faut examiner leur structure interne et externe.

Dans toute la chaîne des créatures vivantes, c'est une loi établie,

1.° Que les animaux à oreillette et à ventricule unique dans le cœur, comme les poissons et les amphibies, ont le sang froid;

2.° Que ceux qui n'ont qu'un ventricule sans oreillettes, n'ont, au lieu de sang, qu'un fluide blanc, comme les insectes et les vers;

3.° Mais que les animaux dont le cœur a quatre cavités, ont le sang chaud, comme les oiseaux et les mammifères.

On a également remarqué:

1.° Que dans les deux premières classes, il n'y a ni poumons, ni respiration, ni circulation du sang;

2.° Mais que les animaux à quatre cavités dans le cœur ont des poumons.

On ne saurait croire combien ces simples distinctions établissent de différences dans l'échelle des créatures.

Premièrement. La formation d'un cœur, même dans son état le plus imparfait, suppose un *système d'organisation interne*, tel que la plante ne peut y atteindre dans aucun cas; dans les insectes et dans les vers eux-mêmes, nous apercevons déjà

des artères et d'autres vaisseaux de sécrétion, et, jusqu'à un certain point, des muscles et des nerfs, qui sont remplacés dans les plantes par des tubes, et dans les zoophytes par un appareil équivalent. Dans les créatures les plus parfaites, il y a une *élaboration supérieure* des sucs dont elles se nourrissent, et qui en même temps provoque la chaleur propre à la vitalité. Ainsi s'élève l'arbre de vie, depuis la végétation jusqu'au fluide blanc des animaux exsanguins; de là jusqu'au sang rouge; et, enfin, jusqu'aux êtres les plus parfaits, à ceux dont le sang est le plus ardent et l'organisation la plus complète.

A mesure que cette chaleur augmente, l'organisation interne devient plus compliquée, en même temps que s'agrandit le cercle dont le mouvement seul a pu, selon toute probabilité, développer cette chaleur interne. Il paraît qu'un principe unique de vie domine dans toute la nature; c'est le fluide *éthéré* ou *électrique* qui, dans les tubes des plantes, dans les artères et les muscles des animaux, et enfin dans le système nerveux, est de plus en plus élaboré, jusqu'à ce qu'il produise tous ces instincts merveilleux et ces facultés intelligentes qui excitent notre étonnement dans les animaux et dans les hommes. La croissance des plantes est provoquée par l'électricité, quoique leurs sucs vitaux soient organisés avec beaucoup plus de perfection que le

pouvoir électrique qui se développe dans les parties inanimées de la nature. Les animaux et les hommes sont aussi soumis à l'action du fluide électrique, et non-seulement dans les parties les plus grossières de leur être, mais encore peut-être dans celles qui touchent de plus près à la pensée; excités par une essence dont les lois sont probablement au-dessus de celles de la matière, puisqu'elle agit avec une sorte d'ubiquité, les nerfs obéissent aussi au pouvoir électrique. En un mot, la nature a donné à ses enfans ce qu'elle avait de meilleur à leur donner, l'*équivalent organique de son propre pouvoir créateur, la chaleur vivifiante.* Par le moyen de certains organes, la créature se dégage de la vie végétative, et elle s'élève jusqu'à produire d'actifs stimulans, qui, purifiés par des canaux plus délicats, deviennent le milieu par lequel se transmet la perception. Le résultat des stimulans est l'instinct; le resultat de la perception est la pensée: progression éternelle de l'organisation créatrice, départie à tout être vivant. L'intensité de chaleur organique (non telle que nous l'apercevons au dehors par nos instrumens grossiers) détermine le degré de perfection de l'espèce, et vraisemblablement aussi la capacité qu'elle a de jouir du bien-être au milieu de ce fleuve sans rivage dont la source, qui répand partout le mouvement, la vie et la jouissance, se suffit à elle-même par la seule conscience de l'être.

Secondement. A mesure que l'organisation interne de la créature se complique, et qu'elle produit une chaleur plus pure, le pouvoir qu'elle a reçu de *concevoir et de produire des êtres vivans*, augmente dans le même rapport. C'est là une autre branche du même grand arbre de vie qui s'étend sur toutes les espèces de créatures.[1]

Il est bien reconnu que la plupart des plantes se fécondent elles-mêmes, et que là où les organes de la génération sont séparés, on trouve beaucoup d'androgynes et de polygames. Il est également remarquable que, dans le dernier degré de l'animalité, comme dans les zoophytes, les limaçons et les insectes, les deux organes de la génération animale manquent également, et que la créature semble germer comme une plante; souvent même on y trouve des hermaphrodites, des androgynes et d'autres anomalies qu'il n'est pas besoin de détailler ici; plus l'organisation de l'animal est compliquée, plus nettement les sexes sont séparés. Ici la nature ne pouvait plus se contenter de germes organisés; la formation d'un être si multiple et si divers dans

1. Que l'on n'objecte pas que les polypes, quelques limaçons, et même les pucerons, donnent naissance à des créatures vivantes; car, dans ce sens, il faudrait dire que les plantes, en poussant des boutons, produisent des rejetons vivans. Je ne parle ici que des animaux vivipares qui allaitent leurs petits.

ses formes, eût mal réussi, s'il eût été laissé au pouvoir du hasard de se jouer sur des formes organiques. La nature a donc séparé et distingué les sexes; mais ici elle a donné pour loi à l'organisation, qu'au moment de la chaleur vitale et organique la plus intense, quand deux créatures s'uniraient en une seule, il en naîtrait une troisième, qui serait l'image fidèle des deux premières.

Par cela seul, le nouvel être s'élève à l'existence; la chaleur maternelle l'environne et le développe: pourtant ses poumons ne respirent pas encore et son thymus fait l'office d'absorbant. Il paraît que le ventricule droit du cœur manque même dans l'embryon humain; et au lieu de sang on ne voit qu'un fluide blanc circuler dans les veines. Puis, à proportion que la chaleur interne est augmentée par celle de la mère, le cœur prend sa forme, le sang se colore et acquiert une circulation énergique, quoiqu'il ne puisse pas encore entrer en contact avec les poumons. La créature commence à se mouvoir quand le pouls commence à battre; et enfin elle vient au monde parfaitement formée, douée de tous les instincts de perception et de mouvement volontaire, qui pouvaient être réunis dans une créature vivante de son genre. Aussitôt après, l'air, le lait, la nourriture, souvent même la douleur et les besoins, lui fournissent l'occasion d'absorber la chaleur de mille ma-

nières, et de l'élaborer par le moyen des fibres, des muscles et des nerfs, jusqu'à une essence qu'aucune organisation inférieure ne pourrait produire. Elle augmente jusqu'à ces années où une surabondance de chaleur vitale pousse le nouvel être à se propager et à se multiplier lui-même, et ainsi le cercle de la vie organique recommence une seconde fois.

C'est ainsi que la nature agit dans les créatures qu'elle a douées de la puissance de produire un rejeton vivant : mais il n'en est pas ainsi de toutes; par exemple, des animaux à sang froid. Il faut que le soleil leur prête assistance et qu'il partage avec eux les soins de la maternité; il fait éclore l'embryon, preuve évidente que dans toute la création la chaleur organique est la même, seulement plus ou moins élaborée par de nombreux canaux. Les oiseaux même, quoique leur sang soit plus chaud que celui des reptiles, ne sont pas capables de produire un être vivant, peut-être à cause de leur élément, qui est plus froid; peut-être aussi à cause de leur genre de vie et de leur destination générale. Comme la nature a exempté ces animaux du soin d'allaiter leurs petits, elle n'a point voulu non plus qu'ils fussent obligés de les porter dans les airs, jusqu'au moment où ils pourraient les mettre au jour tout vivans. Quand l'oiseau, dans une espèce hideuse et intermédiaire, se traîne sur la terre, il

les allaite : aussitôt que l'animal aquatique a atteint l'organisation et le degré de chaleur qui sont nécessaires pour produire des êtres vivans, l'obligation de les allaiter lui est imposée.

Combien la nature a contribué par là à la perfection des espèces ! Destiné à voler, l'oiseau ne peut que couver ses petits ; et cette première économie domestique, quels instincts délicats ne développe-t-elle pas dans les deux sexes ! L'amour conjugal bâtit le nid ; la tendresse maternelle l'échauffe : au milieu de cela, le père ne reste point oisif, il va chercher la nourriture. Avec quel courage la mère défend ses petits ! Qu'il est chaste, l'amour conjugal, dans ces espèces formées pour le lien du mariage !

Cette obligation, partout où elle pouvait naître, devait être encore plus étroite parmi ceux des animaux qui restent confinés à la terre ; ainsi, c'est de la partie la plus délicate d'elle-même qu'il faut que la mère nourrisse le nouveau-né. Il n'y a qu'un pourceau grossièrement organisé qui puisse dévorer ses propres enfans ; il n'y a que le froid amphibie qui confie ses œufs au sable ou au marais : toutes les espèces qui allaitent ont une vive affection pour leurs petits. La tendresse du singe a passé en proverbe, et peut-être aucune espèce ne lui est-elle inférieure en cela. Il n'est pas jusqu'aux animaux aquatiques qui ne partagent ce sentiment, et

l'on raconte du lamantin des traits extraordinaires d'amour conjugal et maternel. Sublime bienfaiteur du monde! par quels simples liens organiques tu as resserré les relations les plus nécessaires et les instincts les plus délicats de tes enfans! Une seule cavité dans les muscles du cœur, un seul couple de poumons respirans, et voilà que la créature vit avec une chaleur plus pure et plus intense; elle produit, elle allaite des êtres vivans, et elle s'élève à des instincts plus délicats que ceux de la propagation de l'espèce, à l'économie domestique et à l'affection pour ses enfans, et même dans quelques espèces jusqu'à l'amour conjugal. C'est de la plus grande chaleur du sang, cet agent de l'ame universelle du monde, que tu as fais sortir la flamme qui excite les émotions les plus douces du cœur humain.

Je devrais enfin parler de la tête, comme de la plus haute région de la forme animale; mais il se présente d'autres considérations avant que d'examiner les figures et les parties du corps.

CHAPITRE II.

Comparaison des divers pouvoirs organiques qui agissent dans les animaux.

L'immortel Haller a distingué les différens pouvoirs qui se déploient physiologiquement dans le corps animal, tels que l'élasticité des fibres, l'irritabilité des muscles et la sensibilité du système nerveux, avec une exactitude qui non-seulement ne laisse plus aucune prise à la controverse, mais qui promet les plus heureuses applications à la physiologie de la pensée, même dans d'autres corps que celui de l'homme.

Je n'examinerai pas maintenant si ces trois phénomènes, différens comme ils le paraissent, ne peuvent pas naître au sein d'un seul et même pouvoir, qui se déploie de telle manière dans les fibres, de telle autre dans les muscles, et sous une troisième forme dans les nerfs. Comme tout est lié dans la nature, et que ces trois effets sont intimement et diversement combinés dans les corps vivans, à peine pouvons-nous conserver quelque doute sur ce sujet; l'élasticité et l'irritabilité se servent l'une à l'autre de limites, et c'est aussi ce qui arrive pour les fibres et les muscles. Puisque les muscles ne sont qu'une structure de fibres

artistement entrelacées, il est probable que l'irritabilité n'est rien autre que l'élasticité élevée à un très-haut degré, et qui, combinée intimement, s'excite elle-même dans cet agencement organique des parties, depuis la sensation inanimée d'une fibre jusqu'à la première apparition du sentiment animal. La sensibilité du système nerveux serait alors une forme plus élevée du même pouvoir, un résultat de tous ces pouvoirs organiques; car la circulation du sang en général, et tous les vaisseaux qui y concourent, semblent préparés, comme autant de racines nerveuses, pour humecter le cerveau par le moyen de ce fluide délicat qui, considéré comme le médium de perception, a une si grande supériorité au-dessus des fibres et des muscles.

Quoi qu'il en soit, c'est avec une sagesse infinie que le Créateur a combiné ces pouvoirs avec les différentes parties organiques du corps animal et a subordonné le degré inférieur au plus élevé. Les fibres sont le fondement de tout notre organisme; c'est par elles que l'homme se développe. Les vaisseaux lymphatiques et chylifères préparent des sucs pour toute la machine. Sans parler de la force musculaire qui ébranle les muscles et leur communique un mouvement qu'ils reproduisent au dehors, le cœur est le premier excitateur du sang, de ce fluide composé de plusieurs autres fluides,

qui non-seulement échauffe tout le corps, mais monte jusqu'à la tête, et, après une nouvelle élaboration, vivifie le système des nerfs. Comme autant de plantes célestes, ceux-ci étendent leurs racines dans les parties inférieures, et de là ils s'élèvent jusqu'au sommet. Mais qui nous dira comment se fait cette ramification? quel est le plus haut point de pureté auquel ils arrivent? quelles sont les parties avec lesquelles ils sont en contact immédiat? la mesure de l'irritabilité de tel ou tel muscle? les sucs que préparent les vaisseaux alimentaires? quel est le degré de température de tel système comparé à tel autre? avec quel genre de structure il est en rapport nécessaire? à quel mode de vie il conduit? quelle est la conformation, la figure externe de l'organisation à laquelle il appartient?

Si l'étude attentive de ces questions sur certains animaux, particulièrement ceux qui approchent le plus de l'homme, ne nous donne pas de lumières sur leurs caractères et leurs instincts, dans les rapports mutuels des espèces, et par dessus tout, sur les causes de la supériorité de l'homme, je ne sais d'où nous pouvons tirer quelques éclaircissemens physiques sur ce sujet. Mais heureusement que Camper, Wrisberg, Wolf, Sœmmering, et plusieurs autres habiles anatomistes, appliquent ce mode judicieux de comparaisons physiologiques

aux pouvoirs des organes vitaux de différentes espèces.

Maintenant je vais essayer d'établir, conformément à mon plan, quelques propositions fondamentales, pour servir d'introduction aux réflexions qui suivront sur les pouvoirs inhérens et organiques de divers êtres, et enfin de l'homme; car sans cela l'examen de la nature humaine, dans ses besoins et ses perfections, ne pourrait être que très-superficiel.

« 1. Partout où un effet existe dans la nature, « il doit y avoir un pouvoir agissant; là où l'irri- « tabilité se déploie dans un effort ou un spasme, « il doit y avoir une excitation interne. » Si ces propositions sont fausses, il n'y a plus ni connexion dans nos observations, ni analogie dans la nature.

« 2. On ne peut déterminer avec précision les « circonstances où une action apparente sera une « preuve d'un pouvoir inhérent, et celle où elle « cessera d'en être une. Nous attribuons le senti- « ment et la pensée aux animaux qui vivent avec « nous, parce que journellement nous les voyons « agir devant nous; mais nous ne pouvons pas les « refuser aux autres, parce que nous ne les connais- « sons pas assez intimement, ou que nous sommes « trop disposés à regarder leurs ouvrages comme « le produit d'un art qui dépasse leur instinct;

« car notre ignorance ou notre manque d'art, ne
« sont pas le type absolu de toutes les idées mé-
« caniques, ni celui des sentimens de la création
« animée. »

3. Ainsi, *partout où l'art est appliqué, il y a un sens mécanique qui existe et qui est exercé;* et quand une créature montre par ses actions qu'elle prévoit des accidens naturels, d'autant mieux qu'elle s'efforce de s'y préparer, il faut qu'elle ait un sens interne, un organe, un médium de cette prévoyance, que nous puissions le comprendre ou non; car les pouvoirs de la nature ne changent pas d'après cela.

4. Il peut y avoir dans la création plusieurs milieux dont nous n'avons pas la moindre connaissance, parce que nous n'avons pas d'organes qui leur sont appropriés; il doit même en exister un grand nombre, car nous voyons dans presque toutes les créatures des actes que nous ne pouvons expliquer d'après notre organisation.

5. Un monde, dans lequel des millions de créatures de sens et d'instincts divers jouissent chacune de leur propre univers, et poursuivent chacune leur propre carrière, est infiniment plus parfait que ne serait un désert dont l'homme, avec ses cinq sens égarés, percevrait seul l'immensité.

6. Celui qui a quelque sentiment de la grandeur et du pouvoir de la nature, toujours riche en sensation, en art et en vitalité, acceptera avec recon-

naissance les avantages qui résultent pour lui de l'organisation qu'elle lui a donnée, mais sans méconnaître pour cela l'esprit de tous ses autres ouvrages. La création toute entière se réduit à la jouissance, au sentiment et à l'action; il doit donc exister sur chaque point des créatures pour jouir, des organes pour percevoir, des forces pour agir: qu'ont de commun entre eux le crocodile et le colibri, le condor et le pipa? Cependant chacun est organisé convenablement pour vivre et se mouvoir dans son élément; il n'est pas un point dans la création sans jouissance, sans organes et sans habitans; *chaque créature a son monde propre et déterminé.*

Être des êtres, mystérieuse nature, je m'égare dans l'infini, quand, entouré d'un millier de preuves et le cœur agité de tant de sentimens divers, j'entre dans ton temple sacré : tu n'as négligé aucune créature; tu t'es communiquée à chacune aussi pleinement que son organisation le permettait. Chacun de tes ouvrages a été *un*, parfait et seulement semblable à lui-même; tu agis du dedans au dehors, et quand tu as été obligée de refuser quelque avantage, les compensations que tu as départies ont été celles que pouvait départir la mère de toutes choses.

Jetons maintenant un regard sur la balance relative des divers pouvoirs qui agissent dans les

différens genres d'organisation; par là nous éclairerons notre marche vers le lieu physiologique de l'homme.

1. Les plantes existent pour végéter et pour porter des fruits: il nous semble que cette fin soit secondaire, et pourtant dans l'ensemble de la création c'est la base fondamentale de toutes les destinées; elles la remplissent en entier et y travaillent avec d'autant plus de zèle et de succès, qu'elle est plus simple et admet moins de divisions: elles existent là où elles le peuvent, dans le germe entier, et elles poussent de nouveaux rejetons et de nouveaux boutons; une seule branche représente l'arbre tout entier. Ici donc nous appelons à notre secours une des propositions précédentes, et nous sommes fondés à dire, suivant toute l'analogie de la nature: *là où est un effet, là doit être un pouvoir; là où est une nouvelle vie, là doit être un principe d'une nouvelle vie;* et dans toute créature *phytomorphique* ce principe doit reposer sur l'activité la plus grande. La théorie des germes, que l'on a prise pour expliquer la végétation, n'explique rien en dernière analyse, car le germe est déjà une forme; et là où est une forme, il doit exister un pouvoir organique de formation. Jamais le scalpel de l'anatomiste n'a découvert, dans le premier point créé, tous les germes futurs; ils ne sont visibles pour nous que lorsque la plante a acquis la plénitude de ses pou-

voirs; et toute notre expérience ne nous donne pas le droit de les attribuer à autre chose qu'au pouvoir organique de la plante elle-même, lequel opère sur eux avec une silencieuse intensité. La nature a donné à cette créature tout ce qu'elle pouvait lui donner, et ce qu'elle a été obligée de lui refuser, elle l'a compensé par l'intensité du pouvoir qu'elle lui a confié. Quel bienfait serait-ce que la puissance de sympathie animale pour la plante qui ne peut sortir de sa place? pourquoi serait-elle capable de connaître d'autres plantes dans son voisinage, puisque cette connaissance serait pour elle une source de chagrin? mais elle jouit à la manière des plantes, de l'air, de la lumière et des sucs qui la nourrissent et qu'elle attire à elle; et elle exerce avec plus d'efficacité qu'aucune autre créature les penchans qu'elle a à croître, à fleurir et à propager son espèce.

2. Si l'on passe des plantes aux divers zoophytes qui ont été découverts jusqu'ici, cela paraît plus évident encore : dans ces derniers, les organes de la nutrition sont déjà séparés; ils possèdent une espèce de sens animal et de mouvement volontaire : leurs principaux pouvoirs organiques sont la nutrition et la propagation. Le polype n'est pas un réceptacle de germes qui demeurent préformés en lui pour exercer peut-être le cruel scalpel des philosophes; mais comme les plantes sont *la vie orga-*

nique, il est aussi *la vie organique.* Comme elles, il pousse des rejetons, et le scalpel de l'anatomiste ne peut qu'exciter, ne peut que stimuler ce pouvoir : comme un muscle stimulé ou partagé déploie plus de force, ainsi un polype torturé met en œuvre tout ce qu'il peut pour réparer ses pertes, il produit des membres jusqu'à ce que ses pouvoirs soient épuisés et que l'art ait entièrement détruit sa nature. Dans quelques membres, dans quelques circonstances, quand la partie est trop petite, quand ses pouvoirs sont trop affaiblis, il ne peut plus exercer le pouvoir de reproduction; ce qui n'arriverait pas, si un germe préformé était déposé dans chaque point de son corps. Tout ce qui frappe nos regards, c'est l'action intime des forces organiques qui opèrent en lui, comme dans le bourgeon des plantes, et même, à un degré moins élevé, dans de faibles et d'obscurs rudimens.

3. Les animaux testacés sont des créatures organiques douées d'autant de vie qu'il pouvait en être rassemblé et organisé dans leur élément et leurs coquilles; c'est ce que nous appelons sentiment, parce que nous n'avons pas d'autres mots. Mais c'est le sentiment d'un limaçon, c'est un océan, un chaos des pouvoirs vitaux les plus obscurs, qui ne se développent que dans quelques membres. Voyez leurs antennes si délicates, le muscle qui supplée aux nerfs optiques, leur bouche ouverte, le com-

mencement des pulsations d'un cœur et leur extrême pouvoir de reproduction. L'animal renouvelle sa tête, ses cornes, ses mâchoires, ses yeux; non-seulement il construit le savant édifice de sa coquille, et il la porte au loin, mais il crée des êtres vivans avec de pareilles coquilles, et plusieurs animaux de cette espèce sont à la fois mâles et femelles. Ainsi il y a en eux une foule de pouvoirs organiques, par le moyen desquels la créature est capable, dans son étroite sphère, de certaines opérations qui sont interdites à tel autre être, quoiqu'il ait des membres plus parfaits, et que l'action du mucus plastique soit en lui plus intime et plus continue.

4. L'insecte, si étonnant dans ses ouvrages, ne l'est pas moins dans sa structure, à laquelle les pouvoirs organiques se conforment même dans les parties qui semblent avoir une existence distincte; mais il n'a en lui de place que pour un cerveau d'un très-petit volume et pour des nerfs extrêmement déliés : ses muscles sont si fragiles qu'ils sont recouverts au dedans d'un fort tissu, et son organisation ne peut pas se prêter au mouvement circulatoire qui a lieu dans les animaux plus grands. Mais examinez sa tête, ses yeux, ses antennes, ses pieds, ses défenses, ses ailes; voyez le poids énorme que porte un escarbot, une mouche, une fourmi, ou la force que développe une guêpe irritée; voyez

les cinq mille muscles que Lyonnel a comptés dans la chenille du saule à double queue, pendant que l'homme, malgré sa force, en possède à peine quatre cent cinquante; considérez, enfin, les ouvrages d'art qu'ils entreprennent avec leurs sens et leurs membres, et concluez de là qu'une plénitude organique de pouvoirs inhérens opère dans chacune de leurs parties. Qui peut voir la jambe arrachée et tremblante d'une araignée ou d'une mouche, sans être frappé de la force d'irritabilité vitale qu'elle conserve, même en étant séparée du tronc? La tête de l'animal était trop petite pour la contenir en entier; aussi la nature abondante l'a-t-elle distribuée entre tous les membres, sans en excepter les plus petits. Ses antennes sont des sens, ses jambes déliées sont des muscles et des bras. Chaque plexus nerveux est un petit cerveau; chaque vaisseau irritable est presque un cœur en pulsation; et ainsi s'accomplissent les opérations délicates auxquelles sont destinés plusieurs êtres de cette espèce, et qui leur sont commandées par leurs organisations et leurs besoins. De quelle puissance d'élasticité est doué le fil de l'araignée ou du ver à soie! Or l'artiste l'a tiré de lui-même; preuve évidente qu'il est tout élasticité et irritabilité, et dans ses instincts et ses opérations un artiste réel, une ame en miniature du monde agissant dans cette organisation.

5. Dans les animaux à sang froid on aperçoit la même *surabondance d'irritabilité.* La tortue continue à se mouvoir avec force long-temps après qu'elle n'a plus de tête. La dent d'une vipère fait une blessure mortelle, trois, huit et même douze jours après que la tête a été séparée du corps. Si les mâchoires d'un crocodile mort sont arrachées, elles peuvent encore couper les doigts imprudens. Quant aux insectes; l'aiguillon d'une abeille cherche encore à blesser après qu'il a été arraché. Voyez la grenouille en copulation; on peut lui briser les membres, sans qu'elle abandonne son dessein. Voyez la salamandre torturée: elle peut perdre les doigts, les mains, les pieds, les jambes, et les remplacer par d'autres, tant il y a de plénitude et de surabondance dans les *pouvoirs vitaux organiques* de ces animaux à sang froid! et, en un mot, plus l'animal est abject, c'est-à-dire, moins la faculté organique a fait d'efforts pour élever l'irritabilité et les muscles à des pouvoirs nerveux plus parfaits, moins elle a développé le volume du cerveau, et plus le principe vital se manifeste avec force dans une *toute-puissance organique*, qui conserve ou répare la vie.

6. De plus, on a observé dans les animaux à sang chaud que leur chair est plus lente à se mettre en rapport intime avec les nerfs, et que les entrailles sont plus puissamment irritées par

des excitans après la mort de l'animal. Dans la mort, les convulsions deviennent plus fortes à mesure que la puissance de perception diminue; et un muscle qui a perdu son irritabilité, la recouvre, s'il est mis en pièces. Ainsi, à mesure que le système nerveux se complique, il semble que le pouvoir vital, qui ne s'éteint que difficilement, diminue dans une égale proportion. La faculté de reproduire des parties, sans parler ici de membres aussi complets que la tête, les mains ou les pieds, est perdue pour les animaux les plus parfaits, comme on les appelle : à de certains âges, à peine peuvent-ils reproduire une dent, ou guérir une blessure ou une fracture. Mais alors les sensations et les perceptions sont éminemment développées, jusqu'à ce qu'à la fin elles aillent se concentrer, dans l'homme, dans le phénomène de la raison, le plus parfait et le dernier degré de l'organisation terrestre.

Ces inductions nous conduisent à recueillir quelques résultats qu'il sera à propos de réduire à un seul.

1. Dans toute créature vivante le cercle des pouvoirs organiques paraît être un tout complet, qui d'ailleurs est modifié et distribué différemment dans chacune d'elles. Dans l'une il approche de la *végétation*, et il est en conséquence assez puissant pour reproduire l'espèce et restaurer des parties.

Dans telle autre ces facultés diminuent à mesure que les membres sont construits avec plus d'artifice, et que les organes et les sens sont plus parfaits.

2. Au-dessus de la sphère de végétation commence le système de l'irritabilité vitale : elle est unie étroitement à la faculté qu'a la structure fibreuse de l'animal de croître, de pousser des rejetons et de se renouveler elle-même. Seulement elle apparaît sous une forme savante et calculée, et pour une fin d'opération vitale circonscrite dans de plus étroites limites. Déjà chaque muscle est en rapport réciproque avec plusieurs autres. Il déploira donc non pas seulement les pouvoirs d'une fibre, mais aussi les siens propres, c'est-à-dire, ceux d'une irritabilité vivante au sein d'un mouvement actif. La torpille ne renouvelle pas ses membres, comme le lézard, la grenouille ou le polype; et ces animaux, qui possèdent la faculté reproductive, ne reproduisent pas les parties dans lesquelles les pouvoirs musculaires sont concentrés, comme celles qui semblent n'être que des boutures de plantes. L'écrevisse de mer peut bien reproduire de nouvelles griffes, mais non pas une nouvelle queue. Ainsi dans les pouvoirs moteurs, artistement combinés, la sphère de l'organisation végétale s'évanouit par degrés, ou plutôt elle est conservée sous une forme plus délicate, et appliquée dans son

ensemble aux desseins d'une organisation plus composée.

3. Plus les pouvoirs musculaires pénètrent au loin dans la sphère des nerfs, plus ils sont enchaînés à cette organisation et soumis *aux fins de la perception.* Le système organique est d'autant plus intelligent et plus parfait, que le système nerveux est plus composé, plus délicat, plus varié, plus vigoureux, joint à des parties et à des sens plus nobles, et que le cerveau, foyer de toute perception, est mieux épuré et plus abondant: au contraire, dans les animaux, en qui l'irritabilité et la force musculaire surpassent, l'une, la faculté de percevoir, et l'autre, le système nerveux; quand d'ailleurs ce dernier ne s'exerce que sur des fonctions et des instincts grossiers, et surtout quand la faim, le plus impérieux de tous les instincts, est celui qui domine, l'espèce est, conformément à notre type invariable, d'un côté moins parfaite dans sa structure, de l'autre plus grossière dans ses habitudes.

Qui donc ne se réjouirait pas, si quelque anatomiste philosophe[1] entreprenait de donner une

1. Sans parler de quelques autres morceaux assez connus, je trouve dans les œuvres d'Alexandre Mouro l'aîné, Édimb., 1781, un Essai d'anatomie comparée, qui mérite bien d'être traduit. Voyez aussi les squelettes d'animaux de l'Ostéographie

physiologie comparée de divers animaux, surtout de ceux qui approchent le plus de l'homme, en examinant les pouvoirs, tels qu'ils ont été classés et établis par l'expérience, dans leurs rapports avec l'organisation générale de la créature? La nature nous montre ses ouvrages sous une forme déguisée à l'extérieur, comme un réceptacle caché d'agens intérieurs : nous voyons un mode de vie animale; de la physionomie du visage et de la relation des parties, nous conjecturons ce qui existe au dedans. Mais ici les organes et la masse des pouvoirs organiques sont eux-mêmes placés sous nos yeux; et plus nous approchons de l'homme, plus nous avons d'objets de comparaison. Sans être anatomiste, j'essayerai de suivre les observations de quelques anatomistes célèbres dans un ou deux exemples qui nous prépareront à la structure et à la nature physiologique de l'homme.

---

de Cheselden, Lond., 1783. Ce serait rendre service à la science que d'en faire des copies; mais il serait difficile de reproduire en Allemagne la correction et la beauté des originaux.

CHAPITRE III.

Exemples de la structure physiologique de quelques animaux.

Quelque informe qu'il paraisse, l'éléphant [1] a pour lui de nombreuses preuves physiologiques de sa supériorité sur les autres animaux et de sa ressemblance avec l'homme. Son cerveau, il est vrai, n'est pas très-volumineux à proportion de sa taille; mais ses cavités et toute sa structure présentent des similitudes frappantes avec l'espèce humaine. « J'ai « été étonné, dit Camper, de trouver tant de res-« semblance entre la *glande pinéale* et les *tubercules* « *quadrijumeaux* du cerveau de cet animal et les « mêmes parties du cerveau de l'homme; si on doit « trouver un *sensorium commune*, c'est là qu'il « faut le chercher. » Le crâne est petit à proportion de la tête, puisque les fosses nasales se prolongent sur le cerveau et remplissent d'air non-seulement les sinus frontaux, mais encore d'autres cavités [2]; car, pour mouvoir sa pesante mâchoire, il faut une grande force dans les muscles, et une vaste capacité que le Créateur a remplie d'air, afin

1. D'après Buffon, Daubenton, Camper, et en partie d'après la Description du fœtus d'un éléphant par Zimmermann.

2. Les cavités et sinus des éminences mamillaires, etc.

d'épargner à la créature un fardeau insupportable. Le cerveau ne repose pas au-dessus du cervelet et ne le déprime pas sous le poids de sa masse; la membrane qui les sépare reste perpendiculaire. Les nerfs nombreux de l'animal sont principalement répandus entre les organes des sens les plus parfaits, et sa trompe seule en reçoit autant que la masse énorme de son corps. Les muscles qui servent à la mouvoir, partent du front. Elle est sans cartilages, et l'organe d'un toucher délicat, d'un odorat exquis et du mouvement le plus libre. Ainsi donc elle réunit plusieurs sens, qui se prêtent par là un secours mutuel. L'œil de l'éléphant, qui par l'expression de son regard rappelle celui de l'homme, est garni de poils; il se meut dans son orbite par l'artifice des muscles qui lui correspondent, et il a dans son voisinage les sens de l'ordre le plus élevé. Ces derniers sont séparés de l'organe du goût, qui domine dans les autres animaux. La bouche, qui dans les quadrupèdes, particulièrement ceux du genre carnassier, est la partie principale de la face, est placée ici bien au-dessous du front et de la trompe, de telle sorte qu'elle est pour ainsi dire cachée. Sa langue est encore plus petite : les défenses qu'il porte dans sa bouche, sont distinctes des dents de nutrition, car il n'est point fait pour une sauvage voracité. Comparé au volume énorme de ses entrailles, son estomac est petit et simple.

Ainsi, il est probable qu'il n'est point sujet à la faim dévorante des bêtes fauves. Il coupe l'herbe nettement et sans précipitation ; et comme l'organe de l'odorat est séparé en lui de la bouche, il emploie à cette opération beaucoup de temps et use de grandes précautions. La nature l'a instruit à la même prudence en étanchant sa soif et dans toutes les autres fonctions de son corps massif, sans excepter la propagation de son espèce ; l'instinct sexuel ne l'enflamme pas de rage. Sa femelle porte neuf mois son petit, comme la femme, et elle l'allaite. Les périodes de sa vie, celles de sa croissance, de sa maturité et de son déclin, ont entre elles les mêmes rapports de durée que celles de l'homme. Avec quelle noblesse la nature a converti en lui les dents incisives en longues défenses! et quelle délicatesse dans l'organe de l'ouïe, puisqu'il peut comprendre le langage de l'homme, jusques dans les inflexions légères qui appartiennent aux passions ou au commandement! Ses oreilles, plus grosses que celles d'aucun autre animal, s'amincissent et s'étendent sur les bords. Le conduit auditif est placé très-haut. Le *petit occiput* n'est dans son ensemble que l'enfoncement d'un écho rempli d'air. Ainsi, la nature a sagement diminué le poids de l'animal et uni la plus grande force musculaire à l'économie nerveuse la plus délicate : c'est un Roi des animaux, qu'une organisation plus pure et plus intelligente maintient dans un repos majestueux.

Quelle différence avec cet autre roi des animaux, le lion [1]! La nature a établi ses droits sur la force musculaire, et non pas sur la douceur et la supériorité de l'intelligence. Elle ne lui a donné qu'un cerveau peu volumineux, et des nerfs si faibles qu'ils ne sont pas même proportionnés à ceux d'un chat; mais ses muscles sont gros et vigoureux, et elle les a fixés aux os dans la position qui devait produire le plus de force, sans songer ni à la variété, ni à la délicatesse du mouvement. A cela, elle a ajouté, comme autant d'instrumens de la destinée qu'elle lui assignait, un grand muscle, celui qui élève le cou, un muscle du pied de devant, qui lui sert à saisir sa proie; une patte terminée par de longues griffes si courbées qu'elles ne touchent jamais la terre, et que leurs pointes ne peuvent être émoussées: son estomac est long et très-courbé; le frottement des parois et par conséquent la faim de l'animal doivent être terribles : son cœur est petit, mais les cavités sont délicates et larges, beaucoup plus longues et plus profondes que dans l'homme. Les parois de son cœur sont deux fois aussi minces et la grande artère deux fois aussi petite, de telle sorte

1. Entièrement conforme à l'excellente description de Wolf, dans les *Nov. comment. Acad. scient. petrop.*, tom. XV et XVI. Il serait à souhaiter que nous eussions un grand nombre de descriptions anatomico-physiologiques exécutées avec le même bonheur.

que le sang du lion, aussitôt qu'il abandonne le cœur, s'écoule avec quatre fois autant de vîtesse, et dans les branches artérielles avec une fois plus de vîtesse que dans la circulation humaine. Le cœur de l'éléphant, au contraire, bat lentement, presque comme dans les animaux à sang froid. La vésicule du fiel du lion est grosse et le fluide noirâtre. Sa langue large est roulée par devant et munie de papilles rudes de la longueur d'une ligne et demie, qui s'étendent toutes dans la partie antérieure avec leurs pointes dirigées en arrière; de là le danger de lui laisser lécher la peau; puisqu'il fait couler immédiatement le sang et qu'il excite ainsi sa soif, sa soif dévorante, avide même du sang de son ami et de son bienfaiteur. Une fois qu'il a goûté le sang humain, il n'abandonne pas volontiers une proie que convoite son palais sillonné. La lionne produit plusieurs lionceaux, qui croissent lentement: elle est donc obligée de pourvoir long-temps à leurs besoins, et son affection maternelle, jointe à sa propre faim, augmente sa férocité. Comme dans le lion le sens du goût a une grande délicatesse, et que sa faim redouble avec la soif qui le consume, il ne peut pas se contenter d'une chair corrompue. Tuer l'animal qui doit lui servir de nourriture, et sucer le sang quand il est encore chaud, telle est sa suprême jouissance, et l'effroi d'une première surprise est souvent tout ce que demande sa magna-

nimité royale. Son sommeil est d'autant plus léger, que son sang est plus chaud et que la circulation en est plus rapide. Quand il est rassasié, il est paresseux; car il ne peut se servir d'une provision qui n'est pas fraîche : il n'y pense plus, et n'est excité au courage que par la faim présente. La nature bienveillante a émoussé ses sens; son œil est effrayé du feu, et il ne peut même supporter l'éclat du soleil. Il était inutile que son odorat fût moins grossier; car, par l'effet de la disposition de ses muscles, il bondit plutôt qu'il ne court, sans pouvoir s'arrêter à flairer sur les traces de l'animal qu'il poursuit; et d'ailleurs son instinct repousse toute espèce de proie putréfiée. Son front, couvert et ridé, est petit, si on le compare à la partie inférieure de la face, aux articulations et aux muscles des mâchoires. Son nez est large et long; son cou et ses jambes de devant sont de fer; sa crinière et les muscles de sa queue sont d'une grosseur énorme; mais ses parties de derrière sont plus faibles et plus déliées. La nature a épuisé ses pouvoirs terrifians, et elle en a fait, lorsqu'il n'est pas tourmenté de la soif du sang, un animal noble et généreux : tel est le caractère physiologique de cette créature.

L'unau, en apparence le dernier et le plus informe des quadrupèdes, masse de boue qui s'est élevée à l'organisation animale, peut nous servir de troisième exemple. Sa tête est petite et sphérique;

tous ses membres sont de même ronds, épais, informes et ressemblent à des coussins d'étoffe; son cou est raide, et paraît ne faire qu'une seule pièce avec la tête; ses crins ont une direction contraire à la longueur de l'animal, comme si la nature l'avait formé suivant deux directions, ne sachant laquelle préférer; enfin, elle choisit, pour les parties principales, le ventre et les parties postérieures, auxquelles la tête est subordonnée dans sa place, sa forme et ses fonctions. La femelle porte ses petits dans ses parties postérieures; l'estomac et les entrailles remplissent l'abdomen; le cœur, les poumons et le foie sont grossièrement formés, et la vésicule biliaire semble manquer entièrement. Son sang est si froid qu'il diffère peu de celui des amphibies: son cœur et ses intestins palpitent longtemps après qu'ils ont été arrachés, et les jambes de l'animal s'agitent même après que le cœur est mort, comme s'il était endormi. Ainsi, nous reconnaissons ici une des compensations de la nature, qui, si elle est obligée de refuser des nerfs susceptibles d'impressions rapides, et même des forces musculaires, répand et partage plus intimement une irritabilité extrême. Ce singulier animal peut donc être moins malheureux qu'il ne semble. Il aime la chaleur, le repos du sommeil, et jouit dans l'un et l'autre d'une sorte de bien-être visqueux. Quand la chaleur lui manque, il s'endort;

et comme s'il lui était pénible même de se coucher, il s'accroche à un rameau avec ses pattes, pendant que l'une d'elles lui sert à prendre sa nourriture, et que, suspendu comme un sac, il jouit à la chaleur des rayons du soleil, de sa bizarre existence. Ainsi la disposition informe de ses pieds est un bienfait pour lui. Par la singularité de leur structure, l'animal ne peut se soutenir sur leur plante, mais seulement sur la courbure des griffes, qui, comme les roues d'un chariot, aident sa marche lente et tranquille. Ses quarante-six côtes, qu'aucun autre quadrupède ne possède en pareil nombre, forment une longue voûte pour le magasin de ses provisions, et elles sont, si je puis m'exprimer ainsi, les anneaux osseux d'un sac de pulpe vorace et la charpente d'un monstre. Ces exemples suffisent. On voit évidemment ce qu'il faut entendre par une ame animale et un instinct animal, si l'on prend pour guide la physiologie et l'expérience. L'une est *la somme et le résultat de toutes les forces vitales qui agissent dans un système organisé;* l'autre est *la direction que la nature a donnée à ces forces collectives, en les plaçant dans un tempérament donné et non dans un autre, en les organisant suivant telle structure et non telle autre.*

CHAPITRE IV.

Des instincts des animaux.

Reimarus nous a laissé sur les instincts des animaux un traité excellent[1], qui restera, ainsi que son ouvrage sur la religion naturelle, comme un monument de son esprit de recherches et de son profond amour de la vérité. Après des observations judicieuses et savantes sur les instincts divers des animaux, il tâche de les expliquer par le mécanisme des sens et par le tact interne. Son opinion est qu'il faut admettre, surtout pour les arts instinctifs, *certains pouvoirs déterminés et naturels*, *certaines capacités naturelles innées*, qui ne sont pas susceptibles d'une explication plus rigoureuse. Je ne peux acquiescer à la dernière partie de ces idées; car la composition de toute la machine, d'après tels pouvoirs, tels sens, tels sentimens et telles perceptions; en un mot, *l'organisation même de la créature, c'est là ce qui constitue la direction la plus sûre, la détermi-*

1. *Reimarus allgemeine Betrachtungen über die Triebe der Thiere*; Hamb., 1773. *Angefangene Betrachtungen über die besondern Arten der thierischen Kunsttriebe.* A cet ouvrage est joint, en forme d'appendice, un Essai aussi ingénieux que riche en résultats, de J. A. H. Reimarus, sur la nature des zoophytes.

nation la plus parfaite, que la nature puisse imprimer à son ouvrage.

Puisque le Créateur a formé des plantes, qu'il les a divisées en certaines parties, et qu'il leur a attribué certains pouvoirs, pour attirer et assimiler la lumière, l'air et d'autres matières subtiles qui leur sont fournies en abondance par le milieu de l'atmosphère ou de l'eau; et puisqu'il les a placées dans leurs élémens propres, où chaque partie développe naturellement les pouvoirs qui lui sont essentiels, il ne me semble pas nécessaire qu'il leur ait départi un nouvel et aveugle instinct de végétation. Chaque partie remplit sa tâche avec ses forces vitales, et c'est ainsi que se manifeste en définitif le résultat organique qui pouvait être produit dans tel système et non dans tel autre. Les principes actifs de la nature sont tous des principes vitaux, chacun dans leurs genres. Ils doivent renfermer au dedans quelque chose qui réponde à leurs effets extérieurs, ainsi que Leibnitz l'a avancé et que toute l'analogie semble le confirmer. Que nous n'ayons pas de mot pour désigner cet état interne des plantes, ou les forces qui agissent en elles, c'est un défaut du langage; car la sensation ne s'emploie que pour exprimer la modification interne qui est produite en nous par le système nerveux. Toutefois il peut exister quelque obscure analogie entre ces choses, et s'il en est autrement,

ces instincts nouveaux, ces pouvoirs de végétation qui sont départis au tout, sont autant de mots qui ne nous laissent aucune idée précise.

On aperçoit évidemment dans les plantes deux instincts naturels, ceux de nutrition et de propagation, et leurs résultats sont des ouvrages d'art, tels qu'ils sont à peine égalés par les constructions de l'insecte vivant, quelque savantes qu'elles puissent être. Quand la nature fait une transition de la plante ou de la pierre au règne animal, nous révèle-t-elle plus clairement les instincts des pouvoirs organiques? Le polype semble s'épanouir comme une plante, et pourtant c'est un animal. Comme un animal, il cherche et digère sa nourriture. Il pousse des bourgeons, et ces bourgeons sont des animaux vivans. Il les renouvelle tant qu'il jouit d'un pouvoir de renouvellement, et cette œuvre, la plus étonnante de toutes, est le prodige de la créature. Où y a-t-il plus d'art que dans la maison du limaçon? la cellule de l'abeille peut à peine lui être comparée. La toile de la chenille, celle du ver-à-soie, sont loin de l'emporter sur cette fleur artificielle. Et de quels moyens la nature s'est-elle servie pour produire ce chef-d'œuvre? De pouvoirs organiques, qui, partagés entre un très-petit nombre de membres, sont réunis en un faisceau, dont les volvules, en suivant pour la plupart les progrès du soleil, forment cette figure

régulière. Les parties internes fournissent la matière première, de même que l'araignée tire sa toile de ses entrailles, et l'air n'entre que dans la composition des parties les plus grossières. Il me semble que cette transition démontre suffisamment à quelle cause il faut rapporter tous ces instincts et le mécanisme des animaux les plus ingénieux: *à des pouvoirs organiques qui agissent d'une manière donnée sur des membres donnés.* Que ces effets soient accompagnés d'une sensation plus ou moins vive, c'est ce qui dépend des nerfs de la créature; mais à ces premiers agens il faut ajouter des fibres et des forces musculaires; et ces deux systèmes de pouvoirs indépendans des nerfs et imbus d'une vie végétative qui se développe sans s'épuiser, compensent suffisamment dans la créature ce qui lui manque en nerfs et en cerveau. Ainsi la nature elle-même nous conduit aux arts instinctifs que nous avons coutume d'attribuer plus spécialement à certains insectes, parce que nous ne voyons qu'en petit leurs œuvres et que nous les comparons avec les nôtres. Plus les instrumens de la créature sont distincts les uns des autres, plus son irritabilité est vive et délicate, et moins nous devrions nous étonner de lui voir exécuter des choses qui sont interdites à des animaux d'une structure plus grossière et d'une irritabilité moins grande, quels que soient d'ailleurs les avantages que ces derniers

possèdent. La petitesse de la créature et la délicatesse même de ses membres la conduisent *à l'art*, qui ne peut être que le résultat de toutes ses sensations, de toutes ses activités et de toutes ses irritabilités.

Ici les exemples parleront plus clairement que les principes; car par la constance industrieuse d'un Swammerdam, d'un Réaumur, d'un Lyonel, d'un Rœsel et de quelques autres, ces exemples ont été présentés sous un jour admirable. Quand la chenille s'environne elle-même d'une toile, que fait-elle de plus que tant d'autres créatures qui changent de peau? Le serpent quitte sa dépouille, l'oiseau perd ses plumes, et plusieurs quadrupèdes leur poil : par là ils se rajeunissent et renouvellent leurs pouvoirs. La chenille aussi se rajeunit, mais d'une manière plus difficile, plus calculée et plus savante. Elle se débarrasse de son enveloppe hérissée, qui emporte avec soi quelques-unes des pattes de l'animal, et, par une transition ou plus lente ou plus rapide, elle apparaît sous une forme entièrement nouvelle. La première période de sa vie, qu'elle a employée sous la forme de chenille à la seule fonction de la nutrition, lui fournit les pouvoirs qui maintenant doivent servir à propager l'espèce, et c'est pour cela que ses anneaux se forment et que ses membres se développent. Ainsi, dans l'organisation de cette créature,

la nature n'a fait que séparer par de plus longs intervalles les diverses périodes de sa vie et les instincts qui tous concourent à préparer une certaine métamorphose, aussi involontaire de la part de la créature que celle du serpent quand il se dépouille de sa peau.

Qu'est-ce que la toile de l'araignée, sinon *l'araignée elle-même*, *alongée* pour atteindre l'animalcule dont elle se nourrit? Comme le polype étend ses bras pour étreindre sa proie, comme elle a reçu des griffes pour serrer la sienne, de même elle a, pour l'enlacer dans ses piéges, des papilles entre lesquelles se forme le fil de sa toile. Les sucs qui en composent le tissu, sont en assez grande abondance pour l'entretenir de filets pendant toute sa vie; mais, s'ils viennent à lui manquer, il faut qu'elle ait recours à des moyens violens, ou qu'elle meure. Le pouvoir qui a organisé tout son corps et toutes ses facultés, l'a formée ainsi *organiquement* pour la fabrication de cette toile.

La république des abeilles présente les mêmes résultats; chacune d'elles, dans son espèce particulière, est préparée pour un but particulier; et elles s'associent entre elles, parce qu'aucune d'elles ne peut exister sans les autres. Les abeilles ouvrières sont organisées pour aller quêter le miel et pour construire les cellules. Elles vont quêter le miel, comme d'autres animaux vont chercher leur nour-

riture; et ainsi que leur manière de vivre l'exige, elles en font une provision qu'elles disposent avec ordre. Elles construisent leurs cellules de même que beaucoup d'autres animaux bâtissent leurs habitations, chacun à sa manière. Quoiqu'elles n'aient pas de sexe, elles nourrissent les jeunes abeilles de la ruche, comme d'autres nourrissent leurs petits, et elles tuent les guêpes comme tout animal tue celui qui, en dérobant ses provisions, est un fardeau pour sa famille. Bien que tous ces effets fassent supposer un système de sens et une sorte de sentimens, pourtant il n'y a là que le sentiment, que le tact d'une abeille, et ce n'est ni un pur mécanisme tel que Buffon l'entend, ni une raison compliquée, mathématique et politique, comme d'autres le prétendent. Son ame est enfermée dans l'organisation et intimement unie à elle. Elle s'y conforme avec art dans ses opérations, mais dans un cercle très-rétréci et très-limité. La ruche est son monde, et le Créateur a divisé ses travaux en trois parties par une triple organisation.

Il ne faut pas non plus nous méprendre sur ce mot *habileté*, quand nous sommes frappés des arts organiques de divers animaux, dès les premiers momens de leur naissance. Notre habileté vient de la pratique; il n'en est pas ainsi de la leur. Leur organisation est-elle complète? leurs forces ont leur entier développement. Qu'est-ce qui dans le monde

a la plus grande habileté? la pierre qui tombe, la plante qui fleurit. L'une tombe, l'autre fleurit, conformément à sa nature. Le cristal se développe avec plus d'habileté et de régularité que n'en peut montrer l'abeille dans la construction de sa cellule, ou l'araignée dans le tissu de sa toile. Il n'y a dans la matière brute qu'un instinct aveugle, mais infaillible. Dans l'insecte, il est organisé pour servir divers membres et divers instrumens : or, ceux-ci peuvent être en défaut, et c'est de leur concours unanime à un même but, que naît l'habileté, aussitôt que la créature existe dans la plénitude de ses forces.

Par là nous voyons pourquoi, à mesure que les créatures s'élèvent, leurs instincts sont plus indéterminés, en même temps que la puissance infaillible de leur habileté va en diminuant. Par exemple, à mesure que le principe organique que nous désignons par les mots de forces de *formation*, d'*impulsion*, de *sensation*, de *combinaison artificielle*, mais qui en dernier résultat n'est qu'un seul et même pouvoir organique, se sous-divise en un plus grand nombre d'organes et de membres ; à mesure que les sphères d'action où il réside se multiplient avec les obstacles et les erreurs de détail, la force de l'instinct s'affaiblit, et l'empire de la volonté, et par conséquent celui de l'erreur, augmentent en égale proportion. Il faut que les sensations se tiennent l'une l'autre

en équilibre et qu'elles soient en harmonie entre elles. Salut, donc, instinct tout-puissant, guide infaillible! L'irritation obscure, qui dans une sphère déterminée, séparée de toutes les autres, renferme en soi une sorte d'omniscience et d'omnipotence, se partage alors en rameaux et en branches. Puisqu'elle reçoit de la nature moins de connaissances instinctives, la créature capable d'instruction est obligée d'apprendre; il faut qu'elle exerce ses forces, précisément parce qu'elle est naturellement plus faible et moins industrieuse : mais, par l'effet de son perfectionnement progressif et de la division de ses pouvoirs, elle a obtenu de nouveaux moyens d'actions, des organes plus nombreux et plus parfaits pour distinguer ses sensations et pour faire le meilleur choix; ce qui lui manque en intensité d'impulsion, est compensé par une composition plus étendue et plus parfaite. Elle est susceptible d'un contentement intérieur plus pur; elle fait un usage plus libre et plus varié de ses forces et de ses membres; et tout cela, parce que, pour m'exprimer ainsi, son ame organique est distribuée avec plus de pureté et de variété entre ses organes.

Examinons maintenant quelques-unes de ces lois admirables qui président au développement graduel de la créature, et cherchons par quels moyens le Créateur l'a accoutumée peu à peu *à combiner*

plusieurs idées ou sentimens, et à se servir librement, dans une sphère donnée, de plusieurs sens et de plusieurs membres.

CHAPITRE V.

Par quelle progression la créature s'élève jusqu'à combiner plusieurs idées entre elles, et à faire un usage plus libre de ses sens et de ses membres.

1. Un instinct obscur, mais puissant, voilà tout ce que la nature inanimée possède. Les parties se pressent l'une l'autre par des énergies internes; *toute créature* tend à acquérir une forme qu'elle se donne elle-même. Tout est donc renfermé dans cet instinct qui se répand indestructiblement sur tout l'être. La plus petite partie d'un cristal ou d'un sel est un sel ou un cristal : indivisible au dehors, indestructible au dedans, la force de formation agit sur chacune des parties les plus petites aussi bien que sur le tout.

2. Les plantes se composent de tubes et d'autres parties, dont il est inutile ici de faire le détail. Dans ces parties, l'instinct commence à se modifier, quoique dans le tout il opère encore d'une manière uniforme. La racine, la tige et les branches sont toutes des absorbans; mais elles agissent de différentes manières, par différens conduits et sur

différentes substances. L'instinct du Tout qui se modifie avec elles et en elles, reste identique et indivisible dans le Tout; *car la propagation n'est en elle-même rien autre que la floraison de la croissance*, et ces deux penchans sont essentiels à la nature de la créature.

3. Dans les zoophytes la nature commence imperceptiblement à séparer certains organes et avec eux, leurs pouvoirs inhérens : les organes de la nutrition deviennent visibles; le fruit se détache déjà dans le sein de la mère, quoiqu'il continue à être nourri comme une plante. Plusieurs polypes sont les rejetons d'une seule et même tige; la nature a fixé leur place, et les a dispensés de la locomotion. Le limaçon a un pied large pour fuir dans sa maison. Les sens de cette créature sont obtus et confus; ses penchans agissent avec lenteur, mais avec une force intime; la copulation du limaçon dure plusieurs jours. Ainsi, autant qu'elle le pouvait, la nature a dispensé ce commencement d'organisation vitale, de la variété d'action, qu'elle a concentrée dans un mouvement simple et obtus: la vie tenace du limaçon est presque indestructible.

4. En s'élevant à un degré plus haut dans l'échelle animale, elle continue à observer avec sagesse la même précaution pour préparer la créature à une plus grande variété de sens et d'instincts. L'insecte ne peut accomplir en une seule fois tout

ce qu'il doit accomplir : il faut donc qu'il change de forme et d'être; d'abord, sous la figure de la chenille, il satisfait au penchant de la nutrition, et ensuite, comme papillon, à celui de la propagation. Il lui eût été impossible de remplir ces deux destinées, s'il n'eût eu qu'une seule forme. *Une espèce seule d'abeilles* ne pourrait suffire à tout ce qu'exigent les besoins et la propagation du genre : aussi la nature les a divisées en trois classes; la première faite pour travailler, la seconde pour féconder et la troisième pour perpétuer l'espèce. Il ne lui a fallu que modifier très-faiblement l'organisation pour donner aux pouvoirs de la créature une direction nouvelle. *Le résultat qu'il lui était impossible d'atteindre par le moyen d'un seul modèle, elle l'a obtenu en divisant le modèle en trois parties, en rapport l'une avec l'autre, comme les fragmens d'un tout.* Ainsi elle a partagé la mission des abeilles entre trois espèces, comme elle a enseigné au papillon et à d'autres insectes leurs innocens travaux sous deux formes différentes.

5. A mesure qu'elle avance dans sa marche progressive et qu'elle cherche à multiplier les sens et à les unir à l'action de la volonté, elle fait disparaître les membres inutiles et simplifie la structure interne et externe. En se dévêtissant de sa peau, la chenille se débarrasse de cette multitude de pieds

qui ne seront plus nécessaires au papillon. Les créatures plus relevées sont loin d'avoir autant de pieds que les insectes, ni autant d'yeux avec toutes les variétés qu'ils présentent, ni leurs antennes et beaucoup d'autres de leurs petits instrumens. La tête de ces derniers ne renferme qu'un cerveau très-peu volumineux. Il a son siége très-bas en avant de la moelle épinière, et chaque ganglion nerveux constitue un nouveau centre de sensation. Ainsi l'ame du petit artiste est répandue dans tout son corps. Plus la créature devait recevoir de spontanéité et d'intelligence, plus son cerveau est grand et perfectionné; et de là, les trois parties principales du corps sont entre elles dans des rapports plus exacts que dans les insectes, les vers, etc., où elles manquent entièrement de proportion. L'amphibie traîne après lui une queue d'une force et d'une grosseur énormes; mais ses pieds sont difformes et mal assortis entre eux. La nature a relevé son ouvrage dans les quadrupèdes: les jambes sont plus longues et se rapprochent davantage l'une de l'autre; la queue, avec la portion de la vertèbre qui s'unit à elle, se raccourcit et diminue; elle perd la force musculaire qu'elle a dans le crocodile, et devient plus flexible et plus mince; dans les animaux les plus parfaits, elle n'est plus qu'un rameau chevelu, qui à la fin disparaît entièrement lorsque la nature approche de la forme droite: la

moelle en est portée plus haut, et se répand dans les parties plus nobles.

6. En même temps que l'artisan créateur établissait *dans le quadrupède* la proportion la plus convenable pour l'instruire *à exercer certains sens, certains pouvoirs combinés, et à les concentrer dans une seule forme de pensée et de sensation*, il changeait la figure de chaque espèce suivant la manière de vivre à laquelle il la destinait, et avec les mêmes parties et les mêmes membres il composait pour chaque genre une harmonie propre, et déposait dans chacun d'eux une intelligence particulière et différente de toutes les autres. Cependant il ne laissait pas de maintenir une certaine ressemblance entre les destinées des êtres, et tout parut indiquer qu'il poursuivait une grande fin. Cette grande fin est évidemment d'approcher par degré de la forme organique qui s'accorde avec la plus grande combinaison d'idées, et l'usage le plus varié et le plus libre de divers sens et de divers membres; et c'est là ce qui constitue le plus ou le moins d'humanité des animaux. Ce n'est point ici, il est vrai, un artifice de la volonté, mais un résultat de diverses formes, qui ne pouvaient être combinées que pour remplir le but particulier que la nature leur a assigné, c'est-à-dire, pour mettre en œuvre des pensées, des sens, des instincts et des désirs, dans telle proportion, pour telle fin et non pas pour telle autre.

Les parties de chaque animal sont l'une à l'autre dans la proportion la plus exacte, selon la place qu'elles occupent, et je suis persuadé que toutes les formes sous lesquelles peut exister une créature vivante sur la terre, existent réellement. Les animaux marchent à quatre pattes, parce qu'ils ne peuvent pas se servir de leurs pieds de devant, comme de mains humaines; mais par cela même, il leur est plus facile de grimper, de courir, de sauter, et de mettre en action leurs autres sens instinctifs. Ils ont la tête penchée vers la terre, parce qu'ils tirent leur nourriture du sol : la plupart d'entre eux ont l'odorat très-délicat, parce qu'il doit éveiller ou guider leur instinct. L'un a pour lui une vue perçante, l'autre l'excellence de l'ouïe; et ainsi la nature a choisi, non-seulement dans la constitution générale des quadrupèdes, mais encore dans la formation de chaque espèce en particulier, le système de pouvoirs et de sens qui devait le mieux s'exercer dans une pareille organisation. D'après cela, elle a ou raccourci ou alongé les membres; elle a augmenté ou diminué la force. Toute créature est un numérateur du grand dénominateur, qui est la nature même : l'homme lui-même n'est qu'une fraction du tout, un ensemble de pouvoirs qui ont à se former eux-mêmes en un seul tout, suivant telle organisation et non pas telle autre, par le concours général de divers membres.

7. Il faut nécessairement, dans une organisation terrestre ainsi établie, *qu'aucun pouvoir*, *qu'aucun penchant n'en détruise un autre;* et c'est une chose merveilleuse que le soin que la nature met à remplir ce but. La plupart des animaux ont leur *climat propre*, qui est précisément celui où ils peuvent le plus aisément se nourrir et propager leur espèce. Que la nature les eût organisés d'une manière plus indéterminée, avec la faculté de supporter divers climats; à quels besoins, à quel isolement plusieurs espèces n'eussent-elles pas été exposées, si bien qu'elles eussent fini par périr? C'est ce que nous voyons par les espèces les plus flexibles et qui ont suivi l'homme dans toutes les contrées. Chaque pays leur a laissé une empreinte particulière, et le chien est un des animaux les plus féroces lorsqu'il devient sauvage. L'instinct de la propagation augmenterait encore la férocité de la créature, s'il était enfermé dans des limites moins déterminées; mais il a été enchaîné par le Créateur. Il ne s'éveille qu'à une certaine époque, quand la chaleur organique de l'animal est au plus haut degré; et comme cet effet dépend des révolutions physiques de la croissance, de celles des saisons, de l'abondance de la nourriture, et que d'ailleurs le suprême ordonnateur des choses a déterminé le temps de la gestation, il y a autant de précautions prises pour l'enfance que pour l'âge mûr. Le nouveau-né arrive

dans le monde, s'il est en état d'y prospérer, ou il passe la mauvaise saison enfermé dans un œuf, jusqu'à ce qu'il soit éveillé par un soleil plus bienveillant; l'adulte ne sent en lui la force de cet instinct, que quand il n'en contracte plus d'autres: c'est aussi par là que s'établissent les rapports des espèces dans la durée et la force de ce penchant.

On ne peut dire avec quelle affection toute maternelle la nature a suivi cette marche dans l'éducation de la créature vivante, qu'elle a accoutumée peu à peu au genre d'actions, de pensées et de vertus qui convenaient à l'organisation dont elle l'avait pourvue : elle a *préconçu* cet ordre, quand elle a déposé ces pouvoirs dans une organisation donnée, et qu'elle a fait à la créature une loi de voir, de désirer et d'agir dans cette organisation, de la manière qu'elle prévoyait, et selon les besoins, les pouvoirs, l'espace qu'elle lui donnait dans les limites de ce tout organique.

Il n'est pas de vertus, de penchans dans le cœur humain, qui n'aient quelque part dans le monde animé, un point correspondant auquel la mère de toutes les formes a *accoutumé* organiquement l'animal. Il faut qu'il pourvoie à ses propres besoins; il faut qu'il apprenne à aimer ses petits. La nécessité et les saisons l'obligent à se réunir en société avec les individus de son espèce, quand ce ne serait que pour avoir des compagnons de voyage.

L'instinct pousse tel animal à l'amour; la nécessité conduit tel autre au mariage, à une sorte de république et d'ordre social. Quelque confus que soit ce fait intérieur, et quelque courte que soit la durée de son action, il est empreint dans la nature de l'animal, il s'y manifeste avec évidence, et ses retours sont irrésistibles, indestructibles. A mesure que ses opérations se concentrent davantage dans a profondeur de l'organisme, qu'elles sont plus confuses, à mesure qu'il y a moins de pensées en nouvement, et que la force d'impulsion agit plus rarement, l'instinct a plus d'empire et ses effets sont plus parfaits. Ainsi partout se reproduisent, dans la sphère où les animaux se développent, des représentations de certains actes propres à l'espèce humaine; et s'il est un péché contre nature, c'est de s'obstiner à les considérer comme des machines, quand nous voyons de nos yeux leur système nerveux, leur constitution, qui ressemblent aux nôtres, leurs besoins et leurs genres de vie qui sont es mêmes.

Il ne faut donc pas s'étonner que plus une espèce ressemble à l'homme, plus son art mécanique diminue; car alors elle est déjà dans un cercle pratique de pensées plus conformes à l'humanité. Le castor, qui n'est autre qu'un rat d'eau, bâtit avec art son habitation; le renard, le mulot, et d'autres animaux semblables, ont leurs constructions arti-

ficielles et souterraines. Le chien, le cheval, le chameau, l'éléphant, n'ont pas besoin de ces arts élémentaires; ils ont des idées comme celles de l'homme. Poussés par la main plastique de la nature, ils développent leurs penchans comme il le fait lui-même.

CHAPITRE VI.

Différence organique entre l'homme et les animaux.

C'est une grande erreur que de dire à la louange de l'homme, que les pouvoirs et les capacités de toutes les autres espèces sont concentrés en lui avec la perfection la plus achevée : une telle assertion est non-seulement sans preuves, mais elle se détruit d'elle-même. Comment l'homme pourrait-il en même temps s'épanouir comme la fleur, palper comme l'araignée, bâtir comme l'abeille, sucer comme le papillon, et de plus posséder la force musculaire du lion, la trompe de l'éléphant et l'art du castor? Possède-t-il, je dirai plus, comprend-il un seul de ces pouvoirs avec cette intensité que l'animal met à en jouir et à le développer?

D'autre part, il en est qui l'ont, non pas dégradé jusqu'au rang des animaux, mais entièrement dépouillé du caractère de son espèce; et ils en ont

ait un animal dégénéré, qui, s'efforçant incessam-
nent d'atteindre à un plus haut degré de perfec-
ion, a tout-à-fait perdu l'individualité de son espèce.
C'est ce qui est évidemment contraire à la vérité
t au témoignage de son histoire naturelle. Il a,
ans aucun doute, des qualités qu'aucun autre ani-
nal ne possède, et il fait des actions dont le bien et
e mal lui appartiennent véritablement en propre.
Aucun animal n'a le langage de l'homme, et encore
noins ses écritures, ses traditions, sa religion, ses
lroits et ses lois arbitraires; en un mot, aucun
nimal n'a la figure, le vêtement, l'habitation, les
rts, la manière de vivre indépendante, les pen-
hans indomptés et les opinions flottantes qui dis-
nguent presque chaque individu du genre humain.
ous n'examinons point si tout cela est à l'avantage
u au détriment de notre espèce; il suffit que ce
oit là son caractère dominant. Puisque tout animal
este conforme, dans l'ensemble de sa vie, aux
ualités du genre dont il fait partie, et que nous
euls avons fait un Dieu de notre volonté et non
e la nécessité, cette différence doit être exami-
ée comme un fait; car c'en est un incontesta-
lement : que si l'on demande comment l'homme
st arrivé à cette différence; si elle est naturelle,
u circonstantielle et acquise? Ces questions sont
'un autre genre et n'appartiennent qu'à l'histoire.
'ailleurs la faculté qu'il a de se perfectionner ou de

se corrompre, et qu'aucun animal ne partage avec lui, est un des caractères distinctifs de son espèce. Laissant donc de côté toute métaphysique, nous nous bornerons à la physiologie et à l'expérience.

1. *L'attitude de l'homme est droite; en cela, il a sur la terre un caractère distinctif;* car, bien que l'ours ait aussi un pied large, et qu'il se tienne droit quand il combat; bien que le singe et le pygmée [1] se mettent quelquefois à marcher et à courir, le corps dressé, l'espèce humaine est la seule pour laquelle cette position soit naturelle et constante. Le pied de l'homme est plus ferme et plus large; son orteil est gros et long, tandis que le singe n'a qu'un pouce opposable; en même temps son talon est de niveau avec la plante du pied. Tous les muscles dont le concours est nécessaire, sont appropriés à ce mode de station. Le gras de la jambe s'arrondit; le bassin se retire en arrière; l'épine du dos est moins courbée; la poitrine s'élargit; les épaules ont des clavicules; les mains ont des doigts exercés au toucher : pour couronner son organisation, la tête, en se retirant, s'élève sur les muscles du cou. L'homme est ανθρωπος [2]; il regarde au loin, au-dessus et autour de lui.

Il faut avouer toutefois que ce mode de station n'est pas tellement essentiel à l'homme, que le

1. Le *simia troglodytes* de Linné.

2. De ανω, *en haut*, et de θεωρέω, *regarder.*

contraire lui soit aussi impossible que de voler; non-seulement cela se voit par les enfans, mais encore l'expérience l'a démontré par l'exemple des hommes qui ont été élevés au milieu des animaux. On connaît onze ou douze exemples de ce genre[1], et quoiqu'ils n'aient pas été tous suffisamment observés et décrits, pourtant quelques-uns prouvent évidemment que la démarche la plus incommode à l'homme n'est pas impraticable à sa nature flexible. Sa tête et son abdomen font une légère saillie; son corps peut donc tomber en avant, comme quand la tête penche dans le sommeil. Nul corps privé de vie ne peut rester debout. Ce n'est que par l'exercice combiné d'actions innombrables que notre manière artificielle de nous tenir droit et de marcher, devient possible.

Ainsi, on peut concevoir aisément qu'en se prêtant à la démarche des quadrupèdes, plusieurs membres du corps humain doivent changer de formes et de proportions; c'est ce que l'on voit par les hommes sauvages. L'enfant irlandais, décrit par Tulpius, avait le front plat, l'occiput élevé, le gosier alongé et d'où sortait une espèce de bêlement, la langue épaisse et qui touchait presque au palais, et le creux de l'estomac profondément enfoncé : c'est précisément ce qui doit arriver dans

1. Voyez le Système naturel de Linné; le Supplément de Martini à Buffon, etc.

la marche quadrupède. La jeune fille flamande, qui marchait droite, et qui conservait encore beaucoup de choses de la nature de la femme, comme de se parer d'un tablier de paille, avait la peau brune, épaisse et velue, et de longs cheveux épais. La jeune fille trouvée à Songi, en Champagne, avait l'air sombre et hagard; ses doigts étaient singulièrement nerveux et ses ongles d'une longueur démesurée; ses pouces surtout étaient si forts et si alongés, qu'elle s'élançait d'arbre en arbre comme un écureuil : son pas rapide n'était pas celui de la marche; elle semblait fuir en sautillant et en glissant; à peine pouvait-on distinguer le mouvement de ses pieds. Le son de sa voix était faible et tendre; son cri, perçant et glacé : elle avait une force et une agilité extraordinaires, et il lui était si difficile de se priver de sa nourriture accoutumée, qui se composait de chair crue et saignante, de poisson, de feuilles et de fruits, que non-seulement elle fit tous ses efforts pour échapper à ses gardiens, mais qu'elle tomba dangereusement malade, et qu'elle ne put trouver de soulagement qu'en suçant du sang chaud, qui glissait dans ses veines comme une sorte de baume. Ses dents et ses ongles tombèrent à mesure qu'elle s'accoutuma à notre nourriture. Des douleurs insupportables resserraient son estomac et ses entrailles, particulièrement l'œsophage, qui se dessécha et se con-

suma; preuve incontestable que la nature flexible d'un être humain, même quand il est né et a été élevé pendant quelque temps au milieu des hommes, peut s'habituer en peu d'années au mode inférieur de la vie des animaux, parmi lesquels il a été jeté par quelque hasard funeste.

Comment pourrais-je décrire l'odieux spectacle que l'homme eût présenté, s'il eût été condamné par le destin à être un fœtus animal dans le sein d'un quadrupède? Quels sont ceux de ses pouvoirs qui auraient été fortifiés ou affaiblis? quelles seraient la démarche, l'éducation, la manière de vivre, la structure physique de l'animal humain? Mais, loin de moi, image impie, image épouvantable! monstre effrayant dont la Nature s'indigne! tu n'existes pas dans le monde; ma plume ne dessinera pas tes traits.

2. *L'attitude droite de l'homme n'est naturelle qu'à lui; mais cette forme d'organisation est commune à toute son espèce, dont elle est le caractère distinctif.*

On n'a trouvé sur la terre aucune nation qui marchât sur les pieds et sur les mains. Les plus sauvages, quelque rapprochées qu'elles soient des animaux dans leurs formes et leur manière de vivre, en diffèrent toutes par le mode de station. Il n'est pas jusqu'aux automates de Diodore, et à quelques autres êtres fabuleux des écrivains de l'antiquité et

du moyen âge, qui ne soient des êtres bipèdes; et je ne puis concevoir, comment l'espèce humaine, si elle n'a reçu de la nature qu'une attitude abjecte et horizontale, a pu jamais s'élever à une attitude si contrainte et si compliquée. Que n'a-t-il pas fallu pour accoutumer à notre nourriture et à notre manière de vivre, les hommes sauvages que l'on a découverts; pourtant ils n'étaient pas sauvages originairement, et ne l'étaient devenus qu'en demeurant quelques années au milieu des animaux. La jeune fille de la terre de Labrador avait quelques idées de son premier état, et elle conservait quelques traces du langage et des instincts de son pays natal; mais sa raison ne dépassait pas le cercle de l'instinct animal : il ne lui restait aucun souvenir ni de la traversée, ni de la vie sauvage. Celles dont nous avons parlé plus haut, non-seulement étaient privées de la parole, mais semblaient en être privées pour toujours. — Et l'animal humain, s'il eût été pendant des siècles de siècles dans cet état abject, et que par des proportions entièrement différentes il eût reçu la forme quadrupède dans le sein de sa mère, eût abandonné cet état de son propre mouvement et se fût élevé à l'attitude droite! De la condition de l'animal qui le courbait vers la terre, comment eût-il pû s'élever à l'état d'homme, et avant qu'il ne fût homme, inventer la parole humaine? Si l'homme eût com-

mencé par marcher sur les pieds et sur les mains, assurément il n'aurait point changé; et il n'y a que le prodige d'une seconde création qui eût fait de lui ce qu'il est maintenant, et ce que son histoire et l'expérience nous attestent à chaque pas.

Pourquoi donc embrasserions-nous des paradoxes dénués de preuves, et même entièrement contradictoires, quand la constitution de l'homme, l'histoire de son espèce, et, comme je le pense, toute l'analogie de l'organisation terrestre, nous conduisent à d'autres résultats. De toutes les créatures que nous connaissons, aucune ne s'est éloignée de son organisation originelle, jusqu'à se prêter à une autre qui soit inconciliable avec la première. Elles ne peuvent agir qu'avec les pouvoirs inhérens à leur organisation, et la nature ne manque pas de moyens pour retenir chaque créature dans la sphère qu'elle lui a assignée. Tout, dans l'homme, est approprié à la forme que nous lui voyons maintenant. C'est par elle que tout s'explique dans son histoire: sans elle il n'y a plus qu'obscurité et contradiction; et puisque toutes les formes de la création animale semblent converger à la sienne, comme à l'image élevée de la divinité et à la beauté la plus achevée, la plus parfaite que la terre puisse présenter; puisque sans elle le monde serait privé de son ornement suprême et de sa couronne, comme si la domination de l'homme

manquait à l'univers; pourquoi abaisserions-nous dans la poussière le diadème de notre destinée, et fermerions-nous obstinément les yeux à l'éclat dont resplendit ce point central dans lequel paraissent se réunir tous les rayons du cercle.

Quand l'auteur des choses eut achevé son ouvrage et épuisé en apparence toutes les formes possibles sur notre terre, il s'arrêta et contempla le produit de ses mains; et comme il vit que la terre manquait encore de son principal ornement, de son souverain, et d'un second Créateur, il prit conseil en lui-même, il combina entre elles les formes et composa son chef-d'œuvre, la beauté humaine. Avec une affection de père, il tendit la main à la dernière créature de sa pensée, et lui dit : *Sois debout sur la terre!* Abandonné à toi-même, tu eus été un animal, semblable aux autres animaux; mais par mon appui et mon amour, *marche la tête levée*, et sois le Dieu des animaux.

Considérons, avec des yeux de reconnaissance, dans cet acte sacré, le bienfait qui fit de nôtre race une espèce véritablement humaine; nous remarquerons avec admiration quel nouvel ordre de pouvoirs commença avec l'attitude droite de l'homme, et comment par cela seul l'homme devint HOMME.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

L'homme est par son organisation un être raisonnable.

L'orang-outang ressemble intérieurement et ex-
érieurement à l'homme; son cerveau a la même
orme; il a d'ailleurs la poitrine large, les épaules
lates; son visage se rapproche du nôtre, et son
râne est jeté dans le même moule. Son cœur,
es poumons, le foie, la rate, l'estomac et les in-
estins sont semblables à ceux de l'homme. Tyson [1]
distingué quarante-huit parties dans lesquelles
ressemble plus à notre espèce qu'à celle du
nge; et les actions que l'on raconte de lui jus-
u'à ses vices et ses folies, et probablement aussi
menstruation, présentent des similitudes avec
espèce humaine.

Il est donc incontestable que dans ses actes in-
rnes, dans les opérations de sa pensée, il doit
résenter aussi quelque ressemblance avec l'homme,
les philosophes qui voudraient ne voir en lui

---

1. *Tyson's Anatomy of a pygmy compared with that of a onkey, an ape, and a man. Lond.*, 1751, *pag.* 92-94.

qu'une simple machine animale, manqueraient à n'en pas douter de termes de comparaison. Le castor se bâtit une habitation, mais il n'obéit qu'à l'instinct; tout le mécanisme de son être est combiné pour cette opération : mais il ne peut rien faire de plus, ni s'associer avec l'homme, ni prendre part à ses idées et à ses passions. Le singe, au contraire, n'a pas un instinct déterminé; son mode de pensée, qui touche d'une part aux limites de la raison, ne quitte pas le champ de l'imitation. Il imite tout, et ainsi il faut que son cerveau soit propre à des milliers de combinaisons d'idées sensibles, dont aucun autre animal n'est capable; car ni le sage éléphant, ni ne chien industrieux, ne peuvent faire ce que fait le singe. Que serait-ce, s'il se perfectionnait lui-même! mais c'est ce qui lui est impossible; il y trouve un obstacle invincible : son cerveau est incapable de combiner avec ses propres idées celles d'autrui, et de faire ce qu'il imite comme une chose qui lui serait propre. La femelle décrite par Bontius, avait une sorte de modestie et se voilait de sa main quand un étranger entrait : elle soupirait, pleurait et semblait accomplir des actions humaines. Les singes dont parle Battel, marchent en sociétés, s'arment de massues, et chassent les éléphans de leur voisinage. Le singe que de la Brosse mettait à table, se servait d'un couteau et d'une fourchette; il était susceptible de

tristesse, de confiance et de toutes les passions humaines. L'amour des mères pour leurs petits, leur éducation, la manière dont elles leur apprennent les arts et les ruses de la vie des singes, les réglemens de leur société, les châtimens qu'ils infligent aux malfaiteurs, jusqu'à leurs tours plaisans et leurs malices, prouvent par un grand nombre d'exemples incontestables, que ces créatures ressemblent intérieurement à l'homme autant que l'indique leur extérieur. C'est en vain que Buffon prodigue les efforts de son génie, quand à l'occasion de ces animaux il combat la ressemblance de l'organisme interne avec l'organisme externe. Les faits qu'il a lui-même rassemblés suffisent pour le réfuter; et l'uniformité de l'organisme, au dedans et au dehors, si elle est bien définie, est tellement manifeste qu'on la saisit à travers toutes les formes de l'être animé.

D'où vient donc qu'un être si semblable à l'homme n'est pas homme? C'est peut-être uniquement du langage? Mais on a pris la peine d'en élever plusieurs; et si cet animal, qui imite tout, pouvait reproduire la parole, c'est ce qu'il aurait commencé par imiter sans attendre qu'on l'eût instruit; n'est-ce que l'organe qui lui manque? Non, certainement; car, bien qu'il comprenne ce qu'il y a de vulgaire dans le langage de l'homme, et qu'il ne cesse de gesticuler, pourtant le singe

n'a jamais acquis la faculté de converser par la pantomime avec son maître, et de discourir par gestes. Il faut donc chercher ailleurs pour quelle raison l'intelligence humaine a été refusée à cette créature, qui peut-être en a un obscur pressentiment, sans être pour cela plus en état d'arriver jusqu'à elle.

Or, comment l'expliquer? Il est remarquable que presque toute la différence que la dissection découvre entre ces deux êtres paraît consister dans les *parties appropriées à la marche*. Le singe est formé comme pour la station droite; aussi est-il plus semblable à l'homme que ses frères; mais il n'est pas formé en entier pour cela, et cette différence semble le priver de tous ses autres avantages. Suivons cette lueur, et la nature elle-même nous guidera dans le sentier où nous devons chercher les premiers fondemens de la supériorité de l'homme.

L'orang-outang[1] a les bras longs, les mains grosses, les jambes courtes, et les pieds gros avec

1. Voyez Camper : *Kort Berigt wegens de Ontleding van verschiedene Orang-Outangs*; Mémoire abrége sur la dissection de quelques orang-outangs; Amsterdam; 1780. Je ne connais ce Mémoire que par le long extrait qui en a été fait dans la Revue littéraire de Gœttingue (*Gœttingische gelehrte Anzeigen, Zugabe, St.* 29; 1780), et il faut espérer que cet ouvrage, ainsi que l'Essai sur les organes de la parole dans les singes, seront insérés dans la collection des Traités de ce célèbre anatomiste. (Leipsic, 1781.)

des doigts alongés ; mais le pouce de la main et le grand orteil du pied sont comparativement très-petits. Buffon, et Tyson avant lui, donnent d'après cela au singe le nom d'espèce quadrumane ; et il est évident que la base qui permet à l'homme de se tenir droit, manque au singe, à cause de la petitesse de ces articulations : la partie postérieure de son corps est amaigrie; ses genoux sont plus gros que ceux de l'homme et placés plus haut. Les muscles qui meuvent les genoux partent de l'os de la cuisse plus bas que dans l'homme, de telle sorte que l'animal ne peut jamais se tenir parfaitement droit; mais, avec ses genoux arqués, il semble pour ainsi dire apprendre à se dresser. La tête de l'os de la cuisse pend dans sa cavité sans aucun ligament. Les os du bassin sont comme ceux des quadrupèdes; les cinq dernières vertèbres du cou ont des appendices longs et pointus, qui empêchent la tête de se porter en arrière. Ainsi la créature n'est pas formée pour rester droite, et les conséquences qui en résultent sont fâcheuses pour elle. Son cou est court et les clavicules sont si longues que la tête semble enfoncée entre les épaules[1]. Les parties antérieures prennent beaucoup de développement ; les mâchoires sont fortement articulées, et le nez est aplati. Les yeux sont placés près l'un de l'autre ; la pru-

1. Voyez dans Tyson une figure de face et par derrière.

nelle de l'œil est si petite qu'on ne voit aucun blanc ; au contraire, la bouche est grande, le ventre replet, la poitrine longue et le dos très-faible. Les cavités orbitaires sont rapprochées l'une de l'autre ; l'articulation de la tête est postérieure comme chez les autres animaux, et non plus centrale et angulaire comme dans l'homme. La mâchoire inférieure est proéminente et l'os intermaxillaire achève de détruire toute ressemblance entre la face du singe et celle de l'homme[1]. Or, de la forme même de la tête, dont la partie inférieure se projette en avant, et dont la partie postérieure se rejette en arrière, de la manière dont elle est placée sur le cou, des rapports de situation qu'ont avec elles les vertèbres du dos, il résulte que le singe n'est qu'un animal, quelque grande que soit sa ressemblance avec l'homme.

Pour nous amener à cette conséquence, considérons l'habitude générale du corps de l'homme, laquelle semble se rapprocher, quoique de loin, des formes de l'animal. Que faut-il pour le rabaisser à nos yeux vers la *brute*, pour lui donner un aspect bas et hideux ? Que les mâchoires soient proémi-

1. Voyez un dessin de cet os dans Blumenbach, *De generis humani varietate nativâ*, tab. 1, fig. 2 : mais il ne paraît pas que tous les singes aient cet os intermaxillaire au même degré de développement ; car Tyson, dans son mémoire de dissection, dit positivement qu'il ne l'a point trouvé.

ıentes, que la tête soit rejetée en arrière; en un not, la ressemblance la plus éloignée avec l'organisation quadrupède. Au moment où le centre de gravité, sur lequel le crâne humain repose sa oûte élevée, est changé, la tête semble fixée à 'épine, la mâchoire se projette en avant, et le nez 'élargit et s'aplatit comme dans les brutes. Au-lessus, les cavités orbitaires se rapprochent davanage l'une de l'autre; le front se retire en arrière, t il présente latéralement cette dépression qui, lans le crâne du singe, marque son infériorité ans l'échelle animale; la tête se termine en pointe u-dessus et par derrière; la cavité du crâne se étrécit, et tout cela parce que la direction de la gure, la forme dégagée de la tête dans l'attitude roite de l'homme, est changée.

Que ce point seul soit disposé autrement, et oute la forme s'embellira et s'ennoblira. Le front e produira en avant; rempli de vastes pensées, et e crâne s'arrondira en voûte avec un caractère imosant de grandeur et de calme; le nez épaté de animal se contractera, et sa forme sera mieux desinée et plus délicate; la bouche en se retirant sera ordée et recouverte d'un tissu plus précieux, et insi se formeront les lèvres de l'homme, qui manquent aux espèces les plus remarquables des singes. Le menton s'abaissera pour s'arrondir en un ovale perpendiculaire; les joues s'enfleront légèrement,

et l'œil considérera les objets de dessous le front, qui s'avance comme le temple sacré de la pensée. Et d'où vient tout cela? de ce que la tête est formée pour l'attitude droite; de ce qu'elle est intérieurement et extérieurement organisée pour un centre particulier de gravité[1]. Que celui qui n'en est pas persuadé examine les crânes du singe et de l'homme, et il ne lui restera pas l'ombre de son doute.

Toute forme externe dans la nature indique ses opérations internes; et ainsi, mère suprême de toutes choses, nous approchons du plus sacré de tes ouvrages terrestres, du laboratoire de l'intelligence humaine!

On s'est donné beaucoup de peine pour comparer la masse du cerveau humain avec celle du cerveau des autres animaux; et pour avoir les poids relatifs des cerveaux et des corps. Mais cette manière de peser et de calculer ne peut donner aucun résultat exact pour trois raisons.

1. Parce que l'un des membres de la comparaison, la masse du corps, est trop indéterminé et ne conserve pas un rapport invariable avec l'autre

---

1. Je n'ai pas lu l'Essai de Daubenton sur les différences de la situation du grand trou occipital dans l'homme et dans les animaux (Mémoires de l'Académie de Paris, 1764). Je ne sais pas davantage quelles sont les conséquences que l'auteur en déduit, ni jusqu'où il pousse ses idées. Les miennes me sont fournies par l'examen d'un certain nombre de crânes d'hommes et d'animaux que j'ai sous les yeux.

nembre, qui est déterminé avec précision. Qui ignore combien il y a peu d'homogénéité dans la nature les choses qui composent le poids d'un corps et combien les proportions qu'on serait tenté de leur ssigner peuvent changer! Le corps lourd de l'éléphant, aussi bien que sa tête massive, sont allégés par le moyen de l'air, et quoique son cerveau ne soit pas très-volumineux, il ne laisse pas que d'être le plus intelligent des animaux. Qu'est-ce qui pèse le plus dans le corps de l'animal? ce sont les os; or le cerveau ne leur est pas strictement proportionné.

2. Il est sans doute d'une grande importance le savoir quelle est la fin à laquelle le cerveau concourt dans l'économie animale, et la part qui lui ppartient dans les fonctions où il assiste les nerfs. i donc le cerveau et le système nerveux étaient pesés ensemble, on obtiendrait une proportion plus pproximative, sans qu'elle fût encore d'une exactitude rigoureuse; d'ailleurs leur poids n'indiquerait ni la délicatesse des nerfs, ni leur destination.

3. Ainsi, en dernière analyse, tout dépend de a perfection de l'élaboration, des rapports de ituation des parties entre elles, de la capacité et u développement d'une organisation où les impressions et les perceptions des nerfs vont se combiner avec une grande force, avec une justesse xquise, avec une liberté et une variété inépui-

sables, et surtout de l'énergie avec laquelle elles s'unissent dans l'entité divine et mystérieuse que nous nommons pensée, et sur laquelle nous ne pouvons tirer aucun éclaircissement de l'évaluation de la masse du cerveau.

Toutefois les calculs que l'expérience consacre sont précieux et méritent bien d'être pris en considération[1]. S'ils ne nous fournissent aucun résultat définitif, du moins ils nous conduisent à des inductions préliminaires dont l'importance se fait promptement sentir; j'en mentionnerai ici quelques-unes pour montrer l'uniformité ascendante du cours de la nature.

1. C'est dans les animaux les plus petits, dans ceux où la circulation et la chaleur organique ne sont qu'imparfaitement développés, que le cerveau présente, toute proportion gardée, un moindre volume, et que le système nerveux est le plus incomplet. La nature, comme nous l'avons déjà remarqué, a fait pour ces derniers en irritabilité intime ou expansive, ce qu'elle a été obligée de

---

1. On trouve un grand nombre de ces données dans le grand ouvrage de Haller sur la physiologie, et il est bien à désirer que le professeur Wrisberg fasse connaître les nombreuses expériences qu'il indique dans ses Notes sur le petit Traité de la physiologie de Haller; car nous verrons bientôt que le poids spécifique du cerveau, tel qu'il l'a évalué, est un type plus exact que celui qui a été employé dans les calculs précédens.

leur refuser en sensibilité; car il est probable que l'organisme de ces créatures ne pouvait, dans son élaboration, ni produire, ni comporter un plus grand cerveau.

2. Dans les animaux à sang chaud, la masse du cerveau augmente à proportion que leur organisation est plus élaborée; mais ici surviennent d'autres considérations, qui sont fondées plus spécialement sur la connaissance des rapports établis entre les nerfs et les forces musculaires. Dans les animaux de proie le cerveau est plus petit : ce qui domine dans ces derniers, c'est l'irritabilité animale, c'est la force musculaire, à laquelle le système nerveux est presque toujours assujetti. Dans les animaux pacifiques et herbivores, le cerveau est plus développé, mais encore il semble être surtout employé dans les nerfs des sens. Les oiseaux ont beaucoup de cerveau; car dans leur élément plus froid, il leur faut un sang plus chaud. La circulation est confinée d'ailleurs dans une sphère plus étroite dans leur corps, qui est en général petit. Dans le moineau lascif, le cerveau remplit toute la tête, et est égal en poids à un cinquième du corps.

3. Dans les créatures jeunes, le cerveau est plus volumineux que dans celles qui ont atteint tout leur développement; ce qui vient évidemment de ce qu'il est plus mou, plus tendre, qu'il présente ainsi un plus grand volume sous un poids égal.

C'est alors aussi que se prépare en abondance cette substance exquise dont il se fait une grande dépense, puisqu'elle concourt à toutes les fonctions vitales et aux opérations internes, par lesquelles la créature doit dans ses plus jeunes années former et développer ses facultés. Avec les années le cerveau devient plus ferme et plus dur; car alors les capacités sont acquises, et la créature, homme ou animal, cesse de recevoir des impressions si lumineuses, si douces et si fugitives. En un mot, il paraît que la grandeur du cerveau est une condition nécessaire, quoique non la première de toutes, pour que la créature s'élève à de hautes capacités, et enfin à l'exercice de l'intelligence. L'homme, tel que les anciens eux-mêmes l'ont connu, est un des êtres qui ont proportionnellement le plus grand cerveau; mais en ce point le singe ne lui est pas inférieur, et l'âne l'emporte même en cela sur le cheval.

Les facultés les plus nobles de la pensée exigent sans doute d'autres conditions physiologiques d'existence, et d'après l'échelle d'organisation que la nature a placée devant nos yeux, il faut comprendre par là, la structure même du cerveau, l'élaboration plus ou moins parfaite de ses parties et de ses sucs, les circonstances de sa position et ses proportions, qui sont plus ou moins favorables pour recueillir les perceptions et les idées les plus

spirituelles au sein de la chaleur vitale la plus salutaire. Revenons donc sur les lignes du livre de la nature, et livrons à notre examen les plus belles qu'elle ait jamais tracées, les tablettes même du cerveau; car, comme les organisations qu'elle a établies ont pour but la sensation, le bien-être, le bonheur de la créature, il faut croire que la tête est la partie de ses œuvres où nous pouvons étudier sa pensée avec l'espérance la mieux fondée de la découvrir.

1. Dans les créatures où il n'est encore qu'à son commencement, le cerveau paraît très-simple : c'est un bouton, ou un couple de boutons, formé de l'efflorescence de la moelle épinière, et il ne distribue des nerfs qu'aux sens les plus indispensables. Dans les oiseaux et dans les poissons dont les cerveaux, suivant l'observation de Willis, ont une structure presque pareille, le nombre des tubercules va jusqu'à cinq ou même plus, et ils sont aussi plus distincts les uns des autres; enfin, dans les animaux à sang chaud, la distinction du cerveau et du cervelet est mieux marquée. Les lobes du premier, selon l'organisation de l'animal, sont unis ou séparés entre eux, et chacune des parties se conforme à cette disposition générale. Ainsi la nature, aussi bien dans l'entière formation de l'espèce que dans l'abrégé et le terme de son œuvre, le cerveau, n'a qu'un seul *prototype*, dont elle ne

s'écarte nulle part, pas même dans le moindre ver, dans le moindre insecte, et qu'elle change d'une manière presque imperceptible dans chaque espèce, suivant la variété de l'organisation externe ; mais tout en le modifiant, elle le développe, elle l'agrandit, elle le perfectionne, jusqu'à ce qu'à la fin il atteigne son plus haut degré d'épuration dans l'homme. Le cervelet s'achève avant le cerveau : plus étroitement uni à la moelle épinière, dont il se rapproche davantage par son origine, il établit des points de ressemblance entre plusieurs espèces, qui n'en présentent d'ailleurs aucun dans la configuration du cerveau. Et il ne faut pas que ceci nous étonne, puisque des nerfs d'une grande importance pour l'économie animale partent du cervelet, de telle sorte, que la nature, pour produire la fleur de la pensée, en jeta les premiers germes dans l'épine dorsale et les développa dans les parties antérieures.

2. Les lobes du cerveau paraissent sous plusieurs rapports plus achevés dans leurs plus nobles parties. Non-seulement leurs circonvolutions sont plus profondément et plus soigneusement marquées, plus nombreuses et plus diversifiées dans l'homme que dans aucun autre animal ; non-seulement la partie corticale du cerveau humain en est la portion la plus tendre et la plus délicate, puisqu'il peut être réduit par la dessiccation au vingt-

[illegible] de son poids, mais le tissu de la moelle cérébrale, qui est couvert et entrelacé par cette partie corticale, est plus délicat, plus déterminé et, toute proportion gardée, plus grand, dans les animaux les plus nobles, spécialement dans l'homme, que dans toutes les autres créatures. Dans l'homme le cerveau est beaucoup plus pesant que le cervelet, et ceci indique clairement que le premier est rempli intérieurement et que son élaboration est plus abondante.

3. Toutes les expériences rassemblées jusqu'ici par Haller, le plus savant physiologiste qu'aucune nation ait jamais produit, tendent à montrer combien il serait inutile de chercher le travail invisible *de la formation des idées en substance* et distribué entre les parties matérielles du cerveau : je suis persuadé, d'ailleurs, quand aucune de ces expériences n'existerait, qu'en réfléchissant sur le véritable mode de formation des idées, nous serions arrivés à la même conséquence. Pourquoi nommons-nous les pouvoirs de la pensée, suivant leurs différentes relations, imagination et mémoire, esprit et jugement ? Pourquoi distinguer l'impulsion du désir de celle de la volonté simple, et le pouvoir de la sensation de celui du mouvement ? La moindre réflexion impartiale nous dit que les facultés ne sont pas séparées localement, comme si le jugement résidait dans une partie du cerveau, la mé-

moire et l'imagination dans une autre, les passions et les pouvoirs sensitifs dans une troisième; car la pensée de notre ame est indivisible, et chacun de ses effets est un résultat de la pensée. Il serait donc absurde, jusqu'à un certain point, de tenter de disséquer les relations abstraites, comme autant de corps, et de morceler l'ame, comme Médée fit des membres de son frère. Si la matière de la sensation, qui est entièrement distincte du fluide nerveux (en admettant qu'il existe), échappe à nos observations dans les sens les plus grossiers, combien devons-nous être plus incapables de découvrir la connexion spirituelle qui est établie entre tous nos sens et nos perceptions, et non-seulement de les voir et de les sentir, mais de pouvoir les exciter à volonté dans les différentes parties du cerveau, comme les touches d'un clavecin, que nous faisons résonner quand il nous plaît! Je suis loin d'entretenir le moins du monde une telle espérance.

4. J'en suis encore plus éloigné, quand je considère la structure du cerveau et celle des nerfs. Combien ici l'économie de la nature est différente de ce que serait tentée de supposer une physiologie abstraite des sens et des facultés de l'ame! Où est celui qui, d'après des notions purement métaphysiques, inférerait que les nerfs naissent, se divisent et se réunissent, comme cela arrive réellement? et encore ces parties du cerveau

ont-elles les seules dont nous connaissions les
ouvoirs organiques, parce que leurs effets sont
lacés sous nos yeux. Il ne nous reste donc qu'à
onsidérer ce laboratoire sacré des idées, le cer-
eau interne, où les sens convergent de toutes
arts, comme le sein où l'embryon invisible et
ndivisible de la pensée commence à se former.
il a atteint son complément, s'il est dans un heu-
eux état de santé, et qu'il fournisse à l'embryon
on-seulement ce qu'il lui faut de chaleur men-
le et vitale pour naître, mais encore une capacité
sez vaste, une situation assez fixe pour que les
ouvoirs organiques et invisibles, qui s'étendent
i à toutes choses, puissent recueillir les impres-
ons des sens, celles du corps entier, et les com-
ner pour ainsi dire *en un point lumineux* qui
pproche du *sentiment;* alors la créature, délicate-
ent organisée, s'élève à la puissance de la raison,
elle est aidée par les circonstances externes de
éducation et du développement moral. Que le
ontraire ait lieu; que le cerveau manque de
uides élaborés, de certaines parties essentielles;
ue les sens les plus grossiers l'occupent; qu'il
oit resserré dans d'étroites limites; qu'arrive-t-il?
omme elle manque de ce rayonnement subtil,
e cette convergence intellectuelle qui donnent à
homme sa supériorité, la créature n'est plus qu'un
nfant des sens.

5. C'est aussi ce que semble démontrer la con-formation de l'encéphale de divers animaux, et même en la comparant à l'organisation externe et au genre de vie de l'animal, nous pouvons reconnaître pourquoi la nature a été obligée de s'écarter tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, du type général qu'elle s'est imposé. Dans plusieurs animaux le sens dominant est celui de l'odorat : c'est le plus nécessaire à leur conservation, et le guide infaillible de leur instinct. Voyez comme le nez est fortement marqué sur la face de ces animaux c'est ainsi que se prononcent dans le cerveau les nerfs olfactifs, comme si le front n'était fait que pour eux : larges, creux et médullaires, ils semblent n'être que la continuation des ventricules du cerveau; et si dans plusieurs espèces l'os frontal reçoit tant de développement, c'est probablement pour renforcer le sens de l'odorat, de telle sorte que pour ainsi parler, la plus grande partie de l'ame animale est olfactive. Les nerfs optiques viennent immédiatement après; le sens de la vue étant le plus nécessaire à l'animal après celui de l'odorat Ils tiennent davantage de la région moyenne du cerveau, et concourent à un sens plus délicat. Les autres nerfs, qu'il est inutile d'énumérer ici, suivent graduellement selon leur importance dans l'organisation dont ils servent à lier les parties entre elles comme, par exemple, les nerfs et les muscles de

l'occiput qui soutiennent et animent la bouche, le menton, etc. Ils terminent pour ainsi dire l'habitude générale du corps et moulent la figure externe sur un seul tout, de même que la forme interne résulte des rapports des pouvoirs internes. Toutefois, dans ce point de vue, il ne faut pas nous borner seulement à la face, mais étendre ces considérations au corps entier. Il est intéressant d'étudier les rapports des diverses formes en les comparant entre elles et en étudiant les principes internes par lesquels la nature a mis chaque créature en mouvement. Ce qu'elle a été obligée de refuser, elle l'a compensé d'une autre manière; ce qu'elle a été obligée de rendre complexe, elle l'a compliqué avec sagesse, c'est-à-dire, qu'elle a mis l'organisation externe de la créature en harmonie avec son genre spécial de vie; cependant elle a toujours son modèle en vue, et elle ne s'en écarte qu'à regret; car le grand but qu'elle s'est imposé en créant toutes les organisations de la terre, est de distribuer une *sensibilité* et une *intelligence partout analogues* dans des corps différens. C'est ce que l'on peut remarquer, suivant une progression constante, dans les oiseaux, dans les poissons et les animaux terrestres, malgré les variétés presque infinies qu'ils présentent.

6. Et ainsi nous arrivons à la supériorité de l'homme dans la structure du cerveau. Or, d'où

peut-elle provenir, sinon de la *perfection générale de son organisation*, et surtout du *mode de station qui lui est propre?* Le cerveau de chaque animal est formé d'après le moule de sa tête; ou plutôt il faudrait retourner la proposition, puisque la nature travaille du dedans au dehors. Selon l'attitude, le rapport des parties entre elles, et les habitudes auxquelles elle a destiné la créature, elle a distribué et approprié différemment les pouvoirs organiques. D'après ces pouvoirs et les rapports de leurs actions réciproques, le cerveau est ou grand ou petit, étroit ou profond, léger ou pesant, simple ou compliqué, et les sens de la créature sont faibles ou forts, actifs ou languissans. Les cavités et les muscles des parties antérieures de la tête et de l'occiput se forment eux-mêmes à mesure que la lymphe y afflue; en un mot, suivant l'*angle de la direction organique de la tête.* Sans multiplier ici les preuves qui viennent de toutes parts à l'appui de cette assertion, il suffira d'en indiquer quelques-unes. D'où vient la différence organique qui distingue la tête de l'homme de celle du singe? De l'angle de direction. Le singe a toutes les parties du cerveau qui sont propres à l'homme; mais en lui, elles sont rejetées en arrière dans la position qui est commandée par la forme de son crâne; et cela, parce que sa tête est inclinée sous un angle différent et qu'il n'est pas fait pour marcher droit.

Par là, tous les pouvoirs organiques agissent d'une manière différente : plus étroite, la tête n'a ni autant de hauteur, ni autant de profondeur que dans l'homme. Les sens d'un degré inférieur dominent avec les parties basses de la face, et déterminent le caractère de la face de la brute, comme son cerveau rejeté en arrière n'est encore que le cerveau d'un animal. Ainsi, quoiqu'il ait toutes les parties du cerveau humain, il les a dans une situation, dans une proportion différentes. Les anatomistes français ont trouvé, dans les singes qu'ils ont disséqués, que les parties antérieures sont exactement pareilles à celles de l'homme ; mais que les parties internes, depuis le cervelet, sont, toute proportion gardée, beaucoup plus massives ; que la glande pinéale est conique, avec sa pointe tournée vers le derrière de la tête, etc. Ainsi, il y a un rapport évident entre l'angle de direction de la tête et le mode de station, la forme de l'animal et son genre de vie. Le singe disséqué par Blumenbach [1], tenait encore plus de la brute ; il était probablement d'une espèce inférieure, puisque son cervelet était plus grand, et qu'il manquait des parties les plus importantes. Ces différences n'existent pas dans l'orang-outang, dont la tête est moins rejetée en arrière, et dont le cerveau n'est pas si com-

1. Blumenbach, *De variet. nativ. gen. hum.*, *pag.* 32.

primé entre les parties de derrière, bien qu'il le soit encore assez, si on le compare avec la courbe hardie du cerveau humain, seule enceinte digne de la formation des idées raisonnables. Pourquoi le cheval n'a-t-il pas aussi bien que d'autres animaux le *rete mirabile?* parce que sa tête reste droite, et que l'artère carotide s'élève en quelque sorte, comme celle de l'homme, sans empêcher pour cela le cours du sang, comme dans les animaux qui ont la tête pendante. Aussi est-ce un animal noble, fier, courageux, plein de chaleur et d'un sommeil léger. Au contraire, dans les créatures dont la tête pend vers la terre, la nature a plusieurs précautions à observer dans la construction du cerveau, même en séparant les parties principales par une construction osseuse. Ainsi, tout dépend de la direction que la tête a dû prendre pour se conformer à l'organisation générale du corps. Je me bornerai à ces exemples, espérant que des anatomistes zélés s'appliqueront, surtout en disséquant les animaux qui ressemblent à l'homme, à étudier les proportions des parties entre elles, d'après les circonstances *de leurs situations comparées, et d'après la direction de la tête dans ses rapports avec le système entier d'organisation.* C'est là, je crois, que se trouve la différence qui produit tel on tel instinct, qui élabore une ame animale ou humaine; car toute créature est dans

hacune de ses parties un Tout vivant coordonné
our une seule et même fin.

7. Et même il paraît que la beauté de la tête
umaine se détermine et s'apprécie en général par
ı loi qui la rend propre à l'attitude droite; car
omme cette configuration de la tête, cette expan-
ion du cerveau dans ses vastes et superbes hémi-
phères, et les dispositions internes qui lui permet-
ent de recueillir la raison et la liberté, ne pouvaient
accorder qu'avec la forme droite (ainsi que cela
st démontré par le rapport et le poids des parties
lles-mêmes, par le degré de chaleur qu'elles pos-
èdent et le mode de circulation du sang), la forme
umaine était le seul résultat que cette proportion
nterne pût produire. Pourquoi le haut de la tête
recque penche-t-il en avant avec tant de grâces?
'est qu'elle laisse au cerveau un vaste espace pour
e développer en liberté, et qu'elle marque de si
rofondes cavités dans l'os frontal, qu'il peut être
onsidéré comme le sanctuaire sacré où la pensée
it ses sublimes et immortelles apparitions. La
artie postérieure de la tête, au contraire, va en
amincissant, afin que le cervelet qui la remplit
e domine pas. Il en est de même des autres por-
ons de la face; organes de sensation, elles in-
iquent les rapports les plus délicats des facultés
ensibles du cerveau, et la moindre déviation de
es rapports est un pas fait vers la forme animale.

Je suis persuadé qu'on élèvera un jour sur l'accord de ces parties entre elles une science estimable, à jamais supérieure à celle de la physionomie, qui procède par conjectures. Les fondemens de la forme externe reposent dans l'intérieur : car tout a été façonné, du dedans au dehors, par l'action des pouvoirs organiques, et la nature a fait de chaque être un tout complet, comme si elle n'avait jamais créé rien autre.

Lève les yeux vers le ciel; ô homme, et réjouis-toi, en tremblant, de l'immense supériorité que le Créateur du monde t'a donnée, et qu'il a établie sur un principe aussi simple que la station droite. Si tu marchais incliné vers la terre comme l'animal, si ta tête était grossièrement formée pour le goût et l'odorat, si la structure de tes membres répondait à ces transformations, que deviendrait la puissance immortelle de ta pensée? Combien l'image de la divinité en toi ne serait-elle pas dégradée? Le malheureux qui descend au rang des animaux l'a perdue; sa raison est égarée, ses facultés sont abruties et les sens les plus grossiers le confinent à la terre; mais en formant tes membres pour l'attitude droite, la nature a tracé les nobles contours de ta tête; elle en a marqué dignement la place, et a commandé au cerveau, ce germe délicat et éthéré du ciel, d'en remplir les capacités et d'étendre au loin ses branches. Le front s'élève, riche de pensées et de sou-

enirs; les organes animaux se retirent et font place la forme humaine. A mesure que le cerveau s'é-ève, l'oreille descend : elle est plus étroitement nie à l'œil, et ces deux sens ont un accès plus ıtime auprès de l'enceinte sacrée où se forment ɜs idées. Le cervelet, la moelle épinière et les rincipes vitaux des sens qui dominent dans l'ani-ıal, sont subordonnés à l'encéphale. Les rayons ui, par leur arrangement merveilleux, forment ɜs corps striés, sont mieux marqués et plus élicats dans l'homme; ce qui indique qu'une ımière infiniment plus pure se concentre dans ette région et part de là en divergeant. C'est ainsi, our me servir de cette image, que se forme la lante qui, donnant naissance au bouton de la ıoelle épinière, s'épanouit en une fleur éthérée, ont le germe ne pouvait se trouver que dans cet rbre céleste.

Bien plus, la proportion générale des pouvoirs rganiques dans les animaux est contraire au déve-ɔppement de la raison. Leur organisation est sou-ıise à la force musculaire et à l'irritabilité sen-uelle, qui, distribuées sous des formes diverses, elon la destinée de la créature, constituent l'ins-ınct dominant de chaque espèce. Avec la figure roite de l'homme, s'élève un arbre fait pour ransmettre les fluides les plus délicats et les plus bondans au cerveau, cette fleur qui couronne le

tout. Chaque pulsation du cœur envoie à la tête seulement plus de la sixième partie du sang que contient le corps humain. Le grand ruisseau s'élève, s'éloigne, suit une courbe adoucie et se partage par degrés, de telle sorte que les parties de la tête même les plus éloignées tirent de là et des canaux correspondans leur chaleur et leur nourriture. La nature a mis tout son art à fortifier les vaisseaux qui servent de conduit au fluide, à affaiblir et à modérer la force du courant, à le retenir long-temps dans le cerveau, et à le faire redescendre du haut de la tête, quand il a achevé son cours. Il s'élève des régions qui, voisines du cœur, agissent encore avec toute la force du mouvement primitif; et dès le commencement de la vie, c'est sur elles, c'est-à-dire, sur les plus nobles et les plus sensibles de toutes, que le cœur exerce ses pouvoirs naissans. Les extrémités n'ont pas encore reçu leurs formes, que la tête et les parties internes sont déjà entièrement développées. On voit avec surprise non-seulement que leurs rapports sont déjà établis et marqués, mais encore que leur structure est achevée dans les organes des sens de l'embryon. Vous diriez que le grand artisan ne l'a créé que pour le cerveau et pour le principe du mouvement intérieur, en attendant qu'il ajoute à ces premières conditions de son existence, des membres qui semblent n'être plus que des organes

t des produits des parties internes. Ainsi, l'homme
st formé dans le sein de sa mère pour l'attitude
lroite et pour tout ce qui en dépend. Il n'est pas
é, comme l'animal, dans un sein incliné vers la
erre. Une cavité composée avec plus d'artifice et
ui repose sur la base même du sein maternel, a
té préparée pour lui donner sa forme. C'est là que
epose le petit dormeur, et le sang monte à sa tête
usqu'à ce qu'elle retombe par son propre poids. En
n mot, l'homme est ce qu'il devait être, et toutes
es parties concourent à cette fin; c'est un arbre
ui s'élève, couronné par la plus belle fleur de
outes, par le siége de la pensée perfectionnée.

CHAPITRE II.

De l'organisation de l'homme comparée à celle des créatures inférieures qui se rapprochent de lui par la forme de la tête.

S'il est vrai que nous avons suivi jusqu'à présent
la voie la plus sûre, la même analogie des rapports
de la tête avec la structure générale du corps doit
reparaître dans les créatures inférieures, puisque
la nature est uniforme dans ses opérations; et, en
effet, c'est ce qui a lieu de la manière la plus frap-
pante. Comme tout le travail de la plante aboutit
à produire la fleur, de même, dans les créatures

vivantes, si l'organisation développe ses pouvoirs, c'est pour nourrir la tête, comme sa couronne. On pourrait dire, dans un sens, que la nature emploie tout l'organisme des créatures, selon le degré qu'elles occupent, à préparer et à épurer de plus en plus le cerveau, afin d'y réunir, comme dans un point central, les puissances de la sensibilité et de l'intelligence. Plus elle s'élève dans l'échelle animale, plus aussi elle donne d'importance à cette partie de son œuvre; du moins autant que cela se peut, sans rendre la tête de la créature trop pesante, et sans nuire aux facultés physiques. Examinons quelques anneaux de cette chaîne ascendante de sensibilité organique, tant dans la forme externe que dans la direction de la tête.

1. Dans les animaux dont la tête conserve une position horizontale comme le corps, le cerveau est moins élaboré : la nature a répandu l'irritabilité et l'instinct plus généralement sur tout l'être. Tels sont les vers et les zoophytes, les insectes, les poissons et les animaux amphibies ; à peine si l'on aperçoit la marque d'une tête dans l'anneau inférieur de la chaîne organique; dans d'autres ce n'est qu'un point saillant. Dans les insectes, elle est d'une extrême petitesse; dans les poissons, elle ne fait qu'un seul tout avec le corps, et dans les animaux amphibies elle est le plus souvent horizontale et attachée à un corps rampant. A mesure

ue la tête se dresse et qu'elle se sépare davantage
la masse qu'elle domine, la créature sort de
stupidité brutale; en même temps la bouche
retire et cesse d'occuper toute la partie anté-
eure de la conformation qui n'est plus horizon-
e. Si nous comparons le requin, qui ne semble
e bouche et gosier, ou le crocodile vorace et
mpant, à des créatures moins grossièrement or-
nisées, nous serons conduits, par de nombreux
emples, à cette proposition: *qu'à mesure que
tête et le corps de l'animal se rapprochent,
ns leurs directions relatives, de la ligne droite
rizontale, la région encéphalique se resserre et
baisse; et les mâchoires, en devenant plus
tes et plus proéminentes, tendent à être la partie
minante du corps.*

2. Plus l'animal est parfait, plus il s'élève au-des-
de la surface du sol : ses jambes s'alongent; les
du cou s'articulent d'une manière appropriée à
rganisation générale, et la tête prend la position
la direction qui conviennent au tout. Compa-
ns ici le porc-épic, le rat, le glouton et d'autres
pèces inférieures, aux animaux les plus nobles;
ns les premiers, les jambes sont courtes, la tête
enfoncée; les épaules, les mâchoires s'alon-
nt et se projettent en avant; dans les derniers,
démarche est plus libre, la tête plus légère, le
u plus flexible, les mâchoires sont plus courtes;

et par là le cerveau se maintient naturellement dans une position plus élevée, et se développe dans un plus grand espace. Ainsi, nous pouvons admettre cette seconde proposition : que *la forme de la créature se perfectionne à mesure que le corps tend à s'élever et la tête à se dégager librement du squelette.* Toutefois cette proposition, ainsi que la précédente, ne s'appliquent pas à certains membres en particulier, mais aux rapports généraux de la structure animale.

3. Plus la partie inférieure de la face diminue ou se retire, à mesure que la tête s'élève, plus les traits sont nobles et plus le front est intelligent : comparez le loup et le chien, le chat et le lion; le rhinocéros et l'éléphant, le cheval et l'hippopotame. Au contraire, plus les parties basses du visage sont massives et pesantes, plus elles penchent vers la terre et plus le crâne et le front sont petits. Sous ce rapport, non-seulement les diverses espèces d'animaux diffèrent entre elles, mais encore les animaux de la même espèce, dans différens climats. Voyez l'ours blanc des régions arctiques et l'ours des climats chauds, ou encore les différentes variétés de chiens, de cerfs et de chevreuils; en un mot, *moins les mâchoires sont massives, plus le crâne est profond, et plus l'animal approche de la forme raisonnable.* Pour éclairer davantage ce sujet, tirons des lignes depuis la

ernière vertèbre cervicale du squelette jusqu'au ommet du crâne, à la partie de devant de l'os rontal et à l'extrémité de la mâchoire supérieure; ous verrons alors que la grande variété que préente l'angle facial se divise en espèces et en genres ifférens, et en même temps nous reconnaîtrons u'elle résulte primitivement de la station plus ou ioins horizontale de l'animal.

Mes remarques s'accordent ici avec les excellentes bservations de Camper sur la figure des singes et ır celle d'hommes de race différente : en effet, il re une ligne droite de l'ouverture de l'oreille à partie inférieure du nez, et une autre de la proction la plus reculée de l'os frontal à la partie plus proéminente de la mâchoire supérieure. [1] prétend découvrir dans cet angle non-seulement différence qui existe entre des genres variés d'amaux, mais encore ce qui distingue les nations ıne de l'autre, et il suppose que la nature s'est rvie de cet angle pour distinguer toutes les vaétés de la création animale, et s'élever par degrés la forme la plus parfaite de beauté, dans l'homme. es oiseaux décrivent le plus petit angle, et l'angle largit à mesure que l'animal approche de la forme ımaine. Les têtes des singes atteignent de 42 à 50

---

1. *Camper's kleinere Schriften*, t. 1, p. 15; Essai de Camper r les rapports de l'anatomie et de l'art du dessin.

degrés; ces derniers approchent du type humain. Chez le Nègre et le Calmouc, cet angle est de 70 degrés; chez l'Européen de 80 degrés, et les Grecs portèrent leur beauté idéale jusqu'à 90 et même 100 degrés. Tout ce qui dépasse cette mesure devient monstrueux; aussi est-ce le point le plus élevé auquel les anciens aient porté le caractère de leurs têtes. Comme cette remarque est frappante de justesse, je prends grand plaisir à la ramener, ainsi que je crois l'avoir fait, à son principe physique, qui est *la tendance progressive de la création animale à la position et à la forme soit horizontale, soit perpendiculaire, de la tête*, d'où l'heureuse situation du cerveau et la beauté et la proportion de tous les traits dépendent en dernier résultat. Si donc nous voulions compléter la théorie de Camper, et en même temps développer son principe fondamental, nous n'aurions besoin que de prendre la dernière vertèbre cervicale pour point central, au lieu de l'oreille, et de tirer de là des lignes à l'extrémité de l'occiput, au point le plus élevé du couronnement de la tête, à celui qui se projette le plus en avant et au plus proéminent de la mâchoire supérieure. Ainsi, non-seulement nous montrerions à l'œil cette foule de configurations diverses que présente la tête, mais encore le principe général qui leur sert de fondement; savoir: *que tout, dans sa forme et sa direction, dépend*

du mode de station, ou horizontale, ou perpendiculaire, de la créature, c'est-à-dire de l'habitude générale du corps, et ainsi, en vertu d'un principe unique, l'unité se produit au sein de la variété la plus grande.

Oh! plût à Dieu qu'un nouveau Galien suppléât de nos jours au livre de cet ancien sur les parties du corps humain, en développant d'une manière spéciale la perfection de notre forme en tant qu'appropriée à l'attitude droite dans toutes ses proportions et ses mouvemens! Quel intérêt il exciterait, si, dès le moment où les fonctions physiques et morales font leurs premières apparitions, il comparait les pouvoirs de l'homme avec ceux des animaux qui s'en rapprochent le plus, s'il suivait les rapports progressifs des parties, s'il s'élevait avec l'arbre de vie jusqu'au sommet, le cerveau, et s'il montrait enfin que l'homme seul réunit les conditions nécessaires à la formation d'un cerveau intelligent! L'attitude droite est la plus belle et la plus naturelle de toutes pour les plantes de la terre. Comme l'arbre pousse ses rejetons vers la cime, et que la plante fleurit à son sommet, il est à croire que le caractère des plus nobles créatures est d'avoir un développement analogue, un pareil mode de station, sans ramper sur le sol comme un squelette appuyé sur quatre piliers; mais, dans les premières périodes de son abjection, il faut que la

créature développe ses facultés animales, et qu'elle apprenne à exercer ses sens et ses instincts avant de parvenir à notre attitude à la fois plus libre et plus parfaite. Elle en approche par degrés. Le ver rampant élève autant que possible sa tête hors de la poussière du sol, et l'amphibie se glisse, en traînant son corps, sur le rivage. Le cerf orgueilleux, le noble cheval marchent, le cou élancé : les instincts de l'animal apprivoisé sont amortis; son intelligence est nourrie d'idées qui sont hors de sa portée, qu'il prend sur parole sans pouvoir les comprendre, et auxquelles il finit par s'accoutumer aveuglément. D'abord obscure et presque inefficace, une loi du règne invisible de la nature excite par degrés le corps affaissé de l'animal à s'élever de lui-même; l'arbre organique s'élance en ligne droite, et ses fleurs s'épanouissent avec plus de liberté. La poitrine s'arrondit, les hanches se resserrent, le cou se détache; les sens se perfectionnent et se concentrent dans une conscience plus intime, et bientôt dans le phénomène divin de la pensée : et ces prodiges quand ont-ils paru dans le monde? si ce n'est au moment où, les pouvoirs organiques étant suffisamment développés par le verbe créateur, il prononça cette parole : *Que la créature se lève et que ses regards contemplent le ciel!*

CHAPITRE III.

L'homme, doué de sens plus parfaits que les animaux, est formé par son organisation pour l'art et le langage.

Si l'homme eût rampé sur la terre, tous ses sens, renfermés dans un cercle plus étroit, eussent été rabaissés sous le domaine des instincts inférieurs, comme le prouve l'exemple des hommes sauvages; l'odorat et le goût eussent été, de même que dans les animaux, ses guides constans. Élevé au-dessus de la terre et des plantes, ce n'est plus le sens de l'odorat qui domine en lui, mais celui de la vue. Ce dernier a un champ plus vaste : il se développe depuis l'enfance dans la géométrie la plus délicate des lignes et des couleurs. Placée en descendant sous la projection du cerveau, l'oreille est plus voisine du réceptacle interne des idées, tandis que dans les animaux elle se dresse, pour ainsi dire, comme une sentinelle, et que sa forme externe n'est pas moins délicate que le pouvoir dont elle est l'organe.

Le mode de station droite rend l'art naturel à l'homme; car par cet art, le premier et le plus difficile que l'homme connaisse, il est initié à la pratique de la connaissance et devient pour ainsi

dire un art vivant et actif. Voyez l'animal ! Jusqu'à un certain point, il a des doigts comme ceux de l'homme; mais tantôt ils sont enfermés dans un sabot, tantôt terminés par des griffes, ou toute autre forme. Destiné à marcher droit, l'homme a les mains libres; instrumens adroits des opérations les plus délicates, elles sont toujours prêtes à recevoir des impressions nouvelles et distinctes; et ce ne fut pas sans raison qu'Helvétius prétendit qu'elles sont d'un grand secours à la raison de l'homme; car combien d'idées l'éléphant n'acquiert-il pas par le moyen de sa trompe? D'ailleurs, ce tact délicat est répandu sur tout le corps, et des hommes privés de leurs bras ont fait avec les doigts des pieds des ouvrages d'art auxquels les mains ne suffiraient pas toujours. Le pouce de la main, le grand orteil, qui sont formés dans leur structure musculaire avec un soin si particulier, quoiqu'ils nous semblent avoir peu d'importance dans la conformation générale du corps, sont d'une utilité presque indispensable, l'un pour se tenir droit et pour marcher, l'autre pour saisir les objets, et en général pour tous les besoins de la pensée qui exerce un art.

On a souvent répété que l'homme a été créé sans défense, et qu'un des caractères qui le distinguent, c'est l'impuissance où il est réduit. Rien n'est plus faux que cette assertion; il a des armes pour se

défendre, comme toutes les autres créatures. Le singe manie le bâton ; il jette de la boue et des pierres ; il grimpe sur les arbres, et il échappe au serpent, son plus cruel ennemi. Il découvre les toits des maisons et va même jusqu'à tuer des hommes. La jeune fille sauvage de Songi s'était armée contre sa compagne d'un bâton, dont elle l'avait frappée à la tête, et la force qui lui manquait, était bien compensée par l'habileté qu'elle avait à courir et à grimper. Ainsi l'homme, à l'état sauvage, n'est pas, par la nature de son organisation, privé de défense ; et quand il est debout et civilisé, quel animal a les instrumens qu'il possède dans ses bras, dans ses mains, dans la mobilité de son corps et dans toutes ses facultés ? L'art est la plus puissante des armes, et l'homme est un art vivant, une arme organisée pour la défense. Il n'a, il est vrai, ni griffes, ni dents pour attaquer ; mais il était destiné à être une créature douce et pacifique, et non pas à devenir un cannibale.

Combien n'est-il pas de facultés qui, cachées dans chacun des sens de l'homme, ne sont révélées que par la nécessité, le besoin, la maladie, le manque de quelques autres sens, une conformation monstrueuse ou un accident fortuit ! et par là nous pouvons conjecturer que nous renfermons en nous d'autres sens qui ne doivent pas se manifester dans ce monde. Si des aveugles ont élevé le

sentiment du toucher et de l'ouïe, la mémoire, le pouvoir de calculer, à un degré de perfection qui paraît incroyable aux hommes ordinaires, n'est-il pas à présumer qu'une foule de trésors inconnus, aussi précieux par leur variété que par leur beauté, restent enfouis dans d'autres sens, sans avoir été développés dans notre constitution présente? Déjà, à quelle finesse de perception, à quelle exactitude, à quelle délicatesse, dans les rapports de la vue et de l'ouïe, l'homme n'est-il pas parvenu! Or, il faut croire que ce mouvement de perfection augmentera dans un état supérieur, puisque, selon l'observation de Berkley, la lumière est le langage de la divinité, dont nos sens les plus parfaits ne font qu'épeler ici-bas les élémens dans un millier de formes et de couleurs. La mélodie, que l'oreille humaine perçoit et que l'art développe, n'est autre que la science mathématique pure que l'ame ne fait qu'appliquer par l'entremise des sens, et c'est aussi ce qui arrive pour les lois de la géométrie la plus rigoureuse. Sans avoir une conscience nette de ses théorèmes, elle en fait l'application exacte par le moyen de l'œil que frappent les rayons de lumière. Dans quel étonnement tomberions-nous, si, nous élevant d'un degré, nous pouvions voir distinctement tout ce que nous exécutons au sein des ténèbres avec nos sens et nos facultés dans le système compliqué de notre machine divine : noble

destinée, à laquelle l'animal semble se préparer lui-même d'une manière conforme à son organisation !

Toutefois, ces instrumens de l'art, le cerveau, les sens et les mains, seraient inutiles, même avec l'attitude droite, si le Créateur ne nous eût pas accordé, pour les mettre en œuvre, *le don céleste de la parole.* C'est par elle que s'éveille la raison endormie, ou plutôt, la capacité pure de la raison, qui d'elle-même condamnée à une éternelle oisiveté, acquiert par la parole une puissance et une efficacité vitales. Ce n'est que par la parole que l'œil et l'oreille, en un mot, que les impressions de tous les sens sont réunies en un seul et même foyer dans la pensée souveraine, dont les mains et les autres membres ne sont que les instrumens serviles. L'exemple des sourds et muets de naissance prouve combien il est difficile à l'homme privé de la parole, d'atteindre à des idées raisonnables, même en vivant au milieu d'autres hommes, et jusqu'à quel point l'état animal domine avec tous ses instincts les plus dégradans. Sans s'inquiéter en rien de la valeur morale de leurs actes, ils imitent tout ce que leur œil aperçoit, mais avec moins de perfection que le singe, parce qu'ils n'ont pas de sensorium interne pour distinguer les objets, ni même de sympathie pour leur propre espèce. On a des exemples de sourds et muets de naissance qui ont

égorgé leur frère, parce qu'ils avaient vu égorger un porc, et qui sans frémir lui ont arraché les entrailles, pour mieux imiter ce qui s'était passé sous leurs yeux[1]; preuve effroyable de ce que peuvent faire d'eux-mêmes l'intelligence si frêle de l'homme et les sentimens de l'espèce. Il faut donc considérer les organes délicats de la parole comme les instrumens qui ont servi à l'éducation de notre raison, et le langage comme l'étincelle céleste qui enflamme par degrés notre pensée et nos sens.

Dans les animaux, nous apercevons des essais, des préparations qui ont pour but la parole; et ici aussi la nature s'élève par degrés dans ses opérations jusqu'à la perfection de cet art dans l'homme. La fonction seule de la respiration exige le concours de la poitrine entière, avec ses os, ses ligamens et ses muscles, du diaphragme, d'une partie de l'abdomen, du cou et des épaules; c'est pour ce phénomène organique que la nature a construit toute la colonne épinière, avec ses ligamens et ses côtes, ses muscles et ses vaisseaux. Elle a donné aux parties du thorax le degré de fixité et de mobilité nécessaire, et elle s'est élevée successivement des créatures inférieures, jusqu'à former, avec plus de perfection, des poumons et

---

1. Je me rappelle que l'on en cite un exemple dans *Sack's vertheidigtem Glauben der Christen :* Défense de la foi chrétienne, par Sack, et j'en ai vu plusieurs dans d'autres ouvrages.

la trachée-artère. L'animal qui vient de naître, aspire avidement le premier souffle; mais bientôt après, il semble inquiet, comme s'il était arrivé quelque accident auquel il n'était pas préparé. D'innombrables parties sont destinées à concourir à cette fonction; car presque toutes les parties du corps ont besoin d'air pour agir avec efficacité. Cependant quelque avidité que toutes les créatures aient pour ce divin souffle de vie, elles ne sont pas toutes douées de la voix et de la parole, qui, en dernier résultat, est l'effet combiné de l'action du sommet de la trachée-artère, de quelques cartilages et de quelques muscles, et de ce simple membre, la langue. Cet artisan si varié de toutes les pensées et de toutes les paroles, nous apparaît sous la forme la plus simple; c'est lui qui a mis en mouvement non-seulement toute la sphère des idées humaines, mais qui a exécuté, par le moyen d'un peu d'air, que les lèvres mobiles laissent échapper en s'entr'ouvrant à demi, tout ce que l'homme a entrepris sur la terre. Rien n'est plus intéressant que d'observer la gradation que la nature a suivie pour conduire ses créatures, depuis le poisson, le ver et l'insecte muet, au phénomène de la voix et de la parole. L'oiseau jouit de son chant, comme de l'occupation la plus heureuse et de la qualité la plus excellente dont il a été doué par le Créateur. L'animal qui a de la voix, a recours à elle, quand il suit

quelque penchant, et qu'il cherche à exprimer ou ses plaisirs ou ses souffrances; il fait peu de gestes, et ceux auxquels la nature a refusé, toute proportion gardée, une voix animée, sont les seuls qui parlent par signes. Par sa conformation, la langue de quelques animaux est en état de prononcer des paroles, dont ils ne comprennent pas le sens. L'organisation externe, surtout quand elle est aidée par l'homme, hâte le développement de la capacité interne. Mais ici se trouve un obstacle invincible, et le singe, malgré toute sa ressemblance avec l'homme, est évidemment et forcément privé de la parole, à cause des masses de chair qui sont placées sur les côtés de la trachée-artère.[1]

Pourquoi le père de la nature humaine en a-t-il agi ainsi? Pourquoi n'avoir pas permis au singe, imitateur de tout, d'imiter précisément ce critérium du genre humain, et lui en avoir interdit les moyens par des obstacles particuliers? Entrez dans un hôpital de fous, et prêtez l'oreille à leurs discours; écoutez les cris inarticulés des monstres et des idiots: que leurs accens sont douloureux; qu'il est triste d'entendre ainsi le don de la parole profané par eux! Et combien ne serait-il pas plus profané encore dans la bouche du singe grossier, lascif et

1. Voyez l'Essai de Camper sur les organes de la parole dans les singes. (Transact. philos., 1779, part. 1.)

brutal, s'il pouvait imiter le langage humain avec cette demi-intelligence que je n'hésite pas à lui accorder! Un mélange odieux de paroles combinées avec les pensées d'un singe! Non! la faculté divine du langage ne devait pas être ainsi déshonorée; aussi le singe est-il muet, plus muet que ses compagnons, qui ont chacun, même la grenouille et le lézard, une voix particulière.

Mais la nature a formé l'homme pour l'usage de la parole, et c'est pour cela qu'elle lui a donné une attitude droite, et qu'elle a placé sa poitrine voûtée sur une colonne. Les hommes qui ont été par accident élevés parmi les animaux, non-seulement ont perdu l'usage du langage, mais jusqu'à un certain point la puissance de l'acquérir : preuve évidente que leur gosier s'était déformé et que la parole humaine ne peut se rencontrer qu'avec l'attitude droite; car, bien que plusieurs animaux aient les organes de la parole aussi bien que l'homme, aucun d'eux n'est capable de fournir ce flot *continu* qui s'échappe librement de la poitrine de l'homme et des douces inflexions de ses lèvres. L'homme, au contraire, peut non seulement imiter tous leurs sons, tous leurs accens, de telle sorte qu'il est, comme dit Monboddo, l'*oiseau moqueur* des créatures terrestres; mais un Dieu lui a enseigné l'art d'exprimer ses idées par des articulations de voix, de peindre des formes par des sons et de

gouverner la terre par la puissance de sa parole. Sa raison et son perfectionnement viennent du langage, car c'est par là seulement qu'il se gouverne lui-même et qu'il réalise véritablement la réflexion et la liberté pour lesquelles son organisation n'avait fait que lui donner des capacités oisives par elles-mêmes. Il peut, il doit exister des créatures supérieures dont la raison s'explique par le regard; un caractère visible leur suffit pour former et distinguer des idées; mais l'homme de cette terre est instruit par l'oreille à comprendre le langage de l'œil. Il faut d'abord que la différence des choses soit gravée dans son ame par la voix d'un autre; et par là il apprend à communiquer ses propres pensées, d'abord probablement par des inflexions fortement accentuées, et ensuite par le son vocal et par le chant. Les nations orientales ont un mot expressif pour désigner les animaux, qu'elles appellent *les enfans muets de la terre.* Au moment où l'homme fut organisé pour la parole, il reçut le souffle de la divinité, le germe de la raison et de l'éternelle perfection, l'écho de cette voix faite pour gouverner la terre; en un mot, l'*art céleste des idees*, le père de tous les arts.

CHAPITRE IV.

L'homme est organisé pour des instincts plus purs que ceux des animaux, et en conséquence pour la liberté d'action.

On répète incessamment que l'instinct manque à l'homme et que c'est là le caractère distinctif de l'espèce : mais il a tous les instincts que possèdent les animaux qui l'entourent : seulement, pour qu'ils soient conformes à son organisation, ils sont ordonnés en lui suivant des rapports plus délicats.

Il paraît que l'enfant, dans le sein de sa mère, passe par tous les états qui appartiennent à une créature terrestre. Il nage dans l'eau; il reste penché, la bouche ouverte : ses mâchoires sont déjà développées avant d'être recouvertes par les èvres, qui ne se forment que tard. A peine est-il venu au monde, qu'il aspire l'air, et le premier acte qu'il accomplit sans en avoir été instruit, est le sucer. Tout le procédé de la digestion et de la nutrition, de la faim et de la soif, se fait par instinct, ou par quelque impulsion encore plus obscure. Les pouvoirs musculaires et générateurs endent également à acquérir leur développement omplet; et si quelque passion ou quelque maladie prive l'homme de sa raison, on remarque aussitôt

en lui tous les instincts animaux. Le danger et la nécessité révèlent dans l'homme, et même dans des nations entières qui mènent une vie sauvage, les capacités, les sens et les pouvoirs des animaux.

L'homme n'est donc pas, à proprement parler, privé d'instincts; mais ils sont réprimés en lui et subordonnés à un système plus parfait de nerfs et de sens; sans eux, la créature, qui tient encore en grande partie de l'animal, ne pourrait pas vivre.

Mais quel est le mode de répression? comment la nature les range-t-elle sous l'empire du genre nerveux? Considérons leurs progrès depuis l'enfance, et cet examen nous montrera sous un aspect très-différent, ce dont les hommes se sont affligés si follement, comme de la faiblesse humaine.

L'homme, dans sa première enfance, est plus faible qu'aucun autre animal, et cela pour une raison évidente; c'est qu'il est destiné à recevoir une figure qui ne peut pas se développer dans le sein de sa mère. Les quadrupèdes reçoivent leur forme avant de venir au jour; et, quoique d'abord la tête soit disproportionnée, autant que celle de l'homme, elle atteint bientôt son exacte proportion. Les animaux en qui le genre nerveux prédomine, sont très-faibles aux premiers momens de leur naissance; mais l'équilibre des pouvoirs s'établit en quelques jours ou quelques semaines. L'homme seul reste long-temps faible; car il semble que tout son corps n'est

fait que pour la tête, qui est d'une grosseur disproportionnée dans le sein et pendant la première époque de la naissance. Les autres parties, qui ont besoin d'une nourriture terrestre, d'air et de mouvement, mettent plus de temps à atteindre leur maximum, quoique, durant toute la période de l'enfance et de la jeunesse, elles grandissent dans de justes mesures, sans que la tête continue de se développer avec elles dans une égale proportion.

L'enfant, dans la première époque de sa vie, est donc frappé d'une sorte d'impuissance dans les parties qui composent le sommet de son organisation; aussi les pouvoirs qui en dépendent sont-ils ceux que la nature s'empresse le plus de perfectionner. Avant d'apprendre à marcher, il apprend à voir, à entendre, à toucher, et à se servir du mécanisme délicat et de la géométrie de ces sens. Il les exerce, comme tous les animaux, d'une manière instinctive, et seulement dans une sphère plus élevée, bien que ce ne soit pas toutefois en vertu d'un art et d'une habileté innée; car toute l'industrie des animaux résulte d'impulsions plus grossières, et si elles dominaient dès l'enfance, l'homme resterait animal. Capable de tout faire sans avoir rien appris, il n'apprendrait aucune chose qui lui appartînt en propre. En un mot, ou la raison innée n'est en lui qu'un instinct, ce qui semble impliquer contradiction; ou il faut, *pour qu'il puisse*

apprendre la raison, qu'il vienne au monde dans l'état de faiblesse où il se montre à nos yeux.

C'est là depuis son enfance l'objet de son étude, et il est formé par l'art à la raison, à la liberté et à la parole, comme il l'est à sa manière de marcher. L'enfant à la mamelle repose sur le cœur de sa mère, qui développe, en le caressant, le fruit de ses entrailles et de sa jeunesse. Les sens les plus délicats, l'œil et l'oreille, s'éveillent les premiers; le son et les formes leur servent de guides : heureux, s'ils ne sont point égarés! Le sens de la vue se développe peu à peu de lui-même; l'enfant porte attentivement ses yeux sur les êtres semblables à lui qui l'entourent, en même temps que son oreille écoute leur langage, et c'est ainsi qu'il apprend à distinguer ses premières idées. De la même manière, la main apprend peu à peu à palper, et alors ses membres tendent à se fortifier par l'exercice. Il commence par être un élève des deux sens les plus délicats; car l'instinct scientifique qui doit être formé en lui, n'est autre que *la raison*, *l'humanité*, *un genre de vie propre à l'homme*, et tel qu'aucun animal ne peut ni le posséder, ni l'acquérir. Les animaux domestiques acquièrent, il est vrai, quelques connaissances par l'entremise de l'homme, mais seulement en tant qu'animaux, et sans devenir pour cela des hommes.

Par là, on voit ce qu'est la raison humaine,

ce mot, si souvent profané dans des écrits modernes, jusque là qu'on l'a considérée comme un automatisme inné, qui ne peut conduire qu'à l'erreur. Dans la théorie, aussi bien que dans la pratique, la raison n'est que le résultat d'une étude involontaire, la connaissance acquise du système et des rapports moraux et intellectuels pour lesquels l'homme est formé en vertu de son organisation et de son genre de vie. Nous ne savons pas ce que c'est que la raison d'un ange, pas plus que nous ne sommes capables d'avoir une perception claire de l'état interne d'une créature qui nous est inférieure. La raison de l'homme est une raison humaine; dès son enfance il compare les idées et les impressions de ses sens les plus délicats, et les résultats de cette opération dépendent de la finesse et de l'exactitude avec lesquelles il perçoit les objets, du nombre de ses perceptions et de l'habileté interne avec laquelle il apprend à les coordonner. L'unité qui sort de cet ensemble de choses, est sa pensée; et les diverses combinaisons de ses sentimens pour juger du vrai ou du faux, du bien ou du mal, des sources de bonheur ou de malheur; voilà ce qui compose sa raison, l'œuvre progressive des divers phénomènes de la vie humaine. Admirable puissance, qui n'est point innée en lui, mais qu'il acquiert peu à peu, et c'est d'après la nature des impressions qu'il a reçues,

des idées qu'il s'est formées des objets; c'est d'après la force et l'énergie interne qu'il a développées en assimilant ces impressions diverses à ses facultés morales, que sa raison est ou riche ou pauvre, ou saine ou malade, ou étroite ou étendue, comme son corps même. Si la nature nous a trompés par de fausses perceptions sensibles, il faut nous abandonner à elle, et suivre les images décevantes qu'elle a placées devant nous. Tant que les hommes posséderont les mêmes sens, leurs erreurs seront les mêmes. S'ils nous trompent, et que nous n'ayons ni organes ni facultés pour reconnaître la fraude et pour ramener nos impressions à un type plus exact, notre raison est atteinte dans ses élémens pratiques, et il arrive souvent que cet état se prolonge pendant toute notre vie. Comme l'homme ne fait rien sans l'avoir appris, et que c'est là le caractère de sa destinée et de son instinct; comme il faut qu'il étudie jusqu'à sa manière de marcher, ce n'est qu'après plusieurs chutes qu'il parvient à se tenir debout, et souvent il n'atteint la vérité qu'à l'aide de l'erreur. L'animal, au contraire, se meut en sûreté sur ses quatre pieds; car il a pour guides les impulsions et les sensations les plus fortement imprimées. L'homme jouit de la prérogative royale de porter au loin ses regards dans l'espace, la tête élevée; mais il faut avouer qu'il voit plus obscurément et moins juste;

souvent même il s'oublie en marchant, et il n'est rappelé à lui que par le choc inattendu de l'étroite base sur laquelle repose tout l'édifice des idées et des jugemens que son cœur et sa tête ont rassemblés. Mais il n'en reste pas moins, conformément à *la haute destination de sa raison*, ce qu'il n'est donné à aucune autre créature d'être sur la terre, un fils de Dieu, un souverain du monde.

Pour mieux reconnaître la prééminence de cette destinée, examinons ce qui est contenu dans le don suprême de la *raison* et de la *liberté*, et combien la nature a hésité, pour ainsi dire, avant de confier ces puissances à une créature aussi frêle, aussi compliquée, aussi terrestre que l'homme. Les animaux ne sont que des esclaves courbés, bien que quelques-uns de l'espèce la plus noble portent la tête droite, ou au moins élèvent librement leur cou. Mais leurs intelligences, que la raison ne dirige point, sont subordonnées aux impulsions de la nécessité, et faites pour servir aveuglément les sens et les appétits. L'homme est de toutes les créatures la seule qui soit restée libre : il marche droit; il tient la balance du bien et du mal, du vrai et du faux; il peut examiner et choisir. Comme la nature lui a donné deux mains libres pour lui servir d'instrumens, et un œil perçant pour diriger sa marche, non-seulement elle lui a donné le pouvoir de placer les poids dans la balance, mais encore elle

a permis qu'il fût lui-même, pour ainsi dire, un poids dans le bassin. Il peut tomber dans les plus grandes erreurs et se tromper volontairement : il peut apprendre avec le temps à aimer les chaînes qui pèsent sur lui contre le droit de la nature et à les orner de fleurs. Ce qui a lieu pour sa raison égarée, arrive aussi pour sa liberté, ou méconnue ou effrénée; dans la plupart des hommes, le rapport des forces et des penchans est tel qu'il a été établi par l'habitude ou la convenance. L'homme fait rarement attention à ces choses, et il peut tomber au-dessous de l'animal, lorsqu'il est dominé par de vils penchans et d'odieuses habitudes.

C'est un roi, conservant encore l'apanage de sa liberté, même quand il en abuse de la manière la plus détestable. Il peut encore choisir; quand même c'est pour choisir le mal; il obéit à son propre commandement, même quand, par sa propre volonté, il se porte aux excès les plus méprisables. Devant celui qui sait tout, et qui lui a conféré ces pouvoirs, il est vrai que sa liberté et sa raison ont des bornes, et il est heureux qu'il en soit ainsi; car celui qui a fait surgir la source dont elles dérivent, a sans doute prévu la pente qu'elles devaient suivre, et il n'ignore pas quelle direction il faut leur donner pour que le torrent, jusque dans son cours le plus impétueux, ne puisse échapper à ses atteintes. Mais ceci n'apporte aucun changement ni dans la

chose elle-même, ni dans la nature de l'homme; il est et demeure, en soi, une créature libre, quoique la bonté, qui comprend tout, l'embrasse jusque dans ses folies, et les fasse tourner à son bien particulier et au bien général. Comme le boulet qui s'élance de la bouche du canon, ne peut s'échapper de l'atmosphère terrestre, et que, lorsqu'il tombe, c'est en vertu d'une loi uniforme de la nature, de même l'homme, dans l'erreur et dans la vérité, soit qu'il tombe ou qu'il s'élève, est encore l'homme; faible il est vrai, mais né libre; il est sinon raisonnable, du moins capable d'une raison supérieure, sinon formé à l'humanité, au moins doué du pouvoir de l'atteindre. Newton, Fénélon, les malheureux habitans de la Nouvelle-Zélande et de la Terre de feu, sont tous des créatures d'une seule et même espèce.

Il paraît, en effet, que toute la variété possible dans l'usage de ces nobles attributs de la pensée, devait se présenter sur la terre. Il y a évidemment une échelle progressive depuis l'homme qui sert de limite à l'animal, jusqu'au génie le plus élevé qui puisse apparaître sous la forme humaine. Et comment s'en étonner, quand nous voyons l'immense série des animaux s'approcher de nous, et le long cours que la nature a été obligée de prendre pour préparer organiquement en nous la fleur fécondante de la raison et de la liberté? Il est à croire que toutes

les combinaisons qui pouvaient se présenter sur notre terre, existent réellement, et nous ne serons en état de donner une explication satisfaisante de l'ordre et de la sagesse dont cet immense univers nous fournit le spectacle, qu'au moment où, avancés de quelques degrés, nous apercevrons pour quelle fin une telle variété a été ordonnée dans le champ de la nature. Ce qu'il faut remarquer ici, ce sont des lois nécessaires, car il fallait que la terre entière fût habitée jusque dans ses déserts les plus lointains; et celui qui étendit ainsi sa surface, peut seul dire pourquoi il plaça dans ce monde les habitans de la Terre de feu et de la Nouvelle-Zélande. Le plus grand contempteur de la race humaine ne peut nier que les nobles plantes de la raison et de la liberté n'aient produit de beaux fruits, quand elles ont été échauffées par les rayons célestes du soleil, quoique plusieurs branches sauvages aient étendu leurs ombres sur les enfans des hommes. A peine croirait-on, si l'histoire ne le confirmait, que la raison humaine a pu s'élever à de si grandes hauteurs, s'efforçant non-seulement de découvrir, mais encore d'imiter la divinité qui crée et qui conserve. L'homme a cherché et découvert l'unité et l'intelligence, l'ordre et la beauté dans le chaos des êtres que les sens lui ont manifestés. Quant aux pouvoirs les plus secrets, dont il ne connaît point l'essence interne, il a observé leurs phénomènes externes et

suivi leur mouvement; il a calculé leur nombre et leur mesure, déterminé leur vie et leur être, partout où il a aperçu leurs effets, dans le ciel ou sur la terre. Tous ses essais, même quand ils sont erronés ou fantastiques, n'en sont pas moins des preuves de sa majesté, de sa grandeur, de son origine céleste. L'être qui a créé toutes choses, a jeté un rayon de sa lumière, une émanation de son essence dans la poussière de nos corps; et quelque humble que soit l'homme, il peut se dire à lui-même: « J'ai quelque chose qui m'est commun avec Dieu; « je possède des facultés que l'Être suprême, que je « connais dans ses ouvrages, doit aussi posséder; « car il les a développées dans les objets environ- « nans. » Probablement que cette ressemblance est le but où tend toute la création terrestre. Il ne pouvait produire rien de plus parfait sur ce théâtre; mais il n'a point négligé de s'élever jusque là, et de porter à ce point extrême la série des êtres organisés. De là vient l'uniformité de la progression à travers toute la variété des formes qui se présentent.

De la même manière, la liberté a produit de nobles fruits, et a également bien mérité, et par ses haines, et par ses sympathies, et par ce qu'elle a repoussé, et par ce qu'elle a recherché. Si les hommes ont rejeté les lois d'un instinct aveugle, pour subir volontairement les liens du mariage, de l'amitié

sociale, de la fraternité et de la fidélité dans la vie et dans la mort; s'ils ont abdiqué leurs propres volontés, pour se soumettre à l'empire des institutions; s'ils ont établi et défendu de leur sang l'autorité légale de l'homme sur l'homme, quoiqu'elle reste encore loin de sa perfection; si des mortels généreux se sont sacrifiés pour leur pays, si non-seulement ils ont perdu leur vie dans un moment tumultueux, mais, ce qui est bien plus magnanime, si le jour et la nuit, pendant des mois et des années, ils n'ont pensé dans le travail non interrompu de toute une vie, qu'à préparer, au moins suivant leur opinion, la paix et le bonheur d'une multitude aveugle et ingrate; si des philosophes se sont soumis volontairement à la calomnie et à la persécution, à la pauvreté et aux besoins par le désir glorieux de propager la vérité, la liberté et le bonheur dans l'espèce humaine; s'ils ont mis toute leur félicité à répandre sur leurs frères les plus sublimes bienfaits dont ils étaient capables; tout cela certainement atteste d'immenses vertus, et la puissance de cette destinée intérieure qui nous appartient et qui nous est inhérente; car, à vrai dire, je ne saurais expliquer sans elle ces phénomènes de l'ordre social. Il faut avouer que le nombre de ceux qui se sont ainsi distingués de la foule, et qui, semblables à des médecins dévoués, se sont élevés à des actions que le mou-

vement instinctif ne leur eût point commandés, est très-limité : mais ce petit nombre a été la fleur de l'espèce, ils sont les fils libres et immortels de Dieu sur la terre; le nom d'un seul de ceux-là dépasse en gloire ceux d'un million d'autres.

CHAPITRE V.

Quelque délicate que soit la santé de l'homme, il est destiné, par son organisation même, à vivre plus long-temps qu'aucune autre créature et à se répandre sur toute la surface de la terre.

Par son mode de station, l'homme a acquis un degré de délicatesse, de chaleur et de force qu'aucun animal ne peut atteindre. Dans l'état sauvage il est presque entièrement couvert de poils, surtout le long du dos; et Pline l'ancien a fait un crime à la nature de ce qu'elle a refusé cette fourrure à l'homme civilisé. Dans sa bienveillance universelle, la mère de tous les êtres ne pouvait donner à l'homme une enveloppe plus précieuse que la peau dont elle l'a recouvert, et qui, malgré toute sa délicatesse, supporte les changemens de saisons et la température de tous les climats, quand elle est aidée d'un peu d'art, qui pour lui est une seconde nature.

Il est conduit à cet art non-seulement par l'impulsion de la nécessité, mais encore par quelque autre puissance moins sévère et mieux appropriée à son caractère. Quoi qu'en disent les philosophes, il est certain que la pudeur est naturelle à l'espèce humaine, et l'on ne peut nier que l'on aperçoit dans certains animaux des mouvemens instinctifs qui ont une sorte d'analogie avec ce sentiment. La femelle du singe se couvre de sa main, et l'éléphant, pour propager son espèce, se cache dans quelque bois obscur et non fréquenté. A peine est-il sur la terre une nation [1] où les femmes ne fassent usage de quelque sorte de voiles, dès le moment où les passions commencent à s'éveiller : d'ailleurs, la sensibilité qui se développe alors, et d'autres circonstances, obligent l'homme à se vêtir. Avant même qu'il cherchât à protéger son corps contre la furie des élémens ou les aiguillons des insectes par des vêtemens ou des substances onctueuses, une sorte d'instinct naturel

---

1. On ne cite que deux nations entièrement nues, et dont la vie soit purement animale : les habitans de la Terre de feu, à l'extrémité de l'Amérique du sud, et un peuple sauvage entre Arracan et Pégu. J'ai peine à croire que ces derniers soient réduits à un état aussi grossier qu'on nous le dit, et cela dans un pays si favorisé par la nature. Cependant ce fait est confirmé par un des derniers voyageurs. (Mackintosh's Travels, vol. 1, pag. 341 ; London, 1782.)

le conduisit à la pudeur, dont la nature physique lui faisait un devoir. Dans les animaux les plus nobles la femelle ne s'offre pas elle-même; il faut qu'elle soit poursuivie. En cela, elle remplit à son insu les desseins de la nature : et dans l'espèce humaine, la femme est la gardienne de l'aimable pudeur, qui, en vertu du mode de station de l'espèce, ne pouvait manquer de se développer de bonne heure.

Ainsi l'homme a été conduit à se vêtir lui-même. A peine eut-il acquis cet art et quelques autres encore, qu'il fut capable de supporter tous les climats, et de prendre possession de toutes les parties de la terre. Peu d'animaux, si l'on en excepte le chien, ont pu le suivre dans toutes les contrées; et encore combien ce dernier n'a-t-il pas changé de formes! combien sa constitution native n'a-t-elle pas été altérée! L'homme seul n'a subi que de légères modifications, et encore dans des parties qui ne sont point essentielles. On s'étonne de son immutabilité, quand on considère quelles variétés attendent les autres animaux dans leurs migrations. Sa nature délicate est si exactement déterminée, son organisation est si parfaite, qu'il occupe le degré le plus élevé et qu'il n'est susceptible que de quelques modifications, qui ne sont point des changemens caractéristiques.

Comment expliquer cette différence? Par son

attitude droite, et par rien autre. Si nous marchions sur les pieds et sur les mains, comme l'ours et le singe, on ne peut douter que les différentes espèces du genre *homme* (pour me servir de cette ignoble expression) ne fussent renfermées dans des limites plus étroites, qu'elles ne pourraient dépasser. L'homme-ours aimerait son climat froid, l'homme-singe son climat chaud. Nous reconnaissons même maintenant que, plus une nation est grossière, plus elle est enchaînée, par ses habitudes physiques et morales, à sa contrée et à son climat.

Si la nature a élevé l'homme au-dessus du sol, c'est pour qu'il règne sur la terre. S'il se distingue des autres créatures par une constitution plus délicatement organisée, par une circulation du sang mieux élaborée, par un mélange plus varié des fluides; si un degré de chaleur vitale plus fixe et plus intime lui permet d'habiter la Sibérie et la zone torride, c'est à son mode de station qu'il en est redevable. Composée avec plus d'artifice, c'est sa structure droite qui lui donne la faculté de supporter les deux extrêmes de chaleur et de froid. Nulle autre créature sur la terre ne peut résister à une température qui pourtant n'opère en lui que de très-faibles changemens.

Il faut avouer que la délicatesse même de sa constitution et toutes les conséquences qui en dérivent, ont donné lieu à une foule de maladies auxquelles

les animaux ne sont point sujets, et dont Moskati[1] a fait une éloquente énumération. Le sang qui circule dans une machine perpendiculaire, le cœur qui est pressé dans une position oblique, et les entrailles qui accomplissent leurs fonctions dans une situation droite, sont exposés à des dangers plus fréquens que dans le corps des quadrupèdes. Il semble surtout que la délicatesse excessive des femmes est un don qu'elles doivent payer bien cher. Mais ces périls sont diminués et ces maux adoucis de mille manières par la bienfaisance de la nature. Notre santé, notre bien-être, toutes nos perceptions et nos impulsions ont un caractère plus élevé et plus spirituel. Aucun animal ne jouit un seul instant de la santé et du bonheur de l'homme. Aucun d'eux ne goûte le nectar que l'homme boit à longs traits. Considérées même simplement par rapport au corps, les maladies des animaux sont moins nombreuses, il est vrai, parce que leur organisation est plus grossière; mais aussi elles sont plus obstinées et plus constantes dans leurs effets. La couche cellulaire de leurs corps, le tissu de leurs nerfs, leurs artères, leurs os et même leur cerveau, sont plus solides que les nôtres, et aussi, si l'on excepte l'éléphant, dont la vie est presque

---

1. *Vom körperlichen und wesentlichen Unterschiede der Thiere und Menschen. Göttingen*, 1771.

aussi longue que celle de l'homme, tous les quadrupèdes qui nous entourent arrivent beaucoup plus rapidement que nous à la vieillesse et à la mort. Le Créateur a donc donné à l'homme la vie la plus longue, et en même temps la santé la mieux établie, et l'existence la plus féconde en jouissances que pût comporter une organisation terrestre. Toujours secouru par sa nature mixte et habilement compliquée, c'est à elle qu'il doit sa force et sa durée; et si notre organisation est affaiblie et détériorée, comme un grand nombre d'exemples empêchent de le nier, il faut l'attribuer à des excès, à des folies et à des vices dont aucun animal n'est capable. Dans chaque climat la nature bienveillante a multiplié les plantes qui guérissent les maladies dont il est le foyer; mais la confusion de tous les climats a pu seule changer l'Europe en un gouffre de maux que ne connaîtront jamais les peuples qui vivent selon les lois de la nature. Il est vrai que ces maux, dont nous sommes les premiers auteurs, ont été suivis d'un bien qui nous appartient au même titre, de la seule compensation que nous méritions, de cette foule de médecins qui aident la nature, quand ils suivent ses traces, et qui, s'ils ne peuvent ou s'ils n'osent obéir à ses avertissemens, envoient du moins le malade au repos suivant les règles de l'art.

Avec quel soin maternel, avec quelle sagesse

toute divine les périodes de notre vie et la durée de notre existence n'ont-elles pas été déterminées! Toutes les créatures vivantes sur la terre qui doivent atteindre brusquement à la perfection de l'espèce, ont un développement rapide : elles sont mûres de bonne heure, et elles ont bientôt parcouru la carrière de la mort. Élancé comme un arbre du ciel, l'homme grandit lentement; comme l'éléphant, il reste long-temps dans le sein qui le nourrit : sa jeunesse se prolonge beaucoup plus que celle d'aucun autre animal. La nature a fait durer autant que possible l'époque qui est la plus favorable à l'éducation, au développement des idées, au sentiment du bonheur et à l'innocence des plaisirs. Un grand nombre d'animaux atteignent leur plein développement au bout de quelques années ou de quelques jours, et même presque au moment de leur naissance; mais ils n'en sont que plus imparfaits, et leur vie est d'autant plus courte que leur croissance est plus rapide : il faut que l'éducation de l'homme soit longue, parce qu'il a beaucoup à apprendre. Tout en lui dépend de l'habileté naturelle, de la raison et de l'art. Si ensuite sa vie est abrégée par les dangers sans nombre et les accidens auxquels il est exposé, du moins il a joui d'une longue jeunesse, libre d'ennuis; pendant que son corps et sa pensée se développaient, le monde s'étendait autour de lui;

pendant qu'il croissait lentement, l'horizon, où se portaient ses regards, agrandissait le cercle de ses espérances, et son cœur, plein de vie et d'amour, excité par une curiosité inquiète, battait dans un impatient enthousiasme pour tout ce qu'il y a de grand, de bon et de sublime. Les désirs des sexes se font sentir dans l'homme qui suit le cours de la nature, plus tard que dans aucun autre animal; car il est destiné à vivre de longues années, et non pas à prodiguer avant le temps le noble trésor de ses facultés physiques et morales. L'insecte, qui jouit de bonne heure des plaisirs de l'amour, ne tarde pas à mourir. Tous les animaux chastes et monogames vivent plus long-temps que ceux qui n'obéissent pas au lien conjugal. Le coq lascif meurt promptement; le biset fidèle peut arriver jusqu'à cinquante ans. Le mariage est donc commandé ici-bas au favori de la nature; sans cette loi, comme une fleur non éclose, il eût dépensé sans fruit ses années de vigueur et d'innocence. Après cela viennent de longues années pendant lesquelles sa raison mûrit sous l'influence des pouvoirs virils, et il conserve la faculté de reproduction plus long-temps qu'aucun autre animal. A la fin il cède à une mort paisible qui brise une alliance mal cimentée entre la poussière et l'intelligence. Ainsi la nature a combiné avec la structure fragile du corps humain tous les arts qui pouvaient se dé-

velopper au sein d'une organisation terrestre; et jusque dans ce qui abrège et affaiblit la vie, on voit qu'elle a compensé la brièveté de la jouissance par la plénitude, et les pouvoirs destructeurs par l'intensité de la sensation.

CHAPITRE VI.

L'homme est formé pour l'humanité et la religion.

Je voudrais pouvoir étendre la signification du mot *humanité*, et comprendre sous cette expression tout ce que j'ai dit jusqu'à présent de la nature de l'homme, de l'excellence de sa raison et de sa liberté, de la perfection de ses sens et de ses instincts, de la délicatesse de sa santé qui n'exclut point la force, et enfin de la mission qu'il a reçue de gouverner la terre; car l'homme n'a pas de mot plus auguste pour représenter à la pensée sa destination même, que celui qui sert à le désigner lui-même, lui, en qui l'image du Créateur est aussi visiblement empreinte qu'elle peut l'être ici-bas : il suffit d'esquisser sa forme pour indiquer ses plus nobles devoirs.

1. Tous les instincts d'un être vivant peuvent être ramenés *à la conservation de soi-même et à des rapports de participation à une autre destinée que la sienne.* La constitution organique de l'homme,

si on y ajoute une direction supérieure, donne à ses instincts une extrême délicatesse; son attitude droite assure sa stabilité, et pour plus de précautions, il présente la circonférence la plus petite au dehors et le mouvement le plus varié au dedans. Il repose sur une étroite base, et il lui est ainsi plus facile de couvrir ses membres; son centre de gravité tombe entre ses hanches, plus souples et plus fortes que celles d'aucune autre créature, car il n'est pas d'animal qui déploie dans ces parties autant de mobilité et de force que l'homme. La position de ses bras, l'aplatissement et la force de sa poitrine lui ménagent des moyens de défendre sa face, son cœur, et de protéger, depuis la tête jusqu'aux genoux, les parties vitales les plus nobles. Il est certain que des hommes ont rencontré des lions et les ont terrassés : l'Africain, quand il combine la prudence, l'adresse avec la force, peut lutter contre eux même à nombre inégal. Il faut avouer toutefois que l'homme est fait bien moins pour l'attaque que pour la défense : dans l'une, il a besoin du secours de l'art; dans l'autre, il est naturellement la créature la plus puissante de la terre. Ainsi, sa forme elle-même lui commande de vivre en paix, et non point de verser le sang et de se gorger de rapines : tel est le premier caractère de l'humanité.

2. Parmi les instincts qui ont rapport à autrui,

le désir de propager son espèce est le plus puissant de tous; dans l'homme il est subordonné au caractère de l'humanité : ce qui dans les quadrupèdes, même dans le chaste éléphant, n'est que copulation, est en lui, à cause de sa conformation, baiser et embrassement. De tous les êtres vivans, l'homme est le seul dont la bouche soit marquée par le doux renflement des lèvres, c'est la partie de la face qui est la plus lente à se former : le contour charmant de ces lèvres intelligentes est comme la dernière trace du doigt de l'amour. L'expression la plus modeste des langues de la haute antiquité, *qu'il connut sa femme*, n'est applicable à aucun animal; et si d'anciennes fables disent que les deux sexes, d'abord formés en hermaphrodites, comme dans les fleurs, furent séparés par la suite, cette fiction expressive, et d'autres semblables, tendaient à confirmer, sous une forme allégorique, la supériorité de l'amour de l'homme sur celui des animaux. Que ce désir dans l'homme ne soit pas soumis à l'empire des saisons, comme dans les animaux, quoique l'on n'ait pas fait sous ce rapport des observations attentives sur les révolutions du corps humain, c'est ce qui démontre évidemment qu'il n'est pas l'esclave de la nécessité, mais qu'il cède à l'attrait de la sympathie. Placé sous le domaine de la raison, il est fait pour obéir à une tempérance volontaire, comme tout ce qui appartient à l'homme. Ainsi l'amour dans l'homme

devait être *humain*, et pour cela la nature a déterminé, indépendamment de ses formes, le développement, la durée et la puissance des désirs dans les deux sexes; d'ailleurs, elle l'a rangé sous la loi d'*une alliance sociale volontaire* et d'une douce communauté entre deux êtres qui se sentent unis en un seul pour la vie.

3. Comme toutes les affections tendres, excepté l'amour qui donne et qui reçoit, se contentent de la *participation*, la nature, pour rendre l'homme plus propre qu'aucune autre créature à participer à des impressions étrangères, a marqué d'une part son individualité de la manière la plus prononcée, et de l'autre lui a donné une organisation conforme à chaque partie de la création, de telle sorte qu'il peut jouir et souffrir avec chacune d'elles. La structure de ses fibres est si délicate, si fine et si élastique, ses nerfs sont répandus avec tant d'artifice sur chaque partie de son corps vibrant, que, semblable à une image de la divinité qui sent tout, il peut en général se mettre à la place de chaque créature et sentir avec elle au degré nécessaire pour établir l'harmonie, sans que son organisme soit dérangé, et même au risque de le déranger. Ainsi notre machine, en tant qu'elle est un arbre qui croît et qui fleurit, sent même avec les arbres. Il y a des hommes qui ne peuvent voir sans douleur un jeune arbre verdoyant coupé par le pied ou

détruit. On regrette sa cime élevée; on voit avec tristesse une fleur favorite se faner. Ce n'est pas avec indifférence que les yeux s'arrêtent sur un ver écrasé qui se tord dans tous les sens; et plus une créature est parfaite, plus son organisation approche de la nôtre, plus ses souffrances excitent en nous de sympathie. Il faut qu'il ait une étonnante énergie, celui qui ouvre sans sourciller une créature vivante, et qui examine de sang froid ses mouvemens convulsifs : il n'y a qu'une soif insatiable de la gloire et de la science qui puisse amortir par degrés la sensibilité organique. Plus délicates que nous, les femmes ne peuvent assister à la dissection d'un corps mort; elles souffrent dans chaque membre, à mesure qu'elles suivent la marche du scalpel; et cette souffrance est plus aiguë à proportion que la partie est plus noble et plus sensible. Les entrailles, quand elles sont arrachées, excitent le dégoût et l'horreur : quand le cœur est percé, quand les poumons sont partagés, le cerveau mis en pièces, nous sentons en nous-mêmes la pointe aiguë de l'instrument. Nous sympathisons, jusque dans le tombeau, avec le corps d'un ami mort; nous sentons la froideur de la fosse qu'il ne sent pas, et nous frissonnons quand nous touchons ses os. C'est ainsi que la mère commune, qui a pris toutes choses d'elle-même, et qui sent pour tous avec la sympathie la

plus intime, a sympathiquement combiné l'organisme humain. Ses fibres vibrans, ses nerfs sympathiques, n'ont pas besoin de l'ordre de la raison; ils se précipitent avant elle, souvent ils lui désobéissent obstinément. Un commerce avec des gens fous, pour qui nous sentons quelque affection, excite en nous la folie; et cet effet est d'autant plus prompt, qu'il est plus redouté.

Il est remarquable que l'oreille excite et augmente la compassion beaucoup plus puissamment que l'œil. La vue d'un animal, le cri que lui arrache la douleur, attirent tous ses compagnons, qui, comme on l'a observé, restent tristement autour de celui qui souffre, et semblent chercher quel soulagement ils pourraient lui donner. Il est également certain que l'homme, à l'aspect de la douleur, est saisi d'une sorte d'effroi qui précède la pitié. Mais la voix de celui qui souffre ne se fait pas plus tôt entendre, que la stupeur cesse et qu'il accourt vers lui : il est atteint jusqu'au cœur : serait-ce que le son change le tableau en un être vivant, et qu'il concentre en un seul point le souvenir de nos sentimens individuels et toutes les puissances qui sont réveillées en nous par les affections d'autrui? ou, comme j'incline à le croire, faut-il rapporter ce phénomène à une cause qui repose dans les lois les plus secrètes et les plus profondes de l'organisme? Il suffit que le fait soit

vrai, et qu'il démontre que le son et le langage sont les sources principales de la compassion de l'homme. Nous sympathisons moins avec une créature qui ne peut soupirer, et qui, n'ayant pas de poumons, est plus imparfaite et se rapproche moins de notre propre organisation. Quelques sourds et muets de naissance ont montré par des exemples de la cruauté la plus monstrueuse qu'ils ne sentaient ni pitié ni sympathie pour les hommes et les animaux; et il est facile de trouver un grand nombre de faits pareils dans la vie des peuples sauvages; cependant, même parmi ces derniers, la loi naturelle n'est pas entièrement effacée. Les pères qui sont poussés par le besoin et par la faim à sacrifier leurs enfans, les dévouent à la mort dans le sein de leurs mères, avant qu'ils aient entendu le son de leur voix; et plusieurs infanticides ont déclaré que rien ne fut si cruel pour elles, que rien n'a laissé des traces si profondes dans leur souvenir, que la faible voix, que le premier cri suppliant de leur enfant.

4. Par quels admirables liens la mère de toute affection n'a-t-elle pas uni les sentimens de sympathie qu'elle a répandus entre ses enfans et qu'elle perfectionne par degrés. Si la créature est assez grossière et assez insensible pour négliger ses propres besoins, le soin de ses enfans ne lui est pas confié. Les oiseaux couvent et élèvent leurs

petits avec une tendresse maternelle. Au contraire, « l'autruche stupide confie ses œufs au sable : « elle oublie, dit un ancien livre, qu'un pied peut « les écraser ou une bête fauve les dévorer ; car « Dieu l'a privée de sagesse et ne lui a point dé- « parti l'intelligence. » En vertu d'une seule et même loi organique, à mesure que le cerveau de la créature augmente, elle acquiert une chaleur plus intense ; elle devient plus propre à l'incubation, ou, si elle s'élève au rang des vivipares, elle a un lait plus pur et plus abondant pour ses petits, qu'elle chérit avec toute la tendresse d'une mère. La créature qui arrive vivante dans le monde est pour ainsi dire un plexus des propres nerfs de sa mère. L'enfant à la mamelle n'est qu'une branche d'une plante-mère que celle-ci nourrit comme une partie d'elle-même. C'est sur ce sentiment réciproque et progressif que sont fondées, dans l'économie animale, toutes les tendres affections auxquelles la nature pouvait élever chaque espèce.

Dans l'espèce humaine l'amour maternel est d'un genre plus élevé ; c'est une branche de l'humanité de la forme la plus délicate. Le nouveau-né repose sous les yeux de sa mère ; appuyé sur son sein, il boit à longs traits le fluide le plus doux et le plus pur de tous ; car c'est une coutume barbare, et qui même tend à déformer le corps, que d'allaiter

les enfans en les portant sur le dos, ce qui, dans quelques pays, est une nécessité. L'amour paternel et domestique adoucit les plus grands sauvages; il n'est pas jusqu'à la lionne qui n'ait de la tendresse pour ses petits. La première société prit naissance dans l'habitation paternelle, et fut cimentée par les liens du sang, de la confiance et de l'amour. Ainsi, pour effacer ce que l'homme a de sauvage, et pour l'habituer au commerce domestique, il fallait que l'enfance se prolongeât pendant quelques années. La nature a enchaîné l'un à l'autre les membres de la famille par de tendres liens, afin qu'ils ne pussent pas se séparer et s'oublier, comme les animaux, qui arrivent en peu de temps à l'âge mûr. Le père devient le précepteur de son fils, comme la mère a été le premier maître de son enfant au berceau; et c'est ainsi qu'il se forme un nouveau lien d'humanité. Tel est le fondement nécessaire de la *société humaine;* sans elle l'individu ne pourrait pas se développer ni l'espèce se multiplier. L'homme est *donc* né pour la société; l'affection de ses parens et la lenteur de son développement l'empêchent également d'en douter.

5. Mais, comme la sympathie de l'homme ne peut pas s'étendre à l'univers entier, et qu'elle ne serait souvent pour lui qu'un guide obscur et impuissant, un sens borné qui ne transmettrait que des images confuses de tous les objets qui dépas-

seraient sa portée, la nature, toujours prévoyante, a soumis les divers phénomènes dont se compose l'édifice merveilleux de son être, à la règle *de la vérité et de la justice*. L'homme est droit par sa forme, et comme dans sa figure tout est subordonné à la tête, comme ses deux yeux ne voient qu'un objet, que ses deux oreilles n'entendent qu'un son : comme le Créateur a combiné à l'extérieur la symétrie avec l'unité, et a posé l'unité au centre où convergent toutes les parties doubles, de même la grande loi de la justice et de l'équilibre est la règle interne de l'homme. *Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, et faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait*. Cette règle imprescriptible est écrite jusque dans le cœur du sauvage; car, s'il mange la chair de ses ennemis, il s'attend aussi à être mangé. C'est la règle du vrai et du faux, de l'*idem* et *idem*, fondée sur la structure de tous nos sens, et même je pourrais dire sur l'attitude droite de l'homme. Si nous n'apercevions les objets qu'obliquement, ou si la lumière nous frappait dans une direction oblique, nous n'aurions pas l'idée de la ligne droite. Si notre organisation était sans unité, si nous manquions de jugement, nos actions suivraient des courbes qui dévieraient de la règle, et la vie humaine manquerait de raison et de dessein. C'est la loi de la vérité et de la justice qui établit

la sincérité dans les rapports des frères et des alliés : à peine se conforme-t-on à ses préceptes, qu'elle change les ennemis en amis. Celui que je presse sur mon sein, me presse aussi sur le sien; celui pour qui j'expose ma vie, expose aussi la sienne pour moi : ainsi, les lois de l'homme, celles des nations et des animaux, sont fondées sur la ressemblance des sentimens, sur l'unité de dessein dans une association de divers individus, et sur la vérité égale pour tous dans toute espèce de contrat; car les animaux qui vivent en société, obéissent aussi aux règles de la justice, et les hommes qui brisent ses lois saintes par la force ou par la fraude, sont de tous les êtres les plus dégradés, même quand ils seraient les rois et les monarques de la terre. On ne peut concevoir ni raison ni humanité sans la vérité et une stricte justice.

6. La figure élégante et droite de l'homme le conduit peu à peu à l'idée des *convenances* morales et physiques qui naissent de la vérité et de la justice, qu'elles répandent en les embellissant. Les convenances du corps consistent à rester tel qu'il devait être, et tel que Dieu l'a formé. La vraie beauté n'est rien autre que la représentation qui résulte de l'accord de la perfection interne et de la santé. Voyez l'image divine de l'homme défigurée par l'effet de la négligence et par les précautions d'un art faux; ses beaux cheveux arrachés ou en-

tassés en une seule masse; le nez et les oreilles percés et fortement tendus par le poids qu'ils supportent; le cou et les autres parties du corps déformés ou déguisés sous le vêtement qui les couvre. S'il fallait porter un jugement sévère sur les caprices de la mode, comment pourrait-on découvrir à travers cette variété prodigieuse les convenances de la forme humaine? Il en est précisément de même des coutumes, des actions, des arts et des langues. Une seule et même *humanité* se montre sous des apparences diverses dans toutes ces choses que quelques nations sur la terre ont perfectionnées, et que cent autres ont défigurées par des arts faux et grossiers. Suivre les traces de cette humanité et en déterminer les lois, tel est le but de cette vraie *philosophie de l'homme*, que le sage a appelée du ciel, et qui s'applique d'elle-même dans le commerce social, dans l'économie politique, dans tous les arts et dans toutes les sciences.

Enfin, la *religion* est la plus haute humanité du genre humain. Qu'on ne s'étonne pas de la voir occuper ici un rang si élevé. Si l'intelligence est le plus noble présent qui ait été fait à l'homme, c'est à elle qu'il appartient de tracer la connexion qui existe entre la cause et l'effet, et de la deviner quand elle n'est pas apparente. Or, c'est ce que l'intelligence humaine fait dans chaque action, dans chaque occupation, dans chaque art. En effet, pour

qu'elle suive un progrès commencé, il faut qu'elle ait été devancée par quelque autre intelligence qui ait préliminairement établi la connexion entre la cause et l'effet et posé ainsi les fondemens de l'art. Mais, s'il s'agit des opérations de la nature, nous ne voyons pas la cause dans ses dernières profondeurs, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et nous ne savons pas comment les divers phénomènes de la vie s'opèrent en nous.

Ainsi, tous les effets qui nous environnent se réduisent pour nous à un rêve, à une conjecture, à un nom; mais c'est un rêve qui a sa réalité, quand nous apercevons fréquemment et constamment le même effet uni à la même cause : tel est le progrès de la philosophie; et la première et dernière philosophie a été la religion. Les nations même les plus sauvages l'ont pratiquée; car il n'est pas sur la terre une seule nation qui n'ait une sorte de culte, et, à plus forte raison, qui ne soit capable de s'élever à l'intelligence et à la forme humaine, à l'artifice du langage, aux devoirs de l'union conjugale, et, en un mot, à certaines coutumes, à certains modes de vie propres à l'homme. Quand ces peuples n'ont pu découvrir la cause visible des événemens, ils en ont supposé une invisible, et quoiqu'ils fussent dans une fausse voie, il n'en est pas moins vrai qu'ils cherchaient à pénétrer le fond des choses; seulement ils se sont arrêtés dans leur

contemplation bien plus aux représentations, qu'à l'essence de la nature, et les objets effrayans et périssables ont agi sur eux avec plus de puissance que le sentiment du beau et de l'éternel. Quelquefois il est arrivé qu'ils ont ramené toutes les causes à une seule. Ce premier effort était encore de la religion, et il est absurde de dire que la crainte a inventé les dieux chez la plupart des peuples. La crainte, comme crainte, n'invente rien; elle porte seulement l'intelligence à former des conjectures et des suppositions vraies ou fausses. Aussitôt donc que l'homme apprit à se servir de son intelligence à l'occasion de la plus légère impulsion, c'est-à-dire, aussitôt qu'il vit le monde d'une manière différente de l'animal, il crut à des êtres invisibles et tout-puissans, qui punissent et récompensent; il chercha à se les rendre propices et à conserver leur bienveillance: et c'est ainsi que la religion vraie ou fausse, juste, ou erronée, prit naissance au sein des nations pour instruire l'homme, le fortifier et le guider à travers le labyrinthe obscur et périlleux de la vie.

Non! éternelle source de toute vie, de tout être et de toute forme, tu n'as pas oublié de te manifester à tes créatures. L'animal courbé vers la terre sent obscurément ton pouvoir et ta bonté, pendant qu'il exerce ses facultés et ses instincts conformément à son organisation : l'homme est pour lui la

divinité visible de la terre. Mais tu as marqué l'homme d'un caractère si auguste, que, même sans les connaître ou les comprendre, il cherche les causes des phénomènes, il devine leur enchaînement et découvre par là le lien suprême de toutes choses, l'Être des êtres! Il ne connaît pas ta nature secrète, car il ne voit l'essence d'aucun pouvoir, et quand il a voulu te donner une figure, il s'est trompé et devait se tromper; car tu es sans figure, quoique la première et la seule cause de toutes les formes. Mais dans cette fausse représentation il y a encore des élémens de vérité, et l'autel trompeur qu'il t'a élevé, est un monument qui atteste avec certitude non-seulement la vérité de ton existence, mais encore le pouvoir que l'homme a de te connaître et de t'adorer. Ainsi la religion, à la considérer seulement comme un exercice de l'intelligence, est la forme la plus noble que l'humanité puisse revêtir, et le fruit le plus précieux de la pensée humaine.

Mais bien plus, c'est un exercice du cœur humain, et la direction la plus pure de ses capacités et de ses pouvoirs. Si l'homme est né libre, sans être soumis à aucune autre loi terrestre que celle que le mensonge impose sur lui, il ne peut manquer de devenir bientôt la plus sauvage des créatures, lorsqu'il tarde à reconnaître la main de Dieu dans ses ouvrages, et qu'il ne se hâte pas d'imiter,

comme un enfant, les perfections de son père. Les animaux sont des esclaves dans la grande famille terrestre, et la crainte servile des lois et des châtimens est dans l'homme le signe le plus certain de dégradation. Celui qui a conservé la dignité qu'il a reçue de l'auteur des choses, est libre et n'obéit qu'à la bonté et à l'amour; car toutes les lois naturelles, dont il peut apercevoir la tendance, sont bonnes; et quand il n'en aperçoit pas le but, il apprend à les suivre avec la simplicité d'un enfant. C'est là ton devoir, sinon ton bon plaisir, disent les philosophes : la loi de la nature ne changera pas pour toi; mais, à mesure que tu en étudieras la sagesse, la bonté et la perfection, ce modèle vivant te formera à l'image de Dieu dans ta vie terrestre. La véritable religion est donc un culte filial rendu à Dieu, une imitation idéale des formes humaines, à laquelle se joint la pensée d'un bonheur sans bornes, d'une bonté active, et d'un profond amour pour le genre humain.

On voit par là pourquoi, dans toutes les religions de la terre, il y a plus ou moins de ressemblance entre l'homme et la divinité, soit que l'on ait élevé l'homme jusqu'à Dieu, ou que l'on ait dégradé le Père du monde jusqu'à l'image de l'homme. Nous ne connaissons pas de forme supérieure à la nôtre, et rien ne peut développer en nous de profondes affections, si ce n'est ce que

nous concevons dans la sphère de l'humanité. Ainsi telle nation sensuelle à élevé la forme humaine jusqu'à la beauté divine; telle autre, douée de sentimens plus délicats, a représenté les perfections d'un être invisible par le moyen de symboles; et quand la divinité a voulu se révéler au monde, elle a parlé et agi à la manière des hommes, et elle s'est prêtée aux habitudes contemporaines. Rien n'a tant ennobli notre forme et notre nature que la religion, précisément parce qu'elle les a ramenées à leur destination la plus pure.

Que l'espérance et la croyance de l'immortalité soient liées à la religion, et qu'elles se soient établies par son moyen au milieu des hommes, c'est ce qui est dans la nature des choses; car il est presque impossible de séparer ces idées de celle de Dieu et de l'humanité. Mais quoi? nous sommes des enfans de l'Éternel, que nous apprenons ici par voie d'imitation à connaître et à aimer; que tout nous excite à connaître, et que nos douleurs et nos jouissances nous pressent à la fois d'imiter. Or, puisque la connaissance que nous en avons est si obscure, puisque nos imitations sont si faibles, si maladroites, et qu'il nous est impossible de dire pourquoi nous ne pouvons le connaître et l'imiter autrement dans notre organisation présente, n'est-il pas dans notre destinée d'atteindre un but moins imparfait? nos facultés les plus précieuses n'admet-

tent-elles aucun progrès? Si cela est, nos plus nobles pouvoirs sont mal appropriés à ce monde; ils se répandent par-delà ses bornes, car tous les objets qu'ils nous présentent, ne sont faits que pour obéir aux nécessités inférieures de notre nature; et nous sentons que les parties de nous-mêmes les plus nobles engagent une lutte interminable avec ces besoins: ainsi, quelle que soit la carrière de l'homme, elle commence bien, il est vrai, sur la terre; mais il la quitte sans avoir atteint le but. La divinité a-t-elle donc brisé le fil de la création en combinant l'organisation humaine? a-t-elle produit hors de saison un être à qui il est impossible de remplir sa destinée? La terre ne présente que des fragmens; resteront-ils toujours imparfaits? et la race humaine ne sera-t-elle jamais qu'un groupe d'ombres qui se débattent dans de vaines ténèbres? Ici la religion a réuni en faisceau tous les besoins et toutes les espérances du genre humain dans les croyances qu'elle a consacrées, et elle a tressé une couronne *immortelle* pour l'humanité.

CHAPITRE VII.

L'homme est formé pour l'espérance de l'immortalité.

Que le lecteur ne cherche pas ici une preuve métaphysique de l'immortalité de l'ame, tirée de la simplicité de sa nature, de sa spiritualité, ou d'autres raisons du même genre. La philosophie naturelle ne sait rien de cette simplicité, et serait plutôt portée à la combattre, puisque nous ne connaissons l'ame que par ses opérations, qui semblent naître d'une foule d'objets et de perceptions aussi compliquées que l'organisation même où elle a son siége. L'idée la plus simple est le résultat d'un nombre prodigieux de perceptions, et le chef de notre corps agit sur la tribu nombreuse des facultés secondaires, comme s'il était réellement présent en chacune d'elles.

Nous ne pouvons pas non plus prendre pour guide la philosophie de Bonnet, que l'on appelle le système des germes; car sa théorie du renouvellement de l'existence de l'homme, s'appuie de preuves inadmissibles, et d'ailleurs n'est point applicable à mon sujet. Personne que je sache n'a découvert dans le cerveau un cerveau spirituel, germe d'une nouvelle existence, et la structure de cet organe est loin de donner à cette hypothèse le moindre

caractère de vraisemblance. Le cerveau de l'homme mort demeure avec nous sur la terre, et si le dogme de l'immortalité ne reposait pas sur d'autres preuves, il serait convaincu de mensonge et tomberait en poussière. De plus, ce système me paraît inapplicable au sujet; car il ne s'agit pas ici de jeunes créatures qui descendent de créatures congénères, mais d'une créature mourante, qui s'éveille à un nouvel état d'existence. En vérité, si le principe de cette théorie était exclusivement juste dans ce qui a rapport à la génération des êtres terrestres, et si nos espérances n'avaient pas d'autre fondement, il s'élèverait contre elles des objections insolubles. Qu'il soit établi dès l'éternité que la fleur ne produira qu'une fleur, l'animal qu'un animal, et que tout a été mécaniquement déposé, dès le commencement de la création, dans des germes préformés; adieu l'espérance enchanteresse d'une existence supérieure! Si de toute éternité j'ai existé en un germe préformé pour mon existence présente et non pas pour une autre, tout ce qui devait naître de moi consiste dans les germes préformés de mes enfans, et quand l'arbre meurt, la philosophie des germes meurt avec lui.

A moins de consentir à nous laisser séduire sur ce sujet important par le vain charme des paroles, il faut commencer de plus loin, prendre une sphère plus étendue et étudier l'analogie générale de la *na-*

ture. Nous ne pouvons pénétrer les secrets abîmes de ses pouvoirs : il serait donc entièrement inutile de chercher, dès à présent, à poser des conséquences et des lois immuables; mais les modes et les effets des pouvoirs sont sous nos yeux, il nous est donc possible de les comparer entre eux et de recueillir des trésors d'espérance de la considération des progrès de la nature ici-bas, et de son caractère général et dominant.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Une série ascendante de formes et de pouvoirs règne dans notre création terrestre.

1. Des cailloux aux cristaux, des cristaux aux métaux, de ceux-ci aux plantes, des plantes aux animaux, et des animaux à l'homme, nous avons vu s'élever des *formes organisées*, les pouvoirs et les penchans de la créature varier avec elles, et finir tous par se concentrer dans l'organisme humain, au moins autant qu'ils étaient susceptibles d'y être compris. Ici la série s'arrête. Nous ne connaissons pas au-dessus de l'homme de créature organisée avec plus de diversité et d'art; il semble être le plus haut point que puisse atteindre l'organisation terrestre.

2. Dans cette série d'êtres on reconnaît, autant que le permet la destination particulière de la créature, l'*empreinte du type principal*, qui, variée de mille manières, approche plus ou moins de la forme humaine. Elle ne se laisse pas apercevoir dans le chaos de la matière brute, dans les plantes et les zoophytes; mais à mesure que l'organisme devient plus parfait, elle se détermine davantage,

le nombre des espèces commence à décroître, et elle va se perdre et se confondre dans les traits et la nature de l'homme.

3. Comme nous avons vu les formes externes des créatures s'approcher par degrés de celle de l'homme, la même observation s'applique à leurs facultés et à leurs instincts. Depuis la nutrition et la propagation des plantes, ces instincts s'élèvent jusqu'aux arts mécaniques des insectes, à l'économie domestique et à la tendresse maternelle des oiseaux et des quadrupèdes, et enfin à des pensées presque humaines, et à des capacités naturelles, qui toutes vont se réunir dans la *puissance de la raison*, dans la *liberté* et l'*humanité* de l'homme.

4. La durée de la vie de chaque créature est déterminée par le but que la nature lui a assigné. La plante est prompte à fleurir; l'arbre grandit avec lenteur. L'insecte qui apporte ses industries en naissant, et qui multiplie promptement et abondamment son espèce, ne tarde pas à mourir : quant aux animaux qui sont plus lents à se développer, qui portent peu de petits à la fois, et se soumettent à une sorte d'économie domestique dont la raison semble n'être pas exclue, ils vivent plus long-temps que les autres. Aussi l'homme est-il de tous les êtres qui l'entourent, celui qui fournit la plus longue carrière; en cela, cependant, la nature ne considère pas seulement l'intérêt de l'individu, mais

encore la conservation du genre auquel il appartient, et en général celle de toutes les espèces qui occupent une sphère plus élevée. Non-seulement aussi les régions inférieures sont peuplées en abondance, mais les créatures ont une vie plus longue quand le but de leur existence ne s'y oppose pas. La mer, source inépuisable de vie, conserve pendant un temps moins limité ses habitans, dont les pouvoirs vitaux sont plus tenaces; et l'amphibie, qui passe dans l'eau la moitié de sa vie, approche de ces derniers en longévité. Les habitans de l'air, moins appesantis par une nourriture terrestre, qui endurcit par degrés les quadrupèdes, vivent en général plus long-temps. Il paraît donc que l'air et l'eau composent le grand réservoir des êtres vivans, que la terre ensuite consume et détruit par de brusques transitions.

5. A mesure que l'organisation s'élève, elle emprunte aux règnes inférieurs un plus grand nombre d'élémens : cette combinaison commence sous la terre, et elle se développe à travers les plantes et les animaux jusqu'à la plus compliquée de toutes les créatures, l'homme. Son sang, et les diverses parties qui le composent, sont un abrégé du monde. La terre et les sels, les acides et les terres alcalines, l'huile et l'eau, les pouvoirs de végétation, d'irritabilité et de sensation, sont organiquement combinés dans sa substance.

Il faut ou considérer ces choses comme des jeux de la nature, et la nature intelligente ne joue jamais sans dessein, ou admettre *un règne de pouvoirs invisibles*, qui présente autant de connexité dans la série des phénomènes, autant de gradations dans la progression des faits, que le système des objets apparens. A mesure que nous faisons plus de progrès dans l'étude de la nature, nous reconnaissons plus distinctement l'existence de ces *pouvoirs inhérens*, qui descendent jusqu'au dernier degré de la création, dans les mousses, les fungus, etc. On ne peut nier qu'ils n'agissent dans l'animal, qui a une puissance presque indéfinie de reproduction, dans le muscle, qui par sa propre irritabilité provoque un mouvement rapide et varié; et ainsi on retrouve partout l'action de la Toute-puissance organique. Nous ne savons ni où elle commence, ni où elle finit; car dans toute la création, là où est un effet, là est une force; là où la vie se développe d'elle-même, là est une vitalité interne. Ainsi domine dans le règne invisible de la création, non-seulement une chaîne de connexion, mais encore une série ascendante de pouvoirs qui se manifestent dans l'univers visible sous des formes organisées.

D'ailleurs, il est certain que dans ce monde invisible la loi de progression est mieux établie que dans la série des formes externes qui nous sont révélées par les rapports confus de nos sens; car, qu'est-ce qu'une

organisation, si ce n'est une masse de pouvoirs fortement condensés, qui, par l'effet du lien qui les unit, se limitent ou se détruisent l'un l'autre? Nos yeux ne peuvent les distinguer, et comme nous apercevons, sous la forme d'un nuage, les gouttes d'eau qui flottent dans l'air, de même, loin de saisir chaque partie d'un tout, nous ne voyons que la figure générale telle qu'elle devait être organisée selon les lois et la nature des choses. Combien l'omniscience établit l'échelle des créatures d'une manière différente de l'homme! Nous disposons à notre gré l'arrangement des formes que notre regard peut pénétrer; et semblables en cela à des enfans, c'est de la différence des membres et de quelques autres caractères du même genre que nous partons pour fonder nos classifications. Le Père suprême voit et tient seul la chaîne des forces qui se pressent étroitement l'une l'autre.

Que conclure de là pour l'immortalité de l'ame? non-seulement pour l'immortalité de l'ame, mais pour la durée de tous les pouvoirs actifs de la création. Aucun pouvoir ne peut périr; car, que signifie un pouvoir qui périt? Nous n'en avons aucun exemple dans la nature; bien plus, nous n'en avons aucune idée dans nos ames. C'est une contradiction de penser que l'être soit ou devienne le non-être; c'est plus qu'une contradiction d'assurer qu'une activité vivante qui révèle par des pouvoirs

divins la présence même du Créateur, aille se perdre dans le néant. L'instrument peut être détruit par des circonstances externes; mais, comme il ne renferme pas un seul atome qui puisse être perdu ou anéanti, il en est de même des forces invisibles qui agissent dans cet atome. Dans toute espèce d'organisation, nous reconnaissons que ses principes actifs sont choisis avec sagesse, arrangés avec art, et soigneusement appropriés à la fin commune et à la perfection du pouvoir principal; il serait donc absurde de supposer qu'au moment où une combinaison de ces principes, qui n'est qu'un accident extérieur, vient à cesser, la nature renonce aussitôt à la sagesse et à l'ordre qui seuls constituent son essence divine, et qu'elle tourne contre elle-même sa Toute-puissance; car il ne faudrait rien moins que cela pour annuler une seule partie d'un tout vivant qu'elle anime de sa présence, et où elle a déposé son *éternelle activité*. Tout ce que l'Être qui vivifie les mondes, appelle à la vie, existe; tout ce qui agit, agit éternellement dans son tout éternel.

Comme ce n'est pas ici le lieu de poursuivre plus loin l'examen de ces principes, bornons-nous à quelques exemples. La fleur s'épanouit et se fane, c'est-à-dire, cet instrument n'est plus fait pour continuer les opérations du pouvoir de la végétation. L'arbre meurt quand il a porté ses fruits : la ma-

chine a péri et les parties élémentaires se sont séparées; mais on ne peut nullement conclure de là, que le pouvoir qui animait ces parties, qui, doué au suprême degré de la force de végétation et de reproduction, réglait l'exercice de mille pouvoirs secondaires qu'il avait attirés, ait péri, quand l'organisation à laquelle il appartenait s'est décomposée : après la destruction de la machine, chaque atome conserve le pouvoir inférieur qu'il renferme. N'est-ce pas une preuve évidente de la survivance du principe suprême qui dirigeait tous les autres à une fin unique, et dont le mode d'action était fondé, dans l'étroite sphère où il l'exerçait, sur des forces naturelles tout-puissantes? Eh quoi! une créature possède, à l'heure où je parle, dans chacun de ses membres une spontanéité puissante, irritable, qui veille à sa propre conservation; nous la voyons, nous n'en pouvons douter; et le moment d'après, tous ces pouvoirs, preuves vivantes d'une toute-puissance organique et inhérente, disparaîtraient de la chaîne des êtres, de la sphère de réalité, comme s'ils n'eussent jamais été! L'intelligence se révolte à cette idée.

Et cette contradiction ne cessera-t-elle pas, quand il s'agira de la force la plus pure et la plus active que nous connaissions sur la terre, la puissance de la pensée humaine? Elle qui occupe un rang si élevé au-dessus de toutes les capacités des orga-

nisations inférieures, qui non-seulement exerce, avec une sorte d'omnipotence et d'ubiquité, un empire souverain sur la foule des pouvoirs organiques de mon corps; mais, oh prodige des prodiges! qui est douée de la faculté de s'étudier et de se gouverner elle-même! Il n'est pas de puissance au monde qui l'emporte sur la pensée humaine en rapidité, en finesse et en activité. Il n'en est point qui égale la volonté humaine en énergie, en pureté et en chaleur. Que les pensées de l'homme soient dépourvues autant que possible de raison, cependant toutes les fois qu'il pense, il imite les arrangemens de la divinité. Dans tout ce qu'il veut, dans tous les projets qu'il exécute, il imite la création de Dieu; cette ressemblance est fondée sur la nature même des choses, sur l'essence même de la pensée. Or, le pouvoir qui est capable de connaître, d'aimer et d'imiter Dieu, qui a pour loi rationnelle de le connaître et de l'imiter, même contre sa propre volonté, puisque ses fautes et ses erreurs ne naissent que de sa faiblesse et de ses illusions; ce pouvoir ne serait plus, et le plus puissant souverain de la terre périrait, parce qu'une circonstance externe est changée, et que quelques-uns de ses sujets se sont révoltés! L'artisan cesse-t-il d'exister, parce que l'instrument a échappé de sa main? Si cela est, la chaîne de nos idées n'est-elle pas brisée pour toujours?

CHAPITRE II.

Aucun pouvoir dans la nature n'est sans organe; mais dans aucun cas l'organe n'est le pouvoir même qui agit par son moyen.

Priestley et quelques autres ont objecté aux spiritualistes que rien dans l'univers ne manifeste l'existence de l'esprit pur, et que nous ne connaissons pas assez la nature de la matière pour être en droit de lui refuser la faculté de penser, ou d'autres qualités spirituelles. Selon moi, ils ont raison sur ces deux points. Nous ne connaissons pas d'esprit indépendant de la matière et dont l'action se passe hors d'elle; d'ailleurs le monde physique présente un si grand nombre de pouvoirs qui semblent rentrer dans le domaine de la pensée, qu'il me paraît, sinon impossible, du moins très-difficile d'établir sur des bases solides un *antagonisme absolu* entre l'être matériel et l'être intelligent, malgré les différences qui les séparent: comment est-il possible que deux êtres combinent entre eux leurs opérations dans une unité harmonique, s'ils sont entièrement dissemblables et essentiellement opposés l'un à l'autre? et comment pouvons-nous assurer que telle est la nature

des choses, quand nous ne connaissons dans leur essence ni la matière, ni la pensée.

Dès que nous apercevons un pouvoir actif, nous sommes autorisés à prononcer qu'il agit dans un organe avec lequel il est en harmonie. Sans ce dernier, il serait inappréciable à nos sens; mais il existe avec un organe, et s'il faut en croire l'analogie universelle, il s'y est lui-même conformé. Pourtant aucun œil n'a vu des traces de germes préformés, appelés à l'existence depuis l'origine des choses; tout ce que nous observons dès le premier instant de l'existence d'une créature, c'est l'activité d'un système de *pouvoirs organiques*. Si l'individu les renferme en lui, il propage son espèce sans avoir besoin d'aucun secours étranger. Si les sexes sont séparés, il faut que chacun d'eux contribue à l'organisation de sa postérité, chacun à sa manière, et conformément aux lois de sa structure. Les créatures de la nature des plantes, dont les pouvoirs agissent avec plus de simplicité et par conséquent avec plus d'énergie, n'ont besoin que d'un contact rapide pour produire des êtres qui s'appartiennent en propre et qui se créent eux-mêmes. Il en est de même des animaux, quand le principe vital et une vie tenace résident dans chacun de leurs membres, de telle sorte que le pouvoir de production et de reproduction s'étend à presque tout leur corps; dans plusieurs cas l'embryon n'a pas besoin d'être

animé avant l'époque de la naissance. Plus l'organisation est composée, plus il est difficile de distinguer ce que l'on est convenu d'appeler le germe, c'est-à-dire, *la matière organique*, qui doit recevoir les pouvoirs vitaux avant d'atteindre à la forme complète de la créature. Voyez la série progressive de métamorphoses qui s'opèrent dans un œuf, jusqu'à ce que l'oiseau ait acquis et complété sa forme. Il faut que les pouvoirs organiques établissent l'ordre sur la destruction, qu'ils attirent les parties l'une vers l'autre et qu'ils les séparent; il paraît même que, si plusieurs pouvoirs étaient en opposition, le premier résultat de la lutte serait un avortement, jusqu'à ce que l'équilibre vînt à se rétablir, et que la créature devînt ce qu'elle devait être dans son genre. Si nous considérons ces changemens, ces opérations vivantes, aussi bien dans l'œuf de l'oiseau que dans le sein du quadrupède vivipare, je pense que c'est s'exprimer improprement que de parler de germes qui sont simplement retournés, ou d'un système d'*épigénésie*, suivant lequel les membres sont ajoutés de l'extérieur. Il y a formation (*genesis*), résultat d'un système de pouvoirs internes, pour lesquels la nature a préparé une masse qu'ils doivent façonner en se développant. Voilà ce que nous apprend l'expérience de la nature, et ce qui est confirmé par l'observation des différentes périodes de formation, qui sont plus

ou moins rapprochées, selon que l'organisme est plus ou moins composé et le pouvoir vital plus ou moins abondant : par là seulement nous pouvons expliquer les difformités des créatures, suites de la maladie, d'un accident, ou du mélange de diverses espèces; et c'est le principe constant que la nature, toujours riche en pouvoir et en vitalité, dévoile à notre pensée dans l'analogie progressive de tous ses ouvrages.

Le lecteur se méprendrait étrangement sur le sens de mes paroles, s'il m'attribuait l'opinion de ceux qui prétendent que l'ame a elle-même construit, par la puissance de la raison, le corps de l'enfant dans le sein de la mère.

Nous avons vu combien la faculté de la raison est lente à se former; et bien que nous arrivions dans le monde avec la capacité de la recueillir, nous ne pouvons ni la posséder, ni l'acquérir par nos propres forces. Et comment la raison de l'homme même dans toute sa maturité, aurait-elle les moyens de produire un semblable effet; puisque le jeu de chacune des parties de son corps, soit interne, soit externe, échappe à son intelligence, et que le plus grand nombre de ses fonctions vitales s'opèrent à son insçu et sans la participation de sa volonté. Ce n'est pas notre raison qui a construit notre corps, c'est le doigt de Dieu, l'action des forces organiques. L'Éternel, après les avoir élevées

à un haut degré dans l'échelle de la nature, a fixé la sphère de leur puissance créatrice dans un petit monde de matière organique, qu'il a isolé et marqué distinctement pour la formation du jeune être. Elles s'unissent harmoniquement avec la forme où elles ont été déposées, et tant qu'elle dure, l'harmonie continue. Quand elle est détruite, le Créateur les retire et leur prépare une autre sphère d'action.

Si donc nous suivons le cours de la nature, il est évident :

1. *Que les pouvoirs et les organes sont intimement unis les uns aux autres*, sans être pourtant uns et identiques. La matière de notre corps était dans le monde; mais informe et sans vie, il fallait qu'elle fût façonnée et animée par les pouvoirs organiques.

2. Chaque pouvoir opère harmoniquement avec son organe; car ce dernier n'a été formé que pour servir à manifester son essence : il s'assimile les parties que le Tout-puissant lui a destinées, et qui lui servent d'enveloppe.

3. Quand l'enveloppe se brise, le pouvoir, qui existait avant elle, quoique dans un état inférieur, mais pourtant organique, lui survit. Si de sa première forme il a pu s'élever à celle qu'il a revêtue sous cette enveloppe, il ne lui est pas plus impossible de subir une nouvelle métamorphose. Le milieu qui lui est nécessaire pour se développer, lui

sera fourni par l'Être qui jusque-là a pris soin de lui et d'un grand nombre d'autres pouvoirs plus imparfaits encore.

Et la nature, partout uniforme, ne nous a-t-elle pas donné une idée du *milieu* dans lequel opèrent tous les pouvoirs de la création? Dans les profondeurs les plus secrètes de l'Être, où l'on commence à apercevoir les premiers germes de vie, on découvre l'élément impénétrable et actif que nous désignons par les noms imparfaits de *lumière*, d'*éther*, de *chaleur vitale*, et qui probablement est le sensorium par lequel l'auteur des choses échauffe et vivifie les mondes. Ce rayon de feu céleste, qui se communique à une foule innombrable d'organes, s'étend et se perfectionne par degrés. Il est probable que tous les pouvoirs d'ici-bas agissent à travers ce véhicule, et la faculté de reproduction, ce prodige de la création terrestre, en est inséparable. Notre corps fut vraisemblablement construit, même dans ses parties les plus grossières, pour attirer en plus grande quantité ce ruisseau électrique qu'il doit élaborer : et dans nos facultés les plus nobles, l'instrument de nos perceptions morales et physiques n'est pas le grossier fluide électrique, mais quelque élément que notre organisation prépare, et qui, infiniment plus parfait, conserve avec lui quelques points de ressemblance. En un mot, ou les opérations de ma pensée ne rencontrent ici-bas rien qui

leur soit analogue (et dans ce cas je ne peux comprendre ni comment elle agit sur mon corps, ni comment d'autres objets sont capables d'agir sur elle); ou elle n'est rien autre que cet esprit invisible de lumière et de feu céleste, qui pénètre tout ce qui a vie sur la terre et unit entre eux les pouvoirs les plus variés de la nature. Dans l'organisme humain il a atteint le plus haut point de pureté dont il est capable au sein d'une forme terrestre : c'est par son moyen que l'ame agit sur ses organes avec une sorte d'omnipotence, et qu'elle réfléchit ses rayons sur elle-même avec une conscience de l'Être qui l'ébranle jusque dans ses fondemens : c'est par lui que l'ame se remplit d'une noble chaleur, qu'elle devient capable, par une libre volonté, de se transporter pour ainsi dire hors du corps, et même par-delà le monde, et de les soumettre l'un et l'autre à sa volonté.

Elle a donc acquis un pouvoir sur eux, et quand son heure est venue, quand la machine externe est dissoute, n'est-il pas naturel de penser qu'elle entraînera à soi ce qu'elle s'est approprié et qu'elle a intimement combiné à sa substance? Elle attire ces élémens dans son nouveau milieu, et elle nous élève, ou plutôt, c'est toi, pouvoir plastique de Dieu; toi, ame partout présente; toi, mère de tous les êtres vivans, qui nous élèves par degrés à cette nouvelle destination pour laquelle tu nous as formés.

Par là je conçois toute la fausseté du raisonne-

ment par lequel les matérialistes combattent la croyance de l'immortalité. Accordons que nous n'ayons point la connaissance de notre ame, en tant qu'esprit pur; nous n'avons pas besoin de cette connaissance. Accordons qu'elle n'agit que comme un pouvoir organique; elle n'a pas été destinée à agir autrement : je dirai plus, il était nécessaire que d'abord elle apprît, dans cet état, à penser avec un cerveau humain, à sentir avec des nerfs humains, et qu'elle s'élevât elle-même à quelque degré de raison et d'humanité. Enfin, admettons qu'elle est originairement identique à tous les principes matériels d'irritabilité, de mouvement et de vie, qu'elle n'agit que dans une sphère plus élevée, dans une organisation plus pure et plus élaborée. A-t-on vu jamais périr un seul pouvoir de mouvement et d'irritabilité? ces pouvoirs inférieurs sont-ils uns et identiques avec leurs organes? *Celui* qui en a déposé une multitude innombrable dans mon corps et qui a déterminé leurs formes; celui qui a élevé mon ame au-dessus d'eux, qui a marqué le siége de ses opérations, et lui a donné, dans les nerfs, des liens par lesquels ils sont unis entre eux, ne saura-t-il pas découvrir, dans la grande chaîne de la nature, quelque milieu où il puisse la transporter? et le moyen qu'il en soit autrement, quand il est évident qu'il l'a introduite avec un art si merveilleux dans sa demeure organique, afin de la former à une destination supérieure?

CHAPITRE III.

L'enchaînement des pouvoirs et des formes n'est jamais rétrograde ni stationnaire, mais progressif.

Cette proposition porte avec elle-même sa démonstration; car comment concevoir qu'un pouvoir actif dans la nature soit immobile ou rétrograde, s'il n'est circonscrit ou repoussé par quelque pouvoir supérieur ennemi. Il agit comme un organe de la Toute-puissance, comme une idée active de son plan permanent de création; et l'exercice doit ainsi augmenter ses forces. Toutes les déviations ne peuvent manquer de finir par le ramener dans la bonne route; car la suprême bonté a sans doute des moyens pour repousser dans la lice, par quelque impulsion nouvelle, la balle bondissante: mais n'allons pas entrer dans la métaphysique, et considérons les analogies de la nature.

Rien dans la nature ne reste immobile; chaque chose se développe elle-même et poursuit sa carrière. Si nous pouvions contempler les premières périodes de la création, et voir par quelles gradations tel règne de la nature s'est élevé au-dessus de tel autre, quelle foule de pouvoirs actifs, qui se sont progressivement développés eux-mêmes, se présenteraient à nos regards! Pourquoi l'homme

et les animaux portent-ils dans leurs os de la terre calcaire? parce que c'est une des dernières combinaisons de la matière, qui, par l'effet de sa structure interne, a pu entrer dans l'organisation d'un corps vivant pour en composer la partie osseuse. Il en est de même de tous les autres élémens de notre corps.

Quand les portes de la création furent fermées, les formes d'organisation déjà choisies restèrent invariables comme autant de voies et d'issues que les pouvoirs inférieurs devaient suivre à l'avenir pour s'élever et se développer dans les limites de la nature. De nouvelles formes ne se présentent plus; mais nos pouvoirs varient incessamment dans leurs progrès en se revêtant de celles qui existent, et ce que l'on nomme *organisation*, n'est à proprement parler que l'*échelle ascendante qui les conduit à un état plus élevé.*

La première créature qui se présenta à la lumière, et qui se produisit elle-même aux rayons du jour, comme une souveraine du royaume souterrain, fut une plante. Quelles sont ses parties élémentaires? des sels, de l'huile, du fer, du soufre et d'autres pouvoirs d'un genre assez délicat pour être élevés jusqu'à elle. Par quel moyen a-t-elle acquis ces parties? par l'effet de son pouvoir organique interne, qui, aidé des élémens, s'est efforcé de se les approprier. Et qu'en fait-elle? elle les

attire, les assimile à sa substance et les purifie. Ainsi les plantes, à la fois salubres et vénéneuses, ont pour destinée de conduire des particules grossières à une condition plus parfaite : tout le mécanisme d'une plante consiste à élever des substances inférieures à un état supérieur.

Au-dessus de la plante est l'animal qui se nourrit de ses sucs; l'éléphant seul est le tombeau d'un million de plantes : mais c'est un tombeau vivant et actif qui les animalise en partie de lui-même. Les pouvoirs inférieurs s'élèvent à la forme la plus épurée de la vitalité. Il en est de même des animaux carnivores. Comme si elle eût redouté pardessus tout une mort languissante, la nature a fait la transition rapide; elle l'a abrégée, et a accéléré le mode de transformation en formes vitales supérieures. L'homme est le plus grand meurtrier de tous les animaux, c'est-à-dire, la créature qui possède les organes les plus délicats. Il peut assimiler à sa nature presque toutes choses, à moins pourtant qu'il ne descende trop loin au-dessous de lui dans l'organisation vivante.

Pourquoi le Créateur a-t-il choisi ce système si destructif en apparence? Quelque pouvoir hostile s'est-il ingéré dans son œuvre, pour faire d'une espèce la proie d'une autre? ou est-ce la faute du Créateur, s'il n'a pu établir quelque autre loi de conservation entre ses enfans? Déchirez l'enve-

loppe extérieure, et, dans toute la création, vous ne verrez rien qui soit une mort réelle : toute destruction est une métamorphose, l'instant d'un passage à une sphère de vie plus relevée; et dans sa sagesse l'auteur des choses a produit les êtres aussitôt et avec autant de variétés que cela pouvait s'accorder avec le bien de l'espèce et le bonheur de la créature qui, appelée à jouir de son organisation, devait la développer autant que possible. Par une infinité de manières violentes de terminer la vie, il a prévenu des morts languissantes et élevé à des formes supérieures le germe des pouvoirs qui doivent fleurir un jour. Qu'est-ce que la *croissance* d'une créature, si ce n'est son effort répété pour unir à sa nature de nouveaux pouvoirs organiques? Les diverses scènes de sa vie sont réglées pour cette fin, et quand elle n'est plus capable d'achever cette opération, elle est à son déclin et il faut qu'elle périsse. La nature renvoie la machine quand elle ne la trouve plus propre à servir son dessein d'une saine assimilation, d'un développement actif.

En quoi consiste l'art du médecin, si ce n'est à agir comme l'esclave de la nature, et à se hâter de seconder les efforts divers de nos forces organiques? Il rétablit les pouvoirs qui semblent perdus, il fortifie ceux qui sont affaiblis, il diminue et restreint ceux qui deviennent nuisibles par leur surabondance. Et quels sont les moyens qu'il em-

ploie? l'intus-susception et l'assimilation de pouvoirs semblables ou contraires, *tirés des règnes inférieurs.*

Il en est de même de la *propagation* de tous les êtres vivans; car, quelque difficulté qu'il y ait à expliquer ce phénomène, il est certain que les pouvoirs organiques se répandent avec la plus grande activité, et tendent incessamment à revêtir de nouvelles formes. Comme chaque corps organisé a la faculté de s'assimiler des pouvoirs inférieurs, ainsi, fortifié par eux dans la fleur de la vie, il a la capacité de reproduire sa propre image, et de donner au monde une copie de lui-même, pour qu'elle prenne sa place avec tous les pouvoirs qui agissent en lui.

Tel est le mouvement de progression dans la sphère des êtres inférieurs; or, la nature restera-t-elle immobile, aura-t-elle une marche rétrograde dans la plus noble et la plus puissante des créatures? Pour satisfaire aux lois de la nutrition, il ne faut à l'animal que des pouvoirs végétatifs qui lui servent à vivifier des parties de nature végétale. Les sucs des muscles et des nerfs ne peuvent servir qu'une seule fois d'aliment à une créature terrestre; il n'y a que les bêtes féroces qui assouvissent leur soif dans le sang; et chez les nations qui par inclination ou nécessité ont été conduites à faire usage de ce genre d'aliment, on reconnaît les penchans des

animaux dont elles ont cruellement adopté la nourriture vivante. Aussi le règne de la pensée et de l'irritabilité ne présente-t-il là (et c'est la loi de la nature) aucun progrès visible, aucune sorte de transition, et l'un des premiers sentimens dont les institutions sociales aient fait un devoir à l'homme, a été l'horreur qu'excitent en lui les chairs palpitantes d'un animal vivant. Tous ces pouvoirs sont évidemment d'un genre spirituel, et c'est probablement de là que l'on est parti pour établir diverses hypothèses relativement au fluide nerveux en tant que véhicule *perceptible* des sensations. Le fluide nerveux, si tant est qu'il existe, conserve en santé le cerveau et les nerfs, de telle sorte que, sans lui, ils ne seraient plus que des cordes et des vaisseaux inutiles. Ses fonctions sont donc toutes matérielles, tandis que l'opération de la pensée, dans ses perceptions et ses facultés, est entièrement spirituelle, quels que soient les organes qu'elle puisse employer.

Quelle est donc la transformation que subissent ces pouvoirs spirituels qui échappent à tous les sens de l'homme? Ici la nature a sagement tiré un voile devant nos yeux, et comme nous n'avons pas de sens approprié à ce nouvel ordre de choses, elle ne nous a donné aucune idée des changemens et des transitions du règne spirituel. Il est probable que cette connaissance est incompatible avec notre existence présente et avec les sentimens sensuels auxquels nous

sommes asservis sur la terre. Elle n'a exposé à nos regards qu'une chaîne ascendante de formes et de règnes inférieurs; les milliers de voies invisibles par lesquelles elle les perfectionne, sont autant de secrets qu'elle ne nous a point confiés; et ainsi le règne des choses qui sont à naître, est le grand *ὑλῆ* ou Hades, dans lequel aucun œil ne peut pénétrer. D'ailleurs, comme chaque espèce a sa forme déterminée, qui entraîne avec elle celle des moindres détails de l'organisation, il semble que cette loi s'oppose à cet anéantissement, et la raison en est évidente. Toute créature ne peut et ne doit être produite que par des *créatures de son espèce.* Ainsi l'auteur des choses, dans sa sagesse immuable, a déterminé avec ordre et précision le moyen par lequel un pouvoir organisé, soit dominant, soit dépendant, devait atteindre une activité visible, de telle sorte que rien ne puisse échapper à ses formes une fois déterminées. L'homme, par exemple, renferme en lui une si grande variété d'inclinations et de capacités, que nous le contemplons souvent avec étonnement comme un être merveilleux et surnaturel qu'il nous est impossible de comprendre. Or, puisque ces effets ne peuvent exister sans fondemens organiques, nous sommes conduits à considérer l'espèce humaine, si nous pouvons hasarder une conjecture sur ces secrets abîmes de la nature, *comme le confluent universel des pouvoirs orga-*

niques inférieurs, qui ont dû s'unir pour concourir à la formation de la race humaine.

Mais est-ce là tout dire? L'homme est né ici à l'image de Dieu, et il a joui de l'organisation la plus parfaite que cette terre put lui donner. Retournera-t-il en arrière et redeviendra-t-il une tige, une plante, un éléphant? la machine de la création se termine-t-elle en lui? n'y a-t-il aucun autre ressort sur lequel il puisse agir? C'est ce qu'on ne saurait concevoir, puisque dans le règne de la sagesse et de la bonté suprême tout s'enchaîne, et qu'un pouvoir agit sur un pouvoir dans une chaîne éternelle. Maintenant, si nous regardons en arrière, et si nous observons que tous les êtres inférieurs semblent se diriger, dans leur marche, vers la forme humaine; et de plus, que nous ne trouvons dans l'homme que le premier germe, que la première ébauche de ce qu'il devrait être, et de ce pourquoi il est formé, il faut choisir : ou l'homme doit s'élever à quelque destination plus haute, par quelque voie et de quelque manière que ce soit, ou toute connexion, tout plan dans la nature n'est qu'un rêve, une illusion mensongère. Examinons comment l'ensemble des faits dont se compose la nature humaine nous conduit à ce résultat.

CHAPITRE IV.

La sphère de l'organisation humaine est un système de pouvoirs spirituels.

La plupart des objections que l'on a coutume d'élever contre l'immortalité des pouvoirs organiques, se tirent de la nature même des instrumens par lesquels ils agissent; et je peux me hasarder à assurer que l'examen de cette objection jettera la plus grande lumière, je ne dis pas sur l'espérance, mais sur la certitude que nous avons de la permanence éternelle de leur activité. La plante ne fleurit pas par le moyen de la poussière externe dont se composent les parties grossières de sa structure, pas plus que l'animal qui ne cesse de se développer, ne se reproduit d'une manière analogue; et à plus forte raison est-il impossible de concevoir qu'un pouvoir interne, tel que la pensée, qui unit en soi tant de pouvoirs divers, soit le résultat des différentes parties dans lesquelles le cerveau peut être décomposé. Et d'ailleurs la physiologie nous prête ici son appui. L'image externe, qui se peint dans l'œil, n'arrive pas jusqu'au cerveau; le son qui frappe l'oreille ne communique pas à l'ame un ébranlement mécanique; car les nerfs sont loin d'être assez tendus pour vibrer à l'unisson. Dans certains ani-

naux, les nerfs optiques ne se concentrent pas en
n seul et même foyer, pas plus que dans aucune
réature les nerfs de tous les sens, et à plus forte
aison ceux du corps entier, ne vont se réunir en
n seul faisceau, quoique l'ame se sente présente et
gisse dans ses membres les plus petits. C'est donc
ne notion sans base et anti-physiologique, d'ima-
iner que le cerveau pense de lui-même, que le
uide nerveux sente de lui-même : il est plus con-
orme à l'expérience générale de croire qu'il y a
es lois physiologiques particulières, en vertu des-
uelles l'ame accomplit ses fonctions et combine
es idées. Que cela se fasse conformément à ses
rganes et en harmonie avec eux; que, si l'instru-
nent manque, l'artisan soit dans l'impossibilité de
ontinuer son œuvre, c'est ce qui ne peut être
évoqué en doute : mais la nature du phénomène
'en reste pas moins la même. Ici le mode d'action
e la pensée et l'essence de ses idées se présentent
l'examen.

Et d'abord, il est constant que la *pensée*, et
nême la première perception par laquelle l'ame se
eprésente un objet externe, est entièrement distincte
e la chose même dont le sens lui révèle l'existence.
'est ce que nous appelons image, sans comprendre
ar là le point lumineux qui se peint dans l'œil sans
ourtant atteindre jusqu'au cerveau. L'image dans
ıme n'est qu'un être idéal, qu'elle forme elle-même

à l'occasion des sens. Du chaos des choses qui l'entourent, elle sépare une figure sur laquelle elle fixe son attention, et ainsi par son pouvoir intime elle compose de plusieurs êtres un tout qui lui appartient en propre, et qu'elle peut encore faire revivre quand il a cessé d'exister. Les rêves et l'imagination peuvent le combiner suivant des lois très-différentes de celles sous lesquelles les sens le présentent réellement; et c'est ce qu'ils font en effet. Les rêves du malade, que l'on a donnés tant de fois comme des preuves manifestes du matérialisme, attestent, au contraire, la spiritualité de l'ame. Écoutez les paroles d'un fou et suivez les progrès de sa pensée; il tourne sur l'idée qui lui a laissé des traces si profondes qu'elle a dérangé ses organes et brisé toute liaison avec d'autres sensations; c'est à elle qu'il rapporte toutes choses, parce que c'est elle qui le domine et qu'il ne peut lui échapper : pour cela, il s'entoure d'un monde qui n'appartient qu'à lui, il établit dans ses idées une liaison toute particuliere, et les divagations de son ame ont au plus haut degré un caractère frappant de spiritualité. Ce n'est ni d'après la situation des cavités du cerveau, ni d'après ce que lui représentent les sensations, qu'il combine les images et les choses; mais selon l'affinité que d'autres idées ont avec celle qui le domine, et selon qu'il peut les ramener à ce type immuable. Toutes les associations d'idées se

forment de la même manière : elles relèvent d'un être qui éveille les souvenirs par sa propre énergie, souvent avec une idéocratie toute spéciale, et qui lie les idées entre elles en vertu d'une sorte de penchant et d'amour interne, plutôt que de l'action seule du mécanisme extérieur. Je voudrais que des hommes pleins de candeur nous ouvrissent sur ce point les secrets de leurs cœurs, et que des observateurs habiles, surtout des médecins, fissent connaître les phénomènes que leurs malades présentent, et je suis convaincu que nous aurions alors des preuves manifestes de l'existence d'un être, organique, il est vrai, mais agissant de lui-même, conformément aux lois d'une harmonie spirituelle. C'est d'ailleurs ce qui est démontré par la manière artificielle dont se forment nos idées depuis l'enfance, par le cours prolongé que l'ame suit pour arriver, quand le temps en est venu, à la conscience d'elle-même, et pour apprendre, après des peines infinies, à faire usage de ses sens. Plus d'un psychologue a été frappé de l'adresse avec laquelle un enfant acquiert les idées de couleur, de figure, de grandeur et de distance, et apprend ainsi à voir. Le sens corporel n'enseigne rien ; car l'image se peint dans l'œil au premier moment où il s'ouvre, aussi fidèlement qu'à la dernière époque de la vie : mais l'ame apprend à mesurer, à comparer et à percevoir spirituellement par le moyen des sens.

En cela elle est aidée par l'oreille, et le langage est certainement un moyen spirituel plutôt que corporel de former des idées. Personne, s'il n'est vide de sens, ne peut prendre le son et le mot pour une seule et même chose; ils diffèrent tous deux autant que le corps et l'ame, autant que l'organe et le pouvoir. Le mot éveille le souvenir de l'idée qui lui correspond et la fait passer de l'ame d'un autre dans la nôtre propre. Mais le mot n'est pas l'idée, pas plus que l'organe matériel n'est la pensée. Comme le corps se développe par la nourriture, de même notre ame s'agrandit par les idées: nous remarquons même ici la même loi d'assimilation, de croissance et de reproduction, mais d'une manière qui n'est pas corporelle et suivant un mode particulier. L'ame, qui peut se rassasier d'une nourriture qu'elle est incapable de s'approprier et de convertir en sa propre substance, renferme d'ailleurs en elle un système de pouvoirs spirituels dont chaque déviation est une maladie sthénique ou asthénique, c'est-à-dire, une dépravation. Elle développe cette vie interne avec un pouvoir productif, dans lequel l'amour et la haine, l'attrait pour ce qui appartient à sa nature, et l'aversion contre ce qui lui est contraire, se déploient comme dans la vie terrestre. En un mot, sans qu'il y ait en cela aucune illusion poétique, il se forme en nous un homme spirituel et interne

qui a une nature propre, ne se sert du corps que comme d'un instrument et agit encore selon sa propre nature, même quand les organes corporels sont le plus dérangés. Plus l'ame est séparée du corps par la maladie ou quelque état passionné, et contrainte, pour ainsi dire, d'errer dans la sphère idéale de son propre univers, plus les phénomènes par lesquels se manifeste la puissance spontanée qu'elle a de créer et d'unir des idées, présentent un caractère étrange. Dans le désespoir, elle s'égare à travers les scènes de sa vie passée, et comme elle ne peut ni briser sa nature, ni abdiquer la mission qui lui a été donnée de former des idées, elle se crée un monde dont elle habite seule les sphères indéfinies.

La *conscience*, cette sublime prérogative de la pensée humaine, se forme et se développe peu à peu d'une manière spirituelle et par les voies de l'*humanité*. L'enfant n'a qu'une conscience encore confuse, quoique son ame s'efforce incessamment d'atteindre au dernier terme et de se sentir vivante et présente dans chacun de ses sens. Si elle tend à acquérir des idées, c'est pour se reconnaître distinctement au milieu de ce monde de Dieu et pour jouir de son être avec une énergie humaine. L'animal ne fait encore qu'errer dans un rêve obscur : sa conscience est partagée entre tant d'irritations matérielles et tellement enveloppée par

elles, qu'il lui est impossible, par son organisation même, de s'élever à aucune activité féconde et progressive. L'homme aussi n'a la conscience de son état physique que par le médium des sens; et quand ceux-ci souffrent, il n'est pas étonnant qu'une idée dominante bouleverse son ame et l'amène à représenter en lui un drame ou gai ou mélancolique. Mais encore, cet être ainsi jeté dans une région idéale plus animée, atteste l'énergie interne par laquelle le pouvoir de sa conscience et de sa spontanéité ne cesse de se déployer au sein des mouvemens les plus désordonnés. Rien n'excite tant dans l'homme l'activité de son existence que la connaissance; la connaissance d'une vérité qu'il a acquise de lui-même, qui s'est confondue avec sa nature la plus secrète, et pendant qu'il la contemple, les objets visibles et environnans s'évanouissent pour lui. Quand une pensée sublime le saisit, et qu'il en poursuit le cours, il s'oublie lui-même, il perd la conscience du temps qui s'écoule et de ses forces vitales qui s'épuisent. La douleur physique la plus aiguë peut être suspendue par la survenance dans l'ame de quelque idée féconde. Sous l'influence de la passion, surtout de la plus pure et de la plus ardente de toutes, de l'amour de Dieu, les hommes ont méprisé la vie et bravé la mort; et toutes leurs idées s'étant ainsi concentrées en une seule, ils

ont joui comme dans le ciel. Le travail le plus ordinaire est difficile, si le corps seul doit l'entreprendre; mais l'amour rend facile l'occupation la plus rude, et charme les travaux les plus longs et les plus rebutans. Devant lui s'évanouissent le temps et l'espace, et quoi qu'il fasse, il ne quitte jamais sa région idéale. Cette nature morale se retrouve jusque parmi les peuples les plus sauvages. Peu leur importe de savoir pour quelle cause ils combattent; ils combattent pour une foule d'idées. Le cannibale altéré de vengeance, poursuit sous une forme monstrueuse une jouissance qui relève de la pensée.

Aucune maladie de l'organe, aucune circonstance, aucun phénomène ne peut nous abuser jusqu'à nous faire considérer comme primitif le pouvoir qui agit en lui. La mémoire, par exemple, varie avec les organisations; tantôt elle se forme et se développe à l'aide des images, tantôt à l'aide de signes abstraits, de mots ou de nombres. Dans la jeunesse, pendant que le cerveau est tendre, elle est douée d'une extrême vivacité; dans la vieillesse, quand le cerveau se durcit, elle s'appesantit et s'attache aux idées surannées. Il en est de même des autres facultés de l'ame, et il ne peut en être autrement si elles opèrent organiquement. A ce sujet nous pouvons remarquer ici que *les lois relatives au mode de conservation et de renouvellement des*

idées, sont entièrement spirituelles et nullement physiques. Des hommes ont perdu le souvenir de certaines années, même de certaines parties du discours, des noms, des substantifs, et même de certaines lettres et de certains caractères, tout en conservant celui des années précédentes, et en continuant à se servir des autres parties du discours; l'ame n'avait été paralysée que dans celui de ses membres où l'organe avait souffert. Si la chaîne de ses idées était matérielle, elle devrait, d'après ces phénomènes, ou se mouvoir dans le cerveau et se former certaines cases pour certaines années, certains noms, certains substantifs, ou, si les idées se durcissent avec le cerveau, aucune ne doit échapper à cette loi générale; et pourtant combien les souvenirs de la jeunesse sont encore vivans dans la vieillesse! Quand l'ame, par l'état de ses organes, ne peut plus combiner ses idées avec vivacité, ou y réfléchir d'une manière lumineuse, elle s'attache plus intimement aux acquisitions de ses belles années, dont elle dispose comme de sa propriété. Dans les instans qui précèdent la mort, et dans toutes les situations où elle se sent moins enchaînée par le corps, ces souvenirs s'éveillent avec toute la vivacité d'un plaisir d'enfance; et c'est de là surtout que naissent les plaisirs du vieillard et le bonheur du mourant. Depuis le commencement de la vie, notre ame semble n'avoir qu'une mission,

celle d'acquérir une *figure interne*, la *forme de l'humanité*, et de se sentir par là entière et heureuse comme le corps dans ce qui lui appartient. Elle travaille de toutes ses forces dans ce but avec autant de zèle et de sympathie que le corps pour sa santé; si quelque partie est atteinte, il le sent immédiatement dans toutes, et applique ses sens, autant qu'il le peut, à réparer la brèche et à guérir la blessure. C'est de la même manière que l'ame travaille pour sa santé toujours précaire et souvent illusoire, s'efforçant de la raffermir et de l'augmenter, tantôt par les moyens véritables, tantôt par des remèdes trompeurs. L'art qu'elle emploie pour cela est merveilleux, et le nombre des ressources et des breuvages qu'elle connaît, est immense. Si les paroxismes de l'ame étaient étudiés de la même manière que ceux du corps, sa nature propre et spirituelle se manifesterait si évidemment dans toutes ses maladies, que les systèmes des matérialistes s'évanouiraient comme les vapeurs devant le soleil. Quant à celui qui est convaincu de *cette vie intérieure*, toutes les circonstances externes dans lesquelles le corps, comme une matière étrangère, varie incessamment, ne seront pour lui que des transitions qui n'affectent point son essence. Il passera de ce monde dans le suivant avec aussi peu d'attention que de la nuit au jour, ou d'une saison de vie à celle qui la suit.

Le Créateur nous fait éprouver chaque jour dans le frère de la mort, dans le sommeil rafraîchissant, combien les élémens de notre machine sont loin d'être inséparables les uns des autres, et surtout combien ils se distinguent du moi de notre conscience. Le toucher gracieux de son doigt délie les fonctions les plus importantes de la vie : les nerfs et les muscles se détendent; les sens cessent de percevoir, mais l'ame continue de penser dans son domaine. Elle n'est pas plus séparée du corps que quand il est éveillé, comme le prouvent les perceptions qui se mêlent souvent à nos sens : au contraire, elle agit suivant ses propres lois, même dans le sommeil le plus profond, dont les rêves ne nous laissent aucun souvenir, à moins d'être éveillés en sursaut. Plusieurs personnes ont observé que dans les rêves qui ne sont point troublés, leur ame poursuit sans interruption la même série d'idées d'une manière différente de ce qui se passe dans l'état de veille, et elle s'égare dans un monde plus beau, plus vivant, et en général plus jeune. Dans un rêve, les perceptions sont plus vives, les passions plus violentes; la liaison des idées plus facile, le règne du possible plus étendu, notre vue plus perçante, et la lumière qui nous entoure plus brillante. Dans un heureux sommeil, nous volons souvent plutôt que nous ne marchons, nos dimensions sont agrandies, nos résolutions ont plus de

force, nos actions sont moins limitées; et quoique tous ces phénomènes dépendent du corps, comme le moindre ébranlement moral doit être en harmonie avec lui, tant que les pouvoirs de la pensée seront aussi intimement unis à sa structure, cependant l'ensemble des phénomènes du sommeil et des rêves, qui sont sans doute singuliers et qui nous jetteraient dans un profond étonnement, si nous n'y étions accoutumés, nous montre que chaque partie du corps ne nous appartient pas de la même manière; que d'ailleurs certains organes de notre machine peuvent être affaiblis, et le pouvoir suprême agir avec plus d'idéalisme, de vivacité et de liberté, seulement par réminiscence. Or, puisque toutes les causes qui amènent le sommeil et que tous les symptômes corporels sont, non pas métaphoriquement, mais physiologiquement et réellement analogues à ceux de la mort, pourquoi les symptômes spirituels de l'un et de l'autre ne seraient-ils pas les mêmes? Ainsi donc, quand le sommeil de la mort s'appesantit sur nous par la fatigue ou la maladie, l'espérance nous reste, que la mort, semblable au sommeil, apaisera la fièvre de la vie, en interrompant sans secousse un mouvement uniforme et trop long-temps continué, guérira plusieurs blessures incurables dans cette vie, et préparera l'ame à un heureux réveil, à l'aurore d'une jeunesse renouvelée. Oui, comme dans les songes mes pensées

s'envolent vers ma jeunesse; comme les mouvemens de mon cœur sont plus libres et plus spontanés, alors que je ne suis plus qu'à demi enchaîné par quelques organes, de même, ô toi, songe vivifiant de la mort! tu ramèneras en souriant la jeunesse de ma vie, les momens les plus heureux et les plus enivrans de mon existence, jusqu'à ce que je m'éveille dans la réalité dont ils sont l'image, ou plutôt dans la forme la plus pure de l'adolescence céleste.

CHAPITRE V.

Notre humanité n'est qu'un état de préparation, le bouton d'une fleur qui doit éclore.

Nous avons vu que le but de l'existence présente est l'éducation de l'humanité, à laquelle les moindres circonstances de cette terre concourent et qu'elles sont toutes appelées à provoquer. Nos facultés intellectuelles sont appelées à l'exercice de la raison, nos sens les plus délicats à la pratique de l'art, nos penchans à la vraie liberté, à la recherche du beau; nos pouvoirs actifs à l'amour du genre humain. Ou nous ne savons rien de notre destination, et la divinité, pour dire ce qui serait une calomnie vide de sens, nous trompe dans chacun de ses symptômes internes et externes,

ou nous pouvons nous regarder comme aussi certains de cette fin que de l'existence d'un Dieu ou de celle qui nous est propre.

Pourtant combien il est rare d'atteindre ici-bas ce but éternel, infini! Chez toutes les nations, la raison porte les chaînes du sens animal; on cherche le vrai dans les sentiers les plus trompeurs, et cette beauté, cette rectitude, pour lesquelles nous sommes créés par Dieu, sont corrompues par la négligence et la dépravation. Peu d'hommes font de la céleste humanité, dans le sens du mot le plus pur et le plus étendu, l'étude véritable de leur vie; la plupart ne commencent que tard à y penser, et les meilleurs des hommes sont incessamment ramenés par de vils penchans des plus sublimes transports à la vie animale. Parmi les mortels, qui peut dire qu'il atteindra ou qu'il a atteint la pure image de l'homme qui habite en lui. Ainsi donc, ou le Créateur s'est trompé dans le but qu'il a placé devant nous, et dans l'organisation qu'il a si habilement composée pour servir à le poursuivre; ou ce but n'est atteint qu'après notre existence présente, et la terre n'est qu'un lieu d'*exercice*, et cette vie un *état de préparation.* D'après cela, il est vrai, le bas ne peut manquer de se trouver uni souvent au sublime; et, en tout, l'homme n'est élevé que d'un faible degré au-dessus de l'animal. D'ailleurs, la plus grande variété doit régner parmi les hom-

mes; puisque la terre présente une si étonnante diversité d'objets, et que dans tant de pays, sous tant de circonstances, l'espèce humaine est si profondément courbée sous le joug du climat et de la nécessité. La Providence a considéré, dans ses desseins, d'un seul regard tous ces degrés, ces zones, ces variétés, et a su développer l'homme dans chacun d'eux, de même qu'elle a élevé par degrés les pouvoirs inférieurs, sans qu'ils en eussent conscience. C'est une chose surprenante, quoique incontestable, que de tous les habitans de la terre l'homme est celui qui est le plus loin d'atteindre sa destination. Tout animal atteint ce que son organisation peut atteindre : l'homme seul reste en arrière, précisément parce que son but est trop élevé, trop étendu, trop illimité, et qu'il commence sur cette terre à un degré trop inférieur, à une époque trop tardive, et avec trop d'obstacles externes et internes. L'instinct, ce don maternel de la nature, est le guide certain de l'animal, qui, fait pour obéir, n'est qu'un esclave dans la maison du père souverain. L'homme est en cela un véritable enfant; et si l'on excepte quelques penchans nécessaires, il faut qu'il apprenne tout ce qui appartient à la raison et à l'humanité. D'ailleurs, il apprend imparfaitement, parce qu'avec les semences d'intelligence et de vertu il reçoit en héritage les préjugés et les mauvaises coutumes;

et dans ce progrès vers la vérité et la liberté, il est retardé par des chaînes qui remontent à l'origine de son espèce. Les traces que des hommes demi-dieux ont imprimées tout autour d'eux, s'unissent et se confondent avec beaucoup d'autres, sur lesquelles ont erré des animaux et des brigands, et celles-ci, hélas! sont souvent plus fréquentées que le petit nombre de celles qui appartiennent à une nature grande et sublime; et, comme plusieurs ont fait, ou il faut accuser la Providence d'avoir confiné l'homme si près de l'animal qu'il ne devait point égaler, et de lui avoir refusé ce degré de lumière, de fermeté et de certitude, qui aurait servi sa raison à la place de l'instinct; ou ce début si imparfait est une preuve de son progrès éternel : car l'homme doit lui-même acquérir par l'exercice un degré de lumière et de sécurité, tel qu'il devienne sous la direction de son père et par ses propres efforts *une créature plus noble et plus libre; et c'est ce qui arrivera.* Ainsi l'apparence de l'homme deviendra l'homme en réalité; ainsi la fleur d'humanité, engourdie par le froid et desséchée par la chaleur, s'épanouira dans sa vraie forme, dans toute la plénitude de sa beauté propre.

De là nous pouvons facilement conclure quelle est la partie de nous-mêmes qui peut passer à un autre monde : c'est cette *humanité divine*, le bou-

ton non encore éclos de la vraie forme de l'homme. Toute la corruption de cette terre n'a qu'elle pour objet; nous laissons les parties terrestres de nos os au règne fossile, dont elles ont été tirées, et nous rendons aux élémens ce que nous leur avons emprunté. Tous les appétits des sens qui ont servi en nous, comme dans les animaux, à l'économie terrestre, ont achevé leur mission : ils devaient être dans l'homme l'occasion des sentimens et des efforts les plus nobles, et quand ils l'ont achevée, ils ont rempli le but pour lequel ils avaient été destinés. Le besoin de la nourriture devait exciter l'homme au travail, à la société, à l'obéissance aux lois et aux choses établies, et le lier à la terre par une chaîne salutaire et indispensable. Les désirs des sexes devaient faire germer, jusque dans les cœurs les plus durs, la sociabilité, l'amour maternel, conjugal et filial, et rendre les efforts prolongés qu'il ferait pour son espèce, agréables à l'homme quand il les entreprendrait pour sa propre chair et son propre sang. Heureux si le germe se développe! il fleurira sous les rayons d'un soleil plus glorieux. La vérité, la beauté, l'amour, sont les objets auxquels l'homme tend de tous ses efforts, même sans qu'il en ait la conscience, et souvent par les voies les moins directes. Les détours du labyrinthe seront reconnus, les formes séduisantes de l'enchantement s'évanouiront, mais chacun verra plus ou

moins distinctement le centre vers lequel se dirige son sentier; et toi, Providence maternelle, sous la forme du génie et de l'ami dont il a besoin, tu le conduiras d'une main bienfaisante et prompte à pardonner.

C'est pourquoi le Créateur, dans sa bonté, nous a caché la forme de ce monde, afin que nos sens ne fussent pas éblouis de son éclat, et que nul désir faux et prématuré ne vînt troubler nos cœurs. Si en effet nous considérons les progrès de la nature dans les espèces inférieures, et que nous observions comment l'être suprême rejette celles qui appartiennent aux classes les moins nobles et adoucit par degrés les lois de la nécessité, en même temps qu'il perfectionne les pouvoirs spirituels, qu'il purifie la pensée, qu'il orne la beauté d'une parure céleste, nous pouvons avec confiance nous reposer sur la science de cet invisible artisan et croire que *le génie captif de l'humanité naissante* apparaîtra un jour, sous la vraie forme de l'homme semblable à Dieu, dans un état dont aucun esprit terrestre ne peut imaginer la grandeur et la majesté. Toutefois il est inutile de donner l'essor à notre imagination; et quoique je sois convaincu que, comme tous les degrés de la création sont intimement liés les uns aux autres, les pouvoirs organiques de notre ame, dans leurs tendances les plus pures et les plus spirituelles, préparent ici-bas les fon-

demens de leur destinée future ; ou qu'au moins, sans qu'ils en aient la conscience, ils forment le tissu qui servira à leur enveloppe, jusqu'à ce que les rayons d'un soleil plus brillant éveillent leurs énergies les plus profondes, qui leur sont ici voilées à eux-mêmes : il n'en serait pas moins téméraire d'esquisser les lois par lesquelles le Créateur forme un monde dont tant de ténèbres nous dérobent les phénomènes. Il suffit que tous les changemens que nous observons dans les régions inférieures de la nature soient des *tendances à la perfection*, et que nous ayons au moins quelques idées d'un sujet dans lequel d'invincibles obstacles nous empêchent de pénétrer plus avant. La fleur paraît à nos yeux d'abord comme une graine, et ensuite comme un germe : le germe devient plante, et à la fin se montre la fleur, qui commence ses différens périodes de vie dans cette économie terrestre. Des progrès et des changemens semblables se présentent dans tous les êtres animés, et le papillon est en cela si remarquable, qu'il est devenu un emblème bien connu. Voyez ramper la vile chenille, qui n'obéit qu'au grossier appétit de la faim : son heure arrive, et la langueur de la mort s'appesantit sur elle. Elle cherche un point d'appui, et s'enveloppe dans les replis de son linceuil, qu'elle portait en elle avec les premiers organes de son état futur. Ses anneaux alors se mettent à l'œuvre, et les pouvoirs

organiques internes se développent eux-mêmes. Le changement est d'abord lent et ressemble à une décomposition. Avec la peau, dont il se dépouille, disparaissent dix pieds de l'animal; peu à peu les membres de la créature naissante, qui sont d'abord informes, se débrouillent et atteignent leurs véritables proportions; mais elle ne s'éveille pas avant d'être complète: alors elle paraît brusquement à la lumière, et le dernier acte s'achève rapidement. En quelques minutes ses tendres ailes deviennent six fois plus grandes qu'elles n'étaient sous le voile de la mort : douées d'élasticité et ornées de toute la splendeur des couleurs qui peuvent être produites sous le soleil, elles portent le nouvel être sur l'haleine du zéphyr. Toute sa nature est changée : au lieu des feuilles grossières qui autrefois lui fournissaient sa nourriture, il boit le nectar des fleurs dans leurs coupes d'or. Il n'est pas jusqu'à sa destinée qui ne soit différente. Au lieu d'obéir à l'appétit machinal de la faim, il est ému par la passion la plus délicate de l'amour. Qui pourrait pressentir sous la figure de la chenille l'éclat futur du papillon? où est celui qui voudrait les reconnaître tous deux pour une seule et même créature, si l'expérience ne l'avait instruit? et puisque ces deux modes d'existence ne sont que des images différentes d'un même être sur une seule et même terre, où le cercle or-

ganique se répète en toutes choses, quelles sublimes métamorphoses doivent s'opérer dans une sphère plus vaste, quand les périodes qu'elles parcourent embrassent plus d'un monde! Espère donc, fils de l'homme, et ne prophétise pas; la récompense est devant toi, efforce-toi de l'obtenir. Éloigne de toi tout ce qui n'a pas un caractère d'humanité; poursuis la vérité, la bonté et la beauté divine, et tu ne peux manquer d'atteindre ta destinée.

Ainsi, par ces analogies de créatures qui changent et passent d'un état à un autre, la nature nous enseigne pourquoi le sommeil de la mort est admis dans son système: c'est une sorte de léthargie qui s'étend sur les sens, pendant que les pouvoirs organiques tendent à une forme nouvelle. La créature elle-même, quelle que soit la conscience dont elle est douée, n'est pas assez puissante pour prévoir ou diriger leurs efforts: elle s'endort et ne s'éveille pas avant que sa forme ne soit complète. Ainsi la mort est le présent qu'un tendre père partage entre ses enfans; c'est un sommeil salutaire, durant lequel la nature recueille ses forces, pour que le malade endormi soit rendu à la santé.

CHAPITRE VI.

L'état présent de l'homme est probablement le lien qui unit deux mondes.

Tout se lie dans la nature; un état en provoque et en prépare un autre. Si donc l'homme est l'anneau le dernier et le plus élevé, qui ferme la chaîne de l'organisation terrestre, il doit commencer une chaîne de créatures d'un ordre supérieur, dont il est l'anneau inférieur, servant ainsi de lien entre deux systèmes adjacens de la création. Il ne peut passer dans quelque autre organisation sur la terre, sans revenir en arrière et errer dans un cercle : qu'il reste immobile, c'est ce qui est impossible, puisque dans les domaines de la bonté la plus active, il n'est pas de pouvoirs qui soient au repos. Ainsi, de même qu'il a la prééminence sur l'animal, à qui il est en même temps allié de si près, il doit exister un degré devant lui, caché pour lui, mais élevé au-dessus de lui. Confirmée par toutes les lois de la nature, cette théorie nous donne seule la clef du problème étonnant de l'homme, et en même temps la seule philosophie de son histoire; car ainsi,

1. La contradiction singulière de la condition de l'homme devient manifeste. En tant qu'animal,

il incline à la terre, et y est attaché ainsi qu'à sa demeure suprême; comme homme, il a en lui les germes de l'immortalité, qui pour se développer ont besoin d'un autre sol. En tant qu'animal, il peut satisfaire ses facultés physiques, et les hommes dont le cœur n'est pas troublé par des désirs plus ardens et moins faciles à contenter, se trouvent suffisamment heureux ici-bas; mais ceux qui cherchent une destination plus élevée ne rencontrent autour d'eux que l'incomplet et l'imparfait. Ce qu'il y a de plus noble n'est jamais accompli sur la terre, ce qu'il y a de plus pur est rarement solide et durable : ce théâtre n'est qu'un lieu d'exercice et d'épreuves pour les puissances de nos cœurs et de nos ames. L'histoire de l'espèce humaine et les objets qu'elle a recherchés, et ce qu'elle a obtenu, les efforts qu'elle a faits et les révolutions qu'elle a subies, le prouvent assez. Çà et là paraissent des philosophes, des gens de bien, qui s'élèvent et répandent leurs opinions, leurs préceptes et leurs exemples sur le fleuve du temps : quelques vagues jouent en cercles autour d'eux, mais bientôt le flot les a emportés et les a effacés; la perle de leur noble dessein est tombée au fond de l'abîme. Les fous ont surpassé les conseils des sages, et des prodigues ont hérité des trésors de sagesse rassemblés par leurs ancêtres. Si la vie de l'homme ici-bas est loin d'avoir été calculée pour l'éternité, cette terre, dans sa ré-

volution non interrompue, est aussi loin d'être un monument indestructible où l'art se perpétue sans fin, un jardin de plantes qui ne se fanent jamais, une demeure qui doive être éternellement habitée. Nous allons et nous venons; chaque moment apporte et enlève au monde des myriades d'êtres animés. La terre est une hôtellerie pour des voyageurs, une planète, sur laquelle se reposent des oiseaux de passage et dont ils se hâtent de s'éloigner. L'animal vit en dehors de sa vie, et si ses années sont trop courtes pour atteindre un but plus élevé, sa destination secrète est remplie; ses facultés s'exercent, et il est ce qu'il devait être. L'homme seul est en contradiction avec lui-même et avec l'univers entier; car, bien qu'il soit la plus parfaite de toutes les créatures organisées, ses facultés sont loin d'atteindre leur perfection, même quand il arrive au terme le plus long de la vie. Et la raison en est évidente : si son état est le dernier sur cette terre, il est le premier dans une autre sphère d'existence, par rapport à laquelle il apparaît ici comme un enfant qui fait son premier essai. Ainsi, il est à la fois le représentant de deux mondes, et de là, la dualité apparente de son essence.

2. Par là on voit clairement quelle partie doit dominer dans la plupart des hommes ici-bas. L'homme appartient en grande partie au genre animal. Il n'a apporté dans le monde qu'une capacité

pour l'humanité, qui doit d'abord se former en lui par le zèle et le travail. Qu'il en est peu en qui elle suit son véritable développement! Et même dans les ames les plus pures, combien la fleur divine qui a été déposée en elles, est frêle et délicate! Dans le cours de la vie, l'animal domine l'homme, et le plus souvent il le gouverne à son gré. Il s'efforce incessamment de le rabaisser, pendant que l'esprit l'élève et que le cœur soupire après une sphère plus libre. Et comme pour une créature sensuelle le présent paraît plus vivant que le passé, comme le visible agit sur elle plus puissamment que l'invisible, il n'est pas difficile de conjecturer de quel côté la balance doit pencher. Oh! combien l'homme est peu capable d'atteindre à la pureté dans le plaisir, dans la connaissance et dans la vertu! et en fût-il plus capable, qu'il est rare qu'il la cherche et s'y repose? Les plus nobles compositions ici-bas sont rabaissées par des penchans terrestres, comme le voyage de la vie est contrarié par des vents opposés; et le Créateur, dans sa bienfaisante économie, a mêlé entre elle deux causes de désordre, afin que l'une pût corriger l'autre, et que le germe de l'immortalité fût nourri plutôt par les tempêtes, que par le souffle tempéré des zéphirs. L'homme qui a beaucoup d'expérience sait beaucoup; celui qui vit dans l'indifférence et l'apathie ne sait pas ce qui est en lui; et encore

moins sent-il avec une satisfaction qui porte témoignage d'elle-même, jusqu'où s'étendent ses pouvoirs. Ainsi, la vie est un combat, et l'on n'obtient que difficilement la guirlande pure et immortelle de l'humanité. La carrière est ouverte; c'est à la mort que la palme sera obtenue par celui qui combat pour la vertu.

3. Ainsi, si des créatures supérieures laissent tomber leurs yeux sur nous, elles nous voient de la même manière que nous voyons les *espèces moyennes*, par lesquelles la nature fait une transition d'un élément à un autre. L'autruche agite ses lourdes ailes pour courir avec plus de rapidité; mais elles ne peuvent lui servir à voler, à cause du poids de son corps qui l'attache à la terre. Cependant l'auteur de toute organisation en a pris soin aussi bien que d'aucune autre créature; car en elles-mêmes elles sont toutes parfaites et ne paraissent défectueuses qu'à nos yeux. Il en est de même de l'homme ici-bas. Ses défauts importunent et lassent la patience d'un génie terrestre; mais un esprit supérieur, qui contemple la structure interne, et voit un plus grand nombre d'anneaux de la chaîne, peut bien à la vérité en prendre pitié, mais non pas le mépriser. Il comprend pourquoi l'homme doit quitter le monde dans tant d'états différens, jeune et vieux, sage et fou, dans le sein de sa mère, ou dans une seconde enfance atteinte en cheveux blancs. La bonté toute-puissante

embrasse la folie et la difformité, tous les degrés de civilisation, toutes les erreurs de l'intelligence; et elle ne manque pas de baume pour adoucir les blessures que la mort seule peut guérir. Puisque probablement l'état futur est le fruit du présent, comme notre organisation est le produit des règnes inférieurs, sa destinée est liée sans doute à l'existence présente plus étroitement que nous ne pouvons l'imaginer. Le jardin du ciel ne fait éclore que des plantes dont les semences jetées ici-bas, ont à percer une grossière enveloppe. Si donc, comme nous l'avons vu, la sociabilité, l'amitié ou la participation active aux peines et aux plaisirs d'autrui composent le but auquel tend l'humanité, arrivé à sa maturité, l'arbre de la vie humaine doit nécessairement atteindre alors la forme vivifiante que son germe recélait, et répandre partout, avec son ombre sainte, les biens pour lesquels notre cœur soupire en vain dans toutes les situations terrestres. Au-dessus de nous, nos frères nous aiment donc assurément avec plus de chaleur et de pureté que nous ne pouvons leur en rendre, car ils voient notre état plus clairement : le moment du temps n'est plus pour eux, toutes les différences sont réglées, et, dans leur invisible majesté, il est probable qu'ils préparent en nous des émules de leurs travaux et des compagnons de leur bonheur. Un pas de plus, et l'esprit oppressé peut respirer plus librement, le cœur blessé peut se

guérir : ils voient approcher le passager, et rassurent d'une main affermie sa marche chancelante.

4. Puisque nous sommes d'une espèce moyenne entre deux ordres que nous partageons pour ainsi dire, je ne puis croire que l'état futur soit si éloigné du présent et ait avec lui si peu de communication que la partie animale de l'homme est inclinée à le supposer ; et à dire vrai, l'histoire de l'espèce humaine présente un grand nombre d'accidens et d'événemens qu'il m'est impossible de comprendre sans le concours d'une influence supérieure. Par exemple, il me paraît inexplicable que l'homme ait pu commencer la carrière du perfectionnement, et inventer le langage et la première science sans un guide supérieur, et plus il a tardé à recevoir cet appui tutélaire, plus il faut supposer qu'il est resté long-temps dans un état grossier et sauvage. On ne peut nier qu'une économie divine ait régné sur l'espèce humaine depuis son origine, pour diriger sa course dans les voies les plus sûres ; mais, plus les facultés humaines se sont exercées, moins elles ont eu besoin de cette assistance supérieure, ou moins elles ont été capables d'en profiter, quoique cependant dans la succession des âges de très-grands effets soient nés, ou du moins aient été accompagnés de circonstances inexplicables. Les maladies même leur ont souvent servi d'instrumens ; car, lorsqu'un organe perd sa pro-

portion avec les autres, et qu'il devient ainsi inutile dans le système général des fonctions physiques, il paraît naturel que le principe vital s'ouvre quelque autre voie, et reçoive des impressions dont une organisation complète ne serait pas susceptible et qu'elle ne réclamerait pas. Quoi qu'il en soit, c'est certainement un voile bienfaisant qui sépare ce monde de celui qui le suit; et ce n'est pas sans raison que la tombe de l'homme mort est si muette et si immobile. Les hommes en général sont préservés, dans le cours de leur vie, des impressions dont une seule briserait pour jamais la chaîne entière de leurs idées. Fait pour la liberté, l'homme n'a pas été destiné à être le singe d'imitation d'êtres supérieurs; mais partout il est conduit à retenir cette heureuse opinion qu'il agit de lui-même. Pour qu'il conservât le repos de son ame et ce noble orgueil qui soutient sa destinée, il a été privé de la vue d'êtres plus élevés que lui; car il est probable qu'en les connaissant il apprendrait à se mépriser. L'homme ne devait donc pas contempler un état futur, mais seulement y donner sa croyance.

5. Ainsi, il est certain que chacun de ses pouvoirs enferme une infinité de facultés qui ne peuvent se développer ici-bas, où elles sont réprimées par d'autres pouvoirs, combattues par les sens et les instincts animaux, et pour ainsi dire bornées à la sphère

de la vie terrestre. Certains prodiges de mémoire, d'imagination, de pressentimens prophétiques, ont révélé des merveilles de ce trésor caché qui repose dans la pensée de l'homme; et il ne faut pas exclure les sens de la part qu'ils ont à ces phénomènes. Que des maladies locales et des défauts partiels aient été les principales occasions qui ont servi à découvrir ce trésor, cela ne change pas la nature des choses; puisque la disproportion même qui s'établit alors est nécessaire pour rendre, par la rupture de l'équilibre, sa puissance et sa liberté à une faculté captive et enchaînée. L'expression de Leibnitz, que l'ame est un miroir de l'univers, contient peut-être une vérité plus profonde que celle qu'on en déduit ordinairement; car on dirait que les pouvoirs de l'univers entier sont enfouis dans ses profondeurs, et ne demandent pour se déployer que le secours d'une autre organisation, ou d'une série d'organisations progressives. La suprême bonté ne lui refusera pas cette organisation, mais elle la guidera comme un enfant en lisière, pour la préparer graduellement à la plénitude d'une jouissance croissante, avec la persuasion qu'elle acquiert d'elle-même ses pouvoirs et ses sens; et même dans sa constitution présente, l'*espace* et le *temps* ne sont pour elle que de vains mots. Ils mesurent et expriment les relations du corps, et non pas celles de sa capacité interne, qui s'étend par delà l'espace et la

durée, quand elle s'élève jusqu'à jouir d'elle-même avec toute la plénitude d'une volupté intérieure. Ne t'inquiète pas de la place et de l'heure de ton existence future : le soleil, qui éclaire tes jours, t'est nécessaire durant ton séjour sur la terre, et aussi long-temps qu'il obscurcit toutes les étoiles célestes. Quand il sera à son couchant, l'univers paraîtra dans une grandeur plus imposante. La nuit sacrée qui un jour t'enveloppa, et qui t'enveloppera de nouveau, couvrira la terre de ténèbres, et t'ouvrira dans le ciel les pages resplendissantes de l'immortalité. « Là, sont des habitations, « des mondes et des espaces, qui fleurissent dans « une jeunesse toujours nouvelle ; quoique des « âges aient roulé sur des âges, ils bravent les « changemens des temps et des saisons ; mais tout « ce qui se montre à nos yeux, défaille, périt et « disparaît ; et tout le bonheur et l'orgueil de la terre « sont exposés à une inévitable destruction. »

Cette terre ne sera plus, quand tu seras encore, et que tu jouiras de Dieu et de sa création dans d'autres demeures, différemment organisées. Dans celle-ci, tu as joui de beaucoup de bien ; sur celle-ci, tu as atteint une organisation qui t'a permis d'apprendre à regarder autour et au-dessus de toi comme un enfant du ciel. Efforce-toi donc de la quitter sans te plaindre, et bénis-la, comme le champ où, fils de l'immortalité, tu as joué dans

ton enfance, comme l'école où tu as été conduit, à travers la joie et le chagrin, à l'âge viril. Tu n'as plus de droit sur elle; elle n'a plus de droit sur toi : reçois la couronne de la liberté et la ceinture du ciel, et dépose sans regret ton bâton de voyage.

De même que la plante s'élève et ferme le règne de la création inanimée et souterraine, afin de jouir d'un commencement de vie dans la région du jour, ainsi l'homme domine toutes les créatures courbées vers la terre. Les yeux levés et les mains étendues, c'est un fils bien-aimé qui attend le signal de son père.

LIVRE VI.

Nous avons considéré jusqu'à présent la terre comme la demeure de l'espèce humaine, et nous avons essayé de déterminer le rang que l'homme occupe parmi les créatures animées qui l'habitent. Après nous être ainsi formé une idée de sa nature en général, il reste à examiner comment ce type a été modifié sur le globe terrestre.

Mais qui nous donnera un fil au milieu de ce labyrinthe ? où sont les traces que nous pourrons suivre avec sécurité? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne cacherons pas sous le voile d'un dogmatisme hautain les erreurs auxquelles celui qui écrit l'histoire de l'homme, et surtout celui qui cherche une philosophie de cette histoire, sont nécessairement exposés; car il n'y a que le génie même de l'humanité qui puisse saisir sous un point de vue complet l'histoire entière du genre humain. Si nous commençons par les variétés d'organisation des diverses races, c'est principalement parce que ces variétés ont déjà été décrites dans des Traités élémentaires d'histoire naturelle.

CHAPITRE PREMIER.

Organisation des peuples qui habitent près du pôle nord.

Aucun navigateur n'a encore pu atteindre à l'axe même du globe, et rapporter du pôle nord des notions probablement indispensables pour connaître avec précision la structure générale de notre terre; mais plusieurs voyageurs, qui se sont avancés au-delà des parties habitables du globe, ont décrit ces lieux dépouillés et déserts, que l'on pourrait nommer les palais de glace de la nature. C'est là que se découvrent d'étonnantes merveilles, que jamais n'imaginera un habitant de l'équateur; d'énormes montagnes de glaces, où les couleurs les plus éclatantes se heurtent, se nuancent, se brisent de mille manières; des gerbes ondoyantes de lumière et de feu, poétiques illusions que font naître l'élasticité de l'atmosphère et la chaleur qui se concentre dans les cavernes, malgré le froid glacial de la surface du sol[1]. Il paraît que le granite étend en ces lieux beaucoup plus loin que dans le pôle sud ses masses escarpées et déchirées; et en général la plus grande partie de la terre habitable se déploie sur l'hémi-

---

1. Voyez les Voyages de Phipps, l'Histoire des Groënlandais de Cranz.

sphère septentrional. Puisque la mer a été l'asile des premières créatures vivantes, l'océan septentrional peut encore être considéré, avec les habitans qui y fourmillent, comme un véritable foyer de vitalité, et c'est sur ses rivages que l'organisation des créatures terrestres a commencé à se développer dans les mousses, les insectes et les vers. L'épervier de mer fréquente la terre qui ne produit qu'un petit nombre d'oiseaux. Les animaux aquatiques et les amphibies rampent sur la grève pour se réchauffer aux rayons du soleil dont ces côtes ne jouissent que rarement. Les points extrêmes de la création animée vont se perdre au milieu des flots déchaînés sur le rivage.

Et pourtant l'organisation de l'homme est restée intacte sur ces confins du monde! Tout ce que le froid a pu faire, a été de resserrer son corps, et pour ainsi dire de contracter la circulation du sang. Le Groënlandais a rarement cinq pieds; et l'Esquimaux, son frère, qui vit plus au nord, est encore plus petit[1]; mais le principe vital, agissant du dedans au dehors, a compensé la hauteur par la grosseur, et l'élégance de la taille par la chaleur intime du corps. La tête est d'une grosseur disproportionnée; la face est large et aplatie: car la

---

1. Voyez les Relations de Cranz, d'Ellis, d'Égède, de Roger Curtis sur les côtes de Labrador.

nature, qui ne produit la beauté qu'en agissant avec mesure et en choisissant un moyen terme entre deux extrêmes, ne pouvait pas tracer ici le contour savant de l'ovale grec, ni détacher le nez en saillie pour en faire l'ornement de la figure, et si j'ose me servir de cette image, le point central qui fixe la balance. Comme les joues occupent toute la largeur du visage, la bouche est petite et arrondie, les cheveux sont roides, parce qu'ils ne renferment point assez de ces sucs pénétrans qui les rendent doux au toucher; les yeux semblent éteints et sans vie; les épaules sont aplaties, les membres épais, le corps massif et sanguin; mais les mains et les pieds sont minces et faibles, comme les rejetons et les extrémités du sujet organique. Le caractère de la forme extérieure se retrouve dans l'irritabilité et l'économie des fluides internes. Le sang circule plus lentement; le cœur bat avec plus de langueur : de là, les désirs des sexes, les passions, qui augmentent avec la chaleur vivifiante des autres contrées, sont très-faibles parmi ces peuples et ne s'éveillent que tard. Celui qui n'est pas marié, vit avec une grande chasteté; et ce n'est pas sans répugnance et quelquefois sans y être contraintes par la violence, que les femmes se chargent des soucis de la vie conjugale. Ils n'ont que peu d'enfans; aussi la fécondité des Européens leur semble-t-elle un caractère de dégradation.

Dans l'intérieur de leur famille, aussi bien que dans toute la conduite de leur vie, règne une paix profonde, dont aucune passion ne trouble le cours; insensibles à ces désirs que font naître un climat plus chaud et des esprits animaux plus volatilisés, heureux par apathie, actifs par nécessité seulement, ils vivent et meurent dans la paix et la patience; le père instruit son fils à cette indolence qui est pour lui la première vertu et le bonheur suprême, et la mère allaite long-temps son enfant avec la tendresse de l'instinct animal. Si la nature leur a refusé un degré élevé d'irritabilité et d'élasticité fibreuse, elle leur a donné en retour une force infatigable: elle les a enveloppés d'ailleurs d'une masse charnue, et le sang, qu'ils ont en abondance, échauffe tellement leur organisation, que leur haleine suffit pour rendre la chaleur étouffante dans le fond de leurs huttes.

Personne ici, je le crois, ne pourra s'empêcher de remarquer quelle uniformité la main du Créateur a répandue sur toutes ses œuvres. Si la taille de l'homme est moins haute dans ces contrées, la végétation n'est pas moins arrêtée dans ses développemens. Quelques arbres rabougris, quelques mousses, et des arbrisseaux qui rampent sur le sol, sont les seules productions de ces lieux. La gelée condense le filon de fer; ne raccourcira-t-elle pas la fibre humaine, malgré la vie organique

qui lui est inhérente? Toutefois elle ne peut que la comprimer et la çirçonscrire dans une sphère plus étroite: cette analogie se retrouve dans chaque genre d'organisation. Les extrémités des animaux marins et des autres créatures de la zone glaciale sont minces et déliées : autant que possible la nature, pour tout réunir, a partout répandu et conservé la chaleur interne. Elle a recouvert les oiseaux d'un épais plumage, les quadrupèdes d'une enveloppe charnue, et a donné aux hommes, pour les garantir du froid, une masse compacte et sanguine. Il est vrai que par un seul et même principe d'organisation elle a été obligée de leur refuser, dans les objets externes, ce qui ne pouvait convenir à leur constitution. Des légumes auraient été nuisibles à leurs corps disposés à une sorte de corruption intérieure, et plusieurs d'entre eux ont été victimes des liqueurs fortes que d'insensés aventuriers ont introduites dans leurs pays; aussi le climat les leur avait-il refusées : d'une autre part, quel que soit leur goût pour le repos, et quoique leurs dispositions physiques les portent à l'inaction, ils sont forcés, par la nature même de la çontrée qu'ils habitent, de se livrer aux exercices du corps les plus violens; et c'est sur cela que reposent leurs lois et leurs mœurs. Le petit nombre de plantes qui croissent dans leur voisinage, purifient le sang et sont ainsi précisément appropriées à leurs besoins.

L'atmosphère[1] est tellement dégagée de principes morbifiques, qu'elle s'oppose à la putréfaction même dans les corps morts, et qu'elle prolonge la vie de tous les êtres. Les animaux venimeux ne peuvent supporter un froid si rigoureux, et les hommes ont, pour se défendre des insectes qui les entourent, la fumée de leurs foyers, un long hiver et leur insensibilité naturelle. C'est ainsi que la nature départit ses compensations et qu'elle agit avec sagesse dans ses œuvres.

Après avoir décrit ces premiers peuples, il n'est pas nécessaire d'entrer dans de semblables détails pour ceux qui leur ressemblent. Les Esquimaux de l'Amérique sont les frères des Groënlandais, tant par leur langage que par leurs mœurs; mais, comme ils languissent sous l'oppression des Américains imberbes, qui les traitent en étrangers à cause de leur barbe, leur genre de vie est en général plus difficile et plus précaire; et même leur sort est si rigoureux qu'en hiver ils sont quelquefois obligés, pour se nourrir au fond de leurs cavernes, de sucer leur propre sang[2]. C'est là véritablement, ainsi que dans un petit nombre d'autres parties de la terre, que l'implacable nécessité repose sur son trône de fer, et qu'elle oblige l'homme de

1. Wilson, De l'influence du climat sur les plantes et les animaux, et l'Histoire des Groënlandais par Cranz, vol. XI.

2. Voy. la Relation de Roger Curtis sur les côtes de Labrador.

mener la vie d'un ours. Pourtant, quoi qu'il fasse, c'est encore l'homme; car, dans ce qui semble porter parmi ces peuples la plus profonde empreinte de dégradation, on peut encore apercevoir un caractère d'humanité, si on les examine attentivement: la nature a voulu essayer quel degré de misère l'espèce humaine pourrait supporter, et elle l'a mise à l'épreuve.

Les Lapons habitent un climat tempéré en comparaison des peuples dont nous venons de parler.[1] Aussi ont-ils des usages moins grossiers. La taille de l'homme gagne en hauteur; le visage est moins rond et les traits commencent à paraître plus en saillie; les joues s'alongent; l'œil est d'un gris foncé; les cheveux, droits et noirs, deviennent roux, et l'organisation interne de l'homme prend de l'expansion en même temps que sa forme externe se developpe, comme le bouton d'une fleur qui s'épanouit aux rayons d'un soleil plus vivifiant.[2] Le montagnard de Laponie conduit sa renne aux pâturages, ce que ne peuvent faire ni l'Esquimaux, ni le Groënlandais. C'est d'elle quil tire sa nourriture et son vêtement, la toiture de sa hutte, les hardes de son lit, toutes les choses qui lui sont

---

1. On n'ignore pas que Sainovic a trouvé que la langue des Lapons ressemble à celle des Hongrois. Voy. Sainovic, *Demonstratio, idioma Ungarorum et Lapponum idem esse.* Havn., 1770.

2. Voyez, sur les Lapons, Hœchstrœm, Leem, Klingstedt; Georgi, Description des peuples de l'empire russe, etc.

nécessaires, et la plupart de ses plaisirs; pendant que le Groënlandais, à l'extrémité de la terre, est réduit à tout chercher au sein de la mer. Ainsi, l'homme acquiert un ami et un domestique dans un animal, et par là il apprend quelques arts, et il s'élève à une manière de vivre moins grossière. Il s'habitue à la course, il apprend à conduire son chariot, il reçoit l'idée de propriété et commence à prendre goût à la possession d'une chose qu'il peut augmenter et conserver; en même temps la liberté lui devient plus chère, et son oreille s'accoutume à cette vigilance inquiète qui est un des caractères de la plupart des peuples de pareille condition. Aussi timide que sa renne, le Lapon est toujours aux aguets pour fuir au moindre bruit: ce genre de vie lui plaît, et comme l'animal qu'il a apprivoisé, il épie sur le sommet des montagnes le retour du soleil. Il parle à sa renne, et il en est compris: il en prend soin comme de son bien et d'un membre de sa famille. Ainsi la nature a donné à l'homme, dans le premier animal domestique qu'elle pouvait faire naître dans ces contrées, un guide pour l'élever à un genre de vie plus humain.

Quant aux peuples qui habitent près de la mer glaciale, dans les déserts de la Russie, nous avons, sans parler de plusieurs voyages modernes assez connus, une collection de dessins plus précieux

peut-être qu'aucune description[1]. Quoique plusieurs de ces peuples se soient mêlés et presque confondus, on trouve pourtant encore une foule de races très-diverses, toutes marquées du caractère septentrional, et enfermant, pour ainsi dire, le pôle nord d'une seule et même chaîne où mille nuances vont se perdre. Le Samoïède a le visage rond, large et plat, les cheveux noirs et roides, le corps ramassé et sanguin du type septentrional; mais ses lèvres sont plus épaisses, son nez est plus large et plus saillant, et sa barbe moins touffue; nous verrons même qu'elle continue à diminuer dans une immense étendue de pays à l'est. Ainsi, les Samoïèdes sont en quelque sorte les Nègres du Nord ; et quelque froid que soit leur climat, leur extrême irritabilité nerveuse, l'âge de puberté dans les femmes, dès la onzième et la douzième année[2], et, s'il faut en croire les voyageurs, la couleur noire de leurs poitrines et quelques autres analogies augmentent cette ressemblance. Cependant, malgré la délicatesse et la chaleur de leur constitution, qui est probablement un caractère national qu'ils ont apporté avec eux et que le climat n'a point altéré dans son principe, ils ont entièrement la forme septentrionale. Les Tongouses, qui habitent plus au Midi, présentent

---

1. Georgi, Description des peuples de l'empire de Russie; Pétersbourg, 1776.

2. Klingstedt, Mémoires sur les Samoïèdes et les Lapons.

déjà quelques points de ressemblance avec la branche du Mongol[1], dont ils diffèrent d'ailleurs par la race et le langage autant que les Samoïèdes et les Ostiaques s'éloignent des Lapons et des Groënlandais. Leurs corps sont mieux proportionnés et plus agiles; leurs yeux petits comme ceux du Mongol; leurs lèvres minces; leurs cheveux plus doux: mais leur visage conserve encore la forme aplatie des peuplades du Nord. Il en est de même des Tartares, de même des Yakoutes et des Youkaghires, qui vont se perdre dans la forme tartare, comme celle-ci finit par se confondre avec le type mongol. C'est près de la mer Noire et de la mer Caspienne, aux pieds des monts Caucase et Ural, c'est-à-dire sous le climat peut-être le plus tempére du monde, que la forme tartare a atteint sa plus grande beauté. Le corps acquiert de la grâce et de la légèreté; la tête, qui était ronde et pesante, se dessine dans une élégante ellipse; le teint s'éclaire et se nuance; plus délicat et mieux proportionné, le nez se détache en saillie sous des yeux plus vifs et plus intelligens. Les cheveux brunissent, la démarche est légère, le maintien modeste et timide. Ainsi, plus on approche

---

1. Pour ce qui regarde ces peuples, voyez Georgi, Pallas, les Voyages de Gmelin, etc. Le tableau de leurs coutumes et de leurs mœurs a été extrait tant des Voyages de Pallas, que des Observations de Georgi, et publié séparément; Francfort et Leipsic, 1773 — 1777.

des contrées où la nature est le plus prodigue de la vie, plus l'organisation et les proportions de l'homme vont en se perfectionnant; plus nous avançons vers le Nord, plus nous nous enfonçons dans la Tartarie indépendante, plus aussi les traits nous semblent plats et barbares, selon le type septentrional ou calmouc. Mais c'est ce qui vient aussi en grande partie de la manière de vivre des peuples, de leur origine, de leur mélange avec d'autres nations, et enfin des accidens particuliers du pays qu'ils habitent. Les Tartares des montagnes conservent mieux leurs traits originels que ceux qui habitent les plaines et les déserts. Les hordes qui sont près des villes et des villages adoucissent leurs traits et leurs coutumes par un contact mutuel. Moins une nation est resserrée et foulée, plus elle conserve sa forme originale dans son type natif, et sa manière de vivre dans sa simplicité et sa rudesse primitive. Tant d'invasions et d'incursions se sont succédé les unes aux autres sur ce grand plateau de la Tartarie dont elles ont suivi la pente vers la mer, et les lignes de séparation que les montagnes, les déserts et les fleuves avaient d'abord tracées, ont été tant de fois traversées dans tous les sens, qu'il est impossible de ne pas trouver ici des exceptions à la règle. Mais ces exceptions ne font que confirmer la règle, puisque le tout est partagé entre les formes du Nord, de la Tartarie et du Mongol.

CHAPITRE II.

Organisation des peuples qui habitent l plateau de l'Asie.

Comme il est vraisemblable que cette contré de la terre a été le berceau du genre humain, o est naturellement disposé à y chercher la plus bell race d'hommes. Mais combien on est trompé dan cette attente! Les traits des Calmouks et des habitan du Mogol sont bien connus; leur taille moyenne leur visage encore aplati, leur barbe claire et leu couleur brune rappellent les peuples du Nord; mai ils s'en distinguent par l'angle interne de l'œil, qu est aigu, charnu et dans une direction obliqu au nez; par des sourcils minces, noirs et à pein arqués; par un nez court, écrasé et d'une largeu disproportionnée dans sa partie supérieure; de oreilles larges et proéminentes; des jambes et de cuisses courbées, des dents saillantes et blanches [1] qui semblent, avec le reste des traits, caractérise une bête de proie au milieu de la race humaine.

---

1. Voyez Pallas, sur les nations mongoles, vol. I, pag. 98 171; Georgi, vol. IV; la Relation de Schnitscher sur les Cal mouks d'Asie dans la Collection de Muller pour l'histoire d Russie; Schlœtzer, Extrait du *Memorabilibus Russico-Asiati* de Schober, dans la même collection.

Et d'où cette forme provient-elle? Celle de leurs jambes s'explique par leur manière de vivre. Dès leur enfance, ils glissent sur leurs jambes ou se cramponnent sur le dos d'un cheval. Ils passent leur vie, soit assis, soit à cheval, et ne conservent que peu de temps l'attitude de la marche, qui seule donne au pied de l'homme sa forme droite et élégante. Leur genre de vie ne détermine-t-il pas encore d'autres traits de leur figure? ne faut-il pas d'ailleurs regarder comme des traits fondamentaux, comme des traits caractéristiques de leur manière de vivre, cette oreille saillante, sentinelle toujours éveillée; cet œil petit et perçant, qui distingue à la plus grande distance un grain de poussière ou un atome de fumée; ces dents blanches, aiguës; ce cou ramassé, et cette tête qui se rejette en arrière? Si nous nous rappelons que leurs enfans, d'après le récit de Pallas, ont fréquemment le visage enflé et livide, depuis l'âge de dix ans, et qu'ils présentent un aspect cacochyme, jusqu'à ce que le temps et la croissance apportent en eux quelques changemens favorables; que d'ailleurs leur pays dans son immense étendue n'est point arrosé par la pluie, qu'il s'y trouve peu d'eau limpide, et qu'ainsi ils sont privés depuis leur enfance de l'usage des bains; si nous faisons entrer en considération le nombre des lacs et des marais salés d'un sol qui est lui-même chargé de principes

acides, son goût d'alcali par lequel ils relèvent celui de leurs alimens, et même ces flots de thé qui affaiblissent chaque jour leurs forces vitales; si à tout cela nous ajoutons l'élévation du pays où ils demeurent, une atmosphère plus raréfiée, des vents secs, des exhalaisons alcalines, et de longs hivers passés dans la fumée de leurs huttes et au milieu de la neige que leurs yeux ne cessent de rencontrer, n'est-on pas fondé à attribuer leur figure et tous leurs traits à ces causes qui peut-être agissaient, il y a des milliers d'années, plus puissamment encore, et à penser qu'ils ont hérité par degrés de cette nature distinctive? Rien ne donne au corps plus de force, rien ne contribue plus à sa croissance et à sa vigueur, que l'habitude de se baigner et de nager, surtout si l'on y joint la marche, la lutte, la course et d'autres exercices de ce genre. Rien n'est plus propre à l'affaiblir que les liqueurs spiritueuses, dont ils font un usage d'autant plus nuisible, qu'ils y mêlent des sels dévorans où l'alcali domine. De là, comme Pallas l'a remarqué, les figures faibles des Mongols et des Burattes, qui peuvent à peine faire, entre cinq ou six, ce qu'un Russe fait à lui seul: de là l'extrême légèreté de leur corps, puisqu'ils semblent voler sur leurs petits chevaux et naviguer sur la surface du globe; de là, enfin, l'habitude cacochyme qu'ils transmettent à leurs enfans. Quelques-unes

même des races tartares du voisinage apportent en naissant des traits de la forme mongole, qui disparaissent avec l'âge, et cela paraît confirmer que la plupart des altérations qui dépendent du climat sont plus ou moins empreintes dans l'organisme du peuple par son mode de vie, son origine, et transmises ainsi héréditairement. Du mélange des Russes ou des Tartares avec les Mongols naissent des enfans sains et bien proportionnés, mais selon le type mongol[1]. Ici donc la nature reste aussi conforme à elle-même dans leur organisation : sous ce ciel, sur ce plateau du globe et avec de tels genres de vie, devait se rencontrer une race de Nomades semblables à d'audacieux vautours.

Et les empreintes de leurs formes se répandent tout autour d'eux; car où ces oiseaux de proie n'ont-ils pas porte leur vol? plus d'une fois leurs ailes conquérantes se sont déployées sur une vaste partie du globe. Ainsi les Mongols se sont établis dans différentes contrées de l'Asie, et leurs traits se sont adoucis par leur mélange avec d'autres nations. D'ailleurs, ces expéditions guerrières ont été précédées de migrations plus anciennes, qui, de ce plateau, se dirigeaient sur les terres voisines. Il est donc probable que la partie orientale du

1. Pallas, Recueils pour l'histoire des peuples mongols; Voyages, I, 304; II, etc.

globe jusqu'au Kamtschatka, et en redescendant jusqu'au Tibet et à la péninsule au-delà du Gange, a été marquée d'abord de l'empreinte du type mongol. Prenons une idée de cette contrée, qui présente plusieurs phénomènes dignes de remarque.

La manière dont les Chinois altèrent, pour les embellir, certaines parties de leurs corps, tient en général du caractère mongol. Nous avons parlé de la difformité des pieds et des oreilles de ces peuples; il est probable que c'est ce défaut naturel qui, augmenté par un goût faux et grossier, a donné à la plupart des peuples de ces contrées l'idée de resserrer les pieds, et de distendre les oreilles outre mesure. Honteux d'abord de la laideur de leurs formes, ils tentèrent de les changer peu à peu, et assez heureux pour réussir sur les parties qui cèdent à la fraction, ils finirent par se faire à eux-mêmes un type hideux de beauté, qu'ils transmirent à leurs descendans. Autant que cela peut s'accorder avec l'extrême variété de leurs provinces et avec leur mode de vie, les Chinois ont tous les traits de la forme orientale, qui n'est nulle part plus prononcée que sur les hauteurs du Mogol. Seulement un climat différent a donné des formes moins heurtées et des courbes plus adoucies à un visage plat, à des yeux petits et noirs, à un nez massif, à une barbe hérissée, clair-semée; et le goût des Chinois

résulte sans doute de l'imperfection de leurs organes et de leurs traits, de même que la servitude et l'état grossier dans lequel ils vivent, sont des conséquences de la forme de leur gouvernement et de l'ensemble de leurs doctrines morales. Les Japonais, qui doivent leur culture à la Chine, mais qui, selon toute apparence, sont d'origine mongole[1], sont presque tous mal faits, et ont la tête grosse, les yeux petits, le nez épaté, les joues plates, peu de barbe, et généralement les jambes arquées. Le système de leurs institutions politiques et morales repose sur une foule de liens et d'entraves que ne pourrait supporter tout autre pays que le leur. Une troisième espèce de despotisme règne sur le Tibet, dont la religion s'étend au loin dans le fond des déserts.

Dans la péninsule[2] au-delà du Gange la forme orientale suit la chaîne des montagnes, comme les peuples en ont probablement aussi suivi les con-

---

1. *Allgem. Samml. der Reisen*, vol. II, pag, 595; Charlevoix. Voyez sur les Chinois le Voyage d'Octave Torée à Surate et en Chine, pag. 68; *Allgem. Samml. der Reisen*, vol. VI, pag. 130.

2. Dans les relations les plus anciennes on représente les Tibetains comme des peuples difformes; voyez *Allg. Reisen*, vol. VII, pag. 392. Suivant les descriptions plus récentes (Pallas, *Nord. Beiträge*, *B.* 4, *S.* 280), ils sont mieux proportionnés dans la partie de leur pays où le climat est plus favorable, et paraissent se rapprocher de la forme indoue.

tours. Les indigènes d'Assam, sur les confins de la Tartarie, se font remarquer, s'il faut en croire les récits des voyageurs[1], par leurs gosiers enflés, leurs nez épatés, surtout en approchant du Nord. Les ornemens grossiers qu'ils suspendent à leurs oreilles, leur manière de se nourrir, le manque de vêtemens dans un climat aussi tempéré, tout annonce un peuple sauvage et sans culture. On retrouve dans les habitans d'Arracan les mêmes difformités que présentent les contrées orientales, les narines larges, les fronts aplatis, et les oreilles étendues vers les épaules[2]. Les Birmans d'Ava et de Pégu n'ont pas moins d'antipathie contre les peuples à longues barbes, que les habitans du Tibet et que d'autres nations dont nous avons parlé plus haut. Ils résistent autant que possible aux efforts de la nature, qui, pour les éloigner de la forme tartare, tend à épaissir leurs barbes.[3] C'est aussi ce qui arrive, seulement avec quelques différences de climats et de peuples, dans les îles situées plus au sud.

On ne trouve aucun changement nouveau même parmi les habitans du Koriaque et du Kamtschatka, sur les confins du monde oriental. La langue de

1. *Allgem. Reisen*, vol. X, pag. 557; Tavernier.

2. *Idem*; Ovington.

3. Voyez la Description de Sumatra par Marsden, pag. 62; *Allgem. Reisen*, vol. XI, pag. 487.

ces derniers offre encore quelques points de ressemblance avec celle des Chinois mongols, dont ils sont d'ailleurs séparés depuis long-temps, puisqu'ils n'ont pas appris, comme eux, à faire usage du fer. Leurs traits sont assez bien en harmonie avec le pays qu'ils habitent[1] : des cheveux noirs, le visage large et aplati, le nez et les yeux fortement dessinés; leur caractère, qui d'abord nous semblera contraster avec ce climat froid et inhospitalier, s'explique pourtant par cette température même. Enfin, les Koriaques, les habitans des Kurilles et de l'île Tchoka, et les insulaires de l'Est[2], me semblent être des transitions graduées du type mongol au type américain; et si nous connaissions assez l'extrémité nord-ouest de l'Amérique, sur laquelle nous n'avons presque aucune donnée précise, les parties intérieures de Jedso et l'immense contrée qui s'étend au-dessus du Nouveau-Mexique, et que nous n'avons pas plus visitées que le centre de l'Afrique, mon opinion est que nous trouverions une suite graduée de nuances et de formes qui vont se perdre les unes dans les autres, conformément aux observations faites dans le dernier voyage de Cook.[3]

1. *Allgem. Reisen*, vol. XX, pag. 389; Steller.

2. Voyez Georgi, Description des peuples de l'empire de Russie.

3. Voyez la Relation d'Eliis du dernier voyage de Cook;

Ainsi c'est dans une immense étendue de pays que se développe la forme orientale, partiellement modifiée, défigurée, mais partout plus ou moins dépourvue de barbe, et la diversité que l'on remarque dans les usages et les langues des peuples de cette contrée suffit pour attester qu'ils ne descendent pas d'une seule et même souche. A quoi donc attribuer ce type bizarre? Qui a pu, par exemple, amener tant de nations à trouver dans la barbe un sujet de querelle, ou à étendre outre mesure la longueur de leurs oreilles, ou à se percer le nez et les lèvres? Je crois qu'il faut en chercher la première cause dans une difformité originelle, qui, pour se déguiser, emprunta le secours d'un art encore grossier, et finit par établir une coutume héréditaire. Cette dégénération commença par attaquer les cheveux et les oreilles, avant d'atteindre la structure même du corps : de là elle s'étendit aux pieds, de même qu'elle avait altéré d'abord les derniers contours du visage. Quand la généalogie des nations, l'état et les propriétés de cette immense contrée

---

Journal d'un voyage de découvertes, traduit en allemand par Forster, pag. 331. A cela on peut ajouter les anciennes relations sur les îles situées entre l'Asie et l'Amérique. Voyez Relations nouvelles sur les îles dernièrement découvertes, Hambourg et Leipsig, 1776 (en allemand). Les observations de Pallas sur le Nord, la Collection de Muller et les Essais sur les pays et les peuples, etc.

et plus particulièrement les phénomènes physiologiques que présentent ces peuples, auront été l'objet de recherches plus attentives, nous aurons infailliblement quelques idées nouvelles sur le sujet qui nous occupe; et Pallas, à qui les traits distinctifs de tant de nations sont si bien connus, ne sera-t-il pas le premier à nous donner un *Specilegium anthropologicum?*

CHAPITRE III.

Régions des nations bien organisées.

Aux pieds des hautes montagnes qui l'enferment de toutes parts, s'étend, comme un paradis caché, le délicieux royaume de Cachemire. Non moins fertiles que riantes, ses collines sont adossées à des montagnes qui s'élèvent en échelons, et dont les sommets, couverts d'une neige éternelle, vont par degrés se perdre dans les nuages. Là coulent à flots limpides une foule de ruisseaux et de rivières : la terre, parée d'arbrisseaux, offre partout des fruits savoureux qu'aucune main n'a semés; revêtus d'un manteau de verdure, les jardins et les îles sont animés par les troupeaux des bergers qui s'étendent sur une immense pelouse; et pas un animal venimeux, pas une bête féroce ne troublent cet Éden. Ces lieux, que l'on peut, comme dit Bernier, ap-

peler les montagnes de l'innocence, portent avec eux le lait et le miel, et les hommes qui les habitent ne sont point indignes d'un tel séjour, puisque les peuples de Cachemire passent pour les plus sages et les plus ingénieux des peuples de l'Inde; également faits pour exceller dans la poésie, dans les sciences, dans les arts et les manufactures, les hommes se distinguent par l'élégance de leurs formes, et les femmes sont le plus souvent des modèles de beauté.[1]

De quel bonheur eût pu jouir l'Indostan, si les peuples étrangers ne s'étaient pas accordés pour désoler ses délicieuses retraites, et pour courber les plus innocens des êtres sous le poids de la tyrannie et de la superstition? Les Indous sont les plus bienveillans des hommes: ils ne font volontairement de mal à rien qui respire; et leurs innocens repas ne se composent que de lait, de riz, de plantes et de fruits indigènes. Leur taille, dit un voyageur moderne[2], est élancée, svelte, élégante; leurs membres sont bien proportionnés, leurs doigts longs et doués d'une grande délicatesse; ils ont l'air doux et ouvert. Les courbes les plus harmonieuses s'unissent dans les traits des femmes; ceux des hommes ont un caractère à la fois mâle et tendre: leur attitude et

---

1. *Allgem. Reisen*, vol. XI, pag. 116 et 117; Bernier.
2. Mackintosh's Travels, vol. I.er, pag. 321.

tous leurs mouvemens sont pleins de grâces et d'attraits. Difformes ou raccourcies comme celles des singes dans toutes les contrées du Nord, les jambes et les cuisses sont marquées chez ces peuples du caractère de la beauté humaine. Et même la forme mongole, dont ils dérivent, disparaît pour faire place à une figure plus noble et d'une expression moins grossière. Le caractère de leurs facultés morales s'accorde avec la conformation de leur corps, lorsqu'ils échappent au joug de l'esclavage ou de la superstition. Mais toujours ils se distinguent par la modération et la patience qu'ils conservent sous diverses tyrannies, par les sentimens affectueux et les douces méditations qui, mêlés à leurs travaux et à leurs plaisirs, font le charme de leur morale, de leur mythologie et de leurs arts. Heureuses contrées! pourquoi vos habitans ne vivent-ils plus sans inquiétude et sans douleur, au milieu de vos plaines riantes?

Les anciens Persans étaient de hideux montagnards, dont on peut voir les débris dans les tribus des Gaures[1]. Mais comme il ne se trouve peut-être

---

1. Chardin, Voyage en Perse, vol. III, chap. XI. Dans Lebrun, Voyage en Perse, vol. I.er, chap. XLII, n.os 86 — 88, on trouve des dessins de Persans que l'on peut comparer avec ceux des Noirs qui suivent immédiatement, n.os 89 et 90, avec les Samoïèdes encore barbares, chap. II, n.os 7 et 8, avec les Nègres sauvages du Midi, n.° 197, et les Benjous, n.° 109.

en Asie aucune contrée qui soit plus exposée que la Perse aux irruptions, et qu'elle est entourée de peuples bien organisés, les mélanges que cette situation favorisait ont produit une noble race de Persans, qui réunissent en eux la force et la beauté. D'un côté est la Circassie, où la beauté même semble avoir fixé son séjour. Sur la rive opposée de la mer Caspienne habitent des peuplades tartares, dont les formes déjà perfectionnées par cet heureux climat se répandent en foule dans le Midi. Sur la droite est l'Indostan, d'où sortent les femmes qui, avec les Circassiennes, ont épuré le sang des Perses. Leurs sentimens même ont pris la teinte de cette contrée faite pour ennoblir ses habitans ; car l'intelligence prompte et pénétrante des Persans, leur imagination vive et fertile, la souplesse et la courtoisie de leurs manières, leurs penchans à l'oisiveté, à la magnificence et aux plaisirs, leur disposition à l'amour romanesque, telles sont peut-être les qualités principales qui établissent l'équilibre dans le caractère et la physionomie. Au lieu de ces ornemens barbares que des nations grossières ont inventés pour cacher leurs difformités qu'ils augmentent, d'aimables coutumes relèvent la beauté de leurs formes. Le manque d'eau oblige les Mongols de négliger la propreté du corps : l'Indou s'amollit dans les bains; le Persan s'entoure de voluptueux parfums. Le Mongol s'assied sur ses talons, quand il ne se

précipite pas sur son cheval: l'Indou se repose avec langueur sur de riches tapis. Le Persan romanesque partage son temps entre le jeu et les plaisirs; il teint ses sourcils, et s'enveloppe d'un vêtement qui semble favoriser le développement de la taille. Formes élégantes! doux équilibre des passions et des facultés morales! que ne vous répandez-vous sur toute la surface du globe?

Déjà nous avons fait cette observation, que quelques races tartares, appartenant originairement aux nations bien organisées de la terre, n'ont dégénéré que dans les contrées septentrionales, ou dans les déserts. C'est sur les deux bords opposés de la mer Caspienne que l'on trouve les plus belles formes. Suivant les descriptions, les femmes Usbecks[1] ont de la grâce et une taille élégante; elles accompagnent leurs époux au combat: leurs yeux, disent les voyageurs, sont grands, noirs et pleins de charmes; leurs cheveux noirs et ondoyans: les hommes ont dans la figure une sorte de dignité imposante. On dit les mêmes choses des Bukhares; et la beauté des Circassiennes, leurs sourcils épais et arqués, leurs yeux noirs et brillans, leurs fronts unis, leurs petites bouches, leurs mentons arrondis sont généralement connus et vantés[2]. Nous pouvons supposer que c'est

---

1. *Allgem. Reisen*, vol. VII, pag. 316 — 318.

2. Voyez quelques dessins par Lebrun, Voyage au Levant, vol. I.er, chap. X, n.os 34 — 37.

là que repose, comme sur son centre, la balance
la figure humaine, dont les bassins s'étendent à l'
et à l'ouest, à l'Indostan et dans la Grèce. Heure
sement pour nous, l'Europe n'est pas à une tr
grande distance de ce centre de formes élégante
et la plupart des nations qui habitent cette par
du globe, ont habité ou lentement traversé les pa
situés entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin.
qu'il y a de certain, du moins, c'est que nous
sommes pas les antipodes de la région des bel
formes.

Toutes les nations qui ont fait des irruptio
dans cette contrée, et qui s'y sont arrêtées,
adouci leurs traits. Hideux et contrefaits dans le
origine, les Turcs ont peu à peu perdu leurs diff
mités et se sont rapprochés d'un type plus réguli
quand, après avoir conquis dans leur voisina
d'immenses territoires, ils ont eu pour esclaves
peuples dont l'élégance a modifié par degrés le
nature. A cette influence il faut ajouter celle du K
ran, qui leur fit une loi des ablutions, de la propre
de la sobriété, et autorisa la volupté et la molle
de leurs amours. Les Hébreux, dont les ancêt
descendirent également des hauteurs de l'Asie et
menèrent une vie errante, soit en Égypte,
dans les déserts d'Afrique, semblent conser
l'empreinte de la forme asiatique jusque dans
débris dispersés qui étonnent encore nos regar

et pourtant dans les étroites limites de leur patrie et sous le joug d'une loi oppressive, ils n'ont jamais atteint ce type idéal de beauté qui, pour se développer, exige une vie plus libre et plus facile. Les Arabes ne font pas exception à ce que nous venons de dire; car bien que la nature ait plus fait dans leur contrée pour la liberté que pour la beauté, et que ce ne soient ni le séjour des déserts ni les habitudes nomades qui produisent les meilleures formes, toutefois ce peuple brave et intrépide est en même temps bien conformé.[1] Nous aurons bientôt occasion d'examiner quelle fut l'influence qu'il exerça sur trois parties du monde.

Enfin, la perfection de la forme humaine a trouvé sur les côtes de la Méditerranée[2] un asile où elle a pu s'unir à l'intelligence et révéler à la pensée aussi bien qu'au regard, tous les charmes du ciel et de la terre. N'est-ce pas nommer la Grèce, dans ses trois divisions, l'Asie et les îles, la Grèce proprement dite et les rivages de l'Occident? Le doux souffle des zéphyrs caresse la tige transplantée par degrés des hauteurs de l'Asie, et partout c'est la

---

1. Voyez-en des dessins dans Niebuhr, vol. II; et dans les Voyages de Lebrun dans le Levant, n.os 90 et 91.

2. Lebrun, Voyages dans le Levant; Choiseul-Gouffier, Voyage pittoresque, et surtout les Débris antiques de l'art grec.

vie qu'il répand. Le temps et les circonstances la favorisent, ils l'aident à développer ses sucs, et la marquent d'une empreinte de perfection qui aujourd'hui encore excite une admiration universelle pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque. C'est là que l'on imagina et que l'on réalisa des figures que jamais n'eût inventées ni l'admirateur des beautés de Circassie, ni l'artiste des empires de l'Inde et de Cachemire. La forme humaine s'est élevée sur le sommet du mont Olympe, et elle s'est elle-même revêtue de la beauté divine.

Je ne continuerai pas à errer plus long-temps à travers l'Europe; tant de formes, tant de mélanges s'y rencontrent; elle a modifié de tant de manières sa nature par l'art et la culture, que je ne sais où puiser quelques remarques générales sur les nations bien organisées qui se sont mêlées et confondues sur son sol. Il est plus à propos de rejeter un coup d'œil en arrière sur les confins de cette partie du globe que nous avons visitée, et de nous disposer, après une ou deux observations, à l'étude du Nègre d'Afrique.

Et d'abord, ce qui frappe ici tous les esprits, c'est que le pays des peuples remarquables par la beauté de leurs formes, est situé dans la partie qui occupe le milieu de la terre, comme une beauté harmonique également éloignée de deux extrêmes.

L'homme n'a pas à endurer le froid perçant des Samoïèdes, ni les vents brûlans et chargés de sels du Mogol. D'une autre part, il n'est pas non plus exposé à la chaleur dévorante des déserts et des sables d'Afrique, ni à l'humidité ou aux changemens rapides du climat américain; ce ne sont ni les montagnes énormes de l'équateur, ni les pics glacés des régions polaires. D'un côté, cette contrée est défendue comme par un mur, par les hauteurs de la Tartarie et du Mogol, pendant que de l'autre elle est rafraîchie par la brise de la mer. Les révolutions des saisons sont régulières, sans être brusques comme aux terres équinoxiales: et si Hippocrate a observé dans son temps, qu'une heureuse régularité dans les saisons paraît avoir une très-grande influence sur les passions physiques, qu'elle tempère, il est certain qu'elle n'en a pas moins sur les idées et les impressions morales. Le Turcoman, fameux par le pillage, prend dans les déserts et les montagnes, où il se plaît à errer, un aspect hideux qu'il conserve sous le climat le plus doux: quand il vient se reposer en paix, et qu'il partage sa vie entre de plus doux plaisirs et des occupations qui le mettent en rapport avec des nations mieux civilisées, ses traits et ses habitudes reçoivent peu à peu la même empreinte que celle de ces peuples, et il finit par leur ressembler entièrement. Les harmonies du globe terrestre n'ont

été calculées que pour de paisibles jouissances; et c'est par elles seulement que la beauté se communique à l'homme et s'incorpore à lui.

En second lieu, ce ne fut pas un faible avantage pour l'espèce humaine, que d'avoir commencé sa carrière dans la région la plus remarquable par la perfection des formes, et surtout d'en avoir tiré les élémens principaux de sa culture; comme la divinité ne pouvait pas établir sur toute la terre une beauté partout égale, elle a permis du moins que le genre humain à son début reçût en passant l'influence lente et profonde d'un climat favorable, avant de paraître dans quelque autre contrée. Ce fut en vertu d'un seul et même principe que les nations qui ont excellé par leur forme, ont eu une action extérieure à la fois si puissante et si heureuse; car la nature donnait à leur pensée cette activité et cette vigueur native propres également à embellir leurs corps par l'exercice et à concourir au bien des peuples étrangers. Les Tungouses et les Esquimaux restent éternellement assis dans leurs tanières, sans s'inquiéter en rien des nations voisines, amies ou ennemies. Le Nègre n'a rien inventé pour l'Européen; jamais l'idée ne lui est venue de perfectionner ou de conquérir l'Europe. C'est de la région des peuples bien conformés que nous avons tiré notre religion, nos arts, nos sciences, tout l'ensemble de notre culture et de

notre humanité, quelle qu'elle puisse être. C'est dans ses étroites limites que tout ce que l'homme est capable de faire et de créer en quelque sorte, a été inventé et exécuté, au moins dans ses premiers commencemens; l'histoire de la civilisation prouve suffisamment cette vérité, que d'ailleurs notre propre expérience confirme. Habitans du nord de l'Europe, nous serions encore incultes et barbares, si le souffle du destin ne nous eût envoyé quelques fleurs de ces climats, pour parfumer nos plantes sauvages et pour embellir la tige qu'elles protègent.

CHAPITRE IV.

Organisation des peuples de l'Afrique.

Au moment d'entrer dans le pays des Noirs, c'est un devoir pour nous de laisser de côté nos orgueilleux préjugés, et de considérer l'organisation de cette partie du monde avec autant d'impartialité, que s'il n'en existait pas d'autre. Comme la blancheur est une marque de dégénération dans plusieurs animaux voisins du pôle, le Nègre n'a pas moins de droits à traiter ses sauvages oppresseurs des noms flétrissans d'Albinos et de démons blancs, que nous, à le prendre pour l'emblème du mal, et pour un descendant de Cham, déshonoré

par la malédiction de son père. C'est moi, pourrait-il dire, c'est moi, qui suis l'homme originel. J'ai recueilli à la source de vie, au foyer du soleil, ces empreintes profondes; c'est sur moi et sur tout ce qui m'entoure, qu'il a agi avec le plus d'énergie et d'intensité. Voyez mon pays! que ses fruits sont savoureux, que son or est précieux et abondant! Voyez la hauteur de nos arbres, la force de nos animaux! Ici la vie fourmille dans chaque élément, et le centre de cette activité vitale repose en moi. Voilà ce que le Nègre pourrait dire. Pénétrons donc sans aucun sentiment d'orgueil dans la contrée qui lui a été destinée.

Près de l'isthme qui joint l'Afrique et l'Asie, je découvre un peuple singulier, les Égyptiens. Gros, forts, massifs (car il faut rapporter à l'influence du Nil leur corps replet et charnu), le teint cuivré, ils sont sains et robustes, tempérans et remarquables par leur longévité. Tout indolens qu'ils soient de nos jours, ils ont été jadis diligens et laborieux; car il n'y a qu'un peuple ainsi organisé [1] qui ait pu donner à ses arts et à ses établissemens ce caractère gigantesque qui nous frappe d'étonnement chez les anciens Égyptiens, et qu'une nation d'une nature plus délicate ne pourrait que difficilement reproduire.

---

1. Voyez leurs statues antiques, leurs momies et les peintures dont ils les ornaient.

Nous n'avons que très-peu de données sur les habitans de la Nubie et des pays qui se prolongent au-delà dans l'intérieur de l'Afrique : si cependant nous pouvons ajouter foi aux communications préliminaires de Bruce[1], on ne trouve pas une seule race de Nègres dans toute l'étendue de ce vaste plateau ; ils se retirent vers les côtes orientale et occidentale de cette partie du monde, là où le sol est moins élevé et la chaleur plus forte : et même, dit-il, les montagnes tempérées et pluvieuses qui bordent l'équateur ne sont peuplées que d'hommes blancs ou cuivrés. Quelque digne de remarque que ce fait puisse être pour expliquer la couleur des noirs, il prouve surtout que la forme de ces tribus (et ceci rentre dans notre pensée) va se perdre par degrés dans celle des Nègres. On sait que les Abyssiniens descendent des Arabes, et que ces deux nations ont eu entre elles de fréquentes et de longues relations : pourtant, si nous pouvons en juger par les esquisses de Ludolf et d'autres[2], combien les traits des premiers ne sont-ils pas plus grossiers que ceux des Arabes, ou des peuples de la haute

---

1. Buffon, Supplémens à l'histoire naturelle, t. IV, p. 495. Lobo assure que les Noirs de ces pays, loin d'être hideux et stupides, sont au contraire industrieux, délicats, et ne manquent pas d'une sorte de goût. (Relation historique d'Abyssinie, p. 85.)

2. Ludolf, *Hist. Æthyop.*

Asie. Ils se rapprochent de ceux des Nègres, quoique de loin, et la grande variété d'un sol que partage une suite de montagnes et de plaines, de brusques alternatives de chaleur et de froid, l'ardeur du soleil, la violence des tempêtes, tout cela, si on y ajoute une foule de causes différentes de ces premières, paraît suffire pour expliquer les traits rudes et mélangés des habitans. Dans une contrée ainsi variée on ne peut manquer de rencontrer une race d'hommes également variée, et dont les caractères principaux sont une extrême sensualité, une vie longue, et je ne sais quoi d'exagéré et de dégradé dans le caractère de chacune des parties de la figure. Mélange barbare de paganisme et de christianisme, de douceur et de rudesse, de liberté et d'esclavage, le gouvernement des Abyssiniens et l'état de leur civilisation sont en harmonie avec leur figure et avec la nature du pays qu'ils habitent.

De même, nous n'avons qu'une idée trop imparfaite des Bérébères ou Brébères, pour pouvoir nous en former une opinion arrêtée. C'est à leur séjour sur le mont Atlas, et à leur vie intrépide et active, qu'il faut attribuer ces belles proportions, cette légèreté et cette flexibilité qui les distinguent des Arabes [1]. Ils n'appartiennent donc pas plus à la race

---

1. Hœst, *Nachrichten von Maroko*, p. 132-141; etc.

nègre, que les Maures, qui ont altéré le type arabe dont ils descendent, par leur mélange avec d'autres nations. Selon les observations récentes d'un voyageur[1], ce peuple est remarquable par sa beauté, la délicatesse de ses traits, son visage ovale, ses grands yeux étincelans, son nez alongé et bien dessiné, et ses longs cheveux noirs qui tombent en nombreux anneaux; ainsi, bien que situés au milieu de l'Afrique, ils reproduisent la forme asiatique.

La race nègre commence, à proprement parler, sur les bords des fleuves de Gambie et du Sénégal: mais elle passe par des transitions graduées[2]. Les Jalofes ou Yolofs n'ont point, comme le Nègre ordinaire, les lèvres épaisses et le nez épaté. En comparaison des Mandingues et des Nègres placés plus au sud, ils sont, avec le peuple plus petit et plus agile des Foulahs, qui, suivant quelques récits, passent leur vie dans la plus douce insouciance, au milieu des danses et des jeux, de vrais modèles de beauté. Rien ne manque aux proportions de leur corps; leurs cheveux sont plutôt lisses que cotonneux; leur air ouvert n'est pas sans élégance. Ainsi, les lèvres épaisses et le nez épaté du Nègre, qui se retrouvent dans une immense variété de

1. Relation de Schott sur le Sénégal dans les *Beiträge zur Völker- und Länderkunde*, 1.re part., pag. 47.

2. *Idem*, p. 50.

petites nations de la Guinée, du Loango, du Congo et de l'Angola, ne commencent à paraître qu'au-delà du Sénégal. Dans le Congo et l'Angola, par exemple, la couleur noire de la peau s'éclaircit et devient olivâtre, les cheveux crépus roussissent, l'iris de l'œil prend une teinte grise, les lèvres sont moins épaisses et la taille diminue de hauteur. Dans le Zanguebar, sur la côte opposée de l'Afrique, nous retrouvons avec la même couleur olivâtre des hommes d'une taille plus élevée et mieux proportionnée. Enfin, les Hottentots et les Cafres sont placés entre la forme nègre et une autre à laquelle ils servent de transition. Déjà leur nez n'est plus aussi épaté, leurs lèvres ne sont plus aussi saillantes; leurs cheveux tiennent le milieu entre la laine du Nègre et les cheveux des autres peuples : leur teint est cuivré; ils ont à peu près la même taille que les Européens, mais les mains et les pieds plus petits[1]. Si nous connaissions cette foule de nations qui, répandues au-delà de ces régions arides, dans l'intérieur du pays jusqu'à l'Abyssinie, habitent ces contrées favorisées où il paraît que la force, la fertilité, la beauté, les arts et la civilisation sont réunis, nous pourrions remplir, dans cette partie du monde, le tableau de l'homme, sans y laisser probablement un seul vide.

---

1. Voyages de Sparmann.

Mais, que nous sommes loin de posséder un nombre suffisant de renseignemens authentiques concernant cette contrée! à peine connaissons-nous ses côtes; le plus souvent nous ne nous sommes avancés qu'à une portée de canon. On ne cite pas un seul Européen moderne qui ait traversé l'intérieur de l'Afrique, ce que font fréquemment les caravanes arabes[1]; et tout ce que nous en savons, nous le tenons de la bouche des Nègres ou des récits surannés de quelques aventuriers[2]. Quant aux nations que nous pourrions connaître, les Européens les regardent avec trop d'indifférence et de dédain, pour étudier dans de malheureux esclaves les variations de la forme nationale. Ils les traitent comme de viles bêtes de somme, et quand ils les achètent, c'est à leurs dents qu'ils les distinguent. Un missionnaire Morave[3] nous a transmis à lui seul d'une autre partie du monde des renseignemens plus exacts sur les Nègres, que tous les voyageurs qui ont infesté les côtes d'Afrique. Si une société de voyageurs doués de la pénétration de Forster, de la patience de Sparmann et

1. Schott, Relation du Sénégal, p. 49 et 50.

2. Voyez Zimmermann, Comparaison des pays connus et inconnus dans l'histoire géographique de l'homme, liv. III, pag. 104.

3. Oldendorp, Histoire des missions de Saint-Thomas, pag. 370 et suiv.

de l'érudition de l'un et de l'autre, se consacraient à visiter ce pays à peine découvert, quelles heureuses conquêtes ne ferait pas la science de l'homme et de la nature! Sans doute le premier résultat serait de démontrer que ce que l'on raconte des Jagos et des Ansicans cannibales est exagéré, quand on l'étend à toutes les tribus de l'intérieur de l'Afrique. Il paraît que les Jagos sont un peuple mixte et pillard, nation artificielle, qui, composée des rebuts de celles qui l'entourent, ne vit que de brigandage et depuis long-temps s'est faite à des usages barbares.[1] Les Ansicans sont des montagnards: probablement les Mongols et les Calmouks de cette contrée; mais peut-être combien de nations vivent heureuses et pacifiques au pied des montagnes de la lune! Les Européens ne sont pas dignes de contempler leur bonheur; car il est impardonnable le crime qu'ils ont commis et qu'ils continuent à commettre devant cette partie du globe. L'Arabe commerçant traverse en paix ces pays inconnus, et il y a fondé au loin des colonies.

Mais, j'oublie que j'ai à parler de la forme nègre, en tant qu'une des organisations de la race humaine; et il serait à désirer que les naturalistes eussent étudié toutes les variétés de notre espèce avec autant

1. Histoire de Loango, du Congo, par Proyart; Leipsic, 1770. La traduction allemande est augmentée d'un Recueil de relations précieuses sur les Jagos.

d'attention que celle qui nous occupe. J'indique ici quelques-uns des résultats de leurs observations.

1. La couleur noire du Nègre n'a rien en elle-même qui soit plus étonnant que la teinte blanche, brune, jaune ou rousse des autres peuples. Ce n'est ni le sang, ni le cerveau, ni le fluide séminal du Nègre qui est noir; c'est le réseau muqueux étendu sous la peau, qui nous est commun à tous, et qui même en nous est plus ou moins coloré, au moins dans quelques parties, et dans certaines circonstances. C'est ce que Camper a démontré[1], et selon lui nous avons tous la capacité de devenir noirs. Au milieu même des glaces des Samoïèdes nous avons remarqué la teinte noirâtre du sein des femmes; le germe de la noirceur du Nègre ne pouvait pas se développer davantage sous ce climat.

2. Tout dépend donc des causes qui peuvent le produire au dehors, et l'analogie nous apprend que le soleil et la température doivent y entrer pour beaucoup; car, qu'est-ce qui brunit notre teint, qui établit dans les sexes une si grande différence dans presque tous les pays? qu'est-ce qui a rendu, après un séjour de quelques siècles en Afrique, les Portugais si semblables aux Nègres par la couleur? et, d'ailleurs, qu'est-ce qui distingue par

1. Camper's *kleine Schriften*, t. I.er, p. 24.

tant de nuances les races nègres dans l'Afrique même? C'est le climat, dans la plus grande acception du mot, quand on y comprend la manière de vivre et de se nourrir. Les Nègres les plus noirs vivent précisément dans le pays où le vent d'est, après avoir traversé toute l'étendue des terres, apporte la chaleur la plus brûlante. Là où la chaleur est diminuée ou suspendue par les brises de la mer, le noir va se perdre dans une teinte cuivrée. Les montagnes les plus froides sont habitées par des peuples blancs ou seulement hâlés; tandis que dans les contrées plus basses, la couche colorante de la peau est desséchée par l'action du soleil. Maintenant, si nous réfléchissons que ces peuples habitent depuis des siècles cette partie du monde, et qu'ils s'y sont entièrement naturalisés par leur manière de vivre; si nous faisons entrer en considération différentes causes dont l'influence est moins puissante aujourd'hui, mais qui dans leur première période, quand tous les élémens étaient encore dans leur force primitive, ont dû agir avec une plus grande intensité; si à cela nous ajoutons que tant de milliers d'années ont, pour ainsi dire, fait faire une révolution complète à la sphère des phénomènes, qui tôt ou tard entraîne, dans son cours, tout ce qui peut apparaître sur la terre, nous cesserons de nous étonner de la couleur noire de quelques nations.

La nature, dans la progression de ses secrètes opérations, a produit de beaucoup plus grands changemens que celui-là.

3. Et de quels moyens s'est-elle servie pour effectuer cette faible altération? il me semble que la chose parle d'elle-même. C'est un suc qui colore le réseau muqueux. Or, la sueur des Nègres, et même des Européens, a fréquemment dans cette contrée une couleur jaune; la peau des Noirs est un tissu doux et velouté, qui n'est point aussi compacte ni aussi sec que celui des Blancs. Ainsi, la chaleur solaire a tiré des parties internes un suc qui, porté aussi près que possible de la surface du corps, adoucit la peau et colore la membrane qu'elle recouvre. Les maladies de ces pays appartiennent pour la plupart au genre bilieux, et quand on en lit les descriptions [1], on ne doit plus s'étonner du teint noir ou cuivré des habitans.

4. C'est à des causes toutes semblables qu'il faut rapporter les cheveux crépus des Nègres. Comme les cheveux ne se nourrissent que des sucs les plus délicats de la peau, et qu'ils se propagent, pour ainsi parler, contre les lois ordinaires de la nature, ils sont plus ou moins arrondis en anneaux, suivant la quantité de nourriture qu'ils reçoivent, et quand elle leur manque, il faut qu'ils tombent.

---

1. Schott, *Observations on the Synochus atrabiliosa.*

Ainsi, dans l'organisation plus grossière des animaux, nous voyons leur laine se changer en poils crépus, dans les contrées auxquelles leur nature n'est point appropriée, et où il leur est impossible d'élaborer les sucs qu'ils renferment. Faite pour tous les climats, l'organisation de l'homme, au contraire, peut changer les cheveux en laine, quand il y a une surabondance de cette huile qui donne à la peau sa moiteur.

5. Mais la conformation particulière du corps humain en apprend plus que tout cela : c'est ce qui me paraît évident par l'examen de l'organisation africaine. Suivant diverses observations physiologiques, les lèvres, la poitrine et les parties génitales, ont entre elles des rapports intimes : et comme la nature, d'après un seul et même principe, a conféré à ces peuples, pour les dédommager des dons plus nobles qu'elle a été obligée de leur refuser, une plus grande somme de plaisirs sensuels, ceci ne pouvait manquer de frapper l'observateur. D'après toutes les règles de la physionomie, l'épaisseur des lèvres indique un tempérament sensuel; de même que des lèvres minces, doucement cintrées, et nuancées de teintes vermeilles, passent pour les caractères extérieurs de la chasteté et de la délicatesse du goût. Pourquoi donc s'étonner qu'une nation qui met le suprême bonheur dans les plaisirs des sens, conserve dans ses formes la

marque de cette disposition ? Le Nègre vient au monde avec la peau blanche : les parties qui sont les plus promptes à se colorer, sont celles qui avoisinent les ongles, le sein et les organes de la génération, et l'on peut observer dans d'autres nations, la même disposition de ces parties à se rembrunir. C'est peu pour un Nègre d'avoir une centaine d'enfans, et le vieillard qui n'en a que soixante-dix environ, verse des larmes sur sa triste destinée.

6. Une organisation si abondante en sucs et des penchans si effrénés pour les plaisirs sensuels ne pouvaient manquer d'altérer le profil et de déformer le corps tout entier. La bouche, en s'avançant, rend le nez plus petit et plus écrasé, le front se retire en arrière, et la face doit présenter à quelque distance une ressemblance marquée avec celle du singe. Cette conformité se retrouve dans la position du cou, dans les parties voisines de l'occiput et dans la structure du corps, qui est fait tout entier, même le nez et la peau, pour une sensualité grossière[1]. Puisque cette partie du monde produit, comme la région native de la chaleur solaire, les arbres les plus touffus et les plus abondans en fruits,

1. Camper a démontré, dans les Transactions de Harlem, que les centres de mouvement sont plus rapprochés dans le Nègre que dans l'Européen, et qu'en conséquence il doit avoir plus de souplesse et d'agilité.

puisque c'est là que s'agitent en foule les animaux les plus gros, les plus forts, les plus actifs, et dans certains lieux des multitudes innombrables de singes, si bien que, dans l'air et les eaux, dans les sables et les mers, partout fourmillent la vie et la fécondité, il était impossible que l'organisation de l'homme ne suivît pas, au moins dans ses parties animales, le principe général et simple des pouvoirs plastiques. L'intelligence sublime qui, sous les feux d'un soleil dévorant, devait être refusée à la créature dont le sein n'enferme que des passions bouillantes, fut enchaînée par une constitution physique qui la repousse et la méconnaît. Puisque dans un tel climat il était impossible que le Nègre reçût une plus noble empreinte, loin de le mépriser, sachons le plaindre, et rendre grâce à l'Auteur de toutes choses, des compensations qu'il donne à ses enfans pour les biens qu'il leur refuse. Le Noir passe ses jours, exempts de soucis, dans une contrée qui lui distribue sa nourriture avec une libéralité toujours nouvelle. Son corps se meut avec souplesse au sein des eaux, comme s'il était né pour cet élément. Courir, glisser, bondir n'est qu'un jeu pour lui. Non moins forte et robuste, qu'ardente et active, sa constitution supporte sans danger les accidens et les fléaux d'un climat sous lesquels succombent tant d'Européens. Que lui font ces joies de l'ame, ces joies inquiètes dans

leur nature supérieure? elles ne sont point faites pour lui. Celles qu'il trouve en abondance à chaque pas, sont celles de la matière : ainsi la nature l'a pris sous sa garde et a fait de lui ce qui convenait le mieux tout à la fois à son pays et au bonheur de sa vie. Il fallait ou que l'Afrique ne sortît pas de la création, ou qu'il se trouvât des Nègres pour habiter l'Afrique.

CHAPITRE V.

Organisation de l'homme dans les îles de la zone torride.

Rien n'est plus difficile que de caractériser par des traits frappans les contrées situées au sein de l'Océan; car, comme elles sont éloignées les unes des autres, et qu'elles ont été peuplées en grande partie par diverses émigrations venues de pays plus ou moins distans, et à des époques plus ou moins lointaines, elles présentent à la pensée dans le tableau de l'histoire des nations, une bigarrure toute pareille à celle dont elles frappent les regards dans une mappemonde. Cependant, ici encore, les traits principaux ne se démentent point, au moins dans ce que l'on peut nommer l'organisation naturelle.

1. Dans la plupart des îles asiatiques on rencontre une sorte de race nègre que l'on est autorisé à regarder comme les habitans les plus anciens du

pays[1]. Cependant, suivant les variétés des terres qu'ils occupent, ils sont plus ou moins basanés, avec des cheveux crépus et cotonneux : çà et là reparaissent les lèvres épaisses, le nez épaté, les dents blanches, et, ce qu'il y a de remarquable, la couleur même du Nègre. On trouve dans les Négrillons des îles la même force, des corps aussi sains et aussi robustes, la même apathie morale, le même amour des plaisirs bruyans que parmi les Noirs du continent; mais partout en proportion de la chaleur du climat et de leur manière de vivre. Confinés au milieu des montagnes par les invasions des peuples étrangers, qui occupent aujourd'hui les rivages et les plaines, plusieurs des indigènes sont encore au premier degré de civilisation : aussi n'avons-nous sur ce qui les concerne qu'un petit nombre de données certaines et authentiques.[2]

Maintenant, à quoi faut-il attribuer cette ressemblance avec la forme nègre, dans des îles si éloignées? Inutilement dirait-on que dans l'origine elles ont été peuplées par des colonies d'Afrique; la vraie cause est dans l'uniformité que la nature met

---

1. Sprengel, Histoire des îles Philippines; Voyage de Forster à Bornéo et dans d'autres îles, dans les Essais sur les pays et les peuples, vol. II, pag. 57; Voyage de Legentil, dans la Collection d'Ebeling, vol. IV, pag. 70.

2. Voyages autour du monde, vol. I.er, pag. 554; Leipsic, 1775.

toujours dans ses œuvres. Elles sont situées dans les régions de l'extrême chaleur, et ne sont rafraîchies que par la brise des mers : pourquoi donc les Négrillons ne seraient-ils pas dans les îles ce que les Nègres sont sur le continent? Puisqu'ils sont les plus anciens habitans de ces îles, ils doivent conserver plus qu'aucun autre peuple l'empreinte et le caractère du climat. Parmi eux il faut compter les Ygolotis des Philippines, un grand nombre de tribus noires exactement semblables dans la plupart des autres îles, et de plus, les sauvages de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande. Selon Dampier, ces derniers sont les plus malheureux des êtres; ils habitent une des contrées les plus stériles du globe, et semblent être le dernier degré de l'espèce humaine.

2. Dans des temps postérieurs, ces îles ont été occupées par d'autres peuples, dont la forme est moins frappante; tels sont, suivant Forster[1], les Béajous de Bornéo, les Alfores dans quelques-unes des Moluques, les Subanos de Mindanao et les habitans des îles Marianes, des Carolines et d'autres îles plus au sud dans l'Océan pacifique. On dit qu'ils se ressemblent beaucoup par le langage, la couleur, la figure et les usages : leurs cheveux sont longs et lisses, et les voyageurs les plus récens nous

---

1. *Beiträge zur Völkerkunde*, t. II, p. 238.

ont appris à quel degré de beauté et de grâce cette race est parvenue à Otahiti et dans quelques îles voisines. Mais cette beauté est encore toute sensuelle, et l'on peut apercevoir les dernières traces de l'influence du climat sur le nez à demi épaté de l'Otahitien.

3. Les Malays, les Arabes, les Chinois, les Japonais et quelques autres sont venus plus tard dans plusieurs de ces îles, et ils conservent des traces plus frappantes encore de leur origine. En un mot, de ce groupe d'îles, comme d'une source inépuisable, sortent une foule de formes diversement modifiées suivant le caractère des peuples, le pays qu'ils habitent, la durée de leur séjour et la manière de vivre qu'ils ont adoptée. Ainsi l'on trouve fréquemment que les variétés les plus frappantes se touchent l'une l'autre. Il paraît que les Nouveaux-Hollandais, vus par Dampier, et que les habitans de Mallicollo présentent l'aspect le plus grossier, et qu'au-dessus d'eux s'élèvent par degrés les peuples des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Zélande, etc. L'Ulysse de ces contrées, Reinhold Forster[1], nous a donné sur les différentes races d'hommes qui les habitent, des renseignemens si exacts et si précieux, qu'il ne nous reste qu'à désirer

1. Forster, Remarques sur son voyage autour du monde, tom. VI; Berlin, 1787.

de semblables matériaux pour une *géographie philosophique* et *physique* des autres parties du monde; elle servirait de fondement à l'histoire de l'homme. Je reviens maintenant à la partie du monde à la fois la dernière et la plus difficile.

CHAPITRE VI.

Organisation des Américains.

Il est reconnu que l'Amérique s'étend sous toutes le zones, et subit non-seulement tous les degrés de chaleur et de froid, mais encore les plus violens changemens de température; et cela, parce que sa surface présente à la fois les montagnes les plus hautes et les plus escarpées, et les plaines les plus unies et les plus étendues. On n'ignore pas davantage que, profondément morcelée par de larges baies sur la côte orientale, cette vaste partie du monde est partagée du Nord au Midi par une chaîne de montagnes, et que cette disposition explique en partie, pourquoi son climat et ses animaux présentent si peu de ressemblance avec ceux de l'ancien continent. Aussi l'attention se dirige-t-elle vers ces peuples avec cette curiosité qui s'attache à une race d'hommes d'un hémisphère opposé.

D'une autre part, il résulte de la situation même de l'Amérique, que cette contrée que de si puis-

santes barrières séparent du reste du monde, ne pouvait recevoir sa population de plusieurs points différens. Les tempêtes et les mers brisent ses communications avec l'Europe, l'Afrique et les parties méridionales de l'Asie; et elle ne se rapproche du vieux monde que dans sa partie nord-ouest. Il ne faut donc pas chercher dans les indigènes une aussi grande diversité que celle que nous aurions d'abord été disposés à attendre; si, en effet c'est d'une seule et même contrée que sont venus la plupart de ses habitans, et surtout tous ceux qui l'ont peuplée originairement en se répandant par degrés et presque sans mélange dans l'intérieur du pays, il est certain que l'on doit reconnaître dans les formes et les dispositions des indigènes un caractère de ressemblance presque général, malgré les variétés de climat et de lieu. C'est ce que confirment les diverses relations que nous avons sur l'Amérique méridionale et septentrionale; puisqu'elles s'accordent à dire que, quels que soient la différence des climats, et les efforts de certaines nations pour se distinguer les unes des autres par des précautions artificielles qui font violence à la nature, on découvre pourtant dans la figure des peuples en général une uniformité qui ne se retrouve nulle part, pas même en Nigritie, avec des traits si frappans. La question de l'organisation des habitans est donc, jusqu'à un certain point, beaucoup plus facile à résoudre pour

l'Amérique que pour une contrée qui présenterait plus de mélanges; et ce sera un moyen d'en hâter la solution, que de commencer par la partie où il est probable que le passage s'est effectué.

Les nations américaines que Cook[1] a visitées, avaient, taille moyenne, six pieds de haut. Elles étaient presque cuivrées, et leur visage se rapprochait de la forme carrée. Les os des joues étaient saillans; la barbe claire; les cheveux longs et noirs; les membres forts et robustes; des pieds difformes, et le corps bien proportionné. Celui à qui les peuplades de l'est de l'Asie et des îles voisines sont bien connues, suivra sans intervalles les différens degrés de transition; et cette observation n'est pas fondée sur une nation seulement, car il est probable que plusieurs nations, et même des tribus de races différentes, ont tenté le passage; mais on ne peut douter qu'elles ne fussent d'origine orientale, à en juger par leur figure, par leurs difformités même, et surtout par leurs ornemens et leurs coutumes. Si on explorait attentivement les côtes nord-ouest de l'Amérique, dont nous ne connaissons que deux ou trois ports, et si nous avions des esquisses d'habitans aussi exactes que celles que Cook nous a données des chefs de Ounalaska et d'autres lieux,

---

1. Ellis, Relation du troisième voyage de Cook, pag. 114 et suivantes.

il faut croire qu'il en rejaillirait beaucoup de lumières sur ce sujet. On saurait si les Chinois et les Japonais n'ont point aussi opéré plus bas leur passage sur cette côte si étendue, et que nous connaissons si imparfaitement, et l'on verrait quelles sont les traditions qu'une nation civilisée et distinguée extérieurement par la barbe peut y avoir apportées; que les Espagnols se joignent aux deux plus grandes nations maritimes de l'Europe, aux Anglais et aux Français, pour partager leur honorable esprit de découvertes, et ils auront, par le moyen du Mexique, les occasions les plus favorables d'éclaircir ces doutes. Dans tous les cas il faut espérer que le voyage de Laxmann aux côtes septentrionales et que les tentatives faites du Canada par les Anglais, nous fourniront des renseignemens aussi neufs qu'importans.

Il est singulier que tant de récits s'accordent à représenter les nations occidentales du nord de l'Amérique comme les plus avancées dans la civilisation. Les Assinibouëls sont renommés par la beauté de leur taille, par leur force et leur agilité; les Kristinaux par leur vivacité et leur intarissable babil[1]. Toutefois les meilleurs documens que nous ayons sur ces nations et sur les Shawenèses en général, ne sont encore, pour la plupart, que des

---

1. *Allgem. Reisen*, vol. XVI, pag. 646.

fables; nos renseignemens positifs ne commencent qu'avec les Nadowass. Carver[1] nous a fait connaître ces derniers, ainsi que les Chepewhians et les Winebagos; Adair[2], les Chérokées, les Chicachas et les Muskogées; nous devons à Colden, Roger et Timberlake, la description des *cinq nations*, comme on les appelle, et aux missionnaires français, celle des tribus des contrées septentrionales. Mais au milieu de toutes ces variétés, n'est-on pas frappé de l'idée d'une forme dominante, qui a pour traits principaux un tempérament sain et robuste, l'amour sauvage de la liberté et des combats, que nourrissent également la manière de vivre de ces peuples, leur économie domestique, leur éducation, leur gouvernement, leurs coutumes et leurs occupations tant dans la paix que dans la guerre : caractère unique sur la terre par ses bonnes ou ses mauvaises qualités.

D'où leur vint ce caractère? Il me paraît que cette question se résout par l'examen des migrations successives de l'Asie septentrionale et par la nature même de la contrée où elles ont fixé leurs demeures. A leur arrivée, elles étaient pleines d'une intrépidité sauvage et d'une rudesse primitive à laquelle le séjour des montagnes, les rochers et les

1. Voyage de Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale.

2. Adair, Histoire des Indiens américains.

tempêtes les avaient accoutumées. Après avoir passé les côtes, quand elles eurent enfin rencontré un pays mieux tempéré, qui se déroulait au loin devant elles, n'est-il pas naturel que leur caractère se soit conformé à la longue à celui de leur nouvelle patrie. Les nations qui se formèrent au milieu de ces lacs immenses, de ces fleuves, de ces forêts, de ces savannes, furent différentes de celles qui occupèrent les terres nues et glacées qui vont en s'abaissant vers la mer. Une guerre éternelle divisa les tribus. Les peuples se partagèrent de la même manière que les lacs, les montagnes et les fleuves partageaient le territoire; et de là un des traits qui caractérisent ces peuples, sous d'autres rapports si paisibles et si doux, est cette haine invétérée qu'ils se sont vouée les uns aux autres. De là vint que leur éducation fut toute guerrière, et qu'ils recherchèrent avidement les occasions de développer leur bravoure. Leur religion est le shamanisme de l'Asie septentrionale, qu'ils n'ont fait qu'approprier à leurs mœurs. L'air pur, la verdure des champs et des forêts, les eaux vives des lacs et des fleuves, ont contribué à répandre parmi eux l'esprit de liberté et de propriété. Quelques vils troupeaux de Russes n'ont-ils pas suffi pour subjuguer tous les peuples de la Sibérie et du Kamtschatka? Plus courageux, ces barbares ont cédé le terrain; mais esclaves! jamais ils ne l'ont été.

Comme on peut ramener leur caractère à cette cause, il en est de même de l'habitude qu'ils ont d'altérer certaines parties de leur corps. Tous les peuples de l'Amérique s'arrachent la barbe : il faut donc qu'ils aient émigré de quelque pays où elle croissait difficilement; car cette coutume ne leur vient que du désir de ressembler à leurs ancêtres : or, la partie orientale de l'Asie est précisément ce pays. Ainsi, dans une contrée qui aurait pu lui fournir des sucs plus nourrissans, ils avaient contre la barbe une aversion naturelle que le temps n'a pas diminuée, puisqu'ils en arrachent la racine aussitôt qu'elle commence à paraître. Les peuples du nord de l'Asie ont la tête ronde, et, en se dirigeant à l'est, les figures se rapprochent de la forme carrée : quoi donc de plus naturel parmi les nations américaines, que de chercher à ne pas dégénérer, en perdant toute ressemblance avec leurs ancêtres, et de mouler au contraire leurs têtes sur le type originel dont elles sont descendues? Il est probable qu'elles dédaignèrent la forme plus harmonieuse de l'ellipse comme trop efféminée, et qu'elles s'efforcèrent de conserver artificiellement l'aspect rude et guerrier de leurs aïeux. Chez les peuples septentrionaux on donna à la tête la forme sphérique, telle qu'elle se trouve naturellement dans la partie la plus élevée du Nord. Les uns la moulèrent en carré, d'autres la serrèrent entre les épaules, et ainsi le climat ne put y opérer

aucun changement caractéristique. Si l'on excepte l'orient de l'Asie, dans aucune autre contrée l'homme n'a fait tant d'efforts pour changer ses formes, et probablement aussi, comme nous l'avons vu, pour conserver l'empreinte de son origine dans des pays étrangers : il est même vraisemblable que ces nations ont apporté en Amérique ce goût artificiel.

Enfin, la couleur rouge cuivrée des Américains peut moins que tout le reste nous induire en erreur; car déjà les habitans de l'orient de l'Asie sont rouge-brun, et il est probable que la température d'une autre partie du monde, que l'usage des parfums et d'autres causes ont concouru à rembrunir la couleur; que le Nègre soit noir et l'Américain rouge, après avoir passé quelques milliers d'années dans des climats différens, c'est ce qui m'étonne beaucoup moins que si tous les peuples de la terre étaient ou blancs ou bruns. Et même ne voyons-nous pas, dans les animaux les plus grossièrement organisés, les parties solides céder elles-mêmes aux altérations qu'apportent les climats? Or, les changemens que subissent les membres du corps dans leurs proportions générales, sont-ils des phénomènes moins étonnans que les dégradations des teintes de la membrane colorante que recouvre le tissu de la peau.

Après ces préliminaires, suivons dans leur route les peuples d'Amérique, et examinons comment

l'uniformité de leur caractère primitif a pu, sans se perdre jamais, recevoir diverses modifications.

On voit par les descriptions que les Américains du Nord sont en général petits, mais forts: les parties intérieures du pays sont habitées par les tribus les plus belles et les plus courageuses. Celles qui sont plus au Midi, dans les plaines de la Floride, leur cèdent en force et en courage. Ce qu'il y a de remarquable, dit George Forster [1], c'est qu'au milieu de toutes les variétés caractéristiques que présentent les peuplades américaines du Nord, dessinées dans l'ouvrage de Cook, on voit dominer partout un type général qui m'a frappé, et que même, si ma mémoire ne me trompe pas, j'ai retrouvé dans les Pécherais de la Terre de feu.

Nous n'avons que très-peu de relations sur le Nouveau-Mexique. Les Espagnols ont trouvé les habitans de ce pays bien vêtus, industrieux, propres, leurs terres cultivées avec soin et leurs villes bâties en pierre. Peuples infortunés! qu'êtes vous devenus, depuis que vous ne vous êtes pas défendus sur vos montagnes comme *los bravos gentes*. Les Indiens Apaches se sont conduits en hommes courageux, que les Espagnols n'ont jamais pu soumettre; et avec quels éloges Pagès[2] ne parle-t-il pas des Chactas et des Tégas!

---

1. *Gœtting. Magazin*; 1783, *S.* 929.

2. Pagès, Voyage autour du monde; Paris, 1783, pag. 17, 18, 26, etc.

Comparé à ce qu'il était sous ses monarques indigènes, le Mexique n'offre qu'un triste spectacle. A peine retrouve-t-on la dixième partie de ses habitans[1]. Et encore, combien leur caractère n'a-t-il pas été changé par la plus injuste des tyrannies? Je n'imagine pas qu'il y ait sur la face de la terre une haine plus profonde, que celle que l'Américain nourrit dans son désespoir contre les Espagnols; car, par exemple, bien que Pagès vante l'extrême douceur avec laquelle les colons de nos jours traitent leurs esclaves, il ne peut, dans d'autres endroits, s'empêcher de déplorer l'abattement de ces êtres infortunés, la rigueur du joug sous lequel ils gémissent, et les cruautés que l'on exerce contre ceux qui ont conservé leur liberté. Les Mexicains, d'après les descriptions, sont d'une couleur olive foncée, bien proportionnés; ils ont l'air doux et tendre, les yeux grands et étincelans; ils sont adroits et actifs : mais leur ame est flétrie par l'esclavage.

Au centre de l'Amérique, dans ces lieux où tout est pénétré d'une chaleur humide, et où les Européens mènent la vie la plus misérable, la nature flexible des Américains se conserve sans altération. Waffer[2], qui, après avoir échappé aux pirates,

---

1. *Storia antica del Messico.*

2. *Allgem. Reisen*, vol. XV, pag. 263.

fit un séjour de quelque temps chez les sauvages du continent, raconte l'accueil bienveillant qu'il reçut de ces derniers, et décrit, dans les termes suivans, leurs figures et leurs manières de vivre. « Les hommes ont cinq ou six pieds de haut, les « os fortement prononcés, la poitrine large, les « membres bien proportionnés. Aucun d'eux n'était « ni difforme ni estropié. Souples et adroits, ils « sont actifs et courent avec une grande vîtesse. « Ils ont les yeux gris et vifs, le visage rond, les « lèvres minces, la bouche petite et le menton « bien dessiné; leurs cheveux sont longs et noirs, « ils aiment à les peigner fréquemment; leurs dents « sont blanches et régulières, et ils sont dans l'u- « sage de teindre et d'orner leur corps comme tous « les autres Indiens. » Voilà les peuples que l'on nous représente comme une race d'hommes énervés et dégradés! Et dans quelle contrée? dans la partie de l'isthme qui tend le plus à amollir ses habitans.

Fermin, observateur exact, parle des Indiens de Surinam[1] comme d'une race d'hommes bien proportionnés dans leur corps, et remarquables surtout par leur propreté. « Dès qu'ils sont levés, « il se baignent, et leurs femmes répandent sur « eux des huiles pour préserver leur peau de l'ar- « deur du soleil et des piqûres des insectes. Ils sont

1. Fermin, Description de Surinam, vol. I.er, pag. 39, 41.

« d'une couleur cuivrée, quoiqu'ils soient aussi
« blancs que les Européens en venant au monde.
« On ne trouve parmi eux aucun homme estropié
« ou difforme. Leurs longs cheveux, d'un noir
« d'ébène, ne blanchissent jamais, pas même dans
« la vieillesse la plus avancée. Leurs yeux sont
« noirs, leur visage alongé; ils ont peu de barbe,
« et ils l'arrachent aussitôt qu'elle paraît. Leurs
« dents, qui sont d'une beauté et d'une blancheur
« remarquables, ne se gâtent jamais; et les femmes,
« quelque délicates qu'elles semblent, jouissent
« d'une santé presque inaltérable. » Que l'on lise la description que Bancroft [1] fait des braves Caraïbes, de l'indolent Worrows, du grave Accavais, du sociable Arauques, etc., et je suis persuadé que l'on regardera comme un préjugé insoutenable ce que l'on dit de la faiblesse d'organisation et de la méchanceté de caractère de ces peuples indiens, quoique leur climat soit le plus dévorant de la terre.

Si nous avançons plus au Midi, vers les tribus innombrables du Brésil, combien ne rencontrons-nous pas de nations, de langues et de caractères, qui ont été confondus par les voyageurs anciens et modernes [2]. « Jamais leurs cheveux ne blanchis-
« sent, dit Léry; ils sont toujours gais et actifs,

---

1. Bancroft, Essai sur l'histoire naturelle de la Guyane.
2. Acunha, Gumilla, Léry, Marggraf, Condamine, etc.

« comme leurs champs sont toujours verts. » Pour se soustraire au joug des Portugais, les braves Topinambous, imitant l'exemple d'autres nations guerrières, se sont réfugiés dans des forêts inconnues et impénétrables. Plus dociles, d'autres peuplades, que les missionnaires du Paraguay ont exhortées à se soumettre, ont dégénéré jusqu'à retomber dans une sorte d'enfance. Mais une pareille conséquence ne doit pas étonner, et ce n'est point sur cela que l'on peut les prendre, eux et leurs voisins, comme le rebut du genre humain.[1]

Enfin nous approchons du trône même de la nature et tout à la fois de la plus barbare tyrannie, du royaume du Pérou, riche en or et en malheurs: c'est là que les pauvres Indiens sont traités avec le plus de cruauté, sous le joug de quelques moines ou d'Européens plus efféminés que des femmes. Tout ce que peuvent aujourd'hui ces enfans de la nature, qui ont vécu jadis si heureux sous le règne de leurs Incas, est de nourrir leur haine en silence. « A la première vue, » dit Pinto[2], gouverneur du Brésil, « l'Américain du Sud paraît doux et paci-« fique; mais, après un examen plus attentif, vous « découvrez en lui quelque chose de sauvage, de

---

1. Dobritzhoffer, Histoire des Abipons; Vienne, 1783. Voyez la description de diverses nations dans le Père Gumilla, *Orinoco illustrado.*

2. Robertson, Histoire d'Amérique, vol. I.er, pag. 537.

« méfiant, de sombre et de chagrin. » Et cela ne s'explique-t-il pas par sa destinée même? Oui, ils étaient doux et innocens quand vous êtes allés les visiter; et ce qu'il y avait de sauvage et d'hostile dans une race jusque-là bienveillante, n'a pas tardé à se développer à votre approche. Sous le poids de la défiance et de la crainte, pouvaient-ils manquer d'entretenir dans leur cœur l'exécration la plus implacable, la plus invétérée? Misérables vers de terre, que nous accusons de se tourner contre nous, après que nous les avons foulés aux pieds! L'esclave nègre est au Pérou un être privilégié, en comparaison des victimes infortunées à qui le pays appartient de droit.

Pourtant tout n'est pas perdu encore, car heureusement les Cordillères et les déserts du Chili sont là pour veiller sur la liberté de tant de braves nations. Ainsi, par exemple, ils ne sont pas conquis les Moluches, les Puelches, les Araucans et des Patagons que la hauteur de leur taille, leur grosseur et leur force ont fait nommer les géans du Midi. Leur aspect n'est point désagréable; leurs visages sont ronds, un peu plats; leurs yeux vifs, leurs dents blanches et leurs cheveux longs et noirs. « J'en ai vu quelques-uns, dit Commerson [1], avec

---

1. Journal encyclopédique, 1772. Zimmermann a réuni les témoignages des divers voyageurs dans son Histoire de l'homme, vol. I.er, p. 59. Robertson, Histoire d'Amérique, vol. I.er, p. 540.

« des moustaches longues, mais peu épaisses: ils
« sont cuivrés, comme la plupart des Américains.
« Ils vont errer et faire des incursions dans les
« plaines immenses de l'Amérique méridionale
« avec leurs femmes et leurs enfans, qui les suivent
« à cheval. » Nous devons à Falkener et à Vidaure[1]
les meilleurs renseignemens que nous ayons sur
ces peuples, au-delà desquels on ne trouve sur les
confins glacés de la Terre de feu, que les Pécherais, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, l'espèce la plus dégradée du genre humain[2]. Petits, hideux, d'une odeur insupportable, ils se nourrissent de poissons à coquilles, se couvrent de la peau du veau marin, et passent leur vie au milieu d'un hiver affreux : bien qu'ils aient autour d'eux des forêts immenses, ils ne construisent point d'habitations solides et ne connaissent pas la chaleur artificielle du feu. Il est heureux que la nature dans sa sagesse n'ait pas prolongé la terre plus au loin vers le pôle sud. S'il en eût été autrement, quelles ébauches monstrueuses de l'homme ces glaces éternelles n'eussent-elles pas recélées dans leurs abîmes!

Voilà quelques-uns des traits principaux des

---

1. Falkener, Description de la Patagonie. Vidaure, Histoire du royaume de Chili, dans la Collection d'Ebeling.

2. Voyez le Voyage de Forster, vol. II ; Cavendish, Bougainville, etc.

nations de l'Amérique. Que peut-il s'ensuivre pour cette contrée en général?

La première conséquence est, qu'il faudrait éviter, autant que possible, de comprendre dans un seul et même tableau les nations d'une partie du monde qui se prolonge sous toutes les zones. En disant de l'Amérique qu'elle est chaude, saine, humide, basse, fertile, on dit une vérité, et si on affirmait le contraire, on aurait encore raison, à cause de la différence des climats et des lieux. Il en est de même des peuples, car l'hémisphère est habité en entier sous chacune des zones. Aux deux extrémités sont des nains, et ceux-ci ont pour voisins des géans; au milieu se trouvent des nations dont les formes plus ou moins bien proportionnées, les dispositions pacifiques ou guerrières, indolentes ou actives, servent naturellement de transitions; et qui, en un mot, parcourent tous les modes de vie et tous les types de caractère.

En second lieu, rien n'empêche que l'arbre du genre humain avec les nombreux rameaux qui s'en détachent ne soit sorti d'un seul et même germe, et ne porte en conséquence des fruits partout uniformes; et c'est ce que l'on entend quand on parle du caractère dominant des traits et de la figure des Américains. Ulloa remarqua particulièrement dans la partie du centre que les fronts étaient étroits et couverts de cheveux, les yeux petits, le nez mince

et recourbé sur la lèvre supérieure, le visage large, les oreilles grosses, les jambes bien faites, le pied petit et la taille massive : ces formes s'étendent au-delà du Mexique. Selon Pinto, le nez est médiocrement épaté, les yeux sont noirs ou bruns, petits et perçans, les oreilles placées très-loin du visage : or, ces mêmes traits se retrouvent chez des peuples fort éloignés. Ce caractère général de physionomie, qui établit une ressemblance de famille même entre les nations qui diffèrent le plus, annonce une uniformité d'origine. Si de toutes les parties du monde, des peuples sont arrivés en Amérique à diverses époques, qu'ils se soient ou non mêlés entre eux, l'espèce humaine doit présenter, dans le nouveau continent, plus de diversité que partout ailleurs. Dans toute l'étendue de cette contrée, c'est un phénomène presque sans exemple que de trouver des yeux bleus, ou des cheveux blonds. Les tribus du Chili et les Akansas des Florides, que l'on remarquait à cause de leurs yeux bleus, ont disparu récemment.

Troisièmement. Si après nous être arrêtés à cette forme, nous cherchons à attribuer au caractère américain les traits principaux qui le distinguent, la bonté de cœur et l'innocence primitive, sont les premières qualités à remarquer, comme le prouvent l'antiquité de leurs établissemens, leurs habitudes, le petit nombre et l'imperfection de leurs arts, et

par-dessus tout, la conduite qu'ils ont tenue avec les Européens. Sortis d'un sol sauvage, auquel manquait le secours du monde civilisé, tous les progrès qu'ils faisaient, leur appartenaient en propre, et les premiers débuts de leur culture offrent le tableau le plus instructif de l'humanité naissante.

CHAPITRE VII.

Conclusion.

Que ne pouvons-nous ici, à l'aide d'un talisman qui transformerait en tableaux fidèles les contours indéfinis de la parole et le vague des descriptions, faire apparaître une galerie de formes et de figures humaines! mais nous sommes loin de voir se réaliser un vœu si philanthropique. Pendant des siècles la terre a été traversée dans tous les sens par l'épée et par la croix, par des marchands de liqueurs et de corail : personne ne songeait alors au paisible pinceau, et jamais il n'était entré dans la pensée d'un seul de cette foule de voyageurs, que les mots ne peignent pas les formes, surtout celle qui est la plus délicate, la plus variée, la plus changeante de toutes. Long-temps le merveilleux tint la place de la réalité; car même les figures que l'on traçait çà et là étaient idéales, sans considérer que le vrai zoologiste n'imagine pas

les formes des animaux étrangers qu'il dessine : or, la nature humaine est-elle indigne d'exciter cette attention rigoureuse dont les plantes et les animaux sont l'objet? Cependant, comme dans les derniers temps le génie d'observation s'est appliqué à classer les variétés de notre espèce, comme nous avons, quoiqu'en petit nombre, des esquisses de quelques peuples, avec lesquelles celles des Debry, des Lebrun, surtout celles des missionnaires, ne peuvent entrer en comparaison[1], ce serait rendre un service éminent au monde savant, que de les recueillir avec soin pour donner ainsi des bases à l'étude *de la physionomie et de l'histoire naturelle de l'humanité*. Difficilement ferait-on servir l'art du dessin à un but plus philosophique; et une

---

1. Je suis loin de chercher à déprécier ces essais; mais les figures de Lebrun me semblent toutes avoir un air français : celles de Debry, qui ont été mal copiées dans des publications plus récentes, ne paraissent pas être authentiques. Selon Forster, Hodges a aussi donné des formes idéales à ses Otahitiens. Après ces premières tentatives, il est hautement à désirer que les applications du dessin à l'histoire naturelle de l'espèce humaine s'étendent à toutes les contrées de la terre. Parmi les premiers qui ont tenté cette carrière, Niebuhr, Parkinson, Cook, Hoest, Georgi, Marion et quelques autres occupent le premier rang. On dit que le dernier voyage de Cook, dont on loue les gravures, commence une période nouvelle. Puisse-t-elle par la suite comprendre d'autres parties du monde, et, plus développée, servir à une utilité plus générale !

mappemonde anthropologique, sur le plan de celle dont Zimmermann a enrichi la zoologie, et dans laquelle on n'indiquerait que les variétés réelles de l'espèce humaine dans ses formes et ses attitudes principales, achèverait dignement cette œuvre de philanthropie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

Pages.

INTRODUCTION 7

ÉTUDES SUR HERDER. 67

PRÉFACE DE L'AUTEUR. j

LIVRE I.er 1

Chapitre I.er *Notre terre est un astre parmi des astres* . . . . *Ib.*

Chapitre II. *Notre terre est une des planètes moyennes*. 6

Chapitre III. *Notre terre a subi plusieurs révolutions avant de devenir ce qu'elle est maintenant*. 14

Chapitre IV. *Notre terre est un globe qui tourne sur son axe dans une direction oblique au soleil*. 20

Chapitre V. *Notre terre est enveloppée d'une atmosphère et est en conflit avec plusieurs corps célestes*. 28

Chapitre VI. *La planète que nous habitons est une sphère montagneuse qui s'élève au-dessus de la surface des eaux*. 35

Chapitre VII. *La direction de nos montagnes fait de nos deux hémisphères le théâtre des variétés et des changemens les plus remarquables*. . . . 52

Pages.

LIVRE II. 59

Chapitre I.er *Notre terre est un immense laboratoire où se prépare l'organisation d'êtres très-différens les uns des autres.* . . . . *Ib.*

Chapitre II. *Le règne végétal de notre terre, considéré dans ses rapports avec l'histoire de l'humanité.* 66

Chapitre III. *Du règne animal dans ses rapports avec l'histoire de l'homme* 79

Chapitre IV. *L'homme est une créature centrale au milieu des animaux terrestres.* 88

LIVRE III. 97

Chapitre I.er *De la structure des plantes et de celle des animaux, considérées dans leurs rapports avec l'organisation de l'homme.* . . . *Ib.*

Chapitre II. *Comparaison des divers pouvoirs organiques qui agissent dans les animaux.* . 112

Chapitre III. *Exemples de la structure physiologique de quelques animaux.* 128

Chapitre IV. *Des instincts des animaux.* 136

Chapitre V. *Par quelle progression la créature s'élève jusqu'à combiner plusieurs idées entre elles, et à faire un usage plus libre de ses sens et de ses membres.* 145

Chapitre VI. *Différence organique entre l'homme et les animaux.* 154

Pages.

LIVRE IV. 163

Chapitre I.er *L'homme est par son organisation un être raisonnable* . . . . *Ib.*

Chapitre II. *De l'organisation de l'homme comparée à celle des créatures inférieures qui se rapprochent de lui par la forme de la tête* . . 189

Chapitre III. *L'homme, doué de sens plus parfaits que les animaux, est formé par son organisation pour l'art et le langage* 197

Chapitre IV. *L'homme est organisé pour des instincts plus purs que ceux des animaux, et en conséquence pour la liberté d'action* 207

Chapitre V. *Quelque délicate que soit la santé de l'homme, il est destiné, par son organisation même, à vivre plus long-temps qu'aucune autre créature, et à se répandre sur toute la surface de la terre* 219

Chapitre VI. *L'homme est formé pour l'humanité et la religion* 227

Chapitre VII. *L'homme est formé pour l'espérance de l'immortalité* 245

LIVRE V. 248

Chapitre I.er *Une série ascendante de formes et de pouvoirs règne dans notre création terrestre.* *Ib.*

Chapitre II. *Aucun pouvoir dans la nature n'est sans organe; mais dans aucun cas l'organe n'est le pouvoir même qui agit par son moyen.* 256

Pages.

Chapitre III. *L'enchaînement des pouvoirs et des formes n'est jamais rétrograde ni stationnaire, mais progressif*........................ 264

Chapitre IV. *La sphère de l'organisation humaine est un système de pouvoirs spirituels*....... 272

Chapitre V. *Notre humanité n'est qu'un état de préparation, le bouton d'une fleur qui doit éclore*............................... 284

Chapitre VI. *L'état présent de l'homme est probablement le lien qui unit deux mondes*...... 293

Livre VI................................ 304

Chapitre I.er *Organisation des peuples qui habitent près du pôle nord*.................. 305

Chapitre II. *Organisation des peuples qui habitent le plateau de l'Asie*...................... 316

Chapitre III. *Régions des nations bien organisées*. 325

Chapitre IV. *Organisation des peuples de l'Afrique*................................. 335

Chapitre V. *Organisation de l'homme dans les îles de la zone torride*...................... 349

Chapitre VI. *Organisation des Américains*..... 353

Chapitre VII. *Conclusion*.................... 370

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.









